NUMÉRO Ier.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

BIOGRAPHIE.

DISCOURS *prononcés dans l'Académie Françoise le Jeudi 11 Décembre 1788 à la réception de M. Vicq-d'Azir. A Paris, chez Demonville, Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.*

L'ADOPTION que vient de faire l'Académie Françoise de M. Vicq d'Azit pour remplacer un de ses plus illustres Membres forme pour la Médecine une époque à jamais honorable qu'e nous ne devons point omettre dans nos Feuilles; elle prouve que les études arides que cette Science demande sont bien loin d'exclure le vrai talent d'écrire, & fait voir en même temps que, par le progrès naturel des lumieres, les Médecins se rapprochent de la marche suivie par les Naturalistes, c'est-à-dire, qu'ils joignent à l'esprit d'observation une discussion sévere des faits, une saine critique, & quelquefois l'art de faire ressortir la vérité avec force, ou de la parer des graces du style.

M. Vicq-d'Azir s'est attaché dans son Discours de réception à faire connoître le caractère de l'Écrivain sublime qu'il remplace à l'Académie Françoise. « La France, dit le Panégyriste, n'avoit produit aucun Ouvrage qu'elle pût opposer aux grandes vues des Anciens sur la Nature. Buffon naquit, & la France n'eut plus à cet égard de regrets à former. » Après avoir parlé des grands objets que M. de Buffon a traités dans ses Écrits, il continue ainsi : « Historien, Orateur, Peintre & Poëte, il a pris tous les tons, & mérité toutes les palmes de l'Éloquence. Ses vues sont hardies, ses plans sont bien conçus, ses tableaux sont magnifiques. Il instruit souvent, il intéresse toujours; quelquefois il enchante, il ravit; il force l'admiration lors même que la raison lui résiste. On retrouve dans ses erreurs l'empreinte de son génie, & leur tableau prouveroit seul que celui qui les commit fut un grand Homme. »

On doit compter parmi plusieurs endroits saillans du Discours de M. Vicq d'Azir le parallèle qu'il fait de M. de Buffon & de Linné. « Pendant que M. de Buffon voyoit chaque jour à Paris sa réputation s'accroître, un Savant méditoit à Upsal le projet d'une révolution dans l'étude de la Nature. Ce Savant avoit toutes les qualites nécessaires au succès des grands travaux. Il dévoua tous ses momens à l'observation; l'examen de vingt mille individus suffit à peine à son activité. Il se servit pour les classer des méthodes qu'il avoit inventées; pour les décrire, d'une langue qui étoit son ouvrage; pour les nommer,

de mots qu'il avoit fait revivre, ou que lui-même avoit formés.... Avec tant de favoir & de caractère Linné s'empara de l'enseignement dans les Écoles; il eut les fuccès d'un grand Profeffeur, M. de Buffon a eu ceux d'un grand Philofophe. Plus généreux, Linné auroit trouvé dans les Ouvrages de M. de Buffon des paffages dignes d'être fubftitués à ceux de Sénèque, dont il a décoré les frontifpices de fes divifions. Plus jufte, M. de Buffon auroit profité des recherches de ce Savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelqu'atteinte à fa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étoient vaines, qu'il me foit permis à moi, leur admirateur & leur Panégyrifte, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, sûr qu'ils ne me défavoueroient pas eux mêmes s'ils pouvoient être rendus au fiècle qui les regrette, & qu'ils ont tant illuftré. »

Rien n'eft plus intéreffant encore que la manière avec laquelle M. Vicq d'Azir peint M. de Buffon écrivant fon Hiftoire Naturelle dans la folitude. « Pour fuffire à d'auffi grands travaux il a fallu de grands talens, de longues années & beaucoup de repos. A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique; c'eft-là que M. de Buffon a écrit l'Hiftoire de la Nature; c'eft de-là que fa renommée s'eft répandue dans l'Univers. Il y venoit au lever du foleil, & nul importun n'avoit le droit de l'y troubler. Le calme du matin, les premiers chants des oifeaux, l'afpect varié des campagnes, tout ce qui frappoit fes fens le rappeloit à fon modèle. Libre, indépendant, il erroit dans les allées, il précipitoit, il modéroit, il fufpendoit fa marche, tantôt la tête vers le Ciel, dans le mouvement de l'infpiration, & fatisfait de fa penfée; tantôt recueilli, cherchant, ne trouvant pas, ou prêt à produire; il écrivoit, il effaçoit, il écrivoit de nouveau pour effacer encore; raffemblant, accordant avec le même foin, le même goût, le même art toutes les parties du difcours, il le prononçoit à diverfes reprifes, fe corrigeant à chaque fois, & content enfin de fes efforts, il les déclamoit de nouveau pour lui-même, pour fon plaifir, & comme pour fe dédommager de fes peines. »

CHIRURGIE.

Obfervation fur la manière d'adminiftrer le Mercure dans les Maladies Vénériennes fuivant la méthode de M. Clare; par M. Pafcal, Maître en Chirurgie, & Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert, nommé par le Gouvernement pour le traitement des Maladies Épidémiques, & pour démontrer l'Art des Accouchemens aux Sages-Femmes, Prévôt de la Communauté des Maîtres en Chirurgie de la même Ville.

Quoique depuis quelques années on ait déjà beaucoup écrit fur les Maladies Vénériennes, fur-tout en Angleterre, cependant, autant que je puis en juger par les Traductions, il paroît qu'on emploie toujours plus ou moins les frictions avec la pommade mercurielle, & que la méthode de M. Clare, qui confifte à faire des frictions fur l'intérieur des lèvres & les gencives avec le mercure doux, n'eft adoptée que de peu de perfonnes; je n'en ai vu faire mention que dans le *Porte-Feuille Anti-Vénérien*, &, fuivant le rapport des Rédacteurs, on devoit cet Effai à M. Divony, Profeffeur en Médecine à Lyon. Je vais joindre ici une obfervation qui confirmera les avantages qu'on peut retirer de cette méthode.

Le nommé...., âgé de dix-huit ans, & d'un tempérament fanguin, avoit contracté la malheureufe habitude de l'onanifme depuis fa douzième année, au point de s'y livrer ordinairement deux ou trois fois par jour; il étoit venu refter à Paris il y a environ trois ans, & il avoit joint à fes autres déréglemens la débauche avec des femmes. Dans les premiers jours du mois de Mars dernier il s'apperçut qu'il étoit attaqué de plufieurs chancres, & il en devina fans peine l'origine. Il vint à Brie le 13 dudit mois fous prétexte de voir fes parens, mais dans l'intention de me confulter; il me déclara en même-temps qu'il vouloit cacher cette maladie à fa famille, & il ajouta qu'il fe laifferoit plutôt mourir que de lui en faire l'aveu. Je le tranquillifai en l'affurant que cette maladie pouvoit être traitée fecrettement, mais qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. A cette époque le Malade avoit trois chancres autour du gland; l'ulcé-

ration en étoit profonde, & les bords durs & très-sensibles; je ne pouvois les toucher qu'il n'y éprouvât la plus vive douleur, ce qui augmentoit encore lorsqu'il falloit mettre le gland à découvert. Il avoit aussi à l'aîne droite un bubon de l'espèce & du caractère de ceux que M. Swediaur appelle sympathiques. (Traduction Françoise, page 180.)

Je crus devoir suivre la méthode de M. Clare, & je commençai le traitement le 16 Mars dernier en lui faisant administrer le *calomelas ou mercure doux* par la voie de l'absorption. Je lui fis donc frotter le dedans de sa bouche avec un grain de cet Anti-Vénérien le soir, & autant le matin. Le 20 la bouche ne paroissoit nullement affectée; les chancres avoient pris une meilleure apparence, & les souffrances avoient déjà diminué. Le 21 j'augmentai la quantité de mercure doux de deux grains par jour. Le 23 il se déclara une légère salivation; mais à cette époque les ulcères étoient devenus bien moins douloureux, au point que je les touchois sans que le Malade se plaignît d'aucune souffrance. Le bubon avoit diminué d'un tiers, & le 25 il n'y ressentoit plus aucune douleur. La bouche ne paroissant plus affectée, je crus devoir encore augmenter le remède, c'est-à-dire, que j'en prescrivis un grain en friction avant le dîné. Le 27 je m'apperçus que les gencives étoient un peu enflammées, mais que les ulcères avoient beaucoup diminué. Le bubon n'étoit presque plus sensible.

Le traitement fut continué pendant le mois d'Avril, & le 10 Mai le Malade m'a paru parfaitement guéri; mais pour plus grande précaution j'ai continué de lui faire faire des frictions jusqu'au 30 Mai. Je dois remarquer que les urines ont été toujours très-aboudantes, & que la mauvaise odeur que rendoit d'abord la bouche du Malade a cessé vers le milieu du traitement. Pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur le principe de la guérison des chancres je dois rappeler que pendant tout le traitement ces ulcères n'ont été lavés qu'avec un peu d'eau de guimauve. Le Malade n'a plus rien éprouvé depuis l'époque de sa guérison, & il jouit d'une bonne santé. Je ne le perds point de vue; & s'il se renouveloit quelque symptôme vénérien, je ne manquerois point de le déclarer avec la même franchise que je viens de publier le succès que j'ai obtenu.

Je me persuade avec plaisir que la guérison de cette maladie est parfaite d'après le célèbre J. Hunter, qui nous dit, page 320 de son Traité des Maladies Vénériennes, « il est rare que la maladie vénérienne se change & se termine en quelqu'autre maladie, comme on l'a souvent prétendu; mais elle ne se termine jamais tant qu'on n'a pas fait usage des remèdes qui lui sont propres, & par conséquent elle ne peut jamais se changer dans quelqu'autre maladie. »

Pharmacie.

Manuel du Pharmacien, ou Instructions sur les differens objets d'études nécessaires aux Élèves en Pharmacie; par M. Demachy, Censeur Royal, & Demonstrateur d'Histoire Naturelle au Collège de Pharmacie de Paris. A Paris, chez Buisson, hôtel de Coetlosquet, rue Hautefeuille, 1788, 2 Vol. in-8°. Prix, 8 liv. brochés, 10 liv. reliés & 9 liv. brochés franc de port par la poste.

Le premier Volume contient un Discours préliminaire ou Précis historique de la Chimie, qui est suivi d'un Précis élementaire de la même Science; l'Auteur traite ensuite sommairement de la Chimie appliquée aux Arts. On sait que M. Rouelle avoit imaginé des étiquettes raisonnées pour mettre sur les bocaux contenant ses produits, & que M. Baumé en a fait un recueil plus ample. M. Demachy en donne encore un plus étendu pour les définitions descriptives de ces produits, & c'est ainsi qu'il termine son premier Volume, en y joignant une Appendice concernant les Arts chimiques.

Le second Volume contient un Discours sur l'Histoire Naturelle, suivi des Principes fondamentaux de l'Histoire Naturelle & de Matière Médicale Pharmaceutique. Vient ensuite une Introduction à la Botanique, ou une Explication de divers termes qui sont en usage dans cette Science, avec une Exposition sommaire des Systêmes de Tournefort, de Linné & de Bernard de Jussieu. L'Auteur y a joint immédiatement une Introduction à la Pharmacie & l'Essai d'une Pharmacopée. Ce second & dernier Volume est terminé par

quelques Préparations crues secrettes ou remarquables. M. Demachy, après avoir exposé dans la conclusion de son Ouvrage les soins qu'il s'est donnés pour rendre utiles & agréables aux Élèves en Pharmacie les quatre objets d'étude auxquels il leur est nécessaire de se livrer, ajoute : « Ai-je rempli mon but? Je ne puis qu'assurer que j'y ai employé tout ce que quarante ans d'étude & d'observation, d'enseignemens & de pratique continuels ont pu me donner d'intelligence pour y parvenir. »

Le titre de Manuel que M. Demachy a donné à son Ouvrage annonce qu'il n'a point la prétention d'avoir beaucoup ajouté aux découvertes de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière; il n'a guère fait que présenter des idées sommaires & des définitions simples d'un grand nombre d'objets connus, & rassembler sous un même point de vue ce qui se trouve épars dans beaucoup d'Auteurs. Ses Discours préliminaires sont écrits avec facilité, & ils s'élèvent quelquefois à un ton oratoire qu'on ne devoit guère s'attendre de trouver dans un Ouvrage de Pharmacie. Peut-être aussi qu'on lui reprocheta de s'être laissé entraîner par cette même facilité dans le cours de son Ouvrage, & de n'avoir pas mis sur-tout dans son Recueil d'étiquettes de Médicamens toute la précision & l'exactitude dont des définitions semblables sont susceptibles (1).

Dans l'énumération de quelques préparations qu'on a tenues secrettes M. Demachy parle d'une gomme pectorale qui peut être utile sur-tout dans les cas de toux convulsive ou nerveuse. La voici :

Faites fondre une livre de gomme de Sénégal dans suffisante quantité d'eau; ajoutez-y demi-livre de sucre & un scrupule d'opium; évaporez sans la remuer; lorsqu'elle est cuite enlevez l'écume qui peut être à la surface; placez la pâte dans des moules légèrement huilés, & achevez la dessication à l'étuve.

On doit louer M. Demachy de chercher à inspirer sans cesse dans son Ouvrage aux Élèves en Pharmacie le desir de l'instruction & les principes d'honnêteté qu'exige une Profession aussi délicate; mais il faut convenir qu'en voulant présenter un Extrait trop abrégé il omet quelquefois des considérations importantes. Il dit, par exemple, en parlant du sang : « La portion séreuse est la plus » abondante, & fournit par l'évaporation » une substance gélatineuse colorée & empy- » reumatique; la partie fibreuse se durcit au » degré de chaleur de l'eau bouillante, & » ressemble presque en tous points chimi- » quement parlant au blanc d'œuf, comme » la partie rouge, abstraction faite de la cou- » leur, paroît ressembler à la partie caséeuse » du lait. »

Pour parler plus exactement il auroit fallu dire que la serosité du sang contient outre l'alkali minéral deux substances, l'une de la nature du blanc d'œuf & coagulable à l'eau bouillante, l'autre gélatineuse & propre à se tenir dissoute dans l'eau à toute température. La partie fibreuse devient grisâtre par des lotions répétées; elle est soluble par les acides & coagulable par le froid, ce qui est le contraire du blanc d'œuf, qui se coagule par l'impression de la chaleur. Cette partie fibreuse a le plus grand rapport avec la fibre musculaire. Quant à la partie rouge elle adhère à la partie fibreuse par une affinité particulière, & ne peut en être détachée que par des lotions répétées. Cette substance colorée, qui a les propriétés de la lymphe, contient du fer; ensorte que dans les pâles couleurs ou la chlorose des jeunes filles les martiaux deviennent utiles en faisant dominer la partie colorante qui lui manque, & en ranimant les forces de la vie.

ANNONCES.

La Solitude considérée relativement à l'esprit & au cœur, Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Zimmermann, Conseiller Aulique & Médecin de Sa Majesté Britanique ; par M. J. B. Mercier. A Paris, chez Leroi, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie 1788, un vol. in-8°. Nous rendrons compte de cet Ouvrage.

(1) C'est ainsi que M. Demachy appelle, par exemple, *Emulsion* le parenchime des semences divisé par le pilon, & suspendu dans l'eau à l'aide d'un mucilage. En définissant ailleurs le mucilage naturel il dit, « que c'est une combinaison de beau- » coup de phlegme avec un peu d'acide & de terre » épaissie après s'être écoulée d'une plante ou d'un » fruit. » Il est facile de voir que ces définitions sont loin d'être claires & exactes, Voyez dans le Dictionnaire de Chimie de Macquer les articles *Emulsion & Mucilage*.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 2.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.

MÉTÉOROLOGIE.

CONSTITUTION *de l'Air, & Maladies qui ont régné à Paris les deux derniers mois de l'année 1788.*

RAREMENT jouit-on à Paris d'un automne aussi beau que celui de l'année 1788; le Ciel a été assez constamment pur durant le mois d'Octobre, ou du moins n'a-t-on observé certains jours que des brouillards ou quelques nuages qui se sont ordinairement dissipés l'après-dîné. Vers la fin de ce mois les nuits ont été un peu froides; c'est ainsi, par exemple, que le 22 d'Octobre le Thermomètre indiqua le matin, un terme très-voisin de celui de la glace. Le froid fut modéré durant une grande partie du mois de Novembre; mais la gelée commença à se manifester d'une manière très-marquée le 24 de ce mois par un vent d'est-nord-est & un Ciel serein.

M. Messier, Astronome de la Marine, a publié des Observations très-exactes sur la température de l'atmosphère depuis cette dernière époque; il a remarqué que le Thermomètre observé depuis le 28 Novembre jusqu'au 30 Décembre a indiqué alternativement dix, onze, douze & même quatorze degrés & demi au dessous de la glace; mais le froid le plus violent s'est manifesté le 31 Décembre, puisque le Thermomètre a indiqué ce jour-là dix huit degrés trois quarts au-dessous du même terme. On n'a jamais vu à Paris d'exemple d'un froid aussi rigoureux; en effet le plus grand froid de l'année 1776 observé au même Thermomètre de M. Messier étoit de seize degrés & trois quarts au-dessous du terme de la glace, & la gelée constante de cette même année 1776 ne fut que de vingt-quatre jours; savoir, depuis le 9 Janvier jusqu'au 2 Février.

On sait aussi que l'hiver de 1740 fut long; mais la plus grande descente du mercure ne fut que dix degrés & demi au-dessous du terme de la glace. L'hiver de l'année 1709, qui fut si désastreux à cause des grandes pluies qui avoient précédé & des froids rigoureux qui leur succédèrent, fut moins long & bien moins froid que celui de l'année qui vient de s'écouler, puisque la plus grande descente du mercure au-dessous du terme de la congélation ne fut que quinze degrés. Cependant la violence du froid de l'année 1788 fait bien moins craindre ses effets sur les végétaux à cause de la sécheresse qui l'a précédé & de la neige dont la terre a commencé d'être couverte du 5 au 6 Décembre, ainsi que le 16 & le 17 du même mois; ces trois différentes reprises de la neige en ont formé une couche

B

d'environ neuf pouces qu'un sol glacé a conservée presque en entier. Il a été bien plus difficile d'éviter le dégât qu'a causé le froid sur les fruits recueillis en automne, comme les poires & les pommes, qui ont été presque toutes gelées, & par conséquent hors d'état d'être long-temps conservées. Le Peuple n'a pas moins à souffrir de la perte qu'on fait des plantes & des racines potagères.

On doit remarquer qu'en général les Constitutions Épidémiques décrites par les Auteurs ont été annoncées par un automne pluvieux & chaud, suivi des froids d'hiver plus ou moins rigoureux; nous sommes dans des circonstances opposées, puisque l'automne a été très-sec, & que les froids d'hiver ont été très-prématurés; aussi n'observe-t on point dans le moment actuel ces fièvres putrides qui règnent souvent dans la saison actuelle; les seules maladies qui paroissent être une suite des passages alternatifs d'un lieu chaud à l'extrême rigueur du froid sont des toux catarrales, des enrouemens, des maux de dents, des ophtalmies, des diarrhées & autres affections humorales qui se portent sur différentes parties suivant l'état particulier des individus; les maladies les plus graves de ce genre sont des fluxions de poitrine qui tiennent moins d'un état inflammatoire que d'une affection purement catarrale, & qui demandent par conséquent beaucoup de réserve à l'égard de la saignée. Plusieurs rhumes simples avoisinent même dès le début cette apparence de péripneumonie, puisqu'ils sont accompagnés de plus ou moins d'oppression & de fièvre; mais ces symptômes accompagnés de douleurs vagues dans les membres se dissipent bientôt en gardant le repos & en prenant des boissons délayantes.

On doit observer qu'après que l'irritation fébrile des rhumes a cessé le Malade est quelquefois long-temps tourmenté d'une toux incommode qui résiste à l'usage de toutes les boissons chaudes & adoucissantes qu'on peut prendre. Que peuvent en effet produire ces juleps & ces syrops qui se portent directement dans l'estomac, pendant que le mal affecte les poumons ou la trachée-artère; aussi voit-on le rhume dans son état chronique céder plutôt à une libre exposition au froid & à l'exercice du corps qu'à tous les ménagemens dictés par la pusillanimité & la foiblesse. Si on avoit quelque remède à conseiller ce seroit celui d'un Chirurgien Anglois (1) qui propose un instrument pour faire respirer la vapeur de l'eau chaude pendant environ un quart-d'heure le matin & le soir. J'ai vu imiter ce procédé avec succès en appliquant un entonnoir sur de l'eau bouillante, & en adaptant à cet entonnoir un long tube de verre qu'on recevoit dans la bouche.

MÉDECINE.

Observation sur une Affection soporeuse périodique guérie par le Tartre émétique. (Mémoires de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse, 1788.)

Une jeune fille âgée de onze ans éprouvoit par intervalles un gonflement de l'estomac; elle tomboit tous les jours dans une espèce de syncope, en sorte qu'elle restoit pendant une heure & demie ou deux heures sans mouvement, sans connoissance & dans un assoupissement semblable à la mort; sa bouche & ses yeux étoient alors fermés. Dans les intervalles de ces attaques elle éprouvoit une faim canine. M. Rigal appelé auprès de la Malade lui ouvrit les paupières, & elles restèrent ouvertes. Il lui ouvrit la bouche, & après avoir resté béante environ dix minutes, elle se referma insensiblement. Ses bras, sa tête & généralement tous ses membres prirent toutes les positions qu'il leur donna, & se laissèrent aller à leur pesanteur naturelle lorsqu'ils ne furent plus soutenus, comme ceux d'un cadavre qui vient d'expirer. Le pouls étoit dur, petit & fort lent, & la respiration laborieuse.

M. Rigal employa vainement pour la réveiller les odeurs les plus fortes, l'alkali volatil, les substances les plus spiritueuses, les piquûres d'une grosse épingle en différentes parties de son corps, &c. Elle fut insensible à tout. Après le terme ordinaire de son assoupissement la Malade revint d'elle-même très-fatiguée, & ne se souvenant de rien. M. Rigal persuadé que les nerfs & le cerveau de cette fille étoient affectés, & que quoique les substances spiritueuses n'eussent rien opéré pendant le paroxisme, le moyen d'ob-

(1) *A radical and expeditious cure for a recent catarrhous cough, &c. By J. Mudge. London, 1778.*

venir une heureuse révolution étoit d'ébranler vivement la machine au moment où elle étoit prête à s'affaisser, il eut recours à l'émétique, qu'il employa à la dose de six grains sur une livre d'eau. Il apperçut l'instant où la Malade alloit éprouver une attaque par un certain mal-aise & par une espèce de nuage qui lui couvroit les yeux. Dans cet état il lui fit prendre la moitié de l'eau émétisée, & le reste un instant après. Elle fit des efforts considérables, dont la commotion se fit ressentir dans toutes les parties du corps: l'attaque manqua, & n'a plus eu lieu depuis cette époque: cette jeune fille prit bientôt de l'embonpoint, & jouit encore d'une parfaite santé.

Autre Observation de M. Rigal sur une Nictalopie ou Faculté de voir les objets seulement pendant la nuit.

Le sieur Pelfort, de Gaillac en Albigeois, âgé de cinquante-cinq ans, étoit privé de la vue pendant le jour; il jouissoit seulement d'un peu de clarté lorsque le temps étoit sombre; mais il voyoit si distinctement pendant la nuit qu'il distinguoit des objets assez petits à dix ou douze pas de distance. M. Rigal, à qui ce Malade fut amené, lui trouva les yeux rouges & larmoyans; les trous des pupilles étoient si rétrécis que leur diamètre ne sembloit pas pouvoir permettre le passage du stylet le plus fin. La suite de cet examen fut renvoyée après le coucher du soleil; le Malade vint seul & sans guide, & M. Rigal observa alors que le trou des pupilles étoit fort dilaté. Quoique l'appartement où le sieur Pelfort fut alors reçu se trouvât très-obscur, le Malade reconnut & nomma jusqu'aux plus petits meubles. On alluma une bougie; les pupilles se resserrèrent, & la vue devint très-confuse. On en alluma une seconde qu'on plaça vis à vis de lui: à l'instant le trou des pupilles se resserra encore davantage, & le Malade ne vit plus rien.

M. Rigal crut que pour rétablir l'ordre de la Nature interverti il suffisoit d'épuiser la masse générale des humeurs, & d'attirer au-dehors le principe du mal. Il ordonna les bouillons rafraîchissans, le petit-lait, les fumigations adoucissantes & résolutives, & un seton à la nuque. Ces moyens furent sans succès: alors il imagina de couvrir d'un bandeau les yeux du Malade, afin que la lumière ne portât point sur ces organes, & que les pupilles reprissent leurs fonctions ordinaires. Il porta ce bandeau un mois entier, & quand il l'eut ôté il vit assez bien pendant le jour, & presque point pendant la nuit; mais sa vue s'obscurcissoit dès qu'il avoit resté quelque temps au grand jour. M. Rigal substitua alors un second bandeau d'une gaze pliée en douze doubles, en diminuant tous les quatre ou cinq jours le bandeau d'un double. Il accoutuma ainsi peu-à-peu les yeux du Malade à la lumière. Ce moyen lui réussit si parfaitement que le sieur Pelfort lit & écrit, & exerce ses fonctions d'Huissier avec la même facilité qu'avant sa *Nictalopie*.

Matière Médicale.

Moyen d'enlever à l'Opium son principe odorant vireux. (Précis des Leçons publiques de Chimie & d'Histoire Naturelle qui se font aux Écoles de Médecine de l'Université de Nancy; par M. Nicolas, Conseiller-Médecin du Roi, &c.)

M. Nicolas avant d'exposer le résultat de ses travaux sur l'Opium comme sur beaucoup d'autres substances rapporte ce qui avoit été fait avant lui par d'autres Chimistes.

« M. Baumé, qui a beaucoup travaillé sur l'Opium, a découvert le premier qu'une digestion de six mois lui enlevoit un principe odorant vireux, & occasionnoit la précipitation de sa résine. Il recommande à cet effet de faire bouillir dans seize pintes d'eau quatre livres d'Opium du commerce coupé par tranches, de passer la décoction par un linge, de faire bouillir de nouveau le marc jusqu'à ce qu'il soit épuisé, & de mettre ensuite la décoction en digestion pendant six mois sur un bain de sable dans une cucurbite d'étain; ce temps écoulé de laisser refroidir la liqueur, puis de la passer à travers une étoffe de laine serrée pour en séparer le sédiment ou la matière qui s'est précipitée pendant la digestion. La liqueur soumise ensuite à l'évaporation jusqu'à consistance d'extrait donne l'Opium par longue digestion. »

Par cette préparation l'Opium perd son odeur vireuse *nauséabonde*, & sa vertu narcotique ne conserve que celle de calmer. Ce médicament dans bien des cas où l'Opium

est indiqué fait cesser les douleurs comme par enchantement, & n'occasionne jamais de délire, défaut qu'on ne reproche que trop justement à l'Opium. On peut donc soupçonner avec assez de vraisemblance que c'est dans le principe huileux & résineux de cet extrait que réside l'odeur vireuse, ainsi que sa vertu narcotique, puisqu'à mesure que la digestion prive l'Opium de ces diverses substances il devient inodore, & cesse d'être somnifère.

M. Buquet avoit senti combien un tel remède étoit précieux à la Médecine, & il a cru devoir chercher les moyens d'abréger sa préparation. Il assure que si au-lieu de faire bouillir l'Opium on se contente de le faire dissoudre dans l'eau froide on obtient un extrait calmant non narcotique, & en tout semblable à celui que fournit l'Opium par une longue digestion. J'ai suivi, dit M. Nicolas, ce procédé, & je puis assurer qu'on peut avoir confiance dans le résultat; il faut employer l'eau de fontaine la plus froide possible, & filtrer la liqueur de temps en temps pendant l'évaporation pour la débarrasser d'une petite portion de résine sur laquelle l'eau exerce son action à la faveur de la substance extracto-savonneuse de l'Opium.

« M. Lotry a aussi expérimenté que l'Opium auquel on faisoit subir une fermentation à l'aide de la substance muqueuse donnoit par la distillation une eau calmante & non vireuse. C'est sans doute la fermentation qui enlève aux anciennes préparations pharmaceutiques dans lesquelles on fait entrer l'Opium la propriété de provoquer le sommeil. »

AVIS.

M. Belloste, Médecin, carrefour de la Croix-Rouge, Fauxbourg Saint-Germain, continue à vendre avec le même succès les Pillules qui portent son nom. Il prévient le Public que si l'on ne veut pas être trompé il faut les prendre directement chez lui, *où il n'en fut jamais refusé gratis aux pauvres Malades munis de certificats convenables.*

ANNONCES.

Un moyen de faire à volonté tomber en syncope un Malade étoit quelquefois utile en Chirurgie, comme quand il s'agit de réduire une hernie étranglée, une luxation, &c. M. Guérin a proposé en dernier lieu ce moyen à l'Académie de Chirurgie; il consiste à introduire dans l'urètre une sonde légèrement enduite de l'extrait d'Opium préparé à la manière de M. Baumé. M. Guérin prétend que dans cinq ou six minutes la personne tomboit en syncope suivant quelques expériences qu'il a tentées; mais il paroît qu'il n'y a pas encore un assez grand nombre de faits pour constater l'efficacité de ce procédé; peut-être aussi que le succès dépend du degré de sensibilité, qui est variable suivant les divers individus. Nous venons d'apprendre que ce moyen de faire tomber en syncope a été vainement tenté à l'Hôpital de la Charité sur un Malade qui avoit une hernie étranglée.

Clovis-le-Grand, premier Roi Chrétien, Fondateur de la Monarchie Françoise; sa Vie précédée de l'Histoire des Francs avant sa naissance, &c.; par M. Viallon, Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte Geneviève, 1788. *A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers. Prix,* 3 *liv. broché,* & 3. *liv.* 12 *sols relié.*

L'Histoire du Fondateur de notre Monarchie méritoit d'être approfondie & traitée avec quelque étendue, & on doit voir avec plaisir que M. Viallon se soit livré à ces recherches, puisque la Bibliothèque de Sainte Geneviève doit à-peu-près rassembler toutes les lumières qu'on peut réunir sur cet objet. La Vie de Clovis est écrite avec intérêt, & ce Chef des Francs est peint avec toutes les grandes qualités qui caractérisent les Fondateurs des Empires. Il succomba dans la maturité de l'âge à des fièvres intermittentes qui se renouvellèrent plusieurs fois, soit par l'insalubrité des lieux qu'il habitoit, soit pat le peu de lumières des Médecins de ces premiers temps, ou le défaut des secours que l'Art de guérir a depuis ce temps là mis en usage.

Quæstio Medica, &c. utrùm ex recentioris Chemiæ detectis verosimilior assignari queat animalis caloris origo : Peut-on assigner avec plus de vraisemblance l'origine de la chaleur animale d'après les découvertes modernes de la Chimie? 1788.

Nous rendrons compte de cette Dissertation.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 3.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DERNIER AVIS.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez **P. J. DUPLAIN**, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port, ainsi que la lettre d'avis qui contiendra le mandat du Maître des Postes de leur Ville sur Paris.*

PHYSIOLOGIE.

EXTRAIT d'une Dissertation communiquée par M. Artaud, Docteur en Médecine, & Secrétaire du Cercle des Philadelphes au Cap François, sur la forme de la tête des Caraïbes, avec trois Desseins.

A juger, dit M. Paw, de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontens des proportions de leurs corps & de leurs membres. On n'a pas découvert, ajoute-t-il, dans le Nouveau-Monde un seul Peuple qui n'ait adopté de changer par artifice ou la forme des lèvres, ou la conque des oreilles, ou les contours de la tête ou de la face. On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, d'autres à tête applatie avec un front large & le derrière écrâsé. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête absolument sphérique: enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'est-à-dire, applatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput & les tempes.

M. Artaud, d'après l'examen d'une tête de Caraïbe qu'il a fait dessiner, a cru devoir revenir sur l'opinion de M. Paw & de tous les Naturalistes, qui consiste à attribuer l'applatissement du front des Caraïbes à une compression factice qu'on leur fait éprouver durant l'enfance. On sait en effet que le Père Labat dit, en parlant des Caraïbes qu'il a vus à la Martinique, qu'ils forcent la tête de l'enfant à prendre cette forme applatie du front en y appliquant une petite planche liée fortement derrière la tête, M. de Chauvalon, le Père du Terre, &c, sont de cet avis, ainsi que M. de Buffon dans son Histoire Naturelle. La Dissertation de M. Artaud fait naître une juste défiance sur la cause mécanique qu'on a assignée jusqu'ici à cet applatissement de l'os frontal des Caraïbes. M. Auvrai avoit trouvé trois têtes de cette espèce aux frédoches du Fort-Dauphin. Il en a déposé une au Cercle des Philadelphes, & c'est en examinant avec soin la conformation de cette partie que M. Artaud a été conduit à être d'un avis différent de celui des Naturalistes.

Les preuves qu'il en apporte sont que la conformation du crâne varie chez tous les individus comme la physionomie; que la Nature paroît lui avoir imprimé une disposition & des proportions différentes suivant la diversité des climats; qu'on voit des Nations entières qui ont le front aplati sans qu'on les accuse d'employer des moyens mécaniques pour se donner cette conformation; que le visage des Siamois, par exemple,

tient moins de l'ovale que du lozange ; & que leur front se termine autant en pointe que leur menton ; quoiqu'on n'emploie dans leur enfance ni planchettes, ni plaques de plomb, ni argile pour imprimer cette forme à leur visage. Suivant Dampière les habitans de l'Isle de Mindanao, qui est une des plus méridionales des Philippines, ont entre autres difformités la tête peu volumineuse, le visage ovale & le front applati.

M. Artaud, pour rendre plus sensibles les effets nuisibles de cette compression mécanique du front, rappelle qu'en Chirurgie les ligatures long-temps continuées sur une partie font diminuer son volume. On connoit les désordres produits par les corps-baleines, tant dans la conformation de la poitrine & du ventre, que dans les fonctions des viscères de ces deux cavités. On n'ignore pas non plus les inquiétudes & les douleurs produites par le trop forte compression du bourrelet dont on garnit la tête des enfans ; des bonnets trop serrés ou des perruques dont le cordon avoit été tiré avec violence n'ont-ils pas produit souvent des accidens ? Il est donc probable qu'une compression exercée sur le crâne d'un nouveau né avec assez de force pour enfoncer le coronal, ou empêcher son développement régulier, pourra mutiler les tégumens, gêner ou interrompre la circulation du sang dans la partie, & produire une douleur insupportable ou une désorganisation du cerveau.

Ceux, ajoute M. Artaud, qui ont cru qu'on pouvoit applatir le front, l'occiput ou les tempes avec des planchettes, des plaques de plomb ou des masses d'argile, n'ont pas examiné avec assez d'attention l'état des os dans le moment de la naissance, le mécanisme & les progrès de leur ossification, leurs connexions respectives. Les os ne pourroient pas être déprimés dans le centre, qui est le point d'où partent tous les rayons de l'ossification, que par une force très-considérable, qui souvent occasionneroit des fractures des deux tables de l'os ; les sinus frontaux ne pourroient exister. Les os chevaucheroient souvent les uns sur les autres, & la compression agissant principalement sur la suture coronale, elle seroit souvent défectueuse.

En examinant le crâne d'un Caraïbe, on voit, suivant M. Artaud, une large dépression dans le centre de l'os frontal ; il n'est pas voûté, & les bosses frontales ont une foible saillie ; les arcades sourcilières sont fortement exprimées, & l'épaisseur de cet os n'a rien d'extraordinaire. Les sinus frontaux ont aussi leur étendue naturelle. L'occipital est convexe dans sa partie supérieure, & il paroît applati au dessous de la ligne transversale. La profondeur des orbites n'est pas proportionnée à la grandeur de leur ouverture : toutes les autres parties en offrant le type général de la face humaine montrent des différences sensibles quand on les compare avec les parties analogues du visage d'un Européen, & font penser que leur forme, ainsi que celle de l'os frontal, leur a été imprimée par la main de la Nature.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur le danger que font éprouver aux femmes nouvellement accouchées les émotions vives de l'ame ; par M. P... Docteur en Médecine.

Madame.... avoit accouché très-heureusement d'un garçon le 10 de Novembre dernier. La fièvre de lait s'étoit déclarée le troisième jour, & les seins étoient très-gonflés, il étoit seulement survenu quelques gerçures au mammelon, ce qui rendoit l'allaitement douloureux, d'autant plus qu'on avoit négligé de former le bout dans les premières vingt-quatre heures, soit avec le tuyau d'une pipe à fumer, soit en le faisant sucer par une autre personne, comme c'est la coutume en Angleterre, soit en présentant le sein à l'enfant, comme le recommande Madame L... dans son Ouvrage (1). Quoi qu'il en soit, on avoit soutenu l'enfant les premiers jours en lui faisant prendre de l'eau sucrée, & la difficulté qu'il avoit montrée de prendre le téton le troisième jour avoit été facilement surmontée en frottant ce dernier avec du syrop de capillaire avant de le lui présenter ; mais le quatrième jour il survint un accident qui dérangea l'ordre de la Nature.

A cette dernière époque, la mère, étant encore dans son lit, éprouva un mouvement

(1) *Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs enfans, &c. Paris, 1767, chez Lacombe, Libraire, quai de Conti.*

de colère en voyant que le père infligeoit une punition non méritée à un autre enfant de deux ans & demi; elle se leva sur son lit avec emportement pour disculper l'enfant qu'on avoit cru devoir punir, & elle éprouva bientôt après une espèce de saisissement avec pâleur du visage & abattement. Le lait continua de monter les jours suivans; mais le septième jour la révolution fut si profonde que les seins qui jusqu'alors avoient été extrêmement distendus par le lait s'affaissèrent entièrement, au point qu'il ne fut plus possible à l'enfant de téter; la fièvre se déclara dès le même soir; la région de la matrice devint douloureuse, & dès le lendemain les parties externes de la génération furent affectées d'un gonflement inflammatoire.

Les symptômes persistèrent le huitième jour des couches avec la même violence; il fallut appliquer des cataplasmes émolliens sur le bas-ventre & les parties externes de la génération qui étoient très-tendues & enflammées. La Malade éprouvoit de vifs élancemens dans la région de la matrice: les lochies restoient supprimées, & il se déclara une diarrhée, sans doute par le transport de la matière du lait sur les intestins. La fièvre fut très-vive, & la nuit qui succéda très-agitée: la Malade ne pouvoit prendre pour toute boisson qu'une infusion de fleurs de camomille avec du syrop de capillaire. Pendant trois jours que les accidens persistèrent avec violence on eut lieu de craindre une inflammation de la matrice, & on fit prendre un peu de diascordium à la Malade pour rendre les nuits moins agitées. Le onzième jour des couches les symptômes parurent diminués, & on administra quinze grains d'ipécacuanha, ce qui produisit par le haut une évacuation abondante de matières bilieuses & un soulagement marqué. La diarrhée devint alors peu sensible, & il s'établit un écoulement séreux par la partie supérieure du vagin, où l'inflammation avoit été la plus marquée, & où on avoit dirigé dès le commencement des injections mucilagineuses: enfin, vers le quinzième jour les douleurs & les autres signes d'inflammation ont cessé, & la Malade est entrée en convalescence.

Il faut remarquer que, depuis la révolution produite par le mouvement de colère, l'affaissement de l'un & l'autre sein a continué, & que l'allaitement est devenu impossible. Il y avoit déjà deux jours qu'on nourrissoit l'enfant avec du lait de vache, & malgré la bonne volonté de la mère il a fallu le donner à une nourrice. La mère & l'enfant jouissent maintenant d'une bonne santé. La mère a seulement éprouvé quelques douleurs de dents qui ont cédé à l'application d'un petit emplâtre vésicatoire sur les tempes: l'évacuation menstruelle s'est déclarée à l'époque ordinaire; elle a été seulement plus abondante.

L'exemple que je viens de rapporter fait voir le danger qui peut s'ensuivre des passions vives de l'ame après l'accouchement. On ne sauroit veiller avec trop de soin sur les femmes qui sont dans cet état pour écarter loin d'elles tout ce qui peut les affecter vivement, soit plaisir ou peine. Les émotions de l'ame portent leur impression sur la matrice, dont la sensibilité & l'irritabilité sont alors extrêmes, & la révolution devient générale dans toute l'économie animale. On doit regarder comme un événement peu ordinaire que la personne qui fait le sujet de l'observation précédente ait pu être conservée.

Histoire Naturelle.

C. Linné, &c. Amænitates Academicæ, seu Dissertationes variæ, Physicæ, Medicæ, Botanicæ, &c. Volumen tertium, &c. Aménités Académiques de Charles Linné, seconde Édition; par M. Schreber. Ce troisième Volume se trouve à Strasbourg, chez Koenig. Prix, 6 liv.

Les Aménités Académiques de Linné sont trop connues pour qu'il soit encore besoin d'en faire ici l'éloge, & on doit voir avec plaisir se succéder les Volumes de cette seconde Édition. Parmi les diverses Dissertations Physiques, Médicinales ou Botaniques qui composent ce troisième Volume nous nous arrêterons seulement à celle qui a pour titre: *Morbi ex hyeme*, Maladies d'hiver, d'autant plus que nous avons indiqué ailleurs les avantages du froid à d'autres égards (1).

Pendant l'hiver, dit Linné, il n'y a parmi

(1) Gazette de Santé, Numéro 51, année 1788.

les plantes que les mousses & les algues qui fleurissent. Plusieurs insectes périssent ; les oiseaux émigrent dans des climats plus chauds. L'ours, le blaireau, le herisson, la taupe restent tapis dans leurs retraites d'hiver. La chauve-souris est engourdie & comme dans un état de mort. C'est par leur graisse que ces animaux échappent à la faim & aux rigueurs du froid; mais ils évitent rarement le calcul de la vessie. M. Linné, après avoir parcouru d'autres effets du froid sur les êtres vivans, remarque que les gens gras & robustes, ceux qui prennent une nourriture abondante & les Maniaques supportent sans peine les froids les plus vifs s'ils sont bien vêtus & s'ils font du mouvement. Les rigueurs du froid ne sont à craindre que pour les personnes épuisées, celles qui manquent de nourriture, celles enfin qui s'abandonnent au découragement & à l'inaction. Les gens délicats, ceux qui sont affoiblis par des boissons chaudes, les mélancoliques, les femmes vaporeuses, ceux qui ont des maladies chroniques ont toujours à souffrir d'un hiver rigoureux.

Les hommes qui sont obligés de se livrer à des travaux rudes ou à de longues marches par un temps froid ont tort de boire, pour s'échauffer, de l'esprit-de vin pur, qui ne produit qu'une irritation passagère, & qui laisse dans un plus grand état de foiblesse quand cette action est passée. Il dispose d'ailleurs puissamment aux maladies inflammatoires de toute espèce, & les rend plus dangereuses. Un des principaux effets d'un froid âpre est, la grande diminution de la transpiration insensible qui rend le corps plus pesant si elle n'est pas compensée par une autre évacuation, comme celle de l'urine ou des selles. Les humeurs deviennent alors surabondantes & moins pures, & le sang se porte à la tête, sur-tout si on fait des excès d'intempérance: de là viennent des morts subites, des apoplexies ou d'autres maladies chroniques; quelquefois le dérangement se borne, sur-tout dans la jeunesse, à ces affections cutanées connues sous le nom d'engelures: elles peuvent être dans deux états; dans le premier elles n'offrent qu'une inflammation locale ou un gonflement de la peau accompagné de rougeur, & qui devient seulement douloureux quand on s'expose à l'action de la chaleur. C'est dans cet état que Linné prescrit de les frotter avec de la neige, ou si elles sont plus obstinées de les arroser à diverses reprises avec l'esprit de sel délayé dans l'eau de fontaine (1). Dans le second état, c'est-à-dire, quand les engelures sont ulcérées, elles demandent des secours chirurgicaux qu'il feroit trop long ici d'exposer.

Lettre de M. C. P. R. au Rédacteur de la Gazette de Santé.

En écrivant la Lettre sur l'Analyse Chimique que j'ai eu l'honneur de vous adresser, Monsieur, j'étois loin de prévoir qu'elle deviendroit publique (2). Aussi y ai-je lu avec surprise cette phrase : *Je n'ai pas besoin de rappeller au Lecteur, &c.* (3). Quoi qu'il en soit, cette Lettre a occasionné une sortie très-vive contre les nouveaux Chimistes. (Journal de Physique, Décembre.) On y traite d'attentat d'*oser toucher au technique d'une Science*, d'oser perfectionner l'instrument des découvertes.

La méthode analytique, qui est bien le guide le plus sûr, est une pour toutes les Sciences ; les principes en sont inaltérables. Mais on a pu la simplifier en introduisant des signes qui généralisent les expressions en même-temps qu'ils les abrègent. Si cette *hardiesse* des Mathématiciens modernes a été suivie des plus grands succès, pourquoi interdiroit-on les mêmes ressources aux Chimistes & aux Physiciens ?

Ce n'est pas, Monsieur, de proposer une nouvelle Nomenclature qui est le plus grand *attentat* des Chimistes *anti-phlogisticiens*. En soumettant leur doctrine à l'examen le plus rigoureux, ils acquièrent le droit de discuter avec la même sévérité les opinions de leurs Adversaires. Les erreurs seront oubliées; les faits seront recueillis avec soin, & les noms des Bienfaiteurs de la Science passeront sans tache à la Postérité.

La suite dans le Numéro prochain.

(1) M. Sagé a fait connoître par le résultat de ses expériences publié en 1777 que l'alkali volatil est un des remèdes les plus efficaces contre l'asphixie; on a été conduit par-là à essayer ce même alkali pour la guérison des engelures, & je puis assurer l'avoir vu réussir plusieurs fois. On délaye par exemple un demi-gros d'alkali volatil dans deux fois autant d'eau, & on laisse tremper dans ce mélange pendant trois ou quatre minutes les parties affectées d'engelures non ulcérées. Il suffit de répéter deux ou trois fois ce procédé pour en être guéri. *Note du Rédacteur.*

(2) Numéros 49, 50 & 51 de la Gazette de Santé, 1788.

(3) On s'y étendoit beaucoup plus sur la théorie de M. Black; le peu d'espace nous a forcé d'abréger comme nous avons fait. *Note du Rédacteur.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 4.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

OBSERVATIONS sur le régime moral qui est le plus propre à rétablir, dans certains cas, la raison égarée des Maniaques.

PLUSIEURS causes ont contribué dans ces derniers temps à ramener l'attention publique sur les moyens moraux qui doivent faire une partie essentielle du traitement de la manie: l'état dans lequel est tombé le Roi d'Angleterre, le choix qu'on a fait pour le diriger d'un homme très-habile dans l'Art de conduire ceux dont l'esprit est aliéné: enfin, le parallèle de nos établissemens publics pour les Maniaques avec ceux des Anglois (1). On a conclu de là que la France étoit sur ce point bien éloignée de ce qu'on devroit attendre de ses lumières, & on a paru desirer que l'exemple d'une Nation rivale ne fût pas perdu pour nous; cependant il faut remarquer que ce n'est point la faute de la Médecine, & que dès la plus haute antiquité on a fait un usage habile des remèdes moraux dans le traitement de la Manie.

Celse, qui nous a laissé un résumé si judicieux & si bien écrit de la Médecine Grecque, dit expressément qu'à l'égard des insensés il faut se conduire suivant la nature particulière de leur délire, qu'il faut dissiper avec art les vaines craintes de quelques-uns, comme on fit à l'égard de ce Maniaque qui craignoit toujours de mourir de faim, & qui fut guéri par les annonces spécieuses qu'on lui fit de certains prétendus héritages dont il alloit jouir; quelquefois, ajoute Celse, il faut réprimer par des menaces & par des punitions les emportemens effrénés de quelques Maniaques; d'autres fois il faut opposer des réprimandes sévères à leurs éclats de rire insensés & à leur folle joie: ceux qui sont tristes & mélancoliques doivent être récréés par une musique gaie & bruyante. Il faut en général céder plus souvent que résister à leurs volontés, & les ramener insensiblement & sans qu'ils s'en apperçoivent de leurs folles visions à des idées plus saines. » Cœlius Aurélianus va encore plus loin, & fait voir avec quelle intelligence & quelle sagacité doivent se conduire ceux qui sont destinés à servir les Maniaques.

Quelquefois des détours ingénieux suffisent pour rétablir promptement une raison égarée: on en trouve une exemple dans une Feuille périodique Angloise (*The public Advertiser*, 30 *Décembre* 1788.) Un jeune hypochondriaque croyoit fermement être mort, & s'abstenoit non-seulement de boire & de manger, mais il importunoit encore ses parens de le faire porter au tombeau avant que son corps tombât en pourriture. Par le conseil des Médecins on l'enveloppa dans un drap mortuaire, on le mit sur une bière, & le convoi prit le chemin de l'Église. On avoit en même-temps apposté sur son passage deux mauvais plaisans qui demandèrent à haute voix à ceux qui suivoient, quel étoit le nom du mort qu'on alloit enterrer; sur la réponse qu'on leur fit, un d'eux répliqua qu'on devoit se féliciter de s'être débarrassé de ce garnement; qu'il s'étoit déshonoré par une conduite licencieuse & criminelle; qu'enfin ses amis avoient à se réjouir de ce qu'il n'eût point

(1) *Du traitement des Insensés dans l'Hôpital de Bethléem de Londres, Ouvrage traduit de l'Anglois, suivi d'Observations sur les Insensés de Bicêtre & de la Salpêtrière; par M. l'Abbé Robin. Paris*, 1788.

fini par se faire pendre. Le prétendu mort irrité de se voir ainsi outragé se leva séant sur sa bière, éclata en menaces contre ceux qui l'insultoient, & ajouta avec emportement que de pareils propos n'auroient pas resté impunis s'il eût été encore en vie. Les reproches dont on flétrissoit sa mémoire devenant de plus en plus outrageans, il s'élança hors de la bière, s'escrima de toutes ses forces contre les mauvais plaisans, & le combat ne cessa que lorsqu'il fut épuisé de fatigue. Il revint bientôt après à lui-même comme d'un long extase, & une nourriture saine suffit pour lui rendre dans peu de jours la santé & l'entendement.

On feroit aisément un Volume si on vouloit rassembler tous les exemples épars qu'on trouve dans les Auteurs de la sagacité des Médecins habiles pour ramener quelquefois les Maniaques à la raison. Je ne puis omettre celui que Tulpius (1) nous a transmis d'un Peintre qui s'imaginoit que tous les os de son corps étoient aussi flexibles que la cire, & qui refusoit de marcher. Tulpius fit semblant de se prêter à cette folle vision : il assura ce Maniaque que ce ramollissement des os étoit une maladie connue & décrite par les Médecins, & il lui promit de le guérir dans six jours, pourvu qu'il fût docile à ses volontés. Il ne lui permit de se tenir debout sur ses pieds qu'après que trois jours se seroient écoulés, avec ordre cependant de ne pas faire un seul pas, & il lui accorda une pleine liberté de marcher comme les autres hommes dès le sixième jour. Le Malade suivoit de point en point les avis du Médecin, qui lui paroissoit pleinement convaincu du ramollissement de ses os, & qui lui avoit défendu avec tant de soin de ne point se tenir debout avant trois jours, comme si ses os n'eussent point encore acquis assez de fermeté. La guérison fut le fruit d'un régime moral si bien entendu. Le même Médecin persuada adroitement à une femme Maniaque qu'une prétendue mole qu'elle croyoit porter dans sa matrice avoit été expulsée par des remèdes.

Un air imposant, une fermeté inflexible, le talent rare de saisir les perceptions incohérentes & absurdes des Maniaques, & de les ramener à des idees plus saines distinguent depuis long-temps le Docteur Willis qui dirige maintenant le traitement du Roi d'Angleterre : il a acquis une longue expérience en recevant dans une maison de campagne un grand nombre de Maniaques confiés à ses soins : l'ascendant qu'il a l'art de prendre sur eux a peut-être peu d'exemples : on n'en citera ici qu'un trait. Un Lunatique, car c'est le nom que les Anglois donnent aux Maniaques, paroissoit calme, & avoit été admis à la table du Docteur Willis. Pendant le diné il leva le couteau sur un de ses voisins, & se disposoit à lui couper les cheveux, qui étoient en queue. « Ce couteau, lui dit le Docteur » Willis, avec un regard sévère, est destiné » pour couper la viande, & si vous en faites » un autre usage, vous en verrez les suites. » A ces mots le Maniaque serra son couteau, & fit des excuses à son voisin.

Les égards qu'on témoigne en Angleterre aux Maniaques, & les efforts qu'on fait dans leurs Établissemens publics pour les ramener à la raison sont certainement dignes de servir de modèle. On a rapporté dernièrement dans un Papier public Anglois que dans l'Hôpital de Saint Luc la proportion de ceux qui avoient recouvré leur entendement avoient été de dix sur douze. Qui diroit que dans une Nation rivale de l'Angleterre pour les lumières on dût trouver un si grand nombre d'asyles où ces malheureux sont comme abandonnés & privés de toutes les ressources de l'Art de guérir. Ceux qu'on séquestre dans des pensions ne sont pas mieux traités. Il est vrai qu'il faudroit pour cet objet une assiduité & une constance qu'un Médecin peut rarement s'imposer. Un Maniaque qui croit que tous les alimens qu'on lui donne sont empoisonnés avoit été indigné du ton d'autorité qu'un Médecin avoit cru nécessaire pour le contenir : confié depuis à mes soins, je pris avec lui un ton de franchise qui le rendit moins ombrageux. Un jour que j'assistois à son déjeûné, & qu'il sembloit se défier d'une tasse de chocolat qu'il venoit de préparer, je répondis à son invitation, & je la pris en sa présence : il ne balança plus dès-lors à en préparer une seconde pour lui-même. La confiance qu'il m'a témoignée depuis ce moment est très-marquée, & peut-être seroit-il possible avec une assiduité que mes affaires m'interdisent de rétablir son entendement & de dissiper ses vaines craintes.

(1) *Observat. Med. Lib. I. Cap. XVIII.*

Quand la mélancolie ou la manie, qui n'en est que le dernier degré, tient à une cause purement morale, ce qui est le cas le plus favorable à la partie du traitement qui vient d'être exposée, on a tout à espérer de l'application des règles que Boërhaave a énoncées avec son laconisme ordinaire : 1°. *Avertendo mentem ab objecto consueto ad alia priori contraria* : 2°. *Inducendo cautè alium animi effectum melancolico oppositum* : 3°. *Inserviendo falsæ imaginationi* : 4°. *Aut sæpe magnâ vi ei resistendo.*

Médecine-Théorique.

Nouvelles ou Annales de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs relatives à l'Art de guérir, dédié à S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang ; par M. Retz, Médecin ordinaire du Roi servant par quartier, Tome V. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie, 1789.

C'est un beau projet sans doute que de faire des Annales de Médecine, mais ce n'est point une petite tâche à remplir. Rendre compte des Ouvrages qui paroissent dans l'année avec la plus sévère impartialité, faire ressortir avec art les traits qui les caractérisent, être doué d'un goût sûr pour distinguer les vaines fictions d'un esprit discoureur d'avec le fruit tardif de l'observation, savoir garder une juste mesure dans la critique, & se défier de ces écarts d'une humeur caustique qui sacrifie impitoyablement un Ouvrage au plaisir de fronder, éviter aussi cette molle & coupable indulgence qui séduit les Auteurs, & entraîne le Public dans de faux jugemens, être aussi supérieur en Médecine que dans les connoissances qui lui sont accessoires, joindre en un mot une étude approfondie des Auteurs tant anciens que modernes au résultat d'une pratique judicieuse & réfléchie : voilà sans doute ce qu'on a droit d'exiger de tout Médecin qui s'érige en Censeur suprême des Ouvrages, des méthodes de guérir & des Journaux. Nous laisserons décider aux gens éclairés si M. Retz approche plus ou moins de ce terme.

Il nous permettra cependant à titre de revanche, car il nous a honorés d'une critique, de lui exposer avec franchise notre opinion sur le nouveau Volume de ses Annales. On y remarque d'abord que l'Auteur a fait des progrès sensibles; quelques-uns de ses Extraits sont soignés, & donnent une idée juste des Ouvrages; son style a plus de correction, & les transitions d'un article à un autre y sont mieux ménagées que dans les Volumes précédens; une élégante facilité dirige sa plume, & quelques travers qui sont familiers en Médecine sont relevés avec finesse; le courage enfin de M. Retz loin de se démentir semble s'accroître. Ses opinions sont exposées avec liberté & sans déférence ni pour les Auteurs ni pour les Corps Académiques ; mais on le voit aussi très-souvent dupe de son imagination, qui semble prescrire des loix à la Nature. Jamais Auteur ne parut plus stérile en faits observés, & plus fécond en raisonnemens vagues (1) & versatiles; c'est toujours le même ton, soit qu'il rende compte d'une foible compilation ou d'un Ouvrage qui fait faire des progrès à l'Art de guérir ; on voit qu'il ne cherche qu'à plaire au Lecteur, & à rendre ses jugemens piquans sans s'occuper de leur justesse : heureux l'Auteur qui dans les Annales de Médecine peut échapper au ridicule; c'est une tournure d'esprit particulière dont M. Retz peut à peine se défendre; ses suffrages même, lorsqu'il les accorde, sont souvent précédés d'une vive sortie ou de plaisanteries contre quelqu'autre objet de ses censures.

Un Ouvrage par exemple aussi sérieux que celui de M. Lauverjat sur l'Opération Césarienne devoit-il être traité aussi légèrement qu'il l'a été dans les Annales; M. Retz pouvoit sans doute ne point partager la prévention de l'Auteur; mais devoit-il se permettre des mots plaisans dans un sujet aussi grave? Comment a-t-il pu condamner le résultat des

(1) M. Retz dans un de ses anciens Ouvrages qui a pour objet la *Météorologie appliquée à la Médecine & à l'Agriculture* s'est montré exact & circonspect dans sa marche, qui portoit en grande partie sur des faits observés : pourquoi ne suit-il plus cette sage méthode ?

expériences de M. Dufresnoy sur le *Rhus-Radicans* sans avoir à lui opposer aucun fait positif, & en se fondant uniquement sur de vains raisonnemens. Nous demandons encore de bonne-foi à nos Lecteurs s'il y a de la justesse dans la critique qu'il fait du Rédacteur de la Gazette de Santé, qu'il dit *habile dans l'art de jaser, & jasant tout à son aise cinquante-deux fois par an sur la santé dans une Feuille intéressante que les gens du monde même lisent avec plaisir.* Tous les bons esprits conviennent que loin de jaser, c'est-à-dire, de s'abandonner à un certain babil médical, comme le fait l'Auteur des Annales trois cents soixante-cinq fois l'année, on se renferme sévèrement dans une simple exposition des faits, qu'on évite tout esprit de système, & qu'on se conforme à cette maxime du célèbre Docteur Fothergill, que le mieux en Médecine est de raisonner le moins qu'il est possible.

On reviendra dans une autre Feuille sur une autre critique de M. Retz relativement à l'influence des saisons.

Suite de la Lettre insérée dans le Numéro précédent.

En 1766 le célèbre Auteur du Dictionnaire de Chimie disoit des Théories de Becker & de Stahl *que bien différentes de ces systêmes qu'enfante l'imagination sans l'aveu de la Nature, les nombreuses expériences que l'on fait chaque jour deviennent autant de nouvelles preuves qui les confirment.* Si la génération suivante ne place pas Becker & Stahl à cette hauteur, au moins elle sera forcée de reconnoître qu'ils ont enrichi la Chimie de faits importans, & qu'ils ont contribué au renouvellement de cette Science en substituant des opinions ingénieuses à des suppositions absurdes.

Il est bien difficile, Monsieur, qu'un homme qui a beaucoup observé ne desire connoître les rapports que les faits ont entre eux, & que pour y parvenir il ne hasarde quelque hypothèse; mais il ne faut pas confondre les efforts du génie avec la manie de tout expliquer, qui doit nécessairement influer sur la manière de voir. Cette maladie de l'esprit humain est une des plus funestes; il faut espérer que la bonne méthode de philosopher, qui se répand toujours de plus en plus, en arrêtera les progrès.

Je suis, &c.

ANNONCES.

Prix extraordinaire proposé par la Société Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Nancy.

La constitution de l'atmosphère ayant été constamment sèche depuis plusieurs mois, & excessivement froide depuis le mois de Novembre par l'influence continuelle des vents d'orient & du nord, on demande :

1°. *D'assigner dans les circonstances présentes quelles sont les causes qui pourroient engendrer des maladies.*

2°. *De déterminer quel sera le caractère de ces maladies à l'époque où les vents du midi & du couchant nous ramèneront un temps pluvieux ou moins froid.*

3°. *D'indiquer les moyens préservatifs & curatifs des mêmes maladies.*

Le Prix sera de trois cents livres. Les Mémoires seront adressés à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue du Manège, n°. 4.

Ils seront examinés par deux Professeurs de la Faculté de Médecine de l'Université, & par deux Docteurs Médecins agrégés du Collége Royal de cette Ville qu'il nommera, lesquels Médecins seront invités de se réunir à l'Académie pour décerner le Prix à l'Ouvrage qui remplira mieux ses vues.

Comme il est important que les conseils à donner au Public soient connus incessamment, les Mémoires seront remis avant le 15 Févier.

Traité Théorique & Pratique des Ulcères, suivi d'une Dissertation sur les Tumeurs blanches des Articulations, & précédé d'un Essai sur le Traitement Chirurgical de l'Inflammation & de ses suites; par M. Bell, Chirurgien de l'Hôpital Royal d'Edimbourg, traduit de l'Anglois sur la quatrième & dernière édition, augmenté de quelques notes & & de recherches sur la teigne; par M. Bosquillon, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, lecteur du Roi, Professeur de langue Grecque au Collége Royal de France, &c. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins 1788, un vol. in-8°.

Nous rendrons compte de cet Ouvrage.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 5.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

HISTOIRE NATURELLE.

DESCRIPTION de l'Insecte qu'on trouve dans les pustules de la Gale. (The London Medical. Journal 1788.)

L'OUVRAGE Allemand qui a été publié en 1786 par M. Wichmann, Médecin d'Hanovre, sur le ciron de la Gale n'a été encore traduit ni en Anglois ni en François; mais le Rédacteur du Journal de Médecine de Londres en a donné un Extrait étendu qui paroît contenir tout ce qu'il importe de connoître sur cet animalcule, dont il a fait d'ailleurs graver la figure: c'est donc ce dernier que nous nous contenterons de consulter.

M. Wichmann donne un Précis Historique de divers Écrits des Médecins ou des Naturalistes qui ont admis l'existence du ciron de la Gale. Moufet, qui a écrit en 1634 son *Theatrum Insectorum*, parle au long de cet Insecte, & fait même voir qu'Abynzohar, Médecin Arabe du douzième siècle, l'avoit connu. M. Hauptmanns, Médecin de Dresde, examina ce même Insecte au microscope en 1654; mais la figure qu'il en a laissée est inexacte, & sa description, pleine d'obscurités. On peut donc dire que l'existence de l'Insecte de la Gale n'a été bien mise hors de doute que par un Médecin Italien nommé Bonomo, dans une Lettre écrite en 1683 au célèbre Rhédi, Lettre dont la traduction latine se trouve dans les Éphémérides des Curieux de la Nature pour l'année 1692. Méad fixa encore plus l'attention des Savans sur le même ciron par la description qu'il en donna dans les Transactions Philosophiques, année 1702. D'autres Observateurs, les plus célèbres par leurs découvertes microscopiques, comme Leuwenhoeck, Réaumur, Swammerdam ne jugèrent pas devoir revenir sur cet objet, répétèrent ce que d'autres en avoient dit, & ne contribuèrent en rien à déterminer son espèce.

Linné ramena l'attention des Naturalistes sur cet Insecte en 1757, & le rapporta au genre du ciron (*Acarus*), qu'il dit très-nombreux par la difficulté d'en fixer les diverses espèces; il se borna à distinguer ceux de la farine & ceux de la Gale; mais ce qui prouve que cette distinction est confuse & mal caractérisée, c'est que les Naturalistes ont été encore long temps en dispute sur cet animalcule, & que les uns considéroient comme ses antennes ou ses pieds ce que d'autres appeloient sa tête. On peut voir cette opposition dans les Élémens d'Entomologie de M. Schœffer écrits en latin en 1766, quand on les compare avec les Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes par le Baron de Geer, année 1778; d'ailleurs Linné qui dans sa Dissertation sur les exanthèmes vifs, imprimée à Upsal en 1757, distingue le ciron de la farine de celui de la Gale, paroît avoir embrassé une opinion contraire dans la douzième Édition de son Systême de la Nature, & c'est sur son autorité que Nils Rosen dans son Traité des maladies des enfans dit qu'on trouve les mêmes animalcules dans la farine que dans la Gale, M. Pallas paroît avoir été entraîné dans la même erreur; mais le Professeur Müller, ainsi que le Baron de Geer, avoient su l'éviter (1), & c'est la distinction de ce dernier

(1) *Acarus farinæ oblongus albus capite rufescente pedibus conicis crassioribus æquialibus ... Acarus scabiei subrotundus albus, pedibus rufescentibus brevibus; posticis quatuor setâ longissimâ, plantis quatuor anticis fistulatis capitulo terminatis.* M

E

que M. Wichmann adopte d'après un examen très-attentif. On ne trouve point cet Insecte dans les grandes pustules qui contiennent un fluide jaunâtre, & qui sont en suppuration; mais en examinant les petites vésicules transparentes on y trouve un petit point blanc distinct du fluide, & qu'on peut voir à l'œil simple; c'est-là l'Insecte qu'on peut enlever avec la pointe d'une aiguille ou d'un canif, & qu'on voit plus distinctement en le mettant sur un fond vert.

A quoi bon, dira-t-on peut-être, retracer si laborieusement l'histoire des recherches faites sur un ciron? Mais on doit remarquer que cette suite de travaux a mis en évidence la vraie cause de la Gale, & que dans la suite des siècles il n'y a plus apparence qu'on varie sur cet objet. Il auroit été sans doute plus expéditif de faire jouer l'imagination, comme on l'a fait de toutes les façons depuis plus de deux mille ans sur un si grand nombre de maladies pour en deviner la cause; mais tous ces vains éclairs se dissipent sans laisser après eux aucune lumière, &, ce qui est pis encore, sans rendre beaucoup de Médecins plus sages.

Appendix à l'Article précédent.

Après avoir reconnu la vraie cause de la Gale, il s'agissoit d'en assigner aussi clairement le remède; c'est ce qu'on a fait aussi en Allemagne: puisqu'en effet le mercure sous toutes les formes est si pernicieux aux cirons, &c. son application externe doit faire périr ceux de la Gale. Conformément à cette théorie M. Justi, dont il est parlé dans *la Bibliothèque de Chirurgie du Nord*, a banni les onguens du traitement de la Gale, & recommande sur-tout la lotion suivante:

Prenez fleurs de soufre trois onces; faites bouillir dans cinq livres d'eau de chaux, & faites réduire à trois livres, & ajoutez deux scrupules de sublimé corrosif dissous dans l'eau de chaux. Il faut laver tous les endroits attaqués de la Gale avec cette eau le soir avant d'entrer au lit, & le lendemain le Malade doit se baigner & se laver avec du savon s'il est possible. Si cette lotion irrite trop, on peut retrancher le sublimé dans les huit derniers jours de la cure. Dans quatorze jours ou trois semaines au plus tard la Gale disparoît, & M. Justi assure avoir guéri plus de trois cents Galeux sans avoir jamais observé le moindre accident.

Wichmann, pour s'assurer de l'exactitude de ses observations microscopiques sur ces Insectes, a engagé un autre Observateur célèbre, M. Goetze de Quedlinbourg, à les répéter avec son propre microscope, & le résultat a été le même.

HYGIÈNE.

Observation sur les effets pernicieux du froid, par M. Imbert Delonnes, premier Chirurgien de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, Médecin consultant de Mgr. Comte d'Artois, &c.

Le froid que nous venons d'éprouver a été trop violent pour que le Médecin observateur n'ait pas remarqué ses affreux ravages. Jamais il n'avoit été porté au degré auquel nous l'avons vu. Chaque jour il devenoit plus cruel par sa continuité; chaque jour il affoiblissoit les organes des personnes les plus fortes; ainsi l'on peut dire avec raison que le froid vient d'être la cause première d'un grand nombre de maladies; il est également vrai qu'il a produit des morts subites de toute espèce, & que par-tout il a été le fléau destructeur d'une foule d'êtres intéressans pour la Société. Quels seroient les moyens de prévenir ces sortes de malheurs? Je sais que ces moyens ne sont pas à la portée des pauvres; mais si les citoyens aisés peuvent retirer quelque avantage de mes remarques sur ce point intéressant de l'Hygiène, mon objet sera toujours rempli, puisque cette classe d'hommes devient par sa bienfaisance l'espoir & le salut des autres.

C'est à la matière de la transpiration retenue dans nos corps que l'on attribue communément les fluxions de poitrine, les catarrhes, les rhumatismes, les affections nerveuses, les douleurs vagues, & même plusieurs maladies de la peau, & ce désorde a lieu dans toutes les saisons de l'année; mais le froid, quand il est excessif, devient la cause évidente de ces différentes maladies; il diminue l'activité de la chaleur intérieure, & la raréfaction des fluides, si nécessaire à leur mouvement, à leur oscillation, est souvent assez affoiblie pour que les parties solides dont ces liqueurs font l'ame & la vie se trouvent à leur tour dans un état d'inertie & d'abattement.

Il suit de cette assertion que tout ce qui peut & doit entretenir assez de chaleur en nous pour que la transpiration s'y perpétue

d'une manière convenable, deviendra remède efficace & préservatif. Il est donc essentiel, 1°. d'être vêtu chaudement; 2°. d'habiter un appartement assez chaud pour que le Thermomètre y soit à cinq ou six degrés au-dessus de zéro; 3°. d'être sobre, afin que les sucs digestifs soient en proportion avec les alimens, & que les organes de la digestion n'éprouvent aucune gêne; 4°. de boire la quantité qu'il faut de vin ou autre liqueur spiritueuse pour suppléer au phlogistique qui manque à notre atmosphère; 5°. d'être couché dans un bon lit, dont les couvertures soient moëlleuses sans opprimer.

L'observation suivante vient à l'appui de ce que je viens d'avancer. Madame de L. G.., rue des Bons-Enfans, âgée d'environ soixante ans, & d'une constitution très-vigoureuse, fut à toute extrémité le 2 de ce mois (*Janvier 1789*) vers les deux heures du matin. Habituée à n'avoir jamais de feu dans son appartement, & prenant chaque jour du chocolat préparé au lait d'amandes, elle éprouva d'abord après son déjeûné une douleur vive aux entrailles & une oppression qui la laissèrent sans connoissance pendant plus d'une heure. Elle avoit le corps froid, les mâchoires serrées sans convulsion, le visage décomposé, le pouls misérable, & tout sembloit annoncer que cette femme chère à sa famille & à ses anciens amis venoit d'être frappée de la foudre. Madame de L. G... doit sa résurrection à l'usage des serviettes presque brûlantes que je fis appliquer sur toutes les parties du corps pendant plus de deux heures.

Je la fis aussi transporter de son appartement sans feu dans un salon très-chaud; elle put avaler deux cuillerées d'une potion antispasmodique, & plusieurs grains d'émétique en lavage la débarrassèrent ensuite du chocolat qui n'avoit pu franchir l'orifice inférieur de l'estomac. MM. Menuret & Louis qui ont vu Madame de L. G... peu de temps après moi ont suivi la maladie, qui s'est terminée à notre grande satisfaction vers le sixième jour avec une fièvre qui a duré pendant tout ce temps, & qui étoit marquée par de petits redoublemens & beaucoup de sueur.

Cette Observation, en prouvant que le froid, quand il est extrême, peut donner lieu à des accidens très-fâcheux, vient en même-temps confirmer que la chaleur, principe de la vie, est un présent du Ciel, comme je l'ai dit dans cette Gazette, Numéro 19, année 1788; aussi devons-nous espérer de la sage prévoyance du Gouvernement qu'on verra un jour, & sur-tout dans la Capitale, des établissemens qui dans ces temps de misère & de calamité publique pourront servir d'asyle aux vrais pauvres que toutes les charités ne peuvent secourir d'une manière efficace.

CHIRURGIE.

Bibliothèque de Chirurgie du Nord, ou Extrait des meilleurs Ouvrages de Chirurgie publiés dans le Nord, par J. C. Rougemont, Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie en l'Université Électorale de Bonn sur le Rhin, Tome I, première Partie. A Bonn, & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, 1788, in-12 de 2:6 pages.

Le but de M. Rougemont, comme l'indique le titre de l'Ouvrage, est de faire connoître les principaux Auteurs qui ont traité de la Chirurgie en Allemagne & dans les autres pays du Nord. Chaque Volume de ce Recueil sera composé de trois Parties de la même étendue que celle que nous annonçons aujourd'hui, si l'accueil favorable du Public invite l'Auteur à le continuer. On doit d'autant plus encourager ce dernier, qu'il s'en tient simplement aux faits observés, & qu'il les puise dans des Écrits connus avec avantage en Allemagne; mais il est à desirer qu'il devienne de plus en plus sévère dans le choix des Observations, qu'il supprime celles qui n'ouvrent point de nouvelles vues pour l'Art de guérir, & qui sont communes ou peu développées. M. Rougemont est assez éclairé pour sentir quelles rares qualités doit avoir un Observateur pour qu'on puisse compter sur les faits qu'il publie, pour qu'ils ne soient point altérés par l'imagination ou le desir de se faire valoir, pour qu'ils contribuent en un mot aux progrès réels de la Chirurgie ou de la Médecine.

Un des premiers Ouvrages dont M. Rougemont nous donne l'Extrait est celui qu'a publié en 1774 M. J. L. Schmucker, Chirurgien Major en chef des Armées de Prusse.

Il résulte de plusieurs de ses observations que dans des plaies à la tête, produites par des armes à feu, souvent les Malades ont succombé quoique l'os fût sans lésion, ou qu'il eût seulement eprouvé une legère fissure, & qu'on eût pratique l'opération du trepan au moment où des symptômes de mauvais augure s'étoient manifestés. A l'ouverture du corps on trouvoit une matière gélatineuse & blanchâtre entre la pie-mère & l'arachnoïde, d'où M. Schmucker conclut que cette dernière membrane étant pourvue d'une grande quantité de vaisseaux lymphatiques étoit le principal siége du mal, & que la commotion, la contusion produisoit une accumulation de cette lymphe qui ne pouvoit être résorbée, ce qui le conduisit à chercher un moyen qui peut faire contracter & fortifier ces vaisseaux, & il n'en vit pas de plus convenable que l'eau froide. Pour la rendre encore plus active il faisoit dissoudre, par exemple, dans dix livres d'eau une livre de bon vinaigre, quatre onces de sel de nitre & deux onces de sel ammoniac non dépuré. Voici ensuite de quelle manière il appliquoit cette eau en fomentation.

Dès qu'il arrivoit dans son hôpital un blessé à la tête il faisoit dilater & panser la plaie, qu'elle parut légère ou non, ensuite pratiquer une saignée qu'on répétoit suivant les circonstances. Il faisoit appliquer sur tout le bandage qui couvroit la tête un morceau de flanelle imbibé de cette fomentation froide, & qu'on renouveloit toutes les heures. Il ordonnoit intérieurement le nitre, les sels neutres, les clystères irritans & émolliens, & les laxatifs. Il employa ces moyens dans les plaies légères de toute espèce, dans les cas même où il trépanoit. Cette méthode eut le succès le plus heureux. Il mourut alors beaucoup moins de blessés, & sur-tout très-peu de ceux qui n'avoient eprouvé que ces blessures légères dont nous venons de parler.

Les cas de pratique de toute espèce qui sont renfermés dans la Bibliothèque de Chirurgie du Nord ne sont guère susceptibles d'Extraits, puisqu'ils ne sont que de simples Précis d'Ouvrages plus étendus; mais sont-ils bien propres à faire faire des progrès réels à la Chirurgie Françoise? Quoi qu'il en soit, on y trouve plusieurs faits dont un grand nombre de Lecteurs peut tirer avantage dans la pratique.

ANNONCES.

Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands Hommes qui depuis plus de deux mille ans ont admis l'influence de cette faculté sur le fœtus, & dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion; par M. Benjamin Bablot, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, à Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1788, in-8°. de 234 pages. Prix, 2 liv. 10 sols broche.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Calendarium Medicum, ad usum Saluberrimæ Facultatis, &c. A Paris, chez Quillau, rue du Fouare, 1789.

Les frères Durand, Mécaniciens, rue Serpente, imprègnent de gomme élastique, pour préserver de la pluie, des taffetas & toiles, tant à la pièce qu'employés en redingotes, lévites, gilets de chasse, pantalons, capotes, têtes de femme, tabliers pour les nourrices, goussets à préserver les vêtemens de la sueur, serre-têtes de bain, bas, chaussons pour la goutte, doublures de manteaux de voyageurs, serre-bras pour les cautères, draps pour préserver les matelas, & des housses pour les siéges des voitures, &c. &c. Ces taffetas & toiles ne contractent aucune odeur désagréable, sont transparens & souples, au point que les plis & froissemens n'y laissent aucune trace, & sont à l'épreuve de l'eau bouillante.

Ils continuent de vendre des Seringues flexibles & sans piston, en gomme élastique, pour les maladies de l'urètre ou de la matrice.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 6.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

EXTRAIT d'une Lettre adressée au Rédacteur de la Gazette de Santé sur la guérison d'une Affection Dartreuse qui étoit alternative avec un Flux hémorrhoïdal.

AVANT de rapporter l'extrait de cette Lettre, il est bon de rappeler que la personne qui l'a écrite nous avoit engagés l'année passée à donner une exposition de sa maladie pour inviter les personnes de l'Art qui pouvoient avoir connoissance de quelques faits analogues, à donner leur avis : on peut voir sur cet objet le Mémoire à consulter qui fut inséré dans le Numéro 21 (*Gazette de Santé*, année 1788); on peut aussi voir dans le Numéro 25 trois réponses qui furent adressées au Rédacteur de la Gazette de Santé. Il suffit de rappeler ici que le Consultant éprouvoit une Affection Dartreuse qui se jetoit sur le front, sur les paupières & sur les doigts de la main gauche; mais lorsqu'on lui appliquoit des sang-sues à l'anus, ou que les hémorrhoïdes fluoient d elles-mêmes, la Dartre disparoissoit alors comme par enchantement. Il s'agissoit de procurer au Malade une guérison permanente, & qui le delivrât de l'asservissement à une application périodique des sang-sues. Parmi les trois avis qui furent donnés en réponse, l'un indiquoit d'ouvrir un cautère au bras, l'autre conseilloit l'usage de l'infusion de scabieuse dans le vin, un troisième prescrivoit l'émétique. Voici maintenant ce qui a produit la guérison suivant le rapport du Malade lui-même.

« Je suis arrivé dans le courant d'Août à ma campagne en Beaujolois; j'y ai trouvé mon exercice ordinaire & modéré, de l'eau aussi savoneuse & légère que l'eau de la meilleure rivière, de l'excellent vin que je trempe fort, des légumes en abondance dans mon jardin. Durant les quatre mois & demi qui se sont écoulés depuis mon arrivée je n'ai point ressenti le plus léger symptôme de mes afflictions de Paris. Je suis d'une haute sévérité à m'abstenir de tout travail du cabinet : l'application seule & la vie sédentaire m'étoient nuisibles; elles étoient les seules causes de mes hémorroïdes, & le reflux du sang hémorroïdal m'occasionnoit seul mes maux des paupières. Pour des Dartres je n'en puis soupçonner; mes parens en étoient exempts, & je n'en avois jamais apperçu de symptôme avant l'époque de ma maladie. »

« Le remède que m'a indiqué M. Baudot dans une de vos Feuilles de l'année passée peut être bon; mais il est bien assujettissant; ce cautère est une gouttière bien incommode. J'ai bien de la peine à croire que le médicament de M. Genotte, qui consiste dans une infusion de scabieuse dans le vin, puisse convenir à mon tempérament ardent & irritable. J'avois l'Ouvrage de M. Retz (1); je crois très-fort que l'émétique & la direction appropriée de cet Auteur est sage; j'en ai essayé une seule fois, & m'en suis bien trouvé. Le bon effet ne fut pas durable, parce que je fus obligé d'interrompre mes remèdes, & de me livrer à une application forcée que je payai chèrement. »

« J'ai laissé là tous les remèdes, & je me porte au mieux. J'ai cru qu'il ne falloit pas

(1) *Des Maladies de la peau, particulièrement de celles du visage & des affections morales qui les accompagnent, &c., nouvelle Édition, 1786. Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.*

déranger une nature bien réglée. Je n'en suis pas moins pénétré de la plus vive reconnoissance & pour vous, Monsieur, & pour Messieurs vos Confrères, qui m'ont donné une preuve de zèle, de science & d'humanité. »

Remarques du Rédacteur sur la Lettre précédente. Un air pur, un exercice de corps modéré, des alimens sains & pris avec sobriété; enfin, une ame dégagée des peines & des soins dévorans de l'ambition: quels puissans remèdes! Les hémorroïdes & les differentes maladies qui dépendent de leur suppression & de leurs irrégularités exigent sur-tout l'emploi de ces moyens primitifs que suggère la Nature; l'École de Stahl, qui de toutes celles qui ont existé sur la terre a repandu le plus de lumières sur la doctrine des hémorroïdes & des maladies chroniques qui en dépendent, n'a jamais perdu de vue dans leur traitement les secours de l'Hygiène. Dans le Recueil même des Dissertations des disciples de Stahl sur cet objet on en trouve une qui a pour titre: *De Hemorroïdariorum regimine & diætâ.* On expose dans cet Écrit tous les avantages qu'on peut retirer pour la guérison de ces affections, soit du choix de l'air, des alimens, de l'exercice, soit de tous les autres moyens généraux qui sont propres à conserver la santé. « L'exercice du corps, est-il dit dans cette Dissertation, est la médecine des personnes attaquées d'hémorroïdes.. qu'elles évitent de s'asservir à l'administration continuelle des médicamens, si elles ne veulent devenir valétudinaires ou infirmes. »

J'ajouterai encore ici une remarque propre à faire connoître combien l'esprit de rivalité & de jalousie de diverses Écoles a été nuisible à la Medecine. Le prolixe Commentateur de Boërhaave, qui ne voyoit rien de supérieur à l'École de Leyde, Vanswieten en un mot dont l'Ouvrage doit être plutôt consulté comme un Dictionnaire que médité comme un Livre classique, a porté si loin l'esprit de partialité qu'il ne parle nulle part des Ouvrages de Stahl, rival redoutable de Boërhaave en Chymie comme en Medecine; il ne dit rien non plus de Juncker, d'Alberti, &c. disciples célèbres du Professeur de Halle; il est arrivé de là que par la vogue immense des Écrits de Vanswieten, ceux des Stahliens sont peu connus, ou qu'il n'y a du moins qu'un très-petit nombre de Médecins studieux qui prennent la peine de les approfondir. Une autre difficulté que présentent ces Ouvrages c'est d'être écrits en un latin très peu correct, de présenter souvent des idées obscures & des principes métaphysiques d'économie animale; mais quand le Lecteur est exercé à la réflexion, & qu'il a le bon esprit d'écarter toute cette sterile redondance d'un langage germanique, il y trouve les résultats les plus profonds sur la théorie comme sur la pratique de la Médecine, & je pense que rien ne peut suppléer une par eille étude.

CHIRURGIE.

Traité théorique & pratique des Ulcères, suivi d'une Dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, & précédé d'un Essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation & de ses suites; par M. Bell, Chirurgien de l'Hôpital Royal d'Edimbourg, traduit de l'Anglois sur la quatrième & dernière Édition, augmenté de quelques Notes & de Recherches sur la Teigne; par M. Boquillon, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur du Roi, Professeur de Langue Grecque au Collège Royal de France, &c. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins.

La méthode & la clarté distinguent surtout le Traité des Ulcères de M. Bell; il a commencé par exposer les symptômes, le traitement & les diverses terminaisons du phlegmon, qui sont autant de notions preliminaires indispensables; à ces considérations succèdent des observations sur les Ulcères en général: l'Auteur les divise d'abord en deux grandes classes, suivant que leur cause est purement locale, ou suivant qu'ils sont entretenus & fomentés par la constitution générale de l'individu & un vice particulier de ses humeurs: distinction fondamentale, & qui est de la plus grande importance dans la pratique.

Quant à la soudivision des Ulcères en différentes espèces M. Bell remarque qu'on ne doit se diriger que sur les circonstances qui

indiquent une différence marquée dans le traitement, & qui par conséquent supposent des traits caractéristiques avoués par la Nature; c'est d'après cela que dans la première classe générale des Ulcères, qui sont des affections purement locales, il distingue, 1°. l'Ulcère purulent; 2°. l'Ulcère simple vicié; 3°. l'Ulcère fongueux; 4°. l'Ulcère fistuleux; 5°. l'Ulcère calleux; 6°. l'Ulcère qui tient à une carie des os; 7°. l'Ulcère cancéreux, & 8°. enfin l'Ulcère cutané. Pour ce qui est de la seconde classe des Ulcères, c'est-à-dire, de ceux qui sont entretenus par un vice de la constitution, M. Bell en admet trois espèces, 1°. ceux qui tiennent à une affection vénérienne; 2°. ceux qui dépendent d'un vice scorbutique; 3°. ceux enfin qui sont produits par un virus scrophuleux.

La distinction que fait M. Bell entre l'Ulcère purulent & ce qu'il appelle *Ulcère simple vicié* pourroit au premier aspect paroître plus subtile qu'établie sur des fondemens solides; mais M. Bell a soin de fixer avec précision ce qui fait leur caractère distinctif; ils proviennent l'un & l'autre de la même cause, comme des plaies, des brûlures, des contusions, &c.; mais la matière qui s'écoule de l'*Ulcère simple vicié* diffère soit pour la consistance, soit pour la couleur ou l'odeur de celle du purulent. Les bords en sont aussi plus douloureux, plus susceptibles d'empirer par l'application des topiques irritans; les chairs en sont plus brunes, & présentent un aspect plus livide. De pareils Ulcères sont ordinairement situés près des tendons, des expansions aponévrotiques des muscles qui ne sauroient fournir une matière d'une aussi bonne qualité que le tissu cellulaire, siége ordinaire de l'Ulcère purulent. Le prognostic doit d'ailleurs varier suivant l'âge & la constitution particulière de la personne qui en est attaquée.

Le Traité des Ulcères de M. Bell est en général un Recueil fait avec choix & avec méthode d'un grand nombre d'objets qu'on trouvoit épars dans divers Auteurs, soit Anglois, soit François. Il ne peut être par conséquent que très utile; mais il faut avouer qu'il n'enrichit guère la Chirurgie de nouvelles découvertes, & que ceux qui ont fait une étude approfondie des Auteurs tant anciens que modernes ne trouvent guère d'autre nouveauté dans l'Ouvrage de M. Bell que l'Art de rédiger avec beaucoup d'ordre ce que d'autres ont écrit, & d'exposer avec clarté ses idées. Combien de connoissances, par exemple, n'a-t-il point puisées dans les excellens Mémoires qui ont concouru en 1773 pour le Prix proposé par l'Académie de Chirurgie sur l'*abus des onguens & des emplâtres dans le traitement des Ulcères!*

Nous dirons encore plus: il y a quelques objets où il ne paroît point être au niveau des progrès de la Chirurgie Françoise. En traitant, par exemple, des abscès il n'a parlé que de ceux qui viennent du phlegmon, & il a entièrement méconnu ceux qui se forment par une congestion lymphatique sans qu'il ait précédé aucun signe d'inflammation (1); il ne dit rien non plus de ceux qui se font par dissémination, c'est-à-dire, dont le foyer purulent est éloigné du lieu où le dépôt s'est formé, comme il arrive quelquefois dans la carie des vertèbres, &c. C'est en négligeant ces distinctions qu'il a condamné trop vaguement la méthode des grandes incisions qu'il dit propres à produire différens symptômes de fièvre hectique par la libre admission du contact de l'air. Mais cette discussion ne peut trouver ici sa place, & peut-être y serons-nous ramenés dans quelqu'autre article. Nous avons aussi inséré dans le Numéro 19 de la Gazette de Santé, année 1788, un exemple proprement dit d'une *tumeur blanche* du genou qui ne peut être rapportée à aucune des espèces que M. Bell fait connoître dans son Mémoire. Cependant son Ouvrage est en général très-instructif. Nous avons seulement voulu faire voir qu'on se livre presque toujours avec une aveugle prévention pour tout ce qui nous vient de l'Étranger, & qu'on le vante avec exagération. Il eût été à desirer qu'un Traducteur profondément versé dans la Chirurgie Françoise eût suppléé par des Notes à ce qui manque à l'Ouvrage.

MEDECINE DOMESTIQUE.

Manuel pour le service des Malades, ou Précis des connoissances nécessaires aux Personnes chargées du soin des Malades, femmes en couche, enfans nouveaux-nés;

(1) Les exemples n'en sont pas rares. On en trouve un dans le Numéro 38, Gazette de Santé, année 1785.

par M. Carrère, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Professeur Royal Emerite en Médecine, Censeur Royal, ancien Inspecteur général des Eaux Minérales de la Province du Roussillon & du Comté de Foix, &c. &c., troisième Edition. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins, 1788, un Vol. in-12 de 215 pages.

On ne peut méconnoître l'utilité de cet Ouvrage, puisque les différentes Éditions se succèdent avec tant de rapidité. La première fut donnée en 1786, la seconde en 1787, & cette dernière se trouvant déjà épuisée, l'Auteur vient de publier la troisième. Le but qu'il s'est proposé dans cet Ouvrage, dont nous avons rendu compte les années précédentes, est de réunir sous un même point de vue, & dans un ordre facile & clair, les préceptes dont la connoissance est indispensable pour les personnes qui se livrent au service des Malades; il l'a abregé autant qu'il a été possible pour en faciliter l'étude, & pour en faire un Ouvrage portatif qu'on pourra consulter dans tous les temps & dans tous les lieux. Quoique destiné spécialement aux Gardes-malades, il pourra être encore utile à toutes les personnes qui se trouvent auprès des Malades, aux Maisons religieuses, aux Colleges, aux Séminaires, aux Curés des Villages, qui pourront y puiser des instructions pour leurs Paroissiens, ainsi qu'aux Seigneurs des Paroisses qui se font un devoir de venir au secours de leurs vassaux dans leurs infirmités.

Les objets des Chapitres différens de l'Ouvrage sont, 1°. les qualités necessaires aux personnes qui se consacrent au service des Malades; 2°. le plan de la conduite qu'elles doivent tenir; 3°. les soins particuliers eu égard aux Malades, aux maladies & aux accidens des maladies; 4°. un précis des observations qu'elles doivent faire; 5°. l'administration des remèdes prescrits par les Gens de l'Art; 6°. la préparation des remèdes qu'on peut faire dans les maisons particulières sans avoir recours aux Apothicaires, & sur-tout dans les lieux où il n'y en a point; 7°. enfin les précautions qu'on peut employer pour se garantir des maladies contagieuses. La lecture de l'Ouvrage fera connoître combien il est important pour la guérison des maladies que les soins du Médecin soient ainsi secondés durant son absence par des personnes zélees & intelligentes.

ANNONCES.

Les Loix de la Nature applicables aux Loix Physiques de la Médecine & au bien général de l'humanité; par A. Roy Desjoncades, Docteur-Médecin. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, 1788, 2 Vol. in-12.

Nous rendrons compte de cet Ouvrage.

Livres nouveaux qui se trouvent chez Koenig, Libraire à Strasbourg.

De Causis physicæ, &c. Essai sur les Causes physiques de la sympathie qui s'observe dans les diverses constitutions de l'espèce humaine; par M. Jean-Henri Rahn, Chanoine, Docteur en Médecine, Professeur de Physique & de Mathematiques au Carolinée de Zurich. Première Dissertation de 38 pages, seconde Dissertation de 63 pages. A Zurich, 1788, in-4°.

De morbis Variolarum posthumis. Commentaire sur les Maladies qui arrivent à la suite de la petite Vérole, par M. de Sallaba, Docteur en Médecine. A Vienne, 1788, in-8°. de 67 pages.

Zetens ordnung: Diététique par M. Jean-Guillaume Kunh, Docteur en Médecine. A Breslau, 1788. La suite dans un autre Numero.

ERRATA *du N°. précédent.*

Page 19, col. 1, ligne 20, *lisez:* dix heures au lieu de deux heures.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 7.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DIÉTÉTIQUE.

EXTRAIT d'un Mémoire sur la culture & les usages économiques du Dattier. (Phœnix dactilifera L.), par M. Desfontaines, de l'Academie des Sciences, &c.

NOUS avons donné ailleurs (Numéro 22 *de la Gazette de Santé*, 1786) un précis des objets d'Histoire Naturelle & de Botanique que M. Desfontaines a recueillis durant un voyage long & pénible sur les côtes de Barbarie. Plusieurs de ces objets pris en particulier forment maintenant la matière d'autant de Mémoires intéressans & propres à donner des idées exactes des productions de ces régions brûlantes. On a pu voir dans une de nos dernières Feuilles de l'année dernière l'Extrait d'un Mémoire du même Botaniste sur le *Lotus*, arbuste fameux dès la plus haute antiquité, mais dont les caractères spécifiques vaguement décrits par les Auteurs tant anciens que modernes ne pouvoient être déterminés avec exactitude que sur les lieux même qui le produit. M. Desfontaines a porté aussi un regard attentif sur un autre arbre non moins fameux, mais bien plus utile, & sans lequel, faute de subsistance pour l'homme, tant de contrées de l'Afrique seroient inhabitées, c'est le *Palmier Dattier*, dont les caractères de l'espèce ont été fixés avec précision par les Botanistes, mais dont il restoit à décrire avec soin la culture & les usages économiques.

Toute la partie du Zaara voisine de l'Atlas, & la seule de ce vaste désert qui soit habitée, ne produit que peu de bled; son sol sablonneux & brûlé par le soleil ne permet guère de recueillir qu'une certaine quantité d'orge, de maïs & de sorgo. Le Dattier tient lieu de moissons aux habitans de ces contrées, & fournit presque seul à leur subsistance. Ces arbres sont plantés sans ordre à douze ou quinze pieds de distance les uns des autres dans le voisinage des rivières & des ruisseaux qui sortent des sables. On en voit çà & là des forêts dont quelques-unes ont plusieurs lieues de circonférence. L'étendue des plantations dépend ordinairement de la quantité d'eau qu'on peut employer pour les arroser, car les Dattiers aiment beaucoup l'humidité. Toutes ces forêts sont entremêlées d'orangers, d'amandiers, de grenadiers, de vignes qui grimpent le long des troncs de Dattiers; la chaleur est assez forte pour en mûrir les fruits, quoiqu'ils soient rarement exposés aux rayons du soleil. On construit de distance en distance des digues le long des ruisseaux pour arrêter le cours des eaux, & pour qu'elles puissent se distribuer au milieu des Dattiers au moyen des rigoles qui les y conduisent.

M. Desfontaines décrit la manière dont se font les plantations du Dattier, la différence des fruits de cet arbre suivant qu'il provient de semence ou de bouture; enfin, la fécondation des fleurs femelles à l'aide de rameaux des fleurs mâles pris sur un autre Dattier, car on sait que cet arbre est dioïque. Il n'est presqu'aucune de ses parties qui n'ait son utilité; car sans parler ici du bois qu'on fait servir à faire des poutres, des solives, des instrumens de labourage, &c. les Arabes enlèvent l'écorce & les parties fibreuses des jeunes Dattiers, & mangent la substance blanche qui est dans le centre; on la connoît sous le nom de moëlle de Dattier; elle est nourrissante & d'un goût sucré. Ils mangent aussi les feuilles, lorsqu'elles sont encore tendres, avec le jus de citron. Les anciennes sont

misés à sécher; elles servent à faire des tapis & autres ouvrages de sparterie qui sont d'un usage très-fréquent, & dont on fait un commerce considérable dans l'intérieur du pays.

On retire aussi du Dattier par incision une liqueur blanche connue sous le nom *de lait*: cette liqueur émulsive a un goût sucré & agréable lorsqu'elle est fraîche; elle est rafraîchissante, & on la donne même à boire aux Malades; mais elle s'aigrit ordinairement au bout de vingt-quatre heures. Les fleurs mâles du Dattier ont aussi quelques usages; on les mange lorsqu'elles sont encore tendres, en y mêlant un peu de jus de citron. Les Arabes croyent qu'elles provoquent aux plaisirs de l'amour, sans doute à cause de l'odeur aromatique qu'elles exhalent. Les Dattiers sont d'un grand revenu pour les habitans du désert; quelques-uns de ces arbres portent jusqu'à vingt grappes de Dattes; mais on a toujours soin d'en retrancher une partie, afin que celles qui restent puissent grossir davantage. Il se fait un commerce considérable de Dattes dans l'intérieur du pays: on en envoye aussi une grande quantité en France & en Italie. C'est vers la fin de Novembre qu'on en fait la récolte. Lorsque les grappes sont séparées de l'arbre, on les suspend dans des lieux bien secs, où elles puissent être à l'abri des insectes.

La Datte est un aliment sain & d'un goût très-agréable, sur-tout lorsqu'elle est fraîche. Les Arabes la mangent pour l'ordinaire sans assaisonnement. Ils en font sécher & durcir au soleil pour les réduire en une sorte de farine dont ils font provision pour les voyages de long cours: cet aliment simple suffit pour les nourrir long-temps. Les habitans du Zaara retirent encore des Dattes une sorte de miel d'une saveur douce & sucrée. Pour cet effet ils choisissent celles dont la pulpe est la plus molle; ils en remplissent une grande jarre percée d'un trou à sa base, & ils les compriment en les surchargeant d'un poids de huit à dix livres. La substance la plus fluide qui sort par le trou de la jarre est ce qu'ils appellent *le miel de la Datte*. Nous terminerons cet Extrait en répétant, d'après M. Desfontaines, qu'il n'est peut-être point d'arbre dans la Nature qui offre des usages plus précieux & plus multipliés que le Dattier.

Médecine-Pratique.

Heureuse terminaison d'un cas accompagné de symptômes de Phthisie Pulmonaire, avec des Remarques sur le traitement de la Phthisie. (Extrait du Journal de Médecine de Londres, 1788.)

Le sujet de cette observation est une jeune femme de dix-huit ans, qui n'avoit point encore éprouvé d'evacuation périodique, qui avoit une poitrine étroite avec les épaules élevées, un cou long, une peau delicate, une rougeur circonscrite dans les joues; enfin toutes les apparences générales qui indiquoient une prédisposition à la Phthisie; elle étoit née d'ailleurs de parens écrouelleux. Huit à dix semaines avant que le Docteur May fut appelé, elle avoit éprouvé une toux sèche qu'on avoit supposée purement catarrhale, & qui étoit accompagnée de légères douleurs dans une partie déterminée de la poitrine; la Malade s'étoit aussi plainte à cette époque de frissons irréguliers, suivis de chaleur & de rougeur à la face.

A mesure que ce prétendu rhume devenoit plus invétéré il fut facile de reconnoître tous les signes qui caractérisent une vraie Phthisie Pulmonaire, puisque la toux étoit devenue plus incommode pendant que les autres symptômes s'étoient aggravés, & que la Malade expectoroit une mucosité écumeuse qui étoit quelquefois teinte de sang. Dans peu de temps le sang devint de plus en plus abondant dans l'expectoration, & cette hémoptisie reparut régulièrement tous les quatre ou cinq jours; elle étoit précédée des autres signes qui la caractérisent, comme la rougeur des joues, un sentiment d'anxiété ou de douleur & quelquefois de chaleur dans la poitrine, la difficulté de la respiration & une certaine titillation dans l'arrière-bouche. Dans les intervalles de cette hémorragie des poumons la Malade expectoroit, comme on vient de le dire, une matière muqueuse; enfin cette matière devint de plus en plus abondante, & prit la forme de pus pendant que les symptômes de fièvre hectique prenoient plus d'intensité.

C'est à cette période de la maladie que le Docteur May fut appelé. La jeune personne étoit alors dans un état de foiblesse extrême

& d'amaigriſſement. Les accès de fièvre hectique qui ſurvenoient à midi & le ſoir, ainſi que les ſueurs colliquatives de la nuit, avoient lieu très-régulièrement. Le ventre étoit quelquefois conſtipé; mais il ſurvenoit auſſi très-ſouvent des diarrhées colliquatives qui ſembloient diminuer alors la ſueur, ou être alternatives avec elle; la fréquence du pouls étoit irrégulière, mais en général il battoit plus de cent dix fois par minute; quelquefois, ſur-tout avant les retours de l'hémorragie des poumons, il étoit plein & dur, mais en d'autres temps il étoit petit & très foible. Ses nuits étoient très-agitées, ſa reſpiration laborieuſe avec douleur; & ſi elle reſtoit quelques heures hors du lit ſes jambes devenoient œdémateuſes; elle avoit auſſi la blancheur de perle de la conjonctive des yeux, la forme recourbée des ongles, avec la chûte des cheveux; en un mot, tous les ſignes de la Phthiſie la plus caractériſée.

C'eſt dans ces circonſtances que le Docteur May crut devoir tenir une conduite oppoſée à la pratique qu'on ſuit ordinairement dans les cas de Phthiſie, c'eſt-à-dire, qu'il rejeta l'uſage des anti-phlogiſtiques, des adouciſſans & des expectorans qu'il regarda non-ſeulement comme inefficaces, mais encore comme dangereux, puiſque l'indication à remplir étoit, ſuivant lui, de faire ceſſer les accès de fièvre hectique, & de prévenir la foibleſſe générale, qu'il regardoit comme la cauſe prochaine de cette formidable maladie. Les moyens donc qu'il adopta furent la teinture thébaïque donnée à petites doſes la nuit & le matin, & en même-temps la nourriture la plus ſubſtantielle, comme des ſoupes de toute eſpèce, & même, ſi l'appétit le comportoit, de la viande, avec un uſage libre du vin. Il preſcrivit pour boiſſon ordinaire une forte bière ou de l'eſprit-de-vin mêlé avec l'eau. Au bout d'une ſemaine il lui fit prendre l'ipécacuanha, & enſuite le quinquina en ſubſtance.

Cette méthode fut utilement continuée, avec de petites variations de régime ou des médicamens ſuivant l'état des ſymptômes & ſuivant que l'appétit le demandoit. On doit ſeulement remarquer qu'auſſitôt après l'adminiſtration du quinquina la Malade éprouva une douleur à l'eſtomac avec des envies de vomir. On ſuſpendit donc ce médicament, & on donna un autre émétique, qui fit rendre une certaine quantité de cette écorce pulvériſée & réduite en une maſſe ſolide à l'aide des viſcoſités qui s'étoient trouvées dans l'eſtomac. Cette évacuation fit ceſſer les envies de vomir, qui avoient été très-incommodes. Parmi les autres points du régime de la Malade on ne doit point omettre les œufs & les huitres; elle mangeoit ſur-tout avec avidité ce dernier mets crud ou cuit, avec du poivre & d'autres aſſaiſonnemens.

Les attaques d'hémoptiſie devinrent moins fréquentes & moins violentes, & finirent par diſparoître entièrement; cependant l'expectoration du pus avec les exacerbations de fièvre hectique & une foibleſſe extrême continuoient de harraſſer la Malade, qui, quoiqu'elle fût déjà confinée au lit depuis trois mois, ſouffroit ſes maux avec beaucoup de réſignation & de courage. Le traitement tonique fut continué ſous tous les points, & on ajouta à ce qui vient d'être dit le jeu de l'eſcarpolette, exercice qu'elle ſe donnoit au moyen d'une chaiſe ſuſpendue par des cordes près de ſon lit, lorſque l'état de ſes forces ne lui permettoit pas de ſortir de ſa chambre. On lui faiſoit prendre cet exercice deux fois le jour pendant un quart-d'heure chaque fois, & il ne manquoit jamais de produire une diminution de la fréquence du pouls, & un ſoulagement à l'égard de ce ſentiment général d'oppreſſion qui la tourmentoit conſtamment.

Durant le cours de la maladie les émétiques avoient été répétés avec ſuccès, & les doſes de teinture thébaïque (ou laudanum liquide de Sidenham) porté juſqu'à quarante ou cinquante gouttes trois fois le jour. Le quinquina ne fut pas non plus épargné: en un mot, le traitement fortifiant qui avoit été adopté dans toute l'étendue du terme, & ſoigneuſement pratiqué, produiſit enfin le ſuccès le plus flatteur. L'expectoration purulente diminua par degrés, & finit par diſparoître, ainſi que les ſymptômes fébriles. En même-temps la Malade prit de nouvelles forces, ſon appétit devint excellent, les évacuations colliquatives diſparurent, & à l'aide de l'exercice du cheval elle ſe rétablit entièrement, & jouit maintenant d'une parfaite ſanté.

Un pareil traitement ne peut que paroître ſingulier, & mérite d'être diſcuté dans une autre de nos Feuilles, d'autant plus que les

remarques que le Docteur May fait dans le Journal de Médecine de Londres nous paroissent présentées avec trop de prévention, & être bien loin de s'appliquer à tous les cas de Phthisie Pulmonaire.

AVIS.

Bains d'eau de rivière purifiée à 40 sols & à 30 sols par abonnement, compris le linge. On a la liberté de s'abonner pour six cachets, qui sont 9 liv. pour six Bains, qu'on prend quand l'on veut. Enclos du Temple, n°. 13.

Ces Bains sont construits dans l'intérieur de l'hôtel, & dans un grand & beau jardin, dont on a la promenade.

La Dame Veuve Lebœuf, autorisée par privilége exclusif, ne laissera rien à desirer pour la propreté & le service de Messieurs & Dames; l'on y trouvera de bons bouillons, & généralement tout ce que l'on peut prendre dans le Bain. Les Dames peuvent être assurées du bon ordre établi pour la plus exacte bienséance.

L'on a aussi dans tout le courant de l'année sans interruption de l'eau & du linge chauds à volonté.

ANNONCES.

Avis au Public sur l'efficacité d'une Eau anti-vénérienne dont la préparation vient d'être récemment découverte & perfectionnée, capable de détruire en très-peu de temps & sans le secours des frictions mercurielles ou d'un autre agent toutes les maladies syphilitiques les plus invétérées, & sous quelque forme qu'elles se manifestent, même celles que les procédés ordinaires ou l'usage du sublimé ont fait regarder comme incurables, &c. On y a joint un tableau de la maladie syphilitique, &c. Seconde Edition; par M. Marie, Docteur en Médecine, & Médecin consultant de S. A. S. Mgr. Comte d'Artois. A Paris, chez l'Auteur, rue du Jour, hôtel de Royaumont, n°. 5, & chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins; Brochure de 80 pages.

Remarque du Rédacteur. Voilà une Annonce bien spécieuse, & qui suppose de la part de l'Auteur une confiance bien exclusive dans son Remède. *Guérir toutes les Maladies Vénériennes les plus invétérées sous quelque forme qu'elles se présentent*, c'est promettre sans doute plus que nul homme sur la terre ne peut tenir, & il seroit bien à desirer qu'un Médecin évitât toujours ce ton emphatique des Empyriques: quoi qu'il en soit, l'Eau anti-vénérienne de M. Marie, qui n'est qu'une dissolution de terre foliée hydrargireuse dans l'eau distillée, peut être très-bonne dans un grand nombre de cas, & guérir aussi sûrement & avec moins de danger que beaucoup d'autres préparations mercurielles.

Livres nouveaux qui se trouvent chez Koenig, Libraire à Strasbourg.

Historia de Utero duplici, &c. Histoire d'une double Matrice qui s'est séparée au quatrième mois de la grossesse; par M. Antoine Canestrini, Docteur en Médecine, &c. A Vienne, 1788, in-8°. de 60 pages.

Remarque du Rédacteur. Les cas d'une Matrice double, quoique rares, se présentent quelquefois aux Anatomistes; j'en ai vu autrefois un exemple dans l'amphithéâtre de M. de Sanlt, lorsque je suivois ses Leçons d'Anatomie. Cet habile Démonstrateur fit l'examen de deux Matrices qu'on venoit de trouver dans un cadavre. Chacune avoit ses ligamens, ses ovaires, son ebu, son orifice propre; l'un & l'autre de ces orifices aboutissoit dans le vagin, qui étoit unique. On observa aussi que ce que l'on appelle *museau de tanche* d'une de ces Matrices étoit plus dilaté que celui de l'autre, & il paroissoit que la femme avoit été fécondée par cet orifice, & non par l'autre. Rien n'est plus propre qu'une pareille structure pour donner l'explication de la superfétation qui arrive dans certains cas rares; car alors il suffit qu'une femme qui a une Matrice double soit fécondée dans divers temps par l'un & l'autre de ces organes.

Doctrine de l'Électricité-Pratique, par M. Langen-Bucher, 1788. A Strasbourg, chez Koenig, Libraire. L'Ouvrage est en Allemand.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 8.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSICO-MÉDECINE.

INSTRUCTIONS Elémentaires de Météorologie, par M. Villars, Médecin du Roi à l'Hôpital Militaire, &c. A Grenoble, chez l'Auteur; & à Lyon, chez M. Piestre & de la Molière, 1788, Brochure in-8°. de 80 pages.

ON vante avec raison le Traité d'Hippocrate sur l'air, la position des lieux & les eaux; mais on sent bien qu'à l'époque où il a été composé, la Physique étant encore au berceau, cet Opuscule indique simplement le but dans le lointain, & n'offre qu'une légère esquisse des recherches à faire. Comment en effet pouvoit-on dans ces premiers temps fixer les qualités de l'air sans les instrumens propres à faire connoître sa pesanteur, sa température, son degré d'humidité, la direction précise des vents, l'état de l'électricité atmosphérique, &c.? Comment pouvoit-on déterminer les propriétés des eaux lorsque la partie délicate de la Chimie qui traite de leur analyse étoit encore inconnue? Enfin, que pouvoit-on dire de précis sur la position des lieux lorsqu'on ne pouvoit déterminer exactement ni leur hauteur au-dessus du niveau de la mer, ni classer avec méthode les végétaux qui leur étoient propres, non plus que les animaux qui les habitoient? Les progrès qu'ont faits maintenant la Physique, la Chimie, l'Anatomie, la Botanique & l'Histoire Naturelle ouvrent des facilités sans nombre qui manquoient au Père de la Médecine, & ne laissent plus d'excuse à ceux qui traitent ces objets d'une manière incomplette.

M. Villars, connu avantageusement comme Botaniste & comme Médecin (1), profite des recherches qu'on a faites dans ces derniers temps sur la Météorologie, & fait voir l'importance de cette sorte d'observations relativement à l'exercice de la Médecine. Il indique, 1°. d'examiner la forme du sol, son aspect, son élévation sur le niveau de la mer, sa latitude, sa longitude, les courans, les débouchés du vent, les rivières, la nature du sol, les terres, les eaux minérales chaudes ou froides, les mines, les carrières, les marais, les lacs, les bois, les montagnes, leur position, leur élévation, leur nature & leurs productions. A cet apperçu général chacun peut ajouter des détails, des analyses sur les productions des trois règnes, les étendre, les varier. On peut y joindre l'énumération des animaux, des insectes, des plantes, sur-tout si le pays en renferme qui lui soient particulières.

2°. Les productions de première nécessité, le bled, la vigne, le seigle, l'orge, le maïs, les légumes, les plantes potagères, le chanvre, &c.; 3°. l'époque des semailles de chaque grain, le temps de la moisson, leurs accidens, leurs maladies; 4°. la manière de cultiver des prairies artificielles ou naturelles, les plantes qui les composent, leurs arrosemens, leur durée; 5°. les maladies endémiques au pays, la saison où elles font le plus de ravage, celles des animaux, leur cause si elle est connue ou soupçonnée. Les bleds sont-ils sujets à verser, à la rouille, à la carie, à la nielle? Le seigle est-il sujet à l'ergot, l'orge & l'avoine à la carie, à l'atrophie, &c.?

(1) On peut voir l'Ouvrage qu'il a publié en 1781 sur une fièvre épidémique qui a régné dans une partie du Dauphiné.

Quelles sont les plantes nuisibles à l'homme & aux animaux, telles que l'ivraie, l'if, les champignons? 6°. Quelle est la durée des neiges, quelle est la saison où les bleds s'élèvent en tige.

Il ne faudra point non plus omettre l'époque de l'apparition des fleurs des plantes les plus communes, telles que celles de la violette, de la primevère, du rosier sauvage, de l'épine blanche, &c.; celle des arbres fruitiers, du pommier, du poirier, du noyer, du cérisier, des groseillers, &c. (Voyez sur ces objets deux Dissertations de Linné, *Vernatio Plantarum* & *Calendarium Floræ*.) Indépendamment de ces observations générales & topographiques on fera des Tables à la tête desquelles seront inscrits en onze colonnes, 1°. jours du mois; 2°. Baromètre; 3°. Thermomètre; 4°. Hygromètre; 5°. pluie; 6°. vents; 7°. aiguille aimantée; 8°. Électromètre; 9°. état du Ciel, 10°. tonnerre ou météores; 11°. points lunaires. Il seroit à desirer, ajoute M. Villars, qu'on donnât à la fin de chaque mois une liste exacte des naissances au moins pour les Villes & Bourgs considérables, d'y joindre l'âge des morts & leur genre de maladie pour réveiller l'attention du Gouvernement sur des fléaux destructeurs qui ravagent certains cantons. C'est avec des relevés semblables que l'Angleterre, Genève & plusieurs autres Républiques ont remédié aux abus des inhumations précipitées, ainsi qu'à l'influence de certaines causes physiques sur la santé des Citoyens.

Nous venons de voir avec quelle sage lenteur & quelle circonspection on doit procéder dans l'étude de la Nature. Il nous reste à suivre maintenant les brillans écarts d'une imagination vive & facile qui rapproche avec subtilité quelques faits éloignés pour n'obtenir enfin qu'une opinion probable.

Physiologie.

Utrum ex recentioris Chemiæ detectis, &c., c'est-à-dire, *peut-on déduire avec plus de vraisemblance l'origine de la chaleur animale des découvertes de la Chimie moderne.* (Dissertation qui a fait la matière d'un Acte public aux Écoles de Médecine de Paris; par M. Audirac, le 30 Décembre 1788.)

Il est facile de détruire toutes les opinions qu'on a établies jusqu'ici sur l'origine de la chaleur animale; mais les efforts de M. Audirac sont-ils plus heureux lorsqu'il prend la défense de la théorie adoptée sur ce point par les Chimistes modernes? Peut on croire, comme le dit ce jeune Médecin, qu'il y a une parfaite identité entre la chaleur vitale & celle qui naît de la combustion, c'est-à-dire, est-il vraisemblable que le calorique, qui est un des principes de l'air pur, se dégage dans l'acte de la respiration pendant que la base de ce même air ou l'*oxigène* se combine avec le sang du poumon? Voici une experience directe qui paroît renverser cet imposant échafaudage d'érudition que cherche à élever l'ingénieux M. Audirac.

On trouvera cette expérience détaillée dans une Dissertation Latine (1) qui a fait la matière d'un Acte public aux Écoles d'Édimbourg; elle prouve que l'air pur de l'atmosphère est absorbé en substance dans le poumon, & uni au sang, au lieu que suivant la nouvelle théorie on prétend que c'est seulement sa base. On avoit fait plusieurs expériences successives sur des chiens en injectant soit l'air inflammable, soit l'air déphlôgistiqué, soit l'air mephitique dans leur veine jugulaire, & on trouva ensuite en les ouvrant leur sang diversement modifié, mais les poumons dans un bon état; enfin, on injecta du gaz nitreux obtenu d'une dissolution de cuivre dans l'eau-forte. Le chien donna des signes d'une douleur extrême; sa respiration devint très-laborieuse, & il périt dans quatorze minutes. Ayant ouvert sa poitrine, les poumons qui dans toutes les autres expériences n'avoient offert aucun signe d'altération étoient compactes, d'un jaune verdâtre & teints presque de la même couleur que celle que l'eau-forte communique à la peau. Ces poumons dans plusieurs points se déchiroient aisément, & se réduisoient en lambeaux. On ne peut donc guère nier que le gaz nitreux qui a été injecté dans la veine jugulaire n'ait formé un vrai acide nitreux dans le sang des poumons par son union avec l'air put qui doit par conséquent être absorbé en substance dans l'acte de la respiration.

M. Audirac mérite d'être encouragé dans

(1) *Tentamen Medicum de reciprocâ atque mutuâ systematis sanguinei & nervosi actione*, par M. Luzuriaga. A Édimbourg, 1786.

la carrière de la Médecine ; il paroît avoir une heureuse conception, l'amour de l'étude & une érudition ~~qu'on ne devoit~~ point attendre de son âge, mais on ne peut que l'engager à se défier de la marche qu'il suit en Médecine, qui marque plus d'imagination que de saine logique, plus de prédilection pour des opinions vagues qu'un goût sévère pour l'expérience & pour l'observation; enfin plus de penchant à admettre des nouveautés brillantes que de discernement à faire un choix judicieux & à se livrer à une étude réfléchie des meilleurs modèles. On voit bien que le genre de Physiologie que M. Barthez a mis en vogue à Montpellier il y a douze ou quinze ans l'a séduit ou, pour mieux dire, égaré, & j'ai d'autant plus de droit de faire cette observation critique que j'ai été entraîné dans la même illusion les deux premières années de mon cours d'étude dans la même Université. C'est un léger tribut qu'on peut payer durant l'effervescence de la jeunesse, mais dont on doit s'affranchir dans la maturité de l'âge. Au reste, il vient de paroître une excellente Dissertation Angloise sur la connexion (1) de la vie avec la respiration qui renverse par des faits la théorie que M. Audirac établit dans la sienne. Nous en parlerons dans la suite.

Chirurgie.

Observation sur l'utilité des Douches dans une mutité & une surdité. (Bibliothèque de Chirurgie du Nord.)

Ces accidens étoient la suite d'une apoplexie causée par la guérison trop prompte d'anciens ulcères aux jambes par l'usage des fomentations froides, du bandage circulaire & des remèdes mercuriaux intérieurement. Après avoir employé en vain les moyens ordinaires contre l'apoplexie, on appliqua trente-deux sang-sues à la tête, & le Malade revint sur le-champ à lui, mais il resta sourd & muet. Il pouvoit remuer la langue, goûter les saveurs, mais il ne pouvoit parler ni donner le moindre son de voix. Après l'emploi infructueux de divers moyens l'Auteur tenta les Douches. Il choisit une dissolution de sel ammoniac & de boule de Mars, & laissa tomber l'eau de fort haut sur le sommet de la tête. A la première goutte qui tomba sur la tête le Malade éprouva un ébranlement dans tout le corps, à la cinquième il devint pâle, & à la sixième il tomba à terre sans connoissance. Au bout d'une demi-heure de soins il revint à lui, parut très-affoibli, & s'endormit tranquillement, & pendant le sommeil il sua beaucoup. On répéta l'essai le troisième jour, & on observa les mêmes phénomènes; le Malade tomba dans un profond sommeil, la sueur coula par grosses gouttes de toute la surface du corps, & en s'éveillant il recouvra la faculté de parler & d'entendre. Depuis ce moment il se trouva fort bien, & on ne voulut plus tenter de refermer les ulcères aux jambes qu'on avoit suscités de nouveau par les véficatoires pendant l'attaque d'apoplexie.

Matière Médicale.

Observations sur l'usage intérieur de la semence de Sabadille, par M. Schmucker. (Bibliothèque de Chirurgie du Nord.)

On trouve dans ces Observations un emploi très heureux de cette semence dans un grand nombre de cas. L'Auteur fait réduire en poudre la semence & la silique jaunâtre où elle est renfermée, & il fait former avec du miel des pillules qui contiennent chacune cinq grains de cette poudre. Après avoir purgé le Malade avec la rhubarbe & le sel de Glauber, il donne le lendemain trente grains de poudre de semence de Sabadille avec autant de sucre, & une infusion théiforme de fleurs de camomille ou de sureau. Cette dose occasionne ordinairement un vomissement qui évacue quelquefois des vers. Le lendemain le Malade reprend une nouvelle dose qui excite encore le vomissement. Si cette seconde dose n'a pas fait rejeter des vers, il prescrit le troisième jour la moitié de la poudre le matin & l'autre le soir, & il continue ainsi le quatrième jour. Le cinquième jour au matin il donne un laxatif composé de rhubarbe & de jalap (1), qui évacue par les

(1) *The connexion of life With respiration or an experimental enquiry, &c.* By E. Goodwin. London, 1788.

(1) On sent bien que de pareils moyens ne pourroient être employés qu'à l'égard des gens de travail.

selles des vers vivans & de morts, & lorsqu'il n'y a point de vers une grande quantité de mucus vermineux. Le sixième jour il prescrit trois pillules de semence de Sabadille avec quelques tasses de thé. Tous les jours il fait réitérer le purgatif, & tant qu'il évacue du mucus vermineux il fait continuer les pillules. Pendant tout le traitement il faut s'abstenir de a viande.

On peut donner aux enfans de deux à quatre ans soir & matin deux grains de poudre de Sabadille dans un peu de teinture de rhubarbe; tous les cinq jours on les évacue avec dix ou douze grains de rhubarbe, & on continue ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vers ni de mucus vermineux. On peut augmenter la dose selon que l'enfant est plus âgé. Rien ne détruit mieux les ascarides que des lavemens faits avec la décoction de deux gros de semence de Sabadille dans dix onces d'eau réduite à sept, & on y mêle la même quantité de lait. Intérieurement l'on donne les pillules vermifuges de Sabadille à une dose proportionnée à l'âge du sujet.

L'Auteur rapporte treize observations qui viennent à l'appui de ce qu'il avance. Un soldat fut attaqué d'une fièvre putride avec des convulsions épileptiques & perte de connoissance. Un émétique & un purgatif ne produisirent aucune amélioration dans son état. Cette circonstance jointe au gonflement du bas-ventre fit soupçonner des vers, & l'Auteur prescrivit la semence de Sabadille comme ci-dessus. Ce médicament fit rendre par le vomissement des vers lombricaux & une grande quantité de mucus, & le Malade fut soulagé & bientôt parfaitement rétabli par l'usage continué de ce remède. Un autre soldat après une fièvre tierce étoit très-foible, sans appétit, avec un pouls débile; il avoit des nausées & un afflux considérable de salive dans la bouche, des douleurs, une tension & un gonflement dans la région de l'estomac. Il fut guéri également par l'usage de la semence de Sabadille. De même qu'un autre qui avoit une fièvre continue avec douleur dans la région ombilicale, des nausées & gonflement du bas-ventre.

qui sont robustes & peu irritables. *Note du Rédacteur.*

Deux Malades guéris de la dysenterie furent attaqués peu après d'une fièvre lente avec des selles muqueuses fréquentes qui survenoient ordinairement dans le moment où ils avoient pris quelques alimens; ils se plaignoient en même-temps d'un goût putride dans la bouche & d'envie de vomir; l'usage répété de l'émétique ne produisit aucun mieux; mais la semence de Sabadille (1) fit disparoître tous les accidens après avoir, conjointement avec les purgatifs, évacué une grande quantité de mucus & de vers. Une femme âgée de quarante ans, menant une vie sédentaire, & eprouvant souvent des douleurs dans le bas-ventre avec des nausées & une faim contre nature, avec un ventre gonflé & souvent douloureux, prit soir & matin trois pillules de Sabadille, & le cinquième jour un purgatif. Ce médicament lui fit rendre un *tœnia* ou ver solitaire de onze aunes de longueur, & tous les accidens disparurent. Un soldat étoit sujet à l'épilepsie depuis vingt ans; il sentoit au début de chaque attaque des douleurs dans le bas-ventre, & sur-tout dans la région ombilicale; il avoit déjà rendu des vers, & éprouvoit quelquefois des nausées & un afflux de salive dans la bouche. On le mit à l'usage de la Sabadille, & on le purgea de temps en temps. Il rendit beaucoup de mucus blanc, & fut délivré par-là de son épilepsie.

(1) La Sabadille est la semence de Staphisaigre, *Delphinium Staphisagria. L.*

ANNONCES.

Kuhnls Karast Venerischer Krankheisen, &c. Méthode pour guérir les Maladies Vénériennes, par M. Jean-Guillaume Knhn, Docteur en Médecine. A Breslau, 1788, in-8°. de 360 pages.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 9.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIOLOGIE.

DISSERTATION sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands Hommes qui depuis plus de deux mille ans ont admis l'influence de cette faculté sur le fœtus, & dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion; par M. Benjamin Bablot, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi à Châlons-sur Marne. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1788, Brochure in-8°. de 234 pages.

NULLE opinion n'est plus généralement répandue, &, pour ainsi dire, plus populaire que celle du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus qu'elles portent dans leur sein, & c'est précisément ce qui l'a fait mettre au rang de tant d'autres objets de crédulité qui portent moins sur des faits avérés que sur des ouï dire & des traditions obscures. M. Jeunet, Médecin à Sirod en Franche-Comté, a consigné des réflexions judicieuses sur cet objet dans le Journal de Médecine (Juin 1787), mais sans rapporter aucune observation particulière propre à infirmer l'opinion qu'il cherche à combattre. Il paroît que cet Écrit a donné l'éveil à M. Bablot, qui d'ailleurs a toutes les ressources que l'érudition peut fournir pour prendre la défense de ce que les Savans & les Naturalistes traitent de préjugé uniquement dû à l'amour du merveilleux. Est-il assez heureux dans le choix de ses preuves, & peuvent-elles produire une pleine & entière conviction? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Ce que M. Bablot dit en général du pouvoir de l'imagination est très-vrai, & nous en avons vu un exemple ces dernières années dans la brillante folie du magnétisme animal, comme l'a prouvé avec tant de supériorité M. Bailly dans un Écrit connu de tout le monde; mais peut-on croire la plupart des faits que rapporte M. Bablot en faveur de l'influence de l'imagination de la mère sur l'organisation du fœtus? Quel degré de foi doit-on ajouter, par exemple, à ce que dit Martin Delrio d'une Dame du bourg d'Issigny, dont un loir avoit frappé soudain la vue, & qui en fut tellement saisie de frayeur que le fœtus qu'elle portoit dans son sein prit la figure de ce petit animal, en sorte qu'elle accoucha d'un loir? Que doit-on penser de ce jeune homme qu'on voyoit, suivant le Père Malebranche, aux Incurables, & dont les membres étoient rompus précisément aux mêmes endroits qu'on rompt les criminels, parce que, dit-on, sa mère ayant su qu'on alloit rompre un criminel fut présente au supplice. On sent bien que de pareils faits n'ont guère besoin d'être réfutés, qu'ils manquent d'authenticité & d'un examen scrupuleux fait par des Anatomistes habiles.

Il faut cependant convenir que M. Bablot s'arrête quelquefois sur des faits qui paroissent avoir un fondement plus solide. On doit mettre de ce nombre celui que Vanswieten a consigné dans ses Écrits. Une jeune Demoiselle d'une rare beauté vint un jour consulter ce disciple célèbre de Boërhaave sur quelques affections histériques, & lui donna occasion d'observer de près une espèce de chenille qu'elle portoit sur son cou. « Je reconnus, dit Vanswieten, à ne pouvoir m'y méprendre, les poils droits & cette belle variété de couleurs qui caractérisent cet insecte, & je puis di e que la ressemblance d'un

œuf avec un œuf n'est pas plus parfaite que celle que m'a présentée la chenille de cette Demoiselle avec une chenille vivante. Ce phénomène, ajoute-t-il, avoit sa source dans l'imagination de la mère, qui affirmoit qu'un jour qu'elle se promenoit dans un jardin, étant alors enceinte de cette Demoiselle, une chenille lui étoit tombée sur le cou, & qu'elle avoit eu bien de la peine à l'arracher (1). » Voilà sans doute un Médecin digne de foi qui dépose ce qu'il a vu & même examiné avec soin, quoique d'ailleurs pour la cause primitive il ait été obligé de s'en rapporter au témoignage de la Dame, & qu'il s'agisse d'une vive frayeur produite par une impression sur les organes des sens.

Les témoignages nombreux que M. Bablor invoque, comme ceux d'Hippocrate, de Galien, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Descartes, &c. sont sans doute très-imposans; mais il faut avouer aussi que sur l'objet dont il est ici question ces Auteurs ne citent point des faits mûrement discutés, & qu'ils rapportent plutôt une opinion embrassée sur parole. En Médecine comme en Physique, en Chimie & dans toute autre branche des Sciences naturelles le nom d'un Auteur ne fait jamais autorité pour ce qui regarde purement la simple manière de penser, mais seulement pour tout ce qui est le résultat direct de l'observation & de l'expérience. Que de rêveries ne trouve-t-on point dans les Ouvrages métaphysiques d'Aristote, quoique d'ailleurs cet Auteur offre tant de choses à citer dans son Histoire des Animaux? Le nom de Descartes peut-il aujourd'hui servir à justifier le système des tourbillons? Hippocrate ne fait autorité dans le plus grand nombre de *ses Aphorismes*, dans *son Prognostic*, dans *ses Prénotions Coaques*, &c. que parce que depuis plus de vingt siècles tous les Médecins observateurs ont vu ses principes se vérifier au lit des Malades, & que la marche qu'il suit dans ces Ouvrages doit à jamais servir de modèle, mais ne feroit-ce point porter jusqu'au fanatisme la vénération due au Père de la Médecine que de se dissimuler les contradictions & l'incohérence de doctrine faciles à remarquer dans plusieurs de ses Ecrits qu'on traite il est vrai d'apocryphes, comme ceux *de flatibus*, *de morbis*, *de carnibus*, *de superfœtatione*, &c., & qui sont si contraires à la sévérité du goût & à l'esprit de sagesse qui lui ont acquis une gloire immortelle.

L'opinion de M. Bablor, soit qu'on l'embrasse, soit qu'on la rejette, ne peut avoir une grande influence sur la pratique de la Médecine, & ne doit en général qu'être mise au rang des questions de pure curiosité; on n'en doit pas moins rendre justice à son Défenseur, qui déploye en la traitant une érudition peu commune, & qui a le courage de l'adopter, quoique la plupart des personnes éclairées ne la traitent que de préjugé populaire.

(1) Tome III, Paragraphe 1075.

Matière Médicale.

Extrait d'une Lettre de M. Dufresnoy sur l'usage de la Plante appelée Rhus-Radicans (1), *& sur celui du* Narcisse des prés.

Je viens, Messieurs, de lire l'Extrait que M. Retz vient de donner de mon Ouvrage, dans le cinquième volume de ses Annales, & j'ai peine à croire que le jugement qu'il en porte ait été précédé d'une lecture bien réfléchie. Il recommande aux Médecins d'apporter la plus grande méfiance contre tout ce qui s'appelle remèdes nouveaux; mais ne doit-on pas distinguer les essais faits par un aveugle empirisme & vantés avec enthousiasme, d'avec le résultat simple d'une expérience répétée, dirigée avec discernement, & publiée avec candeur & une extrême circonspection? Avant de mettre au jour mon Mémoire, j'avois fait part de mes observations à la Société Royale de Médecine, & j'en avois d'abord retardé la publication, parce que les Commissaires chargés d'essayer l'extrait des plantes que j'indique, n'en avoient point obtenu des effets aussi satisfaisans que j'avois lieu de l'attendre. Je cédai enfin aux instances qu'on me fit à Valen-

(1) Nous avons rendu compte (dans le Numéro de nos Feuilles de l'année dernière) du Mémoire que M. Dufresnoy a publié sur ces deux Plantes. La critique que M. Retz en a faite dans ses Annales a donné lieu à la Lettre précédente, qui d'ailleurs annonce d'autres faits en faveur de M. Dufresnoy.

ciennes, & je mis la dernière main à mon Mémoire pour le faire connoître au Public, & pour engager les Médecins observateurs de confirmer ou de rectifier par leur expérience, ce que la mienne m'avoit appris. Pouvois-je mettre plus de retenue dans mes démarches?

J'ai reçu, depuis ce temps-là, de plusieurs Médecins, des lettres qui me donnent de nouveaux encouragemens. M. Arthaud, Médecin du Roi, au Cap-François, & Secrétaire perpétuel du cercle des Philadelphes, à qui j'avois adressé mon Mémoire, me marquoit en dernier lieu, qu'il avoit éprouvé de très-bons effets de l'extrait du *Narcisse des prés*, dans le traitement de l'épilepsie, & il m'engageoit de lui faire l'envoi de quelques nouvelles boëtes. Ce qui me console encore de la critique injuste de M. Retz, qui n'est d'ailleurs fondée sur aucune expérience directe, ce sont des lettres reçues de M. Rumpel, Professeur de Chimie & de Botanique, & de M. Vanmons, Chimiste à Bruxelles. J'ai envoyé leurs lettres à la Société Royale de Médecine. Le *Rhus-Radicans*, contre lequel M. Retz se déclare, a guéri, étant marié avec le *Daphné Lauréolo*, des exostoses qui avoient résisté aux frictions, aux robs antisyphilitiques de l'Affecteur, au sublimé corrosif, à l'opium porté à 1962 grains poids de marc, enfin aux eaux, boues & douches de Saint-Amand. Peut-être cette découverte, qui est due aux conseils de M. G..., Professeur de l'Université de Montpellier, trouvera-t-elle grace aux yeux de M. Retz.

C'est par docilité pour les avis de ce Critique & dans la crainte qu'il ne me taxe d'*incirconspection* que je n'ai point encore indiqué deux plantes qui produisent les plus grands effets lorsqu'elles sont mariées avec l'opiat que M. le Pecq de la Clôture recommande pour la guérison de la Phthisie tuberculeuse dans son traité des épidémies, pag. 370. Ces deux plantes ainsi mariées ont guéri à Valenciennes, depuis trois ans, vingt-huit personnes connues, dont on pourroit produire les certificats, de la Phthisie tuberculeuse & de la vomique (1). J'ai lieu de croire que pour peu que le nombre des Malades guéris vienne à augmenter, M. Retz voudra bien ne pas trouver mauvais que je présente au Public, pour le bien de l'humanité, les noms de ces deux Plantes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Valenciennes ce 15 Février 1789.

Lettre qui nous a été adressée de Bruxelles sur le même objet que celle dont nous venons de rapporter l'Extrait.

Il est vrai, Messieurs, que plusieurs des spécifiques annoncés dans ces derniers temps, n'ont pas paru mériter le dégré de confiance que leurs inventeurs leur avoient attaché; mais de-là s'ensuivroit il que celui que M. Dufresnoy a proposé contre les affections dartreuses, les paraplégies & les convulsions étoit dans le même cas; M. Retz devoit-il généraliser la conséquence au point de se croire en droit de censurer & de décrier les observations du savant Professeur de Valenciennes, avec tant de légèreté & sans être fondé sur aucune expérience, comme il vient de le faire dans ses Annales de Médecine. Le cas, sans doute, & sur-tout la prudence, exigeoient de ne point prononcer qu'après des faits.

J'ai employé, Messieurs, ainsi que plusieurs grands Médecins de cette Ville, les feuilles & l'extrait du *Rhus-Radicans*, que mon ami, le très-savant Apothicaire Van-Mons, tenoit des mains même de M. Dufresnoy. Les succès en ont été étonnans. Les dartres les plus hideuses & les plus rebelles, ont constamment cédé à son usage. Une paralysie des extrémités inférieures des plus complettes, a été parfaitement guérie & plusieurs autres, ainsi que quelques hémiplegies sont au point de l'être de même.

Je ne puis point encore prononcer sur le *Narcisse des prés* que je n'ai eu occasion d'employer que dans quelques toux convulsives, dans lesquelles il a produit des effets satisfaisans. Je n'entre pas dans un plus grand détail sur les nouveaux succès que nous avons obtenus de ces deux remèdes; mais ces suc-

(1) M. Dufresnoy a joint à sa Lettre le nom de huit personnes, dont quatre ont été guéries de la Phthisie tuberculeuse, & quatre de la Vomique. Nous nous dispensons de les rapporter; mais nous pouvons les faire connoître à ceux qui desireroient des informations sur cet objet.

cès seront joints avec les circonstances du traitement & avec l'original écrit en françois, à la traduction hollandoise que j'ai faite de l'ouvrage précieux de M. Dufresnoy, & qui paroîtra bientôt avec les deux plantes gravées & enluminées. On peut juger, d'après ce que je viens de dire, combien les raisonnemens peu réfléchis, & les jugemens erronés de l'auteur des Annales, peuvent devenir nuisibles aux progrès de la Médecine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Rampel, Docteur-Médecin, ancien Lecteur de Chymie & de Botanique, &c. Secrétaire de la Société Physique expérimentale de Bruxelles, actuellement Médecin en cette Ville.

A Bruxelles, ce 10 Février, 1789.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur l'abus de la saignée dans ce qu'on appelle Pleurésie bilieuse, par M. P..., Docteur en Médecine.

Les Pleurésies bilieuses qui ont été si bien décrites par M. Stoll (*ratio medendi*), & qui règnent actuellement à Paris, surtout depuis la fin de Janvier, & dans la classe des gens de travail, demandent d'autant moins l'usage de la saignée qu'elles attaquent des personnes affoiblies soit par le chagrin, soit par la mauvaise nourriture, & que souvent elles sont ou précédées ou compliquées de la diarrhée. Je vais en donner un exemple.

Le nommé G..., Forgeron âgé de vingt-quatre ans, & qui pendant l'hiver s'étoit souvent réduit, pour épargner, à une nourriture peu fortifiante, éprouva vers la seconde semaine du mois de Février une diarrhée qui lui dura trois jours. Le Vendredi 13 du même mois il sentit beaucoup de mal-aise & quelques frissons; le lendemain la fièvre débuta par une défaillance, une expectoration un peu mêlée de sang, & bientôt après un point de côté avec oppression, mal de tête, bouche pâteuse, &c. Le Dimanche matin un Chirurgien qui fut appelé pour lui donner du secours lui fit deux saignées dans l'espace de quatre heures, & le Malade aussitôt après la dernière, perdit entièrement connoissance; je le vis le soir du même jour; la respiration étoit gênée, la fièvre paroissoit assez forte, mais le Malade restoit sans mouvement, sans parole, & comme s'il eût été assommé par un coup porté sur sa tête; il resta dans cet état comateux jusqu'au lendemain, qu'un emplâtre vésicatoire, appliqué sur l'une & l'autre des cuisses, le tira de son assoupissement, & lui rendit l'usage de la parole. Le point de côté se réveilla alors avec force & on lui donna des expectorans & une tisane adoucissante: il fut porté à l'Hôpital de la Charité le Mercredi suivant: en arrivant on lui donna un bouillon, & on a continué d'augmenter la nourriture quoique la douleur de côté se fit encore sentir; le neuvième jour de sa maladie il a passé dans la salle des convalescens, où il est encore pour se rétablir, à l'aide d'une bonne nourriture. Il éprouve de temps en temps de très-legers ressentimens du point de côté; mais il est aussi bien qu'on puisse le desirer.

REMARQUE.

Il s'est glissé une inexactitude vers la fin de la dernière page du Numéro précédent de nos Feuilles, où il a été dit que la Sabadille étoit la semence de la Staphisaigre, *Delphinium Staphisagria. L.* Le Delphinium a une semence assez grosse, tandis que la graine de Sabadille du commerce est très-fine. Cette graine nous vient de l'Amérique Espagnole sous le nom de *Civadilla*, & un Auteur peu connu a décrit dans le *Natur Forscher* de Berlin la Plante qui la produit; c'est un veratrum auquel il donne le nom trivial de *Civadilla*. On employe en Languedoc la décoction de l'Hellebore noir & blanc (*veratrum & nigrum album*) pour faire périr plusieurs insectes.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulierement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'encienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 10.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

CHIMIE.

ELÉMENS d'Histoire Naturelle & de Chimie, troisième Edition ; par M. de Fourcroy, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale d'Agriculture, Professeur de Chimie au Jardin du Roi. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1789, 5 Vol. in-8°.

LA Chimie fait de jour en jour de nouveaux progrès; & quelques justes objections qu'on puisse encore faire à la nouvelle doctrine, on ne peut nier qu'elle n'ait enrichi cette Science de découvertes réelles, & qu'elle n'y mette beaucoup de précision & de justesse: nous nous bornerons ici à quelques détails relatifs à la Chimie médicinale, & sur-tout à l'analyse animale, d'autant plus que ces recherches sont propres à faire disparoître la confusion & l'inexactitude qui règnent à cet égard dans les Ouvrages de Physiologie: celle de M. Haller est bien loin d'être exempte de ce reproche, sur-tout dans la division des humeurs animales. Or, voici la division qu'a-dopte M. de Fourcroy.

Il distingue les humeurs des animaux, tels que l'homme & les quadrupèdes, en trois grandes classes relativement à leur usage. La première classe renferme les humeurs récrémentitielles destinées à nourrir quelques organes, comme le sang, la lymphe, la gelée, la partie fibreuse ou glutineuse, la graisse, la moëlle, la matière de la transpiration intérieure & le suc osseux; la seconde classe comprend les humeurs excrémentitielles qui sont rejetées hors du corps par quelques émonctoires comme inutiles & même susceptibles de nuire si elles étoient trop long-temps retenues, telles sont le fluide de la transpiration, celui de la sueur, le mucus des narines, le cérumen des oreilles, la chassie des yeux, l'urine & les excrémens; enfin M. de Fourcroy range dans la troisième classe les humeurs qui tiennent des deux précédentes, & dont une partie est récrémentitielle & l'autre excrémentitielle, telles sont la salive, les larmes, la bile, le suc pancréatique, le suc gastrique & intestinal, le lait & la liqueur séminale. M. de Fourcroy ne suit pas cependant cette division dans son Analyse, parce qu'on ne connoît encore que très-peu de ces fluides, & qu'il convient de commencer par ceux dont l'analyse est la plus avancée.

Les solides des animaux qui forment leurs différens organes peuvent aussi être divisés en trois classes. M. de Fourcroy range dans la première les parties molles & blanches, comme les lames du tissu cellulaire, les membranes, les viscères membraneux, les aponévroses, les ligamens, les tendons, la peau. Les parties molles & rouges forment une seconde classe fort distincte de la première, telles sont en particulier les muscles & une partie des organes qui contiennent des fibres musculaires, comme l'estomac, les intestins, la vessie, la matrice, &c.; enfin la troisième classe comprend les solides osseux. L'analyse animale a fait beaucoup de progrès ces dernières années; on évite la décomposition violente par le feu, & on a recours aux réactifs. On sépare par le repos, par la décantation, par les filtrations, par l'expression les différens fluides mêlés les uns aux autres, ou contenus dans les mailles ou les vésicules de différens tissus. On examine l'action de ces substances sur les matières colorantes; on observe les

changemens divers qu'elles éprouvent à des températures différentes. On évapore avec soin les liqueurs animales, & l'on en retire sans altération les différens sels qu'elles contiennent; enfin, on retient à l'aide d'un appareil convenable les fluides qui peuvent s'en dégager.

L'exposition de l'analyse du sang contient des détails intéressans sur le sérum, qui est bien éloigné d'être de l'eau pure, & qui est nommé par M. de Fourcroy *fluide albumineux*. On sait que ce fluide est d'un blanc jaunâtre, que sa consistance est onctueuse & collante (1), & qu'exposé au feu il se coagule & se durcit long-temps avant de bouillir. Nous ajouterons à cela une remarque que faisoit un jour le même Chimiste dans une de ses Leçons du Jardin du Roi, c'est que cette partie albuminée qui se trouve dans le sérum du sang, & qui a toutes les propriétés du blanc-d'œuf, se coagule à une chaleur d'environ quarante - deux ou quarante - trois degrés du Thermomètre de Réaumur, d'où il s'ensuit que dans les inflammations violentes de la plèvre, des intestins, &c., où la chaleur se porte quelquefois au-delà de cinquante degrés, cette partie albuminée doit se coaguler & former dans ces maladies ces concrétions de plusieurs lignes d'épaisseur qu'on trouve quelquefois à l'ouverture des corps sur les membranes enflammées. Cette coagulation, quoiqu'elle ne soit pas aussi complette que celle qui s'obtient à l'aide de l'eau bouillante, n'en est pas moins un nouvel accident qui empêche la résorption du fluide séreux épenché.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Remarques sur le traitement tonique qui convient dans la Phthisie. (Suite de l'observation sur l'heureuse terminaison d'un cas de Phthisie, Numéro 7 de nos Feuilles de cette année.)

La pratique qui fait recourir à l'usage des saignées réperées & du regime anti-phlogistique ou atténuant dans les cas de Phthisie est si ordinairement suivie de la mort qu'il importe de prendre une voie opposée, quelques restrictions d'ailleurs qu'on doive mettre au traitement tonique ou fortifiant suivant les circonstances particulières. Le Docteur Kentish a composé sur cet objet une Dissertation Angloise qui contient plusieurs faits en faveur de ce traitement. Un de ses amis étoit tourmenté depuis long-temps d'une fièvre hectique, d'une toux violente, d'une expectoration purulente & de sueurs colliquatives; il n'avoit usé que d'une nourriture tenue & peu substantielle sans éprouver aucun changement favorable; il resolut enfin de prendre des alimens nourrissans, de manger des huîtres, de boire du vin généreux & de la bière, & dans peu de temps sa santé fut rétablie. Il n'y a pas sur-tout le moindre doute qu'il ne faille recourir à des moyens semblables dans les toux catarrheuses qui ont dégénéré en Phthisie; il faut seulement y entremêler de temps en temps les préparations d'opium pour rendre la toux moins violente & moins incommode, comme on peut le voir par une observation consignée dans l'Ouvrage Anglois de M. Mudge, dont nous avons parlé ailleurs. L'expérience constante apprend que si ces Malades se tiennent au lit, qu'ils se livrent au découragement, & qu'ils se laissent affoiblir par des médicamens répétés & une diète austère, ils finissent tous par périr.

Le quinquina peut faire partie du traitement tonique de la Phthisie; mais comme il est alors rare que le Malade puisse le prendre en substance, il faut se borner à de simples infusions ou décoctions, ou bien les donner avec les sages précautions qu'indique M. Quarin. (Voyez le Numéro 3 de la Gazette de Santé, année 1787.) Quoique l'emploi des fortifians dans la Phthisie ne soit encore étayée que sur un petit nombre de faits, cependant ils n'en sont pas moins concluans, d'autant plus que la méthode opposée est constamment suivie d'une terminaison funeste. Un Médecin qui procède sur de pareils fondemens

---

(1) La substance albuminée qui se trouve dans le sang ainsi que dans les chairs des animaux est soluble dans l'eau froide, & nullement dans l'eau bouillante, où elle prend une forme concrète. La gelée ou la partie gélatineuse qui est aussi contenue dans le sang & dans les muscles est soluble dans l'eau bouillante, & ne l'est pas dans l'eau froide, où elle se coagule; enfin la partie fibreuse du sang entièrement analogue à celle des muscles n'est soluble ni dans l'eau chaude ni dans l'eau froide. Ces propriétés différentes des trois substances sont très-utiles pour l'analyse animale.

peut-il être taxé de témérité, & n'est ce pas au contraire une indifférence coupable que d'insister sur des moyens généralement employés, & toujours malheureux? Avant que l'observation du Docteur May fût publiée à Paris un Médecin essayoit depuis quelques semaines le traitement tonique sur un Phthisique au second degré : les effets qu'il en obtient sont de plus en plus encourageans, & ce sera encore une nouvelle observation dont il importera de tenir compte; mais pour assurer de pareils succès on sent bien qu'il faut beaucoup d'habileté pour varier le traitement suivant les circonstances particulières où se trouve le Malade. Avec cet heureux accord peut être viendra-t-on à bout de justifier à l'égard de la Phthisie l'idée consolante du Docteur Grégori, qui pense qu'aucune maladie ne doit être regardée comme incurable.

MÉDECINE.

Les loix de la Nature applicables aux loix physiques de la Médecine & au bien général de l'humanité, &c.; par A. Roy Desjoncades, Docteur-Médecin. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près l'École de Chirurgie, & chez Duplain, cour du Commerce, &c., 1788, 2 Vol. in-12. Prix des deux Volumes reliés 6 liv.

Cet Ouvrage offre plusieurs singularités piquantes; car outre le titre spécieux qui lui sert de frontispice, outre des figures emblématiques dont il est orné, il vient d'être publié vers la fin de l'année dernière, & il est cependant muni d'une première approbation accordée par feu M. Malouin en 1771, & d'une seconde en 1784 par M. Paulet. L'Auteur dit d'ailleurs dans un des Chapitres de l'Ouvrage qu'il est d'*une honnête & ancienne famille du bas-Angoumois*, que *jaloux de s'instruire* il a consommé d'avance pour cela une bonne partie de son patrimoine..., qu'il a toujours tâché, dans les fonctions de son Art, d'avoir la Nature pour boussole; qu'enfin il se livrera à la Physique naturelle & à la Médecine théorique & pratique *jusqu'au moment que son esprit dégagé des sollicitudes terrestres aille se rejoindre pour toujours à l'Esprit divin, dont il tient son essence & son origine.* Il paroît d'ailleurs par une de ses Lettres écrites à M. Malouin en 1771 qu'il avoit pendant long-temps exercé son Art à cette époque; ce qui ajouté à dix-huit années suppose que l'Auteur est parvenu à un âge respectable.

Une des idées fondamentales de tout l'Ouvrage de M. Roy Desjoncades est de regarder le corps humain comme le petit monde (*microcosmus*), & d'insinuer que pour avoir la connoissance de l'homme & des loix qui président à sa conservation il faut étudier les loix physiques de tous les êtres créés. « Si le grand » monde, dit-il, a son soleil qui départit le » feu de vie à toute la Nature, de même le » petit monde a également le sien; doué exprès pour lui des mêmes dispositions. Le » cerveau, par exemple, qui domine sur » tout l'individu fournit un nombre prodigieux de ramification de nerfs qui comme » autant de rayons vont distribuer avec le » suc nerval, le feu vivifiant contenu dans les » esprits; & comme il se trouve de temps » en temps des nuages qui nous interceptent » la lumière du soleil, & nous empêchent de » sentir les effets de son influence, ainsi le » cerveau n'est il pas souvent exposé à des » idées tristes, sombres & mélancoliques qui » comme autant de nuées opaques répandent sur lui l'obscurité & la langueur; &c., » ainsi dès que le soleil du petit monde ne » rayonne plus comme à son ordinaire, » tout le reste du composé tombe dans le » bouleversement, qui devient l'origine de » bien des maladies... La mer qui enveloppe » la terre ne se manifeste-t-elle pas en » abrégé dans l'homme?... Nos différentes » humeurs ne donnent-elles point après » toutes les sécrétions qu'elles ont subies un » phlegme chargé d'une abondance de sels » superflus qu'elles ont amassées dans leur » passage, & qu'elles vont ensuite transporter avec elles dans la cavité de la vessie, » qui est comme la mer du petit monde? » Les hydropisies qui surviennent n'imitent-elles point les inondations qui arrivent » sur la terre? »

L'âge de M. Desjoncades & son zèle pour les progrès de la Médecine méritent d'être respectés, & nous nous garderons de troubler par la critique les agréables jouissances que lui procurent ses spéculations chéries. Il mérite d'autant plus ces égards qu'il en a lui-

même beaucoup pour des Auteurs fu[...]és qu'il cite ; comme Davifonne, Intendant jadis du Jardin du Roi, l'Anatomifte la Gelée, l'Accoucheur Charles de Saint-Germain, Dulaurens, Médecin de Henri IV, Lemnius, Cardan, Malouin dans fa Chimie médicinale, &c. En faifant d'ailleurs l'application de fes principes généraux il montre beaucoup de retenue dans l'emploi de la faignée, & il expofe en détail les effets nuifibles des rafraîchiffans quand on les adminiftre avec peu de mefure.

ANNONCES.

Etrennes d'Hygie, ou Recherches Medico-Phyfiques fur l'inoculation de plufieurs maladies, & particulièrement celle de la petite Vérole, terminées par un avis aux mères de familles fur leurs filles de quatorze ans, par M. Chevillard, Docteur en Médecine & en Chirurgie de la Faculté de Montpellier. A Londres, & fe trouve à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande, in-16 de 95 pages.

L'Auteur fait un court réfumé de l'hiftorique, du procédé & des avantages de l'inoculation. Il y joint le tableau abrégé de la révolution qu'éprouvent les jeunes filles à l'âge de puberté; mais il n'évite pos toujours le reproche qu'on peut faire aux Médecins en général, qui écrivent pour les gens du monde, & qui en voulant prendre un ftyle fleuri tombent fouvent dans l'affectation & des expreffions de mauvais goût. M. Chevillard dit, par exemple, en parlant de la langueur & de la jaunifle qu'éprouvent quelquefois les jeunes filles : « A cet âge on » voit quelquefois la trifte jonquille s'épa» nouir fur un teint où les lys & les rofes » devroient feuls s'être fixés. » Cette manière de s'exprimer ne fera point à-coup-sûr, du goût des gens de Lettres.

L. Chalmer's Nachrichten, &c., c'eft-à-dire, *Obfervations Météorologiques & Médicinales faites à Charles-Town dans la Caroline Méridionale ; par M. Chalmer, Docteur-Médecin, traduit de l'Anglois. A Strasbourg, chez Koenig, Libraire.*

Le Docteur Chalmer ayant réfidé longtemps à Charles-Town dans la Caroline Méridionale eut occafion d'y remarquer le tetanos & autres affections fpafmodiques; il dreffa à ce fujet des Mémoires qui viennent d'être traduits en Allemand : ils offrent des defcriptions exactes & des réflexions judicieufes fur ces maladies, qui font endémiques à cette contrée. L'on y trouve la topographie de Charles-Town, avec une table des excrétions & des fécrétions du corps humain qui ont lieu dans ce climat, & rangée d'après les obfervations du Docteur Linning.

Almanach fur aertze, &c., c'eft-à-dire, *Almanach pour les Médecins & pour ceux qui ne le font pas, pour l'année 1789, publié par M. Grunner. A Jenu, & fe trouve à Strasbourg, chez Koenig.*

Ce Calendrier annuel en Allemand a toujours l'avantage de reunir des articles inftructifs & piquans qui ont pour but les progrès de l'Art de guérir. Un des articles curieux de celui de cette année eft la Biographie de Pierre d'Albano, celèbre Médecin de Padoue, qui vécut dans le douzième fiècle, & celle de Jean Fernel, Médecin ordinaire de Henri II, Roi de France.

Maximiliani Stoll, &c. Differtatio de Materiâ Medicâ, Opus pofthumum. A Strasbourg, chez Koenig.

L'Auteur a inféré dans fa Differtation plufieurs recettes dont il a fait ufage avec fuccès dans fa pratique. Nous allons rapporter celle qu'il employoit contre la chlorofe ou les pâles-couleurs des jeunes filles.

> Prenez de limaille de fer non rouillée, d'extrait de petite centaurée, de gomme arabique, de chaque deux gros.

On incorporera le tout avec du firop de fumeterre pour en former des pilules.

Les perfonnes qui voudront faire inférer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les femaines régulièrement,) font priées d'adreffer les paquets & lettres, ainfi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoife, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eft de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO II.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DIÉTÉTIQUE.

Les Plantes potagères ne doivent-elles pas entrer en plus grande proportion dans nos alimens à mesure que nous avançons dans la saison nouvelle?

L'HIVER prématuré & rigoureux que nous venons d'éprouver a été sur tout remarquable par la disette des végétaux: les fruits d'automne, comme les poires & les pommes, qui sont d'une si grande ressource pour les gens de travail, n'ont pu, en grande partie, résister au froid, non plus que les Plantes potagères, telles que le choux, la chicorée, le céleri, les carotes, les betteraves, &c. Les tables des habitans de la Capitale se sont ressenties de cette disette, & n'ont point souvent offert cette agréable & salutaire variété des mets pris des végétaux qui doivent toujours être entremêlés aux viandes. De cette source sont provenues sans doute en grande partie ces affections bilieuses & souvent putrides qui continuent de régner dans plusieurs classes de la société, & sur-tout parmi celles qui éprouvent toujours directement les effets pernicieux de toute sorte de disette.

Les gens riches seuls ont eu la ressource de leurs serres chaudes, de leurs chassis, de leurs caves (1), & ils ont joui par-là durant l'hiver le plus rigoureux de tous les avantages d'une nourriture végétale si propre à corriger les mauvais effets des mets trop substantiels & de leurs viandes alkalescentes. Il leur importe en tout temps d'observer ce point essentiel de leur régime à cause de leur inaction habituelle.

C'est d'un accord unanime que tous les Médecins qui ont écrit sur l'Hygiène ont recommandé à l'approche du printemps une vie frugale ou même abstinente, & l'usage d'une plus grande proportion de végétaux. Soit en effet que les rigueurs du froid, en diminuant la transpiration, aient rendu nos humeurs impures, soit qu'une longue inaction ou la privation d'une nourriture saine les ait encore altérées, soit enfin qu'à cette période de l'année notre corps éprouve une révolution profonde, il importe en général d'être beaucoup plus modéré que dans tout autre temps sur l'usage de la viande, & les préceptes de la Médecine, comme le remarque Lommius, sont d'accord sur ce point avec ceux du culte. C'est dans cette vue qu'il est très-utile de faire entrer de plus en plus l'oseille, le cerfeuil, les carotes dans le potage, de manger des salades de mâche, de céleri, de bettetave, en rendant sur-tout l'huile miscible au vinaigre à l'aide du jaune-d'œuf durci, d'y joindre des plats de céleri ou d'épinards diversement préparés, ainsi que du sal-

(1) Je ne puis m'empêcher de citer un exemple d'une maison peu fortunée où règne beaucoup d'ordre & d'économie. On avoit eu l'attention de faire vers la mi-Novembre une ample provision de Plantes potagères dont on fait usage durant tout l'hiver. On les avoit déposées dans une cave bien fermée: les choux étoient étendus sur des planches à une certaine hauteur du sol. Les carotes & les betteraves étoient disposées dans des baquets, & le salsifis étoit sur la terre humide; on avoit recouvert les racines de céleri de quelques pouces de terre, & cette Plante s'est ainsi parfaitement conservée dans sa fraîcheur. J'ai grand regret de ne pouvoir entrer ici dans tous les détails de ce point d'économie domestique.

sis, des cardes poirées, &c.; enfin au dessert des pruneaux, des compotes de pommes ou de poires, ou différentes confitures. C'est ainsi qu'on peut plus ou moins se rapprocher du régime Pythagorique dont les Anciens ont tant vanté l'excellence, & sur lequel un Médecin Philosophe (Cocchi) a composé une Dissertation digne d'éloge.

Les qualités bienfaisantes des Plantes potagères ne sont pas moins attestées par l'analyse chimique que par l'expérience. On ne retire pas seulement du vrai sucre des carotes & des betteraves, mais encore elles fournissent une grande proportion de mucilage, une matière amilacée comme le froment, & elles donnent par la décoction une substance extractive chargée des divers principes de ces racines, & très-propre à être assimilée à nos humeurs. On obtient aussi cette substance par la simple décoction des Plantes potagères, comme l'endive, le pissenlit, les épinards, &c. Si on les pile en y versant un peu d'eau, on en exprime une liqueur verte qui a la consistance du lait. En faisant chauffer cette liqueur à un degré inférieur à celui de l'ébullition, & au point d'y pouvoir encore tenir pendant quelques minutes le doigt dedans, il se sépare une partie verte qui vient nager à la surface, & qu'on nomme la fécule de la Plante. Ce n'est pas seulement la substance extractive qui reste en dissolution dans l'eau, comme l'a prouvé Rouelle Cadet : en effet, en augmentant le degré de chaleur jusqu'à l'ébullition, on voit s'élever au-dessous de la portion de fécule verte qui furnage la liqueur une matière floconneuse qui, ramassée en quantité suffisante, & soumise à l'analyse, a toutes les propriétés de la substance glutineuse ou végéto-animale du froment. La même substance se trouve aussi dans la fécule verte, & elle peut être facilement dépouillée de l'enduit résineux qui la colore, au moyen d'une macération suffisante dans l'esprit-de-vin. L'eau de végétation, un acide particulier, des sels & le tissu fibreux sont les autres élémens des Plantes potagères. Je ne parle point des Plantes aromatiques, non plus que des crucifères ou anti-scorbutiques, qui, outre les principes que je viens d'énoncer, contiennent un esprit recteur plus ou moins actif ou un alkali volatil.

En se bornant à ces considérations chimiques, qui ne supposent aucune décomposition des principes des végétaux, on voit que les Plantes potagères ne contiennent que des substances nourrissantes & des sucs bienfaisans, solubles dans tous les fluides aqueux, & propres à être absorbés par les voies du chyle, si on en excepte le tissu fibreux; aussi les sucs épurés des Plantes sont-ils un remède très-ordinairement employé en Médecine, & l'usage alimenteux qu'on en peut faire est encore bien plus propre à produire des effets salutaires & durables.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Kankheits geschichte, &c., c'est à dire, *Histoire de la Maladie à laquelle a succombé Frédéric II, Roi de Prusse; par M. C. Gottlieb-Selle*, in-8°. *A Berlin*.

Cette Histoire est curieuse non-seulement parce qu'elle se rapporte à un Prince dont le nom vivra à jamais, mais encore parce qu'elle fait connoître la pratique des Allemands. L'Extrait que nous allons en donner suffira pour en donner une idée exacte, d'autant plus que cet Opuscule ne contient que soixante-quatre pages. On en a donné déjà plusieurs Editions en Allemand.

Le Roi de Prusse avoit éprouvé dans le premier âge une foiblesse & une irritabilité d'estomac qui sont ordinaires aux personnes goutteuses; il avoit souvent besoin de recourir aux évacuans; mais ses intestins étoient si irritables que quatre ou cinq grains de rhubarbe suffisoient pour le purger. A l'âge de vingt-huit ans la goutte devint régulière, & à trente six il fut paralysé de la moitié du corps; mais un régime & un traitement convenables ne laissèrent plus de traces de cette maladie le reste de sa vie. A l'âge de soixante-quatre ans M. Selle fut consulté pour la première fois; le Roi se plaignoit seulement d'une certaine langueur, & de temps en temps de douleurs de colique; mais comme il croyoit peu à la Médecine (1), il attri-

(1) La Médecine a ses enthousiastes comme ses détracteurs; les uns la regardent comme une Science certaine, les autres comme conjecturale & la ressource des esprits foibles. Ce qu'il y a de sûr, c'est que pour être en droit d'avoir une opinion fixe sur cet objet, & pour pouvoir bien distinguer ce qui porte sur des principes constans, d'avec ce qui est in-

bua ces indispositions aux hémorroïdes, M. Selle n'y vit au contraire que l'approche graduée de la vieillesse & la foiblesse des organes de la digestion.

Au printemps de l'année 1785 l'attaque de goutte fut plus douce, & au mois de Juin le Roi, suivant sa coutume, fit usage des eaux acidules d'Égra, & il consulta M. Selle sur ce qu'elles n'avoient pas produit leur effet évacuant ordinaire ; il l'attribuoit aux obstructions des viscères, & sur-tout du foie; mais M. Selle, bien plus clairvoyant, la rapporta à la diminution de sensibilité, & conseilla la rhubarbe avec l'exercice du cheval. Les retours de la colique & de la diarrhée produisirent plus de langueur, & le Roi supposa alors sa maladie au-dessus des ressources de la Médecine. L'avis de M. Selle fut, je ne sai sur quel fondement, de recourir à la saignée, qui étoit le remède ordinaire, & d'y joindre par intervalles l'usage des émétiques. Corhénius appelé alors pour la première fois approuva le premier remède, mais préféra au second, quelques extraits & le sagapenum. Durant son voyage en Silésie le Roi fut souvent mouillé, & le froid qu'il éprouva produisit quelques mouvemens fébriles qui fixèrent peu son attention. Le 18 de Septembre il fut attaqué d'un asthme convulsif qui, quoique soulagé par l'usage des émétiques, doit être regardé comme la date de sa dernière maladie. Il étoit probable que cet asthme venoit de la goutte, car il étoit accompagné de douleurs erratiques ; mais la Nature n'étoit point assez forte pour repousser cette affection aux extrémités, & il restoit toujours une toux incommode avec des crachats sanguinolens & une augmentation de langueur des organes de la digestion. L'usage du sel de Glauber à petites doses fut prescrit, & celui de la rhubarbe interposé tous les cinq ou six jours. L'oximel scillitique fut aussi employé avec succès pour favoriser l'expectoration ; mais les astringens chauds produisoient les hémorroïdes.

La difficulté de respirer augmentoit, & on ajouta la terre foliée de tartre avec l'extrait du mille-folium & le baume de soufre, au sel de Glauber. Les nuits étoient agitées, la toux très-incommode, & ce qui faisoit encore soupçonner un epanchement d'eau dans la poitrine c'étoit un sentiment manifeste de pesanteur sur le diaphragme. Les sels neutres & la rhubarbe furent continues, & les vésicatoires appliqués à la partie inférieure des jambes soulagèrent tellement la poitrine que le sommeil devint tranquille. MM. Selle & Corbénius prescrivirent tour-à-tour des apéritifs & des incisifs; mais Frédéric, qui étoit aussi absolu en Médecine que dans la guerre, ne vouloit s'assujettir à aucune méthode régulière de traitement. En Février 1786 l'agitation de la nuit & la difficulté de respirer devinrent plus violentes. Les remèdes qui parurent efficaces furent une nouvelle application des vésicatoires & des lavemens d'assa fœtida; mais le soulagement étoit court, & on ne pouvoit que mal augurer des palpitations du cœur qu'il éprouvoit le matin, de son essouflement lorsqu'il marchoit, de l'intermittence & de l'irrégularité de son pouls au moindre mouvement, de ses vertiges, de son assoupissement & autres symptômes d'une hydropisie de poitrine. Les remèdes usités devinrent moins efficaces. Les jambes s'enflèrent, & l'état du Roi devint de plus en plus alarmant. Au mois de Mars les congestions du sang vers la tête parurent demander la saignée, mais elle fut sans effet, & une diarrhée naturelle sembla prévenir une apoplexie imminente.

Au mois d'Avril les attaques d'asthme convulsif se renouvellèrent, & elles furent accompagnées d'un sentiment de pesanteur de tête & d'une expectoration sanguinolente; mais ces symptômes furent soulagés par une diarrhée spontanée & l'application des sangsues au rectum. Le Roi s'étant refusé à une prescription du Docteur Selle, fit appeler de nouveau Corhénius, qui prescrivit des stimulans chauds, des toniques & des carminatifs. Le 28 Avril, après un accès de fièvre, la jambe droite s'enfla jusqu'au genou; mais le retour de la diarrhée avec ses avantages ordinaires donnèrent de nouvelles espérances. Le Roi fit usage du tartre vitriolé, & le changement en mieux dura trois semaines; mais à la cessation de la diarrhée les symptômes se renouvellèrent avec la plus grande violence. Le célèbre Zimmerman, qui fut alors appelé,

certain & variable, il faut joindre à un vrai talent une étude assidue au moins de douze ou quinze années des Auteurs tant anciens que modernes, & la fréquentation très-attentive des Malades.

conseilla le suc de dent-lion ou pissenlit. On ne peut plus alors dissimuler l'hydropisie de poitrine, & le Roi demanda d'user des plus forts diurétiques; de ce nombre étoient les pilules toniques de Bacher, la scille & la liqueur anodine d'Hoffmann. Ces remèdes produisirent peu d'effet; mais une tumeur érésipélateuse qui survint à une jambe, & qui paroissoit d'une nature goutteuse, produisit un soulagement marqué. Un abscès au dos, qui promettoit d'abord quelque avantage, fut à la fin nuisible, & il n'y avoit d'autre moyen efficace que la diarrhée spontanée qui se déclaroit de temps en temps; mais les symptômes augmentoient à chaque retour de la fièvre, & c'est dans un de ces accès que le Roi termina sa glorieuse carrière.

Lettre au Rédateur de la Gazette de Santé.

La durée & l'intensité du froid qui a régné cet hiver ayant pu faire craindre, Monsieur, que les bleds n'eussent été gelés dans quelques cantons, la Société Royale d'Agriculture a cru devoir prendre des renseignemens exacts sur cet objet; d'après des observations faites par ses Membres & ses Correspondans dans les différentes Provinces du Royaume, il conste que les bleds n'ont point souffert de la gelée, & qu'ils présentent en général dans le moment actuel une très belle apparence.

La Société Royale se félicite de pouvoir donner une pareille assurance aux Cultivateurs, & elle me charge de vous prier d'insérer cet Avis dans votre Gazette.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Broussonet, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture.

ANNONCES.

Thesaurus Pathologico Therapeutines exhibens scripta rariora & selectiora autorum, &c. edidit J. C. Schlegel, Vol. 1, pars 1. A Leipsick, chez Charles Frédéric Schneider, 1789.

Trois Dissertations forment ce Volume, qui en fait attendre d'autres. La première appartient au Docteur Dupui, Medecin Hollandois; elle a pour titre : De *Homine dextro & sinistro*; elle contient une foule de faits qui montrent qu'une moitié du corps humain peut être affectée de maladie, & non l'autre. La seconde Dissertation Latine sur le Cancer est connue. Son Auteur est M. Peyrilhe, Membre du Collége Royal de Chirurgie de Paris. La troisième a pour titre : De *Paralysi nervea*, par M. Pereboom, Docteur-Médecin, & Membre de l'*Académie Impériale des Curieux de la Nature*. L'Auteur distingue trois sortes de Paralysie, suivant que le sentiment seul ou le mouvement seul, ou enfin l'un & l'autre sont détruits.

Theodora speciosa eine neves, &c., c'est-à-dire, *la belle Théodore, Plante nouvelle, avec le plan d'une Méthode naturelle & artificielle pour la classification des Plantes; par M. F. Casimir Medicus, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, & Conseiller-Aulique de l'Electeur, A Manheim, in-8°. de 116 pages, avec quatre Planches.*

La belle Théodore portoit autrefois le faux nom de Gayac d'Afrique, & n'a été décrite que très-obscurément. M. Medicus en donne la description exacte, l'histoire & la figure. Il y joint des corrections sur les genres *Guaiacum & Guilandina* de Linné. Nous convenons avec ce Botaniste des avantages d'une Méthode naturelle en Botanique; mais nous ne pouvons souscrire aux critiques pleines d'aigreur que M. Medicus fait sans cesse dans ses Ouvrages du systême sexuel de Linné. Quelques inexactitudes qui aient échappé au moderne Restaurateur de la Botanique, il faut, en les relevant, ne prononcer son nom qu'avec vénération & avec tous les égards que lui ont mérités son zèle infatigable, son esprit observateur & son amour pour le progrès de l'Histoire Naturelle.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 12.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

HISTOIRE de la Société Royale de Médecine, années M. DCC. LXXXIV & M. DCC. LXXXV, avec les Mémoires de Médecine & de Physique Médicale pour les mêmes années, tirés des Registres de la Société. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire de la Société Royale de Médecine, quai des Aug. 1788, *in-4°.*

Premier Extrait.

ON n'a plus lieu maintenant de renouveler les regrets que formoit Fontenel'e dans l'Éloge de Chirac, sur le peu de correspondance qui régnoit alors entre les Médecins. « Les observations d'un pays, disoit-il, sont ordinairement perdues pour un autre; on ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. » Le projet qui fut alors vainement conçu s'est enfin exécuté, & se consolide tous les jours. La Société Royale de Médecine est devenue un centre de communication pour les Médecins Regnicoles & Étrangers; elle rend chaque année un hommage publie aux Membres qu'elle vient de perdre, & fait connoître leurs découvertes; outre les observations qui lui sont envoyées elle propose certaines questions à approfondir pour autant de sujets de Prix qu'elle distribue avec solemnité: enfin, le résultat de ses travaux ou de ceux que son exemple & ses encouragemens ont fait naître est publié périodiquement; & contribue aux progrès lents de la plus importante des Sciences naturelles. A juger sans partialité ne doit-on point desirer qu'une pareille institution devienne de plus en plus florissante?

Le Volume que nous annonçons aujourd'hui des Mémoires de la Société de Médecine est aussi varié que ceux qui le précèdent; il contient les Éloges de MM. Watelet, Lobstein, Serrao, Schéele, Maret, Delamure, &c, qui ont été publiés séparément, & dont nous avons déjà parlé dans nos Feuilles. Viennent ensuite les Observations Météorologiques rédigées par le R. P. Cotte, années 1784 & 1785, avec les Tables de la Correspondance Météorologique de la Société Royale. Il résulte de ces Observations que la température de ces deux années a eu des traits singuliers de ressemblance, qu'elle a été très-variable, soit dans un même pays, soit en comparant les températures correspondantes en différens pays. L'Auteur en reconnoissant l'incertitude des résultats de Météorologie relatifs aux points lunaires, ajoute que tout ce qu'on a pu faire jusqu'ici c'est de soupçonner une période lunaire qui ramène à-peu-près la même température générale de l'année tous les dix-neuf ans, la Lune se trouvant à ces époques dans les mêmes positions par rapport à la terre.

M. Andry a publié dans ce Volume, des recherches sur l'endurcissement du tissu cellulaire des enfans nouveaux-nés. Les symptômes de cette maladie encore peu connue sont l'engorgement & la dureté du tissu cellulaire, sur-tout aux extrémités supérieures & inférieures, aux joues & à la région du pubis; la froideur de toutes les parties du corps de l'enfant, sur-tout de celles qui sont endurcies; les contractions spasmodiques dans les extrémités & la mâchoire; enfin, le dépérissement de ces infortunés qui succombent vers le troisième ou quatrième jour de leur naissance, & au plus tard vers le septième. Il paroît par les Observations de M. Andry que ce n'est pas toujours au régime de la mère qu'il faut attri-

buer l'endurcissement du tissu cellulaire, puisque de deux enfans jumeaux l'un fut saisi de la maladie, & que l'autre n'en fut point attaqué. Il est plus naturel, suivant ce Médecin, d'attribuer cet endurcissement au froid que l'enfant éprouve soit dans le moment où il vient au monde, soit dans les premiers jours de sa naissance: l'indication curative devant être d'assouplir la peau & de favoriser la transpiration, M. Andry se détermina à faire prendre dans ce cas, des bains dans une décoction de feuilles de sauge, à laquelle il auroit pu substituer celle de fleurs de sureau, de mélilot, de camomille, &c. Cinq enfans auxquels ces bains chauds furent administrés guérirent parfaitement par ce seul moyen, & furent envoyés en bon état en nourrice.

M. le Maréchal de Castries avoit proposé durant son Ministère plusieurs questions intéressantes relativement à la nourriture des gens de mer, & des Membres de la Société de Médecine avoient été nommés par cette Compagnie pour en donner la solution. Ces objets traités au long & avec tous les détails que l'importance du sujet demande ont été insérés dans le nouveau Volume. Il nous suffira ici d'exposer les questions qui ont été proposées; car on sent bien que les réponses détaillées ne peuvent guère être susceptibles d'Extrait quand on veut en donner une idée exacte. On demandoit donc, 1°. quels sont les alimens les plus sains dont on peut composer la ration des gens de mer eu égard à la nécessité de ne point employer de viandes fraîches? On demandoit aussi de déterminer la quantité & la qualité des viandes ou poissons salés, celles des légumes & de boissons, en recherchant dans le régime adopté par les autres Nations maritimes ce qui pourroit nous convenir à cet égard, & ce que l'expérience a démontré le plus utile d'après les relations des plus célèbres Navigateurs; 2°. les Hôpitaux de la Marine, rassemblant un nombre de Malades attaqués de maladies différentes, & la diversité des tempéramens, en supposant les mêmes maladies, ne comportant pas les mêmes alimens, on demandoit quelle pourroit être la ration d'hôpital la plus généralement appropriée à tous les cas en supposant trois états de maladie. Le travail des Commissaires en réponse à ces questions paroît fait avec toutes les lumières & l'exactitude qu'on devoit en attendre.

La suite dans un autre Numéro.

Médecine-Pratique.

Lettre au Rédacteur de la Gazette de Santé sur l'usage des Toniques dans la Phthisie Pulmonaire.

J'ai lu avec plaisir, Monsieur, dans votre Gazette de Santé, Numéro 7, l'Extrait d'un Memoire du Journal de Médecine de Londres sur la cure de la Phthisie Pulmonaire par le moyen des Toniques.

Je demeure dans un pays de plaine, où le sol est argileux & humide, sur-tout pendant l'hiver, & où règnent des Phthisies tuberculeuses & pituiteuses. Ces maladies affectent spécialement les tempéramens pituiteux, mols & délicats, les femmes sur-tout, & en outre ceux dont la blancheur & la finesse de la peau decèlent une texture mince & délicate dans le genre vasculeux des poumons particulièrement.

Ces maladies communes dans toute la Brie commencent par un gros rhume qui prend au printems ou à l'automne. Ce rhume cathatreux qui persiste & s'opiniâtre finit ou par des crachats mousseux sans pus, dont l'abondance détermine l'étisie & la mort; quelquefois c'est une expectoration purulente qui succède à l'expectoration catharreuse, qui augmente insensiblement avec une douleur soit vers le milieu de la poitrine, soit dans le dos ou sous les côtes, & finit par l'étisie & la mort; d'autrefois c'est un catharre vague & ambulant qui tantôt se porte sur la poitrine, tantôt au bas-ventre, tantôt sur les articulations, & finit par se fixer sur les poumons, & par produire la Phthisie tuberculeuse quand on n'y remédie point à temps.

Nous avons toujours remarqué que dans toutes les espèces de Phthisie Pulmonaire, soit muqueuses (1), soit purulentes & tuberculeuses, soit arthritiques, mais toujours du genre catharreux, le lait & tous les relâchans ou adoucissans y étoient contraires: il y a cinq ou six ans que nous les traitons par les Toniques.

Nous avons réussi à en guérir sept à huit par le moyen du sirop d'ipécacuanha à un grain par cuillerée, & dans lequel nous faisons entrer pour base soit les bayes de genièvre, soit le bois ou bien les sassafras quand nous voulons en même-temps pousser à la

(1) *Voyez* des Remarques sur la Phthisie, Numéro 10 de nos Feuilles de cette année.

peau. Nous employons aussi la décoction d'ache ou de lierre terrestre quand les matières purulentes infectent le sang, & le quinquina en décoction quand nous avons la fièvre à combattre. Je souhaite que ma Lettre, qui confirme ce que vous avez déjà dit dans vos Feuilles, encourage les Médecins observateurs à suivre le même objet, & que leur exemple serve à éloigner les autres de la pratique opposée qui leur est si ordinaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Bertin, Médecin à Rosoy.

Rosoy en Brie, 20 Février 1789.

Note du Rédacteur. La Lettre de M. Bertin mérite d'autant plus d'être rendue publique qu'il n'est que trop ordinaire en France de traiter avec indifférence ce qu'on appelle *Médecine Angloise*, sous prétexte qu'elle introduit des singularités dans la pratique, & qu'elle peut donner lieu à des nouveautés dangereuses. La routine, toujours ardente à combattre ce qui s'éloigne de sa manière de voir, continuera à marcher dans tous les cas avec son paisible cortège de mucilagineux, de diète lactée, de juleps, &c., & en voyant la Phthisie empirer elle se reposera tranquillement sur la nature prétendue incurable de la maladie, & pensera avoir employé toutes les ressources de la Médecine.

Hygiène.

An vigor animi corporisque intus mulso, foris oleo servetur: la vigueur de l'esprit & du corps se soutient-elle par l'usage du vin miellé à l'intérieur & par des onctions huileuses à la surface du corps? (Cette Dissertation Latine a fait la matière d'un Acte public aux Écoles de Médecine de Paris, 1789.)

Que de points d'Hygiène sont devenus surannés, & ont éprouvé les caprices de la mode & des usages reçus! Le miel qui entroit sous tant de formes dans les alimens des Anciens est tombé en désuétude, & le sucre a pris sa place. Quant aux onctions d'huile on sait que les Romains les employoient après le bain & les exercices de la Gymnastique, qu'on les prescrivoit dans l'état de santé comme dans celui de maladie, dans la vigueur de l'âge comme dans la vieillesse, l'hiver & l'été, le soir & le matin, comme le prouvent entr'autres plusieurs passages de Celse.

La transpiration peut en général être diminuée sans danger, pourvu qu'on favorise les autres évacuations par les selles & les urines. C'est ainsi que les Romains, qui faisoient un si grand usage à l'intérieur de plantes potagères, de vin miellé, d'eau chaude, d'hydromel & d'autres relâchans de cette espèce, pouvoient sans inconvénient diminuer la transpiration insensible par des onctions huileuses. L'habitude d'ailleurs qu'ils en contractoient durant la jeunesse ne faisoit craindre aucun danger. Auguste s'étant trouvé dans la maison de Pollion Romilius, qui avoit atteint sa centième année, lui demanda par quel moyen il avoit ainsi conservé la vigueur de son esprit & de son corps jusqu'à un âge si avancé: *intus mulso, foris oleo*, répondit le vieillard, c'est-à-dire, par la boisson du vin miellé & par des onctions d'huile.

Toutes les fois que nos Troupes ont été obligées d'aller au delà du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées, il a péri plus de monde par les maladies épidémiques que par le fer. Nous lisons au contraire que les légions Romaines passoient des régions brûlantes de l'Asie aux marais glacés du Nord sans en être incommodées. D'où vient donc que les vicissitudes de la chaleur, du froid & de l'humidité sont si pernicieuses à nos armées, & qu'elles ne l'étoient point à celles des Romains? C'est que rien n'est plus propre à produire des maladies inflammatoires, des fièvres putrides & malignes, des dysenteries, des obstructions des viscères, des pleurésies & des fluxions de poitrine que les grandes irrégularités qu'éprouve la transpiration; les soldats Romains au contraire échappoient à ces maux par l'habitude qu'ils avoient contractée dès leur jeunesse de la boisson du vin miellé & des onctions huileuses qui diminuoient sans danger la transpiration: & on devroit peut-être desirer qu'on fît revivre pour nos Troupes cette salutaire pratique.

Médecine préservative.

Réponse à la Lettre d'un de nos Abonnés sur les flatuosités qui tourmentent quelquefois les Vieillards.

« Je suis, nous dit un vénérable Prêtre,

plus que sexagénaire, & je possède cependant une santé plus constante que dans ma jeunesse & jusqu'à l'âge viril; je suis d'un tempérament bilieux, & sans éprouver cependant des coliques je suis très-tourmenté par les vents; avant l'époque où je me trouve la purgation m'étoit souvent nécessaire; mais depuis que suivant votre avis, Messieurs, je bois un peu de vin pur avant le repas, & que je prends du café après dîne deux ou trois fois par semaine, je ne suis plus obligé de me purger aussi souvent; mais les vents continuent de me fatiguer. Ma vie pour le boire & le manger a été toujours très-frugale, & ma conduite réglee. Sans doute que mon estomac ne fait pas bien ses fonctions, quoiqu'il ne paroisse pas répugner aux alimens que je prends. Je me prive absolument de tout laitage & de tout ce qui peut entretenir la viscosité des humeurs. Je vous demande, Messieurs, un mot de réponse, persuadé qu'elle peut d'ailleurs intéresser plusieurs de vos Lecteurs sujets aux mêmes affections. »

Réponse. La diminution de sensibilité des intestins produite par le progrès de l'âge, & sur-tout par l'habitude antérieure de prendre souvent des purgatifs paroît avoir affoibli le canal intestinal, & favoriser par un plus long séjour du résidu des alimens, le dégagement de l'air qu'ils contiennent; mais il y a encore une autre considération générale que fait M. Buchan dans sa Médecine domestique: ce sont les longs jeûnes, qui son toujours pernicieux au declin de l'âge. « La plupart des Vieillards, dit ce Medecin, sont sujets par une vie trop abstinente à des vents incommodes qui deviennent souvent dangereux; ils éprouvent aussi quelquefois, quand leur estomac est vuide, des vertiges, des maux de tête, des défaillances. On peut en général remedier à ces affections en prenant un peu de pain & un verre de vin, ou tout autre aliment solide.... La plupart des Vieillards ne prennent que quelques tasses de thé (en Angleterre) & un morceau de pain depuis neuf heures du soir jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. On peut alors les regarder comme jeûnant les trois quarts de leur vie. Cette conduite ne peut manquer de détruire l'appétit, ou de faire dégénérer les humeurs, & de remplir les intestins de flatuosités, affections qu'on peut prévenir par un déjeûné solide. »

Nous pensons donc que le respectable Prêtre qui nous consulte est, par son âge & les affections qu'il éprouve, dispensé de la loi de l'abstinence régulière qu'il peut avoir suivie jusqu'ici, & qu'il lui importe pour la conservation de sa santé & de ses jours, de prendre le matin au déjeûné un peu de vin & quelque aliment solide, ainsi qu'au soupé. Il lui seroit même avantageux pendant une ou deux semaines de boire avant le dîné un demi-verre de vin tendu amer par une légère infusion de petite absynthe, ou dans lequel on auroit delayé un peu d'extrait de genièvre; c'est ainsi qu'il pourra redonner du ton à ses intestins affoiblis, & qu'il sera en état ensuite de recevoir de nouveaux avantages d'un régime un peu fortifiant; quelque promenade faite le matin à l'air libre ne pourra aussi que lui être très-salutaire.

ANNONCES.

Dissertationes Medicæ in Universitate Vindobonensi habitæ, ad Morbos chronicos pertinentes, ex Max. Stollii prælectionibus potissimum conscriptæ. Edidit Josephus Eyerel. Vol. in-12. A Strasbourg, chez Koenig, 1789. Prix, 4 liv. en feuilles.

Ce second & dernier Volume offre neuf Dissertations. La première est consacrée aux Maladies des femmes; la deuxième traite de la Colique; la troisième, des Maux de tête; la quatrième, de la Toux convulsive; la cinquième, de la Bile; la sixième, de la Rage; la septième, des Maladies des mammelles; la huitième, de l'Hypochondriasie, & la neuvième, des Hémorroïdes. Chacune de ces Dissertations présente le même plan que celles du premier Volume de cette Collection.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 13.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE MORALE.

LA Solitude considérée relativement à l'esprit & au cœur, Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Zimmerman, Conseiller-Aulique & Médecin de Sa Majesté Britannique; par M. Y. B. Mercier. A Paris, chez Leroy, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, 1788, un Volume in-8°.

L'OUVRAGE de M. Zimmerman de l'*Expérience en Médecine* avoit prouvé depuis long-temps combien ce Médecin célèbre avoit médité profondément sur les vrais principes de l'Art de guérir: celui qu'il a publié sur *la Solitude* fait également honneur à ses talens & à son cœur. Avec quelle sensibilité touchante il rappelle les jouissances qu'il a éprouvées dans la Solitude! Quel intérêt tendre inspire à ses Lecteurs ce qu'il dit de ses amis, d'une épouse adorée qu'il a perdue, d'une fille chérie qu'une mort précoce lui a enlevée! Les avantages d'une vie solitaire, renfermée dans de justes bornes, ne méritent pas moins d'être médités par le Médecin que par le Philosophe, puisque l'homme peut y puiser cette tranquillité d'ame qui est également le soutien de la santé & le seul garant du bonheur.

M. Zimmerman prouve par les exemples de Périclès, de Phocion, d'Épaminondas, &c. combien la Solitude contribue à l'élévation du caractère. Il n'omet point de faire remarquer encore que c'est aux avantages de la retraite que les plus fameux Écrivains de tous les temps ont dû leur supériorité & le développement de leur génie. On apprend avec plaisir que c'est à cette École que s'est formé un des plus grands Ministres qu'ait produit l'Angleterre. « Pitt le père fut dans sa jeunesse, Cornette d'un Régiment de Dragons en garnison dans une petite Ville d'Angleterre. Il faisoit son service avec la plus grande exactitude; mais tout le reste du temps il étoit seul, n'alloit chez personne, ne voyoit personne, & lisoit continuellement les plus grands Auteurs Grecs & Romains. Sa nourriture étoit extraordinairement frugale, parce qu'il vouloit vaincre par-là une goutte héréditaire qui l'attaqua de très-bonne heure. Sa santé languissante le rendit peut-être solitaire; mais ce fut certainement dans cette Solitude qu'il jeta les fondemens de la grandeur à laquelle il est parvenu dans la suite. »

Il est difficile de porter un jugement éclairé sur l'Ouvrage de M. Zimmerman d'après la Traduction, puisque quatre Volumes (1) qui composent l'original ont été réduits à un seul, & qu'on se trouve privé d'un grand nombre d'exemples particuliers propres à intéresser. Ces suppressions ont contribué sans doute à rendre plus saillantes les répétitions qu'on y remarque: c'est ainsi, par exemple, que dans plus de vingt endroits M. Zimmerman revient sur Pétrarque, cet illustre mélancolique qui prodigua si vainement ses chants éternels à la belle Laure. Une anecdote que rapporte l'Auteur fait voir combien

(1) M. Zimmerman en recevant un riche présent de l'Impératrice de Russie au sujet de son Livre trouva le billet suivant écrit de la main même de cette Princesse. « A Monsieur Zimmerman, Conseiller d'État & Médecin de Sa Majesté Britannique, pour le remercier des excellentes Recettes qu'il a données à l'humanité dans son Livre sur la Solitude. »

le travail d'esprit étoit devenu nécessaire à cette ame ardente. L'Évêque de Cavaillon, un des amis de Pétrarque, craignant que l'étude ne dérangeât sa santé, se rendit un jour maître de la clef de sa bibliothèque, y enferma ses livres & son écritoire, & lui dit: « Je te défends de lire & d'écrire pendant dix jours. » Pétrarque obéit en se faisant la plus grande violence. Le premier jour lui parut plus long qu'une année; le second il éprouva un grand mal de tête du matin au soir; le troisième il sentit de grand matin quelques mouvemens de fièvre. L'Évêque touché de son état lui rendit sa clef, & sa santé avec elle.

MEDICO-CHIRURGIE.

Observation sur la guérison spontanée d'un Anévrisme vrai de l'artère crurale, par M. Edouard Ford. (The Lond. Med. Journ. 1788.)

James Robson, âgé de trente-sept ans, & d'une heureuse constitution, vint me consulter, dit M. Ford, le 24 Septembre 1785 sur une tumeur du haut de la cuisse. En l'examinant avec soin je m'assurai que c'étoit un Anévrisme, puisqu'on y observoit une forte pulsation & un gonflement oedémateux du pied & de la jambe. Cette tumeur étoit du volume d'une orange moyenne, & prenoit graduellement de l'accroissement; elle étoit placée si haut qu'il n'y avoit aucun espoir de conserver la vie du Malade par l'amputation du membre ni par la ligature de l'artère en-dessus. Il ne me restoit qu'à lui recommander de se tenir couché dans son lit, de tenir son ventre libre par de doux laxatifs, & de ne prendre que très-peu de nourriture.

Le Malade fut examiné par plusieurs Chirurgiens de la plus grande célébrité, qui convinrent tous de la nature de la maladie & de l'impossibilité de recourir à l'opération chirurgicale qui est propre aux Anévrismes. On fut cependant d'avis de tenter une compression sur l'artère dans l'aine; mais la douleur qu'occasionna dans le membre cette compression quand elle étoit assez forte pour restreindre la pulsation de la tumeur nous força de renoncer à ce moyen. La maladie fut entièrement livrée à elle-même, & pendant quatre mois on vit dominer tous les symptômes qui ont coutume de précéder une terminaison funeste. Le pouls étoit dur & plein, & le gonflement qui croissoit chaque jour s'étendoit depuis le ligament de Poupart en-haut presque jusqu'au jarret. Le genou étoit plié sans qu'il fût possible de l'étendre; la jambe & le pied du même côté étoient froids & oedémateux, la pulsation continuoit d'être forte dans toutes les parties de la tumeur; la peau étoit tendue & enflammée, & sembloit prête à donner issue au sang dans diverses parties. Le Malade resta ainsi long-temps sans presque se remuer, & il attendoit chaque jour le moment funeste, c'est-à-dire, la rupture des tégumens & une hémorragie mortelle.

Je fus souvent appelé pour le voir durant l'espace de six mois, & vers la fin je crus m'appercevoir que la pulsation n'étoit pas si forte dans toute l'étendue du gonflement, & que le Volume cessoit d'augmenter; car ayant surveillé avec attention le progrès de la tumeur durant toute sa maladie j'avois soin d'en prendre les dimensions exactes toutes les semaines. Des circonstances aussi favorables l'encouragèrent dans le plan de repos & d'abstinence qui lui avoit été prescrit, & qui produisit des effets si heureux que dans le mois de Mars 1786 la circonférence de la tumeur étoit beaucoup diminuée, & la douleur avoit cessé: la tension étoit aussi bien moindre. La peau n'offroit plus de marques d'inflammation; elle étoit rude & âpre au toucher, & paroissoit brune dans quelques parties, & dans d'autres, couleur d'orange; le Malade pouvoit aussi étendre un peu le genou, & la froideur & le gonflement du pied alloient en diminuant. Sa tumeur continua ainsi de prendre moins de volume pendant deux mois. Son régime fut changé par degrés; on lui accorda de temps en temps un peu de viande, & il commença de gagner des forces & de se tenir assis sur son lit.

Aussitôt qu'il ne fut plus dangereux de le faire changer de lieu, il fut envoyé à la campagne, où il reprit bientôt ses forces & l'usage de ses membres, au point que dans trois mois il fut en état de marcher avec un bâton & de parcourir plusieurs milles. Il y a déjà deux ans qu'il a repris son métier, qui est celui de Cordier. Il fait quelquefois dans ses courses jusqu'à dix milles (trois lieues) sans éprouver aucune enflure de la jambe ni du pied. La cuisse affectée a seulement deux pouces & demi de circonférence de plus que l'autre, &

il y a une tumeur dure & incompressible à l'ancienne place où étoit l'Anévrisme; mais cette tumeur n'est nullement incommode.

Morgagni rapporte des cas de guérison spontanée des Anévrismes (1), & plusieurs Écrivains postérieurs, sur-tout Guattani (*de externis Anevrismatibus*) en ont fait connoître d'autres exemples. Celui qui vient d'être rapporté n'en mérite pas moins d'être publié par ses détails & ses circonstances, & peut-être qu'au lieu de hasarder l'opération il faudroit plus souvent tenter de s'en passer en suivant ainsi les indications de la Nature. Quant à la manière dont se fait la coalition de l'artère on doit la concevoir comme l'effet de l'accumulation des couches, soit de lymphe coagulable, soit de la partie fibreuse du sang. Ces couches semblent se déposer successivement jusqu'à ce qu'elles remplissent complétement le canal artériel. Lorsque cela arrive si les branches collatérales qui sont au-dessus de la tumeur sont assez considérables pour entretenir la circulation jusqu'à l'extrémité où elles se distribuent, le Malade peut, comme dans le cas ci-dessus, se rétablir; dans le cas contraire la mortification du membre doit s'ensuivre.

BIOGRAPHIE.

Éloge Historique de Pierre Richer de Belleval, Instituteur du Jardin Royal de Botanique de Montpellier sous Henri IV, Mémoire qui a remporté le Prix de la Société Royale des Sciences en 1788; par M. Dorthes, Docteur-Médecin de la Faculté de Montpellier, Membre de la Société Royale des Sciences, Correspondant de la Société Royale d'Agriculture de Paris. A Montpellier, 1788.

Les premiers pas à faire dans toutes les Sciences ainsi que dans les institutions qui servent à les propager, sont sans doute ceux qui demandent les qualités les plus rares, & qui sont les plus dignes de la reconnoissance publique. C'est à ces titres qu'on vient de rendre hommage à la mémoire de Pierre Richer de Belleval, l'un des anciens Professeurs de la fameuse École de Montpellier, & celui qu'on doit regarder comme l'Instituteur du Jardin des Plantes de la même Ville. Ce dernier établissement, l'un des plus anciens de l'Europe, fut terminé en 1600 sous le règne de Henri IV, à qui Belleval dédia le Catalogue des Plantes destinées à l'enseignement public de la Botanique. « L'ancienne disposition du Jardin du Roi, dit M. Dorthes, nous prouve bien l'intelligence de Belleval; il n'est aucun aspect qui ne s'y présentât; montagnes, vallons, plaines, bois, ruisseaux, eaux stagnantes, grottes variées, terrains de toute espèce, rien n'y fut oublié. » M. Dorthes avant d'examiner en détail toutes les parties de ce Jardin fait naître des regrets sur sa splendeur passée, & forme des vœux pour son entier rétablissement.

Belleval faisoit dans l'année deux Cours de Botanique; le premier, qui ne duroit qu'un certain temps, étoit destiné aux Plantes Médicinales contenues dans ce qu'on appelloit le Jardin Médical, où l'on suivoit l'ordre alphabétique; le second, qui se faisoit dans les diverses parties du Jardin, avoit lieu toute l'année deux fois par semaine, excepté l'hiver: on n'y suivoit sans doute d'autre ordre que la floraison des Plantes. Le zèle de Belleval étoit sans bornes; il s'étoit obligé encore de parcourir de temps en temps la campagne avec ses Élèves pour les exercer à reconnoître les Plantes dans leurs stations naturelles. Doit-on donc s'étonner que cette première impulsion communiquée à la Botanique sous le beau Ciel de Montpellier, ait long-temps subsisté après Belleval, & qu'un si grand nombre de Botanistes célèbres soient sortis de son École.

Le premier des Opuscules que Belleval publia fut l'Onomatologie, c'est-à-dire, la simple Nomenclature des Plantes cultivées dans le Jardin du Roi au nombre de 1332, ce qui doit paroître étonnant dans un siècle où la Botanique étoit encore dans l'enfance. Ce savant Professeur avoit non-seulement parcouru une partie des Alpes, des Pyrénées & des montagnes les plus élevées du Languedoc pour enrichir son Catalogue, mais encore il avoit employé une grande partie de sa fortune, soit pour le transport, soit pour l'entretien de ces mêmes végétaux. On ne peut lire qu'avec le plus grand intérêt ce qu'il

(1) *De sedibus & causis morborum. Ep. IV. art. 9. Epist. XVII. art. 30.*

dit à ce ſujet en ſollicitant des ſecours du Roi & de la Province. « Les recherches lointaines & voyages ont tellement épuiſé mes petits moyens que je ne ſuis demeuré chargé que de groſſes dettes & d'une nombreuſe famille. » Outre les Manuſcrits que Belleval a laiſſés après lui, on ſait que Haller fait mention de deux cent ſoixante Planches un Gravures ſur cuivre qui furent confiées à M. Gouan, avec la liberté d'en faire tirer trois Exemplaires.

L'Éloge de Belleval eſt écrit avec élégance & avec ſageſſe, & M. Dorthes a eu l'art d'y enfermer une foule de faits curieux, ſur-tout pour ceux qui s'intéreſſent à la gloire de la fameuſe École de Montpellier. Puiſſent les regrets qu'il laiſſe échapper ſur l'ancienne ſplendeur de ſon Jardin des Plantes, réveiller l'attention de la Faculté de cette Ville, & faire confier l'adminiſtration de ce même Jardin à un des diſciples les plus célèbres de Linné, à M. Gouan, que la voix publique appelle depuis long-temps à l'enſeignement de la Botanique.

Matière Médicale.

Variété de Remèdes propres à évacuer les Vers. (Traité de la Génération des Vers des inteſtins, par M. Bloch. A Paris, chez Barrois le jeune, 1788.)

M. Bloch fait triturer de la ſcammonée avec du ſel de tartre dépuré à parties égales pendant un quart d'heure, pour rendre la première plus douce. Ordinairement il commence par en donner deux grains mêlés avec du ſucre, & il augmente tous les jours cette doſe pour le matin & le ſoir d'un grain juſqu'à un demi-ſcrupule, & même plus ſi les circonſtances l'exigent. Ce Remède évacue les glaires & les vers.

Mais comme l'opiniâtreté des Malades anéantit ſouvent le meilleur plan de traitement, il faut que le Médecin ait plusieurs méthodes; c'eſt ainſi que M. Bloch employe quelquefois ſeulement une eau minérale bue en grande quantité; d'autres fois il fait faire uſage du ſel ammoniac mêlé avec de la rhubarbe ou de la racine de jalap. Il fait prendre, par exemple, toutes les deux heures un ſcrupule de ce ſel avec un demi-ſcrupule de ces racines & deux grains de gingembre. Comme ce Remède occaſionne ſouvent pluſieurs ſelles, il faut ſavoir le modifier ſuivant l'âge & les forces du Malade, & à cauſe de la foibleſſe qu'il fait contracter à l'eſtomac il faut en ſuſpendre ordinairement l'uſage après ſix priſes, & lui ſubſtituer les amers. On peut auſſi aſſocier le mercure doux à un purgatif. M. Bloch ne reconnoît pour vermifuges que les évacuans.

ANNONCES.

Diſſertatio Medica de ſignis infanticidii dubiis atque certis in Medicina forenſi bene diſtinguendis, par M. Y. Laurent Olgren, &c. A Yena, 1788.

Cet Opuſcule eſt diviſé en deux Sections. Il s'agit dans la première de préſenter des notions claires ſur l'infanticide. La ſeconde Section offre la certitude ou l'incertitude des ſignes de cette atrocité. L'on trouve ici ſuccintement ce que le Médecin & le Chirurgien doivent ſavoir lorſqu'ils ſont requis en juſtice pour donner leur avis.

Commentatio prima de generatione cruſta ſic dictæ inflammatoriæ ſecundum mentem Hewſonii, par M. Dethardin, &c. A Yena en Saxe, 1788.

Ce premier Mémoire renferme deux Sections, dans leſquelles l'Auteur développe la théorie & la doctrine de Hewſon ſur la compoſition du ſang & ſur la formation de la croûte inflammatoire dans les maladies aigües. Mais, comme le dit M. Fourcroy dans ſa Chimie, les Médecins ne connoiſſent ces altérations que par des caractères extérieurs, & il eſt à deſirer que des analyſes exactes éclairent la pratique ſur leur nature.

Les perſonnes qui voudront faire inſérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les ſemaines régulièrement,) ſont priées d'adreſſer les paquets & lettres, ainſi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eſt de 9 l. 12 ſ. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 14.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MALADIES RÉGNANTES.

CARACTÈRE des Maladies aiguës qui ont régné à Paris pendant la dernière partie de l'hiver. (Cette période comprend la fin de Janvier, le mois de Février & la première quinzaine de Mars.)

ON sait que le 13 Janvier a été l'époque du dégel, & que le reste du mois, ainsi que le mois de Fevrier, ont été marqués par une température douce & des vents du sud ou d'ouest jusqu'à ce qu'enfin vers le mois de Mars le temps est devenu plus froid, & le vent a repassé & s'est assez constamment soutenu au nord. Pour ne rien dire de vague sur le caractère des Maladies qui ont régné dans l'espace de temps indiqué, nous allons rapporter le résultat des observations faites à la Charité avec soin; car ce n'est que dans les Hôpitaux bien administrés qu'on peut saisir les traits distinctifs des Maladies de même nature qui se présentent en même-temps ou successivement sous plusieurs formes variées.

Vers la fin de Janvier on a vu régner plusieurs fièvres putrides ou même malignes dues sans doute soit aux peines d'esprit, aux privations de toute espèce causées par la rigueur de l'hiver, à une mauvaise nourriture, souvent aussi à un épuisement produit par la diarrhée, qui a été très-fréquente, & enfin au concours d'une température douce & humide qui avoit succédé à un froid très-âpre. La plupart de ces Malades étoient sans connoissance, & avoient perdu l'usage de tous les sens lorsqu'on les portoit à l'hôpital, en sorte qu'on ne pouvoit plus les secourir. On a vu entr'autres périr de cette manière un porteur d'eau âgé de dix huit ans, & doué d'une complexion athlétique. Cette maladie avoit été précédée d'un cours de ventre de plusieurs jours avec des violentes coliques. Un autre jeune homme, qui est mort le quatrième jour de son entrée à l'hôpital, éprouvoit un délire taciturne, & de temps en temps des convulsions de tous les membres. Un Commis des barrières de Paris, malade depuis huit jours, & éprouvant des sueurs symptomatiques qui l'épuisoient, entra à l'hôpital dans un état de frénésie le 6 Février, & il succomba le 8. Lorsque la fièvre putride n'étoit point portée à ce degré de malignité, un émétique, l'usage des boissons délayantes & ensuite un régime fortifiant suffisoient pour rétablir les Malades. Les fièvres bilieuses qui régnoient en ville lorsqu'elles étoient simples & sans aucun symptôme alarmant cédoient facilement à un émétique, & ensuite à l'usage des sels neutres & à une abstinence de quelques jours.

Un autre genre de Maladies aiguës qui a été très-généralement observé durant l'espace de temps dont nous parlons, a été celui des pleurésies & des péripneumonies bilieuses. Ces Maladies ordinairement précédées de quelques jours de mal-aise, de dégoût, de douleurs d'estomac, &c. étoient marquées à leur invasion par des frissons joints à une grande foiblesse, & bientôt après par la chaleur, l'oppression, & quelquefois par une expectoration sanguinolente; d'autres fois cette expectoration ne se déclaroit que le quatrième ou cinquième jour, ou même le huitième. Ce qu'il y a eu de particulier encore c'est que ces affections ont été souvent compliquées de diarrhées & de douleurs de colique; elles se sont presque toutes heureusement terminées par l'usage prudent de quelque évacuant & des délayans. On doit en ex-

cepter quelques cas compliqués d'un état inflammatoire violent, c'est-à-dire, des cas où la surcharge gastrique etoit accompagnée d'une inflammation des poumons ou de la plèvre; trois de ces Malades, dont il seroit facile de joindre l'histoire, ont succombé quelques jours après leur entrée à l'hôpital. L'un a avoué qu'il avoit pris, peu avant son arrivée, une assez grande quantité de vin chaud avec du sucre; or on sent combien une pareille imprudence a dû aggraver l'état inflammatoire.

On ne peut citer que très-peu de péripneumonies ou fluxions de poitrine purement inflammatoires, c'est à dire, sans aucune complication de surcharge gastrique; un de ces Malades a été saigné cinq fois, & sa maladie s'est heureusement terminée vers le quinzième jour; un autre qui est arrivé à l'hôpital avec une oppression extrême, une fièvre violente, la couleur pourprée des joues, &c. est mort le quatrième jour de son arrivée. Dans tous les autres cas de pleurésie ou de péripneumonie bilieuse (Maladies dont la nature & le traitement sont si bien décrits dans l'Ouvrage de M. Stoll) on a pu voir par la sage administration & le succès des remèdes combien il faut s'abstenir dans ces cas de la saignée. Nous avons déjà (Numéro 9 de nos Feuilles) cité un exemple des accidens qu'avoient produits deux saignées faites dans un cas pareil par un Chirurgien. En voici deux autres semblables. Un homme de quarante-cinq ans attaqué d'une fluxion de poitrine bilieuse, avoit été saigné trois fois avant son entrée à l'hôpital; la maladie n'avoit plus de cours régulier depuis environ un mois; la fièvre reparoissoit par intervalles, & durant tout ce temps le Malade a éprouvé une diarrhée & des douleurs de ventre constantes qui se faisoient sur-tout sentir aux environs du nombril. Un Aubergiste du fauxbourg Saint Denis qui dans un cas semblable avoit été saigné deux fois chez lui, est encore très-languissant, avec un visage bouffi, & son rétablissement ne peut que traîner en longueur.

Soit que la rigueur de l'hiver ait repercuté la matière de la transpiration sur le canal intestinal, soit que l'inaction & la mauvaise nourriture aient entraîné parmi le peuple la dégénération putride des humeurs, soit enfin l'effet de la boisson des eaux de la Seine long-temps grossie par la fonte des glaces ou de la neige, il est certain que les dévoiemens avec des douleurs plus ou moins violentes de colique & quelquefois même la dyssenterie ont été des affections très généralement observées dans des personnes de tout âge, & qu'elles ont souvent formé avec d'autres Maladies des complications dangereuses. Dans quelques cas les intestins paroissoient affectés d'un léger degré de phlogose très-opiniâtre, & dans un cas même un enfant de douze ou quatorze ans a été attaqué d'une inflammation bien caractérisée (*enteritis*) qui s'est cependant heureusement terminée. Ce ne sont point seulement les gens du peuple qui ont eu à souffrir des affections bilieuses & putrides, on en a observé encore dans d'autres classes de la société bien plus fortunées: on pourroit citer des personnes qui ont éprouvé durant le mois de Février les symptômes les plus caractérisés du scorbut, quoiqu'elles fissent très-bonne chère; les végétaux frais pris en grande quantité & long-temps, ont dissipé ces symptômes. Les enfans ont aussi été sujets en ville à des fièvres aphteuses de sept à huit jours, avec un gonflement des glandes sous-maxillaires & parotides; il est arrivé même que quelques-uns ont éprouvé des métastases sur ces parties qui ont été mortelles; mais dans les enfans sains, & qui n'avoient point été fatigués par l'abus des remèdes, le gonflement de ces glandes a disparu dans quelques jours sans aucun accident.

Chimie.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé sur un moyen simple d'ameliorer la fabrique du pain lorsque la farine n'est point d'une bonne qualité.

« Je n'ai pas besoin de rappeler, Messieurs, ce qu'ont appris les expériences de Becchari sur la farine de froment. On sait que traitée à l'eau froide elle présente trois parties bien distinctes, dont deux sont insolubles dans ce liquide, savoir, l'*amidon* & une *substance glutineuse*; la troisième au contraire y est soluble, & se nomme partie *mucoso-sucrée*.

Ces trois parties de la farine mises en action par un levain & réunies par l'eau chaude sous forme de pâte, se confondent tellement qu'il n'en résulte plus qu'un tout homogène dont les qualités plus ou moins propres à for-

mer du bon pain, semblent varier suivant la proportion relative des parties constituantes.

L'observation a appris que le pain de froment étoit d'autant meilleur que la farine portoit en plus grande proportion la substance *glutineuse* & la partie *mucoso-sucrée*. D'après cette observation j'ai cru que le sucre pouvoit suppléer au défaut de ces deux parties dans les farines de froment médiocres & mauvaises, & pour m'en convaincre j'ai tenté l'expérience suivante.

J'ai fait détremper de la farine avec de l'eau dans laquelle j'avois dissous du sucre ; la pâte s'est très-bien liée, & j'ai observé qu'elle a mieux subi la fermentation panaire que de la pâte faite dans le même temps avec la même farine, mais detrempée dans l'eau pure.

Après la cuite le pain sucré étoit plus léger & plus agréable au goût que celui qui m'a servi d'objet de comparaison ; les yeux qu'il présentoit étoient aussi plus petits & plus multipliés, & il m'a paru conserver sa fraîcheur plus long-temps.

Les circonstances ne m'ont pas permis de répéter cette expérience & de la suivre sous tous les points de vue qu'elle peut offrir pour reconnoître tous les avantages qu'on peut retirer de l'usage du sucre dans l'Art du Boulanger ; mais toute imparfaite qu'elle est, je la communique au Public dans l'espérance que quelque personne éclairée à qui le loisir & les circonstances permettront de s'occuper de cet objet, voudra bien le suivre avec toute l'attention que mérite son importance. Il suffit de mettre seulement quelques onces de sucre par sac de farine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Dutrône, Docteur en Médecine.

CHIRURGIE.

A System of Surgery. By Benjamin Bell, &c., c'est-à-dire, *Système ou Traité général de Chirurgie ; par M. Bell, Membre du Collège Royal des Chirurgiens d'Edimbourg, Vol. VI. Londres*, 1788.

M. Bell vient enfin de compléter son Traité général de Chirurgie en publiant le sixième & dernier Volume, qui traite des Fractures, soit simples, soit composées, des Luxations, de l'Amputation des membres quand elle devient nécessaire, & enfin de l'Opération Césarienne & de la Section de la Symphise des os pubis. La méthode & la clarté distinguent toutes les productions de M. Bell, & on ne peut disconvenir que son Ouvrage, qui n'est cependant en grande partie qu'une pure compilation, ne soit très-propre à donner aux Étudians des principes justes & précis sur toutes les parties de la Chirurgie ; mais on sent aussi combien il doit laisser à desirer aux yeux de ceux qui sont au courant de toutes les connoissances acquises dans cette partie de l'Art de guerir. Quant aux objets qui ont donné lieu dans l'Ouvrage de M. Bell à des remarques critiques très-judicieuses, on peut consulter les Volumes 69, 71, 76, 77 & 80 du *Monthly Review*, Recueil périodique qui rend compte en Angleterre de tous les Livres nouveaux.

Parmi les préceptes que donne M. Bell au sujet de l'inflammation qui accompagne ordinairement les Fractures, on doit remarquer qu'il conseille d'appliquer de bonne heure les discussifs, comme la solution du sucre de Saturne, du sel ammoniac, &c. pour prévenir cette inflammation qui, suivant l'Auteur, devient souvent dangereuse & toujours incommode ; mais les saignées locales sont le seul remède efficace pour arrêter les progrès de l'etat inflammatoire, déclaré qui provient de la contusion des parties molles, & c'est dans ces vues que M. Bell fait appliquer une grande quantité de sang sues sur les parties contuses, excepté les cas où l'irritation est produite par des esquilles de l'os fracturé, car alors il ne s'agit que de detacher ces parties offenses qui deviennent des corps étrangers. M. Bell adopte, dans le nouveau Volume la Section de la Symphise des os pubis ; mais ce qu'il en dit fait assez voir combien il est éloigné d'avoir balancé toutes les preuves favorables & contraires, & de porter un jugement éclairé & impartial. Il traite aussi dans des Chapitres séparés de l'ouverture des corps, de l'embaumement & des bandages.

M. Bell en finissant son Ouvrage assure le Public qu'il profitera de toutes les nouvelles découvertes qui se feront en Chirurgie, dans des Éditions postérieures qui pourront en être faites ; mais pour ne point nuire à ceux qui posséderont la première, il promet de

donner des Supplémens séparés. Deux Médecins s'occupent maintenant à Paris de donner, chacun de leur côté, une Traduction Françoise de la Chirurgie de M. Bell, avec des Planches. Cette concurrence fait voir combien la reputation de M. Bell commence à s'étendre.

HYGIÈNE.

An Frictus salutaris? Les Frictions sont-elles salutaires? (Question de Medecine proposée dans un Acte de Licence, 1789.)

Les Frictions, qui ont été regardées par les Anciens comme un des plus puissans secours de la Médecine, sont tellement tombées en désuetude qu'on songe à peine à les prescrire. La nature de l'homme n'a point cependant changé, & c'est seulement aux caprices de la mode qu'il faut s'en prendre; car l'Art de guérir doit nécessairement se ressentir de l'instabilite des choses d'ici bas. C'est aux Médecins observateurs à lutter contre cette pente invincible qui fait mettre en oubli des pratiques salutaires, & ramène souvent sur la scène des puérilités. Si on avoit mis à ressusciter les Frictions des Anciens l'enthousiasme dont on s'est enflammé pour le magnétisme animal, on auroit à se féliciter d'une des plus heureuses révolutions survenues dans la pratique de la Médecine.

Celse, c'est-à-dire, un des Auteurs de Médecine le plus éloigné de toute vaine théorie, & doué du jugement le plus solide, revient sans cesse aux Frictions dans ses Écrits, soit comme un moyen de conserver la santé, soit pour concourir à la guérison d'un grand nombre de maladies.

ANNONCES.

Historia præcipuorum experimentorum circa analysim Chimicam aëris atmosphærici usumque principiorum ejus in componendis diversis naturæ corporibus; Pars prior; per M. F. L. Schurer, Docteur en Médecine. A Strasbourg, 1789.

L'Auteur de cette Dissertation a adopté la nouvelle Nomenclature de la Chimie, & il rapporte les Experiences qui ont été faites en France, en Angleterre ou en Allemagne sur la composition & les principes de l'air atmosphérique.

ACADÉMIES.

Prix proposé dans la Séance publique tenue le 3 Mars 1789, par la Société Royale de Médecine, sur le Rachitis.

La Société Royale propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 1600 liv. la question suivante: *Déterminer par des observations & des expériences quelle est la nature du vice qui attaque & ramollit les os dans le Rachitis ou la Noueure, & rechercher d'après cette connoissance acquise si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné?*

Quoique des Médecins tres-célèbres aient publié des Ouvrages estimés sur la maladie qui est le sujet de ce Programme, on est bien loin d'avoir une connoissance positive de sa nature. On ne sait pas quelle est l'humeur qui attaque & ramollit les os, & par conséquent on ignore quelles sont les indications essentielles que l'on doit se proposer de remplir dans le traitement. C'est en considérant les différentes excrétions des personnes qui en sont atteintes, & en examinant l'état des os de ceux qui y ont succombé, que l'on acquerra des idées plus exactes sur les changemens qui se font dans le squelette des Rachitiques & sur les causes auxquelles on doit les attribuer. L'application de la Chimie à la Médecine pourra répandre beaucoup de lumières sur cette recherche. Déjà plusieurs Médecins ont conseillé l'usage des absorbans & des alkalis pour modérer l'effet de l'acide qu'ils regardent comme dominant dans cette constitution. D'autres, & c'est le plus grand nombre, voyant que, dans les Rachitiques, les fibres sont privées d'une partie de leur ressort, ont eu recours aux remèdes toniques, tels que les diverses préparations du fer, le quinquina, les amers en général, les vins médicamenteux & les bains froids. On a conseillé l'usage des anti-scorbutiques.

La suite dans le Numéro prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 15.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

ENSEIGNEMENT PUBLIC.

Lettre d'un jeune Docteur en Médecine aux Auteurs de la Gazette de Santé.

J'ai appris, Messieurs, qu'on se propose dans ce moment d'établir des Chaires de Médecine-Pratique dans plusieurs Universités du Royaume, & j'applaudis bien sincèrement à ce projet si digne des lumières & du zèle courageux du Médecin que le Monarque honore de toute sa confiance, & que la voix publique appeloit depuis long-temps à la place éminente qu'il occupe. Les obstacles que j'ai éprouvés dans l'étude de la Médecine me font desirer vivement que ces Établissemens ne soient plus différés, & que les Étudians jouissent en France du seul moyen de leur donner des idées exactes & précises de la Médecine; car de quelle utilité peuvent être des leçons verbales sur l'Art de guérir sans la fréquentation des Malades?

Plein d'ardeur pour l'étude, dans quel dédale ténébreux ne m'ont point jeté les Livres, faute de principes fixes & d'un goût épuré par une pratique réfléchie? Que de différences m'offrent dans la théorie les Fondateurs des Écoles les plus célèbres, & puis-je par moi-même faire un choix si quelqu'un ne me dirige & ne rectifie mes jugemens, au lit des Malades? La plupart des Ouvrages de Médecine sont surchargés d'une érudition vague & sans choix. Rien n'est plus rare qu'une critique saine & propre à servir de point de ralliement; cependant sans cette boussole que puis-je attendre de mes études, sinon des fluctuations continuelles & une cruelle incertitude.

Je ne prononcerai point sur les secours qu'offre la Capitale pour la Médecine-Pratique. Je cherche non à censurer, mais à m'instruire, & les regrets que je pourrois former, sont d'ailleurs renouvelés chaque jour par les Médecins éclairés. En me bornant donc à former des vœux je me suis déterminé à suivre les excellentes Leçons de Chirurgie-Pratique que M. Desault donne à l'Hôtel Dieu de Paris. Je doute beaucoup qu'il y ait en Europe une meilleure École dans ce genre. Une connoissance profonde de l'Anatomie & de la Chirurgie, un zèle infatigable, la noble ambition de concourir aux progrès de l'Art de guérir & au soulagement de l'humanité souffrante, rendent cet habile Démonstrateur également recommandable, & lui assurent l'hommage & le souvenir éternel de ses Élèves.

Les connoissances que j'acquiers chaque jour ne font qu'augmenter à mes yeux la difficulté de remplir dignement une Chaire de Médecine-Pratique. L'École de Vienne en Autriche en a donné d'ailleurs des exemples frappans. Juger nettement de l'état de la maladie par la nature de ses symptômes, joindre une érudition choisie à une raison saine & à un esprit observateur, abjurer tout esprit de système & toute méthode qui n'est point fondée sur une expérience rigoureusement discutée, avoir enfin le talent de saisir les formes variées & les complications des maladies; telles sont les qualités d'un Professeur de Médecine-Pratique, s'il y joint sur-tout un caractère élevé & l'amour du bien pour seul mobile. Peut-être que peu de Médecins ont assez de lumières pour être effrayés d'une pareille tâche: qu'on songe qu'à cet égard mille chemins peuvent égarer, & que l'erreur seroit propagée par l'instruction publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Histoire de la Société Royale de Médecine, &c. (Second Extrait). (1)

On trouve dans le nouveau Volume de la Société Royale un Mémoire de feu M. Lorry sur la distribution des odeurs en certaines classes primitives. C'est d'après une grande quantité d'observations sur cette matière que l'Auteur croit pouvoir distinguer cinq classes d'odeurs plus simples qui servent, pour ainsi dire, de base & d'élémens à la partie odorante. La première est la classe des odeurs *camphrées*; la seconde celle du *narcotisme*; la troisième est, pour employer les termes des Chimistes, celle des substances *éthérées*; la quatrième contient les odeurs *acides volatiles*; la cinquième est celle que fournissent les odeurs qu'on peut nommer *alkalines*. C'est à leur mélange, suivant l'Auteur, qu'est due cette diversité d'odeurs qui frappe si agréablement nos sens. « Un homme, ajoute-t-il, étoit tellement accoutumé aux odeurs suaves qu'il ne les sentoit plus; & n'en étoit aucunement affecté; des circonstances particulières l'ont obligé de renoncer à en porter; depuis ce temps son estomac est devenu meilleur, & toute sa personne a recouvré plus de vigueur & de force. Il n'est point de femme musquée qui n'affoiblisse notablement ses nerfs. »

Parmi les nouveaux Mémoires insérés dans ce Volume on trouve la constitution des années 1784 & 1785, avec les détails des maladies qui ont régné à Paris pendant ces deux années, par M. Geoffroy. Nous nous bornerons ici à rapporter un cas de ce qu'on appelle *maladie noire*, observée par le même Médecin. L'homme qui l'éprouva étoit fort & vigoureux, & âgé d'environ quarante-huit ans. Cette maladie débuta par une défaillance considérable, dans laquelle le Malade perdit quelque temps tout-à-fait connoissance, & pendant laquelle il rendit par haut & par bas des matières noires & poisseuses. M. Geoffroy appelé à l'instant, lui trouva le pouls petit, défaillant & les extrémités froides avec une sueur gluante. Après l'avoir fait revenir par le moyen d'odeurs fortes, de vinaigre, d'alkali volatil employés extérieurement, & à l'intérieur d'un peu d'eau de mélisse spiritueuse noyée dans beaucoup d'eau, il le mit à l'usage de tamarins pour boisson, & d'une potion faite avec les eaux distillées de plantin, de centinode acidulées avec l'eau de rabel & le syrop de grenades, sans oublier les lavemens émolliens, auxquels il ajoutoit la camomille. La nourriture n'étoit qu'une eau de veau très-legère, dans laquelle on faisoit infuser la laitue, l'oseille & le pourpier. Au bout de dix-huit heures les vomissemens cessèrent; la couleur noire des selles a duré quatre ou cinq jours, mais en diminuant d'intensité. Après ce temps on a employé des lavemens un peu laxatifs & de légers purgatifs de tamarins, casse & manne. En neuf ou dix jours le Malade s'est rétabli, & a pu supporter un purgatif plus fort, qui répété encore deux autres fois a terminé la guérison.

La Société Royale avoit proposé une des années précédentes pour sujet d'un Prix, d'exposer la nature, les causes, le méchanisme & le traitement de l'hydropisie, & sur-tout de faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différens genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses espèces d'epanchemens. On sait que M. Camper a partagé en 1782 le Prix proposé sur cette question avec M. Baraillon, Associé Regnicole à Moulins. Ces deux Pièces, dont la première est en Latin & la seconde en François, ont été insérées dans le nouveau Volume. Nous ferons remarquer que M. Camper s'élève avec raison contre l'emploi si souvent malheureux & pourtant si universel des hydragogues & des purgatifs violens, & qu'il conseille plutôt de recourir aux remèdes qui favorisent sans danger l'absorption & l'élimination des fluides épanchés, comme sont les diaphorétiques & les diurétiques.

Le nouveau Volume de la Société est terminé par des réflexions sur la fièvre secondaire & sur l'enflure dans la petite vérole, par M. Hallé. Ce Médecin combat une opinion assez généralement répandue sur la cause de ces symptômes qui surviennent dans le troisième temps de la petite vérole, & qu'on attribue à la formation & à l'absorption du pus. Il fait voir, d'après des faits, que la fièvre secondaire & l'enflure sont entièrement dif-

(1) Voyez le Numéro 12 de la Gazette de Santé.

tinctes des suites de l'éruption par leur nature, leur marche, leurs métastases & les accidens qui les accompagnent, & qu'on ne peut s'empêcher de les regarder l'un & l'autre comme concourant à une dépuration aussi essentielle que celle qui se fait par le moyen de l'éruption.

Chimie Médicale.

Neve Beytrage, &c., c'est-à-dire, *nouveaux Mélanges d'Histoire Naturelle & de Médecine, par M. Selle. A Berlin.*

M. Selle, ancien Médecin du feu Roi de Prusse, expose dans la première Partie de son Ouvrage des Recherches Physico-Chimiques sur la méthode la plus prompte & la moins chère de se procurer de l'air déphlogistiqué à l'usage des hôpitaux. Il propose de le tirer du nitre; mais il paroît que les fourneaux destinés à ce procédé sont dispendieux, que les cornues sont corrodées, & que l'air qu'on en obtient est altéré par un mélange d'acide nitreux. La meilleure source de l'air vital ou déphlogistiqué est la manganaise dont on trouve des mines en Piémont, en Toscane, en Angleterre, &c. Une livre de ce minéral produit jusqu'à 1528 pouces cubes d'air pur. On augmente encore cette quantité d'air, & on en facilite le dégagement au moyen de l'acide vitriolique.

Un autre objet des Recherches de M. Selle est la préparation des extraits des plantes qu'on doit regarder comme contenant en raccourci tout ce que le végétal renferme d'utile & de soluble dans l'eau. Si on évapore le suc du pissenlit ou léontodon dans des vaisseaux de cuivre, on obtient un extrait noirâtre, fétide & nauséabond; dans des vaisseaux de fer il fournit un extrait noir & astringent; dans des vaisseaux de verre au contraire l'extrait est d'une couleur claire avec un goût mielleux agréable. Le suc des racines potagères qu'on employe si souvent en Allemagne est aussi altéré en bouillant dans des vaisseaux de fer ou de cuivre; mais si on se sert de ceux de verre l'extrait ressemble au miel; quelque temps après on voit se former des crystaux semblables à ceux du sucre. Tout autre extrait est aussi beaucoup plus doux & plus agréable quand on le prépare dans des vaisseaux de verre. A l'égard des végétaux odorans M. Selle employe la méthode suivante. Il obtient d'abord l'huile essentielle par la distillation; il fait ensuite infuser le végétal dans l'eau froide, & épaissit son suc. Il délaye après cela l'extrait dans l'eau, & il le filtre pour en séparer la résine: l'huile essentielle est ensuite ajoutée au suc épaissi de nouveau en consistance d'extrait. Si la plante contient une grande proportion de gomme ou de résine on employe séparément comme menstrues l'esprit-de-vin & l'eau, & on mêle les deux extraits.

Académies.

Suite du Prix proposé dans la Séance publique tenue le 3 Mars 1789, par la Société Royale de Médecine, sur le Rachitis.

On voit souvent le rachitis compliqué avec le scrophules, ce qui ajoute de nouvelles difficultés au traitement. Sur tout les Concurrens ne diront rien de vague; ils ne perdront point de vue que ce sont l'éthiologie de la maladie & les indications essentielles de son traitement qu'il s'agit d'établir. Il y a des enfans qui naissent avec une disposition évidente au rachitis. Dans les autres il est seulement accidentel. On sait que son effet le plus remarquable est la courbure des os. Ce sont les pièces osseuses de la colonne épinière qu'il attaque dans le principe. Souvent cette colonne se courbe dans une grande étendue. Quelquefois aussi le vice humoral n'attaque qu'un petit nombre de vertèbres. Cette dernière maladie est celle que M. Por a si bien décrite, & que l'on connoît sous le nom de *maladie vertébrale*, ou *mal dorsal*. On la considère en général comme étant une espèce de rachitis. Les Concurrens diront en quoi elle s'en rapproche, par où elle en diffère, jusqu'à quel point le traitement propre au rachitis peut lui convenir, & en quoi celui de la *maladie vertébrale* doit s'en éloigner.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique de Carême 1790. Les Mémoires seront envoyés avant le premier Février de la même année; ce terme est de rigueur. Ils seront adressés francs de port à M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société, rue de Tournon, n°. 13, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'Auteur & la même épigraphe que le Mémoire.

Les Médecins, les Chirurgiens & tous ceux qui ont recueilli des observations intéressantes sur le traitement du rachitis *ou de la maladie vertébrale*, & qui ne sont pas dans l'intention de concourir, sont instamment priés de les envoyer au plus tôt par la voie ordinaire de la correspondance de la Société Royale de Médecine, sous l'enveloppe de M.

le Directeur Général des Finances. Il en sera fait une mention honorable dans les Séances publiques de cette Compagnie.

ANNONCES.

Les Expériences que M. Dutrône a indiquées dans le Numéro précédent sur le moyen d'améliorer la fabrication du Pain par un mélange de sucre doivent incessamment être faites en grand dans l'École de Boulangerie par M. Parmentier. On verra en employant dans une certaine proportion la fécule des pommes de terre, qui ne contient point de partie glutineuse, jusqu'à quel point le sucre peut tenir lieu de celle-ci & de la partie mucoso-sucrée. On fera aussi des essais correspondans avec des farines de mauvaise qualité. M. Dutrône a été invité à se trouver à ces Expériences, & nous en rendrons compte quand elles auront été faites. Nous devons aussi remarquer qu'il s'est glissé une inexactitude à la fin de la Lettre de M. Dutrône, & il faut lire que le sucre doit entrer dans la proportion de quelques livres sur un sac de farine. Cette proportion au reste devra varier suivant la qualité des bleds, & ce sera à l'expérience à la déterminer.

Medicinische, &c., c'est-à-dire, *Recueil d'Observations Medico-légales, avec des jugemens; par M. Chrétien L. Schweickard, Docteur en Médecine, Conseiller-Aulique & Médecin-Praticien à Carlsruhe*, 1789, *première Partie de 329 pages. A Strasbourg, chez Koenig, grand in-8°.*

On ne donne guère dans les Universités des Leçons sur la Médecine légale, & cependant c'est aux Médecins à juger sur des objets de cette nature, ou du moins à diriger les Tribunaux dans les jugemens qu'ils doivent porter. Il est donc nécessaire qu'on publie des Écrits pour remédier à ce défaut de l'enseignement. Celui qui fait l'objet de cette Notice présente quarante Observations choisies sur différens cas de Médecine légale; elles sont accompagnées chacune de remarques judicieuses, avec le jugement qu'on doit porter sur chacun de ces objets. La seconde Partie va incessamment paroître. Il est à desirer qu'on donne une Traduction Françoise de cet Ouvrage écrit en Allemand.

Histoire Naturelle du Jorat & de ses environs, & celle des trois lacs de Neufchâtel, Morat & Bienne, précédées d'un Essai sur le climat, les productions, le commerce, les animaux de la partie du pays de Vaud & de la Suisse Romande qui entre dans le plan de cet Ouvrage; par M. le Comte de Razoumowsky, des Académies Royales des Sciences de Stockolm & de Turin, Membre de la Société Physico-Médicale de Basle, & de la Société Physique de Zurich. A Lausanne, chez J. Mourer, Libraire, 1789, 2 *Vol. in-8°., avec figures.*

Ce Traité est le fruit de quatre années d'observations & de recherches pénibles faites sur plusieurs parties de l'Histoire Naturelle de quelques cantons Suisses. Dans le premier Volume, qui contient un grand nombre d'espèces d'animaux, on trouve d'abord des détails sur le climat & les productions du pays de Vaud, son étendue, sa situation géographique, les variations qu'éprouve la température de l'atmosphère, l'exploitation & l'utilité de ses forêts, le rapport des grains, de la vigne, des pommes de terre, des raves, du tabac, des mûriers, des vins & du fromage. Vient ensuite l'Histoire Naturelle des quadrupèdes, des oiseaux, des amphibies, des reptiles, des poissons, des insectes & des vers. Le second Volume est spécialement consacré aux observations Minéralogiques & aux détails Cosmologiques.

Cet Ouvrage curieux ne peut manquer d'être bientôt connu à Paris.

De acido corporum vegetabilium Elementari, ejusque variâ modificatione. Auctore S. C. Titio. Lipsiæ, 1788.

L'Auteur n'admet qu'un acide des végétaux primitif, & qui subit diverses modifications.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 16.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DIÉTÉTIQUE.

The Works of the late William Stark, &c. Les Œuvres posthumes de M. Guillaume Stark, Docteur en Médecine, revus & publiés d'après les Manuscrits originaux ; par M. Y. Carmichael Smith, Vol. in-4°. Londres, 1788.

On doit vivement regretter que M. Stark, qui étoit né avec les talens les plus distingués pour l'observation & l'activité la plus infatigable, ait été enlevé par une mort prématurée ; il a péri d'une fièvre maligne précédée, dit un Journaliste Anglois, d'une longue suite de chagrins que lui causoient l'espèce d'oubli de ses concitoyens & le peu de vogue qu'il avoit acquise dans la pratique de la Médecine. M. Stark, ajoute le même Journaliste, ne savoit pas que l'habileté & les plus grandes lumières en Medecine sont souvent les plus puissans obstacles aux succès, qu'elles arment l'envie & le desir de nuire pendant qu'elles sont mal appreciées dans le monde.

L'Ouvrage de M. Stark roule sur des objets d'Anatomie, de pratique & de Diététique. Nous nous arrêterons seulement à cette dernière ; qui offre des résultats dont on peut faire une heureuse application dans un grand nombre de cas ; car quoique les expériences qu'on fait sur soi-même en essayant divers alimens ne puissent point faire loi pour les autres, & qu'elles soient susceptibles d'une très-grande variété suivant l'âge, la constitution, les habitudes, le climat, &c. ; elles font voir cependant d'une manière générale l'influence des diverses espèces de nourriture sur l'homme, & les effets qu'on a lieu d'en attendre, soit en santé, soit dans l'état de maladie.

M. Stark commença ses expériences sur la Diététique en se réduisant au pain & à l'eau ; il varia la quantité du pain depuis vingt jusqu'à trente-huit onces par jour ; l'eau prise en boisson fut portée dans le même espace de temps depuis deux pintes jusqu'à quatre. Il reconnut à l'aide d'une balance statique que le poids de son corps diminuoit par degrés, lors même que la nourriture solide étoit portée à trente onces : quand il prenoit moins de deux pintes de liquide par jour il éprouvoit de la soif & une douleur d'estomac. La plus grande quantité de pain qu'il fut en état de manger dans un jour fut de quarante six onces. Quand il usa régulièrement de pain, d'eau & de sucre son corps gagna en poids, mais le sucre produisit tous les symptômes du scorbut de mer. Dans un après dîné il consuma jusqu'à vingt onces de sucre, & souvent depuis huit jusqu'à dix (1). Les gencives devinrent non seulement gonflées & spongieuses, mais encore il se forma des effusions de sang sous la peau. Le sucre est sans doute nourrissant, quoiqu'il rende le sang plus liquide.

L'usage journalier de trois ou quatre pintes de lait ajoutées au pain & à l'eau augmenta

(1) Je doute beaucoup qu'on puisse conclure de cette expérience particulière que le sucre est scorbutique, puisqu'il y a des exemples de personnes qui en ont fait un usage extrême, & qui sont parvenues à la dernière vieillesse sans avoir éprouvé le moindre symptôme du scorbut ; on peut voir plusieurs articles insérés les années précédentes dans la Gazette de Santé sur les effets salutaires du sucre. *Note du Rédacteur.*

le poids du corps, mais causa la constipation; il parut cependant que cette nourriture donnoit de la force. La viande rôtie de l'oie ajoutée au pain & à l'eau fortifia aussi sensiblement la constitution sans cependant augmenter beaucoup le poids du corps. La viande de bœuf avec un tiers de gras ayant été substituée à celle de l'oie augmenta de même la force du corps. Quand M. Stark faisoit l'expérience avec du bœuf bouilli il se portoit très-bien. Le bœuf, ajoute-t-il, semble ami de la constitution des Anglois; le bœuf maigre sans aucun mélange de gras n'est pas si propre à soutenir la santé ni l'activité de l'ame; l'estomac se trouvoit mieux de ce mélange; mais M. Stark observe, & c'est une observation que plusieurs personnes doivent avoir faite, que la viande rend le sommeil agité, & cause des songes.

Quoique toutes les substances grasses paroissent produire des effets semblables, cependant le beurre frais substitué à la graisse produisit un mal-aise dans l'estomac, des flatuosités & de la douleur dans les boyaux, avec la diarrhée. L'huile retirée du beurre parut préférable au beurre lui-même, & à la vérité toutes les expériences faites avec le beurre semblent confirmer qu'il demande de grands efforts de la part des organes digestifs pour son assimilation, & qu'il augmente le paroxisme des fièvres. La graisse du bœuf cuit à l'étuvée avec la partie gélatineuse ou succulente, le pain, l'eau & le sel nourrissant très-bien, & donnent de la force: l'usage du miel produisit des effets remarquables, & parut très-diurétique; quand cette substance rendit le ventre trop lâche, M. Stark y remédia en mangeant du fromage. Durant toutes ces expériences ce Médecin a évalué avec beaucoup de précision ce qu'il perdoit par la transpiration insensible.

Parmi les faits de pratique insérés dans l'Ouvrage de M. Stark, nous nous bornerons à un cas qui fait voir combien le mercure a la propriété de favoriser la résorption de la lymphe épanchée.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Observation sur une enflure des jambes guérie par les frictions mercurielles, & sur une tumeur lymphatique qui a cédé au même moyen.

Une jeune femme, pendant qu'elle éprouvoit ses menstrues, but imprudemment un verre d'eau froide après s'être échauffée par un violent exercice; l'évacuation périodique s'arrêta aussitôt; ses jambes s'enflammèrent, & devinrent très enflées; bientôt après elle fut attaquée de frissons qui furent suivis de la fièvre & de douleurs dans toute l'habitude du corps: après des intervalles de deux ou trois semaines les accès des frissons suivis de la fièvre revenoient fréquemment, & à ces époques l'inflammation des jambes augmentoit. Au bout d'une année les extrémités inférieures avoient déjà acquis un volume énorme; mais l'enflure n'étoit plus accompagnée d'inflammation, au contraire les membres étoient froids avec une certaine dureté; elle différoit d'un œdème en ce qu'elle ne retenoit point l'impression du doigt, & qu'elle n'augmentoit pas sensiblement vers le soir. A cela près la Malade paroissoit dans un état de santé parfaite, excepté que l'évacuation menstruelle étoit moindre Nonobstant l'usage de divers médicamens & l'application des caustiques & des véficatoires qui d'ailleurs n'occasionnoient point d'évacuation, ses jambes étoient restées environ deux ans & demi dans l'état décrit ci-dessus. C'est alors qu'on commença les frictions mercurielles douces en augmentant graduellement depuis un demi-gros jusqu'à un gros toutes les nuits; la Malade prenoit peu de nourriture, & elle tenoit ses jambes dans une position horizontale. Dans l'espace de trois semaines l'enflure s'étant affaissée ses jambes étoient molles & dans un état de relâchement, & dans trois mois la peau étoit si dégagée qu'il paroissoit que tout ce qui la tenoit auparavant distendue, avoit été absorbé en très-grande partie. La bouche de la Malade ne parut que très-peu affectée par le mercure, & ses intestins ne le furent nullement; elle sua beaucoup, & rendit une quantité considérable d'urine.

Il paroît que les Anglois emploient souvent le mercure à titre de résolutif & dans bien d'autres cas que dans les maladies vénériennes. Quoique leurs essais puissent sembler dirigés à cet égard par un pur empyrisme, on ne peut cependant disconvenir qu'ils ne soient souvent fondés sur les con-

noissances modernes qu'on a acquises du système des vaisseaux lymphatiques, & sur la propriété bien reconnue qu'a le mercure de remédier au cours irrégulier & aux stases de la lymphe. Nous pouvons joindre ici un cas dont nous venons d'être les témoins.

Un jeune homme éprouva l'hiver dernier une tumeur lymphatique qui s'étoit formée au jarret, & qui par sa proximité avec le trajet de l'artère poplitée, avoit d'abord donné de vives inquiétudes au Malade dans la crainte que cette tumeur ne fût un anevrisme ; il consulta divers Chirurgiens, qui ne donnèrent que des réponses vagues, & se contentèrent de prescrire un régime sévère en attendant que la nature de la tumeur fût plus décidée. Un autre Chirurgien prescrivit des bains, avec des topiques émolliens, ce qui ne fit qu'augmenter la tumeur, qui cependant paroissoit d'autant plus d'une nature lymphatique que la partie intérieure du genou paroissoit affectée d'un engorgement semblable : enfin une personne qui avoit souvent vu ce qu'on appelle en Angleterre *withe swellings* prescrivit au Malade des frictions mercurielles en commençant près du pied, & en s'élevant graduellement suivant le trajet des vaisseaux lymphatiques ; dès la quatrième friction la tumeur avoit presque entièrement disparu, en y tenant appliqué d'ailleurs un emplâtre de *vigo cum mercurio* ; elle n'est plus sensible dans le moment actuel, pendant que les bains l'avoient portée jusqu'au volume d'un gros œuf de poule.

Ce fait paroîtra peu étonnant aux personnes qui ont fait une étude particulière du système lymphatique, & qui savent de quelle manière les vaisseaux nombreux de ce genre qui s'élèvent du pied, qui rampent à la partie antérieure de la jambe, & qui après avoir formé des anastomoses multipliées, passent au-dessous de la partie interne du jarret pour se rendre aux glandes de l'aine. Le mercure a rétabli dans le cas présent le cours de la lymphe, & a dissipé la tumeur causée par la stase & l'engorgement de ce fluide.

PHYSIOLOGIE.

An ex Anatomiâ possit demonstrari usus vasorum lymphaticorum & glandularum conglobatarum ? Peut-on démontrer par l'Anatomie l'usage des vaisseaux lymphatiques & des glandes conglobées ? (Question de Médecine proposée dans un Acte de Licence, par M. Vrignauld, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.)

M. Vrignauld dans la réponse à la question qu'il s'est proposée regarde les glandes conglobées & les vaisseaux lymphatiques comme formant dans le corps humain un ensemble organique qui contribue à une fonction particulière de l'économie animale ; savoir, à la distribution de la lymphe & à la préparation qu'elle doit subir avant qu'elle soit employée aux divers usages de la vie. Les opinions de l'Auteur sur cet objet ont été d'ailleurs développées dans l'Ouvrage qu'il a publié en 1781 (1). Il considère le suc laiteux qui est déposé dans les glandes comme conservant long temps sa crudité, sa nature acide, & sa disposition à l'acescence, & par conséquent comme propre à renouveler par son mélange les sucs nourriciers qui sont apportés dans les glandes par les vaisseaux lymphatiques. Le volume qu'ont les glandes conglobées dans les premiers périodes de la vie, & leur diminution par le progrès de l'âge sont autant de faits qui déposent en faveur des opinions que M. Vrignauld croit pouvoir défendre.

MÉDECINE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes.

J'avois toujours regardé comme vous, Messieurs, ce qu'on appelle *envies* ou *taches de naissance* comme des jeux de la Nature dont on ne pouvoit à la vérité nier l'existence, mais dont la cause étoit toujours incertaine. Permettez-moi cependant de vous exposer un fait dont j'ai été témoin, & qui me paroît bien propre à étayer l'opinion de M. Bablot sur cet objet.

Durant un séjour de quelques années que

(1) *Nouvelles Recherches sur l'Economie Animale, par M. Vrignauld, Docteur en Médecine & en Chirurgie de la Faculté de Montpellier, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.*

j'ai fait à Rome j'invitai un jour à dîné un de mes amis, & je saisis cette heureuse occasion pour faire sortir de mon cellier une bouteille d'excellent vin de Calabre, car il faut toujours se conformer aux usages antiques, & peut on faire d'ailleurs autrement dans un lieu où tout rappelle le nom d'Horace? Nous étions servis à table par une femme qui étoit vers son quatrième mois de grossesse, & qui par une fausse pudeur n'osa point nous témoigner le desir qu'elle avoit de goûter ce vin. J'avoue que j'aurois dû la prévenir, & que j'ai à me reprocher cet oubli : quoi qu'il en soit, le repas fut très-gai, & la bouteille entièrement vuidée.

Le soir du même jour cette femme me témoigna, quoiqu'un peu tard, ses regrets, & elle ajouta que l'enfant qu'elle portoit dans son sein seroit marqué, parce qu'elle se rappeloit de s'être grattée à la paupière de l'œil droit pendant qu'elle desiroit ardemment de goûter le vin de Calabre. Comme j'étois un peu incrédule sur cet objet, je plaisantai beaucoup cette femme, le reste de sa grossesse, sur la prétendue marque que son enfant devoit porter, & elle me répondit toujours avec le même air de conviction. L'événement l'a pleinement justifiée : l'enfant porte sur la paupière de l'œil droit une tache rouge du diamètre d'une pièce de douze sols. Je me contente de rapporter le fait avec la plus grande exactitude, & je pense que s'il eût été connu de M. Bablot il n'auroit pas manqué de lui donner une place honorable dans son Livre (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNONCES.

Les Personnes qui après un usage suivi de la décoction du Café crud & réduit en poudre (2) en auroient éprouvé des secours salutaires & satisfaisans, soit dans les infirmités, soit dans les maladies quelconques, sont priées de vouloir bien en faire part à M. Gentil, Docteur en Médecine, demeurant rue Saint Hyacinthe, n°. 53, près la Place Saint-Michel, le détail circonstancié & franc de port, dans lequel se trouveroient le nom de la personne, sinon sa demeure, l'âge, le tempérament, le caractère de la maladie, le commencement de son invasion, sa durée, les divers accidens qui l'auroient accompagnée, ensuite le traitement infructueux qui auroit été précédemment employé; enfin le temps auquel on auroit commencé à prendre la décoction du Café crud, & celui qu'auroit exigé son usage pour confirmer la preuve des effets salutaires ou de la guérison qu'auroit opérés cette boisson.

Au moyen de ce précis M. Gentil pourra dans une seconde Edition de la Dissertation qu'il a publiée sur le Café donner au Public une preuve du desir qu'il a de lui être utile en lui communiquant les observations nouvelles qui lui seroot parvenues.

Beytrage, &c., c'est-à-dire, *Archives de la Police Médicinale & de la Médecine populaire, par M. Jean-Chrétien-Frédéric Scherf, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. A Leypsick, & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, 1789, première Partie du premier Volume.*

C'est un Recueil périodique que M. Scherf a commencé en 1784. Depuis cette époque jusqu'en 1788 il en a publié six Volumes. Il vient de changer de forme. La Partie qui vient de paroître contient plusieurs Mémoires intéressans. Le premier sur les maladies épizootiques; le second sur les falsifications des vins, & le troisième sur les précautions à prendre pour se garantir des maladies qu'occasionne l'usage du pain fait avec de la farine de seigle ergoté.

(1) *Voyez* le Numéro 9 de la Gazette de Santé de cette année.

(2) *Voyez* le Numéro 1 de la Gazette de Santé, année 1788, sur une Dissertation que M. Gentil a publiée sur l'usage du Café non torréfié; on y trouve plusieurs observations de maladies guéries par ce remède simple.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

HISTOIRE NATURELLE.

REVUE générale des Écrits de Linné, Ouvrage dans lequel on trouve les Anecdotes les plus intéressantes de sa vie privée, un Abrégé de ses Systêmes & de ses Ouvrages, un Extrait de ses Aménités Académiques, &c. &c.; par Richard Pulteney, traduit de l'Anglois par L. A. Millin de Grandmaison, avec des Notes & des Additions du Traducteur, 1789. A Londres; & se trouve à Paris, chez Buisson, Libraire, hôtel de Coëtlosquet, rue Hautefeuille, n°. 20, 2 Vol. in-8°. Prix, 8 liv. brochés, 10 liv. reliés & 9 liv. brochés francs de port par la poste.

LES Ouvrages de Linné sont si multipliés & si généralement pris pour guide dans l'étude de l'Histoire Naturelle qu'il ne peut être que très utile d'en donner l'énumération avec des Notices exactes. L'Ouvrage de M. Pulteney, dont M. de Grandmaison publie aujourd'hui la Traduction, paroît très-propre à remplir ce but, & jouit en Angleterre & dans les autres contrées de l Europe d'une estime méritée. « Il offre dans un court espace & dans un ordre chronologique & méthodique la série des immenses travaux de Linné, & l'on y peut suivre aisément la marche de son esprit, les progrès qu'il a fait faire à l'Histoire Naturelle & les reformes qu'il a introduites dans cette Science. » Le Traducteur a nonseulement donné des Notices plus étendues que celles de M. Pulteney sur les Écrits de Linné, mais encore il a rassemblé dans ses Notes tout ce qui pouvoit le mieux faire connoître la vie privée & littéraire de ce grand Naturaliste.

Il paroît que Linné jouissoit en général d'une bonne constitution; il éprouvoit cependant quelquefois des migraines & quelques attaques de goutte. Ses infirmités augmentèrent durant l'été de 1776, & il ne pouvoit plus se promener dans son jardin sans être soutenu; à la fin de l'année il fut attaqué d'une apoplexie qui le rendit paralytique. Au commencement de 1777 il eût une autre attaque qui affoiblit beaucoup ses facultés intellectuelles; ces attaques annonçoient sa fin prochaine; mais la maladie qui lui causa immédiatement la mort étoit un ulcère dans la vessie; il languit pourtant toute cette année, & mourut le 11 Janvier 1778 âgé de soixante-dix ans & huit mois. Sa mort causa une affliction générale dans la ville d'Upsal; tous les Étudians & les Professeurs de l'Université assistèrent à ses funérailles. Le poële fut porté par dix-huit Docteurs ou Medecins choisis parmi ceux qui avoient été ses disciples. Le Roi de Suède honora l'Académie des Sciences de Stockolm de sa présence quand on y lut l'Éloge de Linné, & dans le discours qu'il adressa à l'Assemblée des États, il exprima lui-même ses regrets sur la perte que la Suède venoit de faire.

Linné étoit d'une taille assez petite; il avoit la tête large, les yeux vifs & perçans; son tempérament étoit froid, sa mémoire sure, quoique dans les derniers temps de sa vie elle lui manquât quelquefois. Il dormoit l'été depuis dix heures jusqu'à trois du matin, & l'hiver depuis neuf jusqu'à six, & il quittoit le travail toutes les fois qu'il ne se trouvoit pas bien disposé; rien n'égala l'ardeur & l'application avec lesquelles il se livra à l'étude de la Nature; il joignit à ces avantages celui de la plus grande persévérance dans le projet qu'il avoit formé dès sa jeu-

nesse de réformer totalement & de récréer toute la Science de l'Histoire Naturelle. Il étoit très-flatté de voir ses principes adoptés non-seulement par les Naturalistes qui se rendoient en foule à Upsal, mais encore par les Étrangers qui s'empressoient d'embrasser sa doctrine. Nous croyons devoir rendre publique une anecdote qui nous a été communiquée sur cet objet, & que M. de Grandmaison n'auroit point sûrement omise si elle lui avoit été connue.

Linné entretenoit depuis long-temps un commerce littéraire avec M. Gouan, Professeur de l'Université de Montpellier, Botaniste très-connu, & un des plus zélés partisans du système sexuel (1). Comme le ver à soie fait une des principales richesses des Provinces méridionales de la France, & que ce climat lui est très-favorable, M. Gouan, sur la demande qui lui fut faite par le Pline du Nord, lui envoya divers Mémoires & Ouvrages où l'histoire naturelle de cet insecte étoit détaillée. Linné insista & demanda à M. Gouan les recherches qui lui étoient propres. Ce dernier adoptant la précision & l'énergie du langage de l'École Linné, en décrivit l'histoire du ver à soie, de son premier âge, de ses quatre métamorphoses ou changemens, de son cocon, de ses états de crysalide & de papillon, & enfin de sa reproduction & de sa mort. Linné fut si flatté que M. Gouan eût adopté le plan de sa manière de décrire, qu'il assembla ses Élèves pour leur faire la lecture de cette description latine, qui est remarquable par son exactitude & sa justesse. « *Ovum pediculi molem æquans, cicatriculâ notatum per quam fœtus exit nudus, polypodus & incubandum. Is (seu fœtus) bis geminâ confectus peste, miser sibi vincula nectit, ubi mortis & vitæ particeps in crysalidem mutatur; tandem redivivus exutis involucris, in aëre liber, alatus vitam & sociam quærit quâcum copulâ junctus posteros procreat patri-matrique similes, paternarum miseriarum hæredes.* »

(1) Nous avons rendu compte en 1787 d'un petit Ouvrage de M. Gouan, qui a pour titre: *Explication du Système Botanique du Chevalier von Linné, pour servir d'introduction à l'étude de la Botanique, &c. Montpellier, 1787.*

Observations sur le Pemphygus ou Fièvre Vésiculaire, par M. E. Dickson, Medecin de Dublin. (The Transactions of the Royal irish Academy, *in*-4°. Dublin.)

On doit regarder comme très-inexactes & très-incomplettes les notions qu'ont données de la Fièvre Vésiculaire divers Auteurs, comme Bontius, Carolus Piso, Morton, Stewart, Sauvages, & en dernier Cullen dans sa Médecine-Pratique, ce qui est d'ailleurs peu étonnant, puisque cette maladie est très-rare, & qu'on n'avoit pas rapproché assez de faits observés pour en bien connoître la nature. M. Dickson a été plus heureux, car il a eu occasion d'en suivre la marche trois fois en Écosse, une fois en Angleterre & deux fois en Irlande, & c'est d'après ces cas de pratique qu'il croit pouvoir établir la vraie définition de cette maladie: *C'est*, suivant cet Auteur, *une Fièvre accompagnée d'éruptions successives sur différentes parties du corps soit externes soit internes, de Vésicules qui ont à-peu-près le volume d'une amande, qui se gonflent & se remplissent d'une sérosité jaunâtre, & qui s'affaissent dans trois ou quatre jours.*

M. Dickson ne regarde pas cette maladie comme contagieuse, malgré l'assertion contraire de M. Cullen; il ajouté qu'on voit naître de nouvelles Vésicules le premier, le second & tout autre jour de la maladie, que le fluide contenu dans les Vésicules n'est ni ichoreux ni sanieux, mais une serosité inodore & insipide, & qu'enfin ce fluide est le plus ordinairement résorbé à l'intérieur. Une autre circonstance que Dickson dit avoir observée dans deux cas est que les Vésicules occupent de même les parties intérieures du corps, & qu'elles naissent successivement dans toutes les parties du canal alimentaire, à commencer de la bouche.

Le premier cas que M. Dickson eut occasion d'observer fut celui d'une femme que traitoit M. Gregory à l'Infirmerie Royale d'Édimbourg en 1783. Il y avoit deux ans & demi que cette femme éprouvoit une suppression des menstrues. Dans cet espace de temps elle avoit été attaquée trois fois de la même maladie, toujours après un vomisse-

ment de sang. Sa peau étoit en général froide, & son pouls, quoique foible, n'étoit jamais devenu plus fréquent; elle fit un grand usage de quinquina & de vin à l'intérieur, & ces remèdes suffirent pour lui rendre la santé.

Le second cas que M. Dickson expose en détail doit être regardé comme le tableau le plus complet qu'on connoisse de la Fièvre Vésiculaire: Une femme de vingt-trois ans, d'un tempérament sanguin, avoit donné des soins assidus à son mari pendant une fièvre maligne qui avoit duré une quinzaine de jours, & qui lui avoit causé beaucoup de peines & de fatigue; c'est à cette époque qu'elle commença à se plaindre de douleurs dans le dos, d'un violent mal de tête & d'envies de vomir. M. Dickson le soir du même jour du début de la maladie lui prescrivit un émétique & un pédiluve. Le lendemain la peau étoit brûlante, le pouls fréquent, le mal de tête non moins violent; le sommeil durant la nuit avoit été nul, & la Malade se plaignoit d'une douleur au gosier; en examinant la luette & les amigdales elles parurent enflammées, & on appercevoit une certaine quantité de mucus dans l'arrière-bouche; les selles n'avoient point eu lieu depuis deux jours. M. Dickson ordonna immédiatement un lavement, & après cela un doux purgatif, & pour gargarisme un peu de teinture de roses; le soir tous les symptômes parurent diminués; le purgatif avoit produit deux déjections, & le pédiluve fut répété.

Le troisième jour la Malade se plaignit d'une douleur cuisante dans la langue & dans tout l'intérieur de la bouche. Sa langue étoit d'un rouge vif, mais sèche & nette; sa boisson, quoique acidulée avec le suc de limon, lui paroissoit dégoûtante, malgré la soif qu'elle éprouvoit. Sa peau étoit sèche, & quoiqu'elle eût un peu reposé durant la nuit l'esquinancie ou mal de gorge persistoit toujours. Le quatrième jour il parut sur la langue une Vésicule transparente, d'environ un pouce de long, sur un demi-pouce de large, & pleine d'un fluide séreux jaunâtre. Il s'en manifesta aussi une autre au côté gauche de la joue à l'intérieur; la sensation qu'elles faisoient éprouver étoient celle d'une eau très-chaude. Ce jour la peau fut plus froide, le pouls très-foible & irrégulier, & M. Dickson prescrivit un demi-gros de quinquina en poudre très-fine à prendre de deux en deux heures dans un verre de vin & d'eau. Le cinquième jour il parut sur la poitrine & au bras droit trois Vésicules semblables aux deux précédentes; les symptômes étoient presque les mêmes que le jour précédent, & les remèdes furent continués.

Le sixième jour l'estomac rejeta le quinquina, & il se déclara deux autres Vésicules au cou & à la joue; il y avoit eu un peu de délire taciturne durant la nuit, & le pouls étoit très-foible. M. Dickson prescrivit la décoction de quinquina à prendre de deux en deux heures à la dose d'une once, dans laquelle on faisoit dissoudre un demi-gros d'alkali végétal, & immédiatement après chaque prise la Malade prenoit aussi une demi-once de la même décoction mêlée avec six gros de suc de limon. La bière servoit de boisson ordinaire. Le septième jour on ne changea rien à ces dispositions, & le huitième les Vésicules qui étoient soit aux parois de la bouche, soit sur la langue, disparurent, & l'épiderme qui avoit formé l'empoule resta tidé & d'une couleur brune; le pouls s'éleva; le ventre fut assez libre, & les remèdes furent continués. Le neuvième jour il se forma une nouvelle Vésicule sous l'oreille droite, & le dixième quelques autres sur le ventre. Il parut encore vers le treizième jour quelques autres Vésicules du volume d'un pois sur la région épigastrique & sur la cuisse, & enfin cette maladie, qui fut traitée à-peu-près comme une fièvre maligne, parut se terminer le quinzième jour, & l'air de la campagne avec l'exercice hâtèrent le rétablissement.

ANNONCES.

Methodus Formulas Medicas conscribendi in usum prælectionum Academicarum, edidit J. F. C. Pichler, Med. &c. Editio secunda aucta & emendata, 1789. A Strasbourg, chez Koenig.

On a annoncé dans la Gazette de Santé, année 1785, la première Édition de cette manière de formuler. Nous venons de la comparer avec l'Édition qui vient de paroître, & nous y avons trouvé peu de différence. Nous nous bornerons donc à citer la Formule suivante; qui se donne avec succès dans les cas de fièvres malignes.

℞ Camphre dix grains,
Racine de Serpentaire de Virginie un scrupule,
Rob de sureau suffisante quantité;
On mêle le tout pour une dose.

Chemische Versuche, &c., c'est-à-dire, *Expériences chimiques sur une terre saline grisâtre qui se trouve aux environs de Yena en Saxe, par M. G. F. C. Fusch, Professeur de Médecine à Yena. Se trouve à Strasbourg, chez Koenig*, 1788.

Les Expériences de M. Fusch démontrent que cette terre nouvellement découverte contient un sel amer purgatif semblable à celui des Eaux de Sedlitz & de Seidchutz.

Simon Zeller Bemerkungen, &c., c'est-à-dire, *Réflexions sur quelques objets relatifs à l'Art des Accouchemens, avec la description de l'Hôpital consacré aux femmes enceintes. A Vienne, & se trouve à Strasbourg, chez Koenig*, 1789.

L'Hôpital qui est consacré à Vienne pour recevoir les femmes enceintes & pour leur procurer tous les secours convenables pendant leurs couches, est un des établissemens publics qui honorent le plus l'humanité. M. Zeller, qui est à la tête de cet Hôpital, ne peut que trouver de fréquentes occasions de contribuer par ses observations aux progrès de l'Art des Accouchemens. Ce premier Volume qu'il publie en fait attendre & desirer d'autres.

Traité de la théorie & de la curation des Ulcères, suivi d'une Dissertation sur les Tumeurs blanches des articulations, & précédé d'un Essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation & de ses suites; par Benjamin Bell, Membre du College Royal de Chirurgie, & Chirurgien de l'Hôpital d'Edimbourg; Ouvrage traduit de l'Anglois sur la troisième Edition, par MM. Adet & Lanigan, Médecins de la Faculté de Paris. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, 1789.

Quoique nous ayons déjà rendu compte d'une autre Traduction de l'Ouvrage de M. Bell, nous ferons incessamment quelques remarques sur celle-ci.

Dissertatio Medica de Natatione frigidâ magno sanitatis præsidio, par M. V. G. Neubeck d'Anstadt, Docteur en Médecine. A Yena, chez Strankmann, 1788, in-4°. de 24 pages.

L'Auteur fait mention de l'usage & des propriétés des bains froids chez les Égyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Indiens & les Russes; il rapporte les éloges mérités que leur ont donnés les anciens Médecins.

Nous ajouterons ici une remarque relative aux bains froids, c'est que les personnes qui en ont contracté l'habitude, même durant les froids les plus rigoureux, en font quelquefois un objet d'ostentation sans chercher si les avantages qu'ils se procurent, en endurcissant ainsi la surface du corps, n'entraîne pas d'autres inconvéniens. On a vu à Paris, durant l'hiver que nous venons d'éprouver, une personne se rendre tous les matins au bas du Pont-neuf, y faire casser la glace par son domestique, & rester ainsi plongé dans l'eau jusqu'au cou pendant quatre ou cinq minutes. Nous remarquerons qu'il y a peut-être plus de singularité dans cette conduite que de conformité avec les principes rigoureux de l'Hygiène. Il ne paroît pas que la Nature nous ait destinés à vivre dans l'eau; & quoiqu'on puisse retirer de grands avantages du bain froid dans certaines maladies, on peut aussi jouir d'une santé ferme & durable en s'abstenant de se baigner durant les froids rigoureux, du moins dans notre climat.

Dissertatio inauguralis complectens de Typho quodam. Auctore G. May Anglo. Lugd. Bat.

C'est une Dissertation sur les fièvres malignes du plus mauvais caractère.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 18.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

POLICE MÉDICALE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

JE viens de lire, Messieurs, un Mémoire pour Me Guinaut Descréaux, Docteur en Médecine de la Faculté d'Avignon, contre d'autres Médecins (1) d'Auxerre qui lui disputoient le droit d'exercer dans cette dernière Ville: cette lecture a fait naître quelques réflexions que je vous prie de vouloir bien insérer dans vos Feuilles, d'autant plus que le titre de Docteur reçu dans certaines Universités donne souvent lieu à de semblables procès. Je ne prononce point sur la capacité & les lumières de M. Descréaux que je ne connois pas; mais il m'est permis de faire quelques remarques sur ses moyens de défense, sans entrer d'ailleurs dans d'autres particularités sur le cours de cette affaire.

M. Descréaux cite d'abord les Lettres-Patentes de 1650 duement enregistrees en la Cour du Parlement, qui portent que les Docteurs d'Avignon exerceront en France *sans nouvel examen*. « Voilà, ajoute-t-il, une loi qui existe, & dont on ne peut s'écarter jusqu'à ce qu'elle ait été abrogée par une loi ultérieure. » Il rappelle en outre un Arrêt du 11 Mai 1735, qui a déclaré valables les degrés pris à Orléans par le sieur Petitau, quoiqu'une série d'Actes de greffes justifient qu'il avoit demeuré à Tours, & n'avoit pas par conséquent résidé à Orléans.

On voit donc que M. Descréaux fait entendre qu'il n'a fait aucune étude régulière à Avignon, qu'il n'a point résidé dans cette Ville, & que cependant il se trouve Docteur de cette Faculté, & par conséquent propre à exercer la Médecine en France. Un pareil moyen de défense n'est il point contradictoire dans son principe? Si M. Descréaux a fait régulièrement ses Cours de Médecine dans une autre Faculté, pourquoi n'y a-t-il pas pris le grade de Docteur? S'il exerce au contraire sans aucune instruction préliminaire, n'a-t-on point le plus juste droit de réclamer contre un pareil abus? Il est très-singulier que dans toutes les Professions de la société il faille faire ses preuves, & qu'on puisse en être dispensé à l'égard de celle qui a pour objet la santé & la vie des Concitoyens.

On ne sauroit trop réclamer contre l'espèce de décadence où sont tombées certaines Universités qui font un trafic ouvert des grades de Docteur, & qui avilissent un titre que tout le monde peut porter au mépris des loix. Il arrive de là très-souvent qu'une personne va sous un autre nom faire l'emplette du titre de Docteur comme on achette une paire de gants, & qu'on en fait jouir ensuite son délégué. Il me seroit facile d'attester le fait suivant. Un jeune homme qui est passé depuis quelques années en Amérique ne trouvoit point des ressources suffisantes dans le commerce; mais l'Art de guérir qu'il ne connoissoit qu'au moyen de quelque recueil de recettes lui parut un moyen sûr de s'enrichir, & il chargea un de ses anciens amis, qui étudioit dans une autre Université de France, de faire le voyage d'...... pour passer Docteur sous son nom. Ce dernier se prêta facilement à ce genre de supercherie, les Lettres furent expédiées dans

(1) *Mémoire pour Me Guinaut Descréaux, Docteur en Médecine de la Faculté d'Avignon, contre les sieurs Liger, Millot, Houssét, Thienot & Poussard, Médecins à Auxerre. Paris, 1789.*

trois jours de séjour à ...., & le jeune Emigrant s'est trouvé métamorphosé en Docteur à dix-huit cent lieues de distance du lieu où se passoit la scène : les Titres juridiques qui lui ont été expédiés doivent être maintenant arrivés, à moins que le vaisseau n'air fait naufrage, & le jeune initié a pu s'écrier avec le Médecin de Molière : *Medicus sum*.

« J'ai un titre légal, dit M. Descréaux, je suis Gradué, je suis Docteur, je suis Médecin. Y a-t-il de l'inconvénient que j'exerce la Médecine ? Voilà ce qu'il faut voir. Or je suis l'inventeur de remèdes que les gens de l'Art & que mes adversaires eux-mêmes ont trouvé bons, salutaires & d'un usage utile & précieux. » Les remèdes nouveaux dont M. Descréaux fait usage portent les titres d'*ame minérale*, d'*apéritif alkoolisé*, de *calmant*, de *stomachique*, de *quintescence métallique*, *&c.* C'est avec ces merveilleux secrets qu'il atteste avoir opéré les cures les plus inattendues de plusieurs maladies, comme de fièvres bilieuses, de fièvres putrides, d'humeurs scrophuleuses, d'obstructions & une foule d'autres qu'il feroit trop long de rapporter ici. Ces cas de pratique indiqués par M. Descréaux sont exposés d'ailleurs à la manière des Empyriques, c'est-à-dire, sans aucune énumération des symptômes & sans aucune des circonstances qui ont coutume d'annoncer des principes sains, un savoir solide ou un esprit observateur. Il finit son Mémoire en se récriant contre l'intrigue & la cabale, & prétend avoir pour lui la loi, l'opinion & l'expérience. Je félicite l'Auteur d'être si content de lui-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉDECINE.

Assemblée publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grande Salle de l'Hôtel-de-Ville de Montpellier en présence des Etats de la Province de Languedoc, le 12 Janvier 1788. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel l'aîné, 1789.

Nous ne nous arrêterons point au Discours prononcé à l'ouverture de cette Séance par M. Poitevin, Directeur de la Société, ni à l'Éloge de M. de Lamure par M. Rate, pour insister davantage sur les objets de Médecine-Pratique que contient le résultat de cette Assemblée. Le premier de ces objets est une observation sur une colique néphrétique par M. Broussonet, Professeur de Médecine en l'Université de Montpellier. Quoiqu'elle ne présente point, dit ce savant Médecin, un succès brillant dans l'administration des remèdes, parce que la Malade ne voulut prendre que des préparations d'opium, cependant elle fait connoître un nouveau genre de maladies de la vessie, qui consiste dans des végétations de graisse, semblables à des champignons ; il paroît même que les parens transmettent cette maladie à leurs enfans, & il est à desirer qu'on parvienne à bien déterminer les signes caractéristiques de cette maladie, sur-tout dans l'homme dont l'urètre par sa longueur & l'obliquité de son canal s'oppose à la sortie de ces corps graisseux.

I.

Extrait de l'observation de M. Broussonet sur une Colique néphrétique suivie d'une terminaison funeste.

Une personne du sexe âgée d'environ soixante ans, ayant eu toujours beaucoup d'embonpoint, fut atteinte vers l'âge de trente ans d'une Colique néphrétique accompagnée de rétention d'urine, à laquelle elle n'opposa jamais d'autre remède que l'opium. Cette maladie parut faire des progrès avec l'âge. La première fois que M. Broussonet eut occasion de voir la Malade elle souffroit cruellement, & elle rapportoit sa douleur au rein gauche & à l'espace que suit l'uretère de ce côté en allant vers la vessie. Le ventre dans cet endroit étoit tendu & si sensible qu'elle-même n'osoit y porter la main. Elle étoit presque continuellement tourmentée de hoquet, d'efforts inutiles pour vomir, & quelquefois de vomissement de matières liquides. Ce triste état dura au-delà de dix-huit mois avec plus ou moins d'intensité & des intervalles de calme plus ou moins longs. Pendant tout ce temps elle ne rendit presque point d'urine par les voies naturelles. Lorsque la violence des douleurs la forçoit à se laisser sonder, on retiroit à peine chaque fois un demi-verre d'urine ; le plus souvent il n'en sortoit point, de sorte que cette opération fut abandonnée.

« La Malade étoit cependant tourmentée d'envies d'uriner, & dans les efforts douloureux qu'elle faisoit elle rendoit sans urine deux ou trois pelotons de graisse qui étoient de la grosseur d'une petite noix. Ces pelotons de graisse étoient pénétrés le plus souvent de calculs qui ressembloient par leur couleur & leur forme tranchante & irrégulière à des éclats de pavé de brique; l'on voyoit sur ces éclats de petits filets d'un sang vermeil; ils étoient enveloppés d'une membrane très-déliée qui recouvroient séparément de petits grains graisseux, lesquels avoient le volume d'une grosse tête d'épingle. Cet assemblage de graisse se terminoit par un petit cordon qui pouvoit être de la longueur de six à sept lignes. »

« Ces corps graisseux mis dans l'eau de chaux perdoient de leur volume, prenoient de la consistance, mais ils ne s'y dissolvoient pas malgré un long séjour. Ayant mis en digestion à la chaleur d'un bain de sable & dans la liqueur des savoniers les fragmens de pierre qu'elle avoit rejetés, je vis qu'au bout de trois jours ces calculs s'étoient résous en une matière glaireuse de couleur de rouille. Dans ce long espace de temps que la Malade fut le plus constamment en proie à l'horreur des souffrances, elle vomissoit journellement un fluide analogue par sa couleur à l'urine, auquel elle ne trouva jamais aucun goût de salure. Cette liqueur urinense mise dans un verre & exposée à l'air libre pendant deux ou trois jours ne laissa jamais déposer ni aucun nuage ni aucun sédiment; jamais M. Broussonet n'y remarqua d'odeur urineuse: l'on pouvoit dire d'après ce phénomène que ce fluide avoit perdu dans l'absorption cette substance lymphatique qui le rend éminemment putrescible, & ce sel phosphorique calcaire que la Chimie a reconnu de nos jours être de la même nature que la terre des os: en un mot, cette liqueur ne paroissoit retenir d'autre principe de l'urine que la partie colorante. »

Après cet orage la douleur du rein s'amortit, & les urines coulèrent dans l'ordre naturel; mais à ce calme, qui dura plusieurs mois, succédèrent les symptômes rapportés ci-dessus, & la Malade vit arriver sans peine le terme de sa vie après lequel la violence des douleurs l'avoient fait souvent soupirer; elle n'avoit jamais voulu opposer à ses maux d'autres secours qu'une forte dissolution aqueuse d'opium qui la jetoit quelquefois dans un assoupissement profond & alarmant. Quelque temps après avoir été le témoin de cette funeste maladie M. Broussonet apprit d'un Chirurgien que le père de cette même personne ayant succombé à un accident, & ayant été ouvert après sa mort, on trouva tout l'intérieur de la vessie rempli d'excroissances graisseuses separées les unes des autres: on reconnut aussi que chacune étoit attachée par un pédoncule très-délié à la face interne de ce viscère, & que celles qui avoisinoient le col de cet organe se portoient vers l'urètre, bouchoient son ouverture, & interceptoient par-là le passage de l'urine.

II.

Extraits des observations sur les propriétés fébrifuges de l'écorce du maronier d'Inde, & sur les avantages que peut retirer de son emploi la Médecine dans le traitement des fièvres intermittentes, par M. Cusson.

Ce Mémoire commence par des remarques générales sur l'avantage qu'il y a de substituer autant qu'il est possible en Médecine les remèdes indigènes à ceux qui nous viennent de l'Étranger. L'Auteur cite plusieurs exemples pris d'un Ouvrage intéressant de MM. Coste & Willemet (1), & des Écrits de plusieurs Auteurs. L'impossibilité presque absolue où se trouve le Peuple de retirer quelque secours de l'usage du quinquina, soit par la cherté de ce remède, soit par la difficulté d'en avoir de bonne qualité, ont paru à M. Cusson deux puissans motifs pour multiplier les essais qu'on a déjà faits des végétaux indigènes qui par l'analogie de leurs vertus méritent de lui être substitués.

Ces végétaux sont très nombreux, & composent principalement la classe des amers. La Bétoine de montagne (*Arnica montana. L.*) La Benoite (*Geum Urbanum. L.*) Le

(1) Essais Botaniques, Chimiques & Pharmaceutiques sur quelques Plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques, auxquels on a joint des Observations Médicinales sur les mêmes objets, Ouvrage qui a remporté en 1776 le premier Prix double au jugement de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres & Arts de Lyon.

Saule blanc ou Saule commun (*Salix alba. L.*) La Globulaire (*Globularia alypum. L.*) Le Prunelier (*Prunus spinosa. L.*) Le Putiet (*Prunus padus. L.*) Le Houx à larges feuilles (*Ilex aquifolium. L.*) Le Maronier d'Inde (*Æsculus hypocastanum. L.*). M. Cusson ne s'arrête dans son Mémoire qu'à ce dernier ; il expose en detail les précautions & les circonstances qui en assurent le succès dans la plupart des fièvres intermittentes (1), & il constate ses vertus en rapportant douze observations particulières. Nous nous bornerons à la première.

« Le nommé Auriac, tailleur de pierre, âgé de trente ans, d'un tempérament pituiteux, tourmenté par des accès de fièvre tierce depuis un mois & demi, me consulta, dit M. Cusson, au mois de Mars de l'année 1779. Les évacuans dont il avoit fait usage depuis l'instant de son dérangement me permirent de lui administrer l'ecorce du maronier d'Inde le surlendemain d'une purgation que je lui conseillai. Après cette légère préparation je lui ordonnai le premier jour libre, demi-once de maronier en poudre à prendre de quatre en quatre heures à la dose d'une dragme après l'avoir délayée dans un peu d'eau sucrée. Le lendemain l'accès fut beaucoup plus leger, & presque sans froid. Je fis répéter le remède le second jour libre, l'accès fut encore plus foible, le Malade le sentit à peine ; il n'eut absolument aucune espèce de froid ; il n'éprouva qu'un léger mal de tête, une petite chaleur & une moiteur presque insensible. Le remède donné pour la troisième fois fit disparoître entièrement les accès, & l'usage soutenu pendant une semaine d'un apozème fait de cette écorce les dissipa pour toujours. »

III.

On trouve encore dans l'Ouvrage que nous annonçons des observations très utiles & un nouveau procédé pour la distillation des vins dans la Province du Languedoc, par M. Chaptal : enfin, des recherches sur les causes générales des variations de l'atmosphère, par M. Poitevin, & l'Éloge historique de Pierre Richer de Belleval, Instituteur du Jardin de Botanique de Montpellier, dont nous avons parlé dans une autre Feuille anterieure, terminent ce Recueil.

(1) Nous avons inséré dans nos Feuilles de l'année passée des Observations de M. de la Croix sur l'emploi de l'écorce du Maronier d'Inde comme fébrifuge.

ANNONCES.

Joseph Pasta unter, &c., c'est-à-dire, *Recherches sur le sang & sur sa coagulation comme cause de maladies ; par M. Joseph Pasta, Docteur en Medecine, & Médecin du grand Hôpital de Bergame. A Strasbourg, chez Kœnig*, 1789.

M. Pasta s'efforce de démontrer que les concrétions du sang qui se remarquent après la mort des Malades par la dissection ne sont pas la cause des maladies auxquelles ils ont succombé. Il prétend aussi que les polypes du cœur ne se forment qu'après la mort.

Essais ou Recueil de Mémoires sur plusieurs points de Minéralogie, avec la description des pièces déposées chez le Roi, la figure, l'analyse chimique de celles qui sont les plus intéressantes, & la Topographie de Moscow, après un voyage fait au Nord par ordre du Gouvernement ; par M. Macquart, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société Royale de Médecine, &c. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1789.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage, qui, outre les objets de Minéralogie, renferme des observations intéressantes sur la manière de vivre des Russes.

ERRATA des deux Numéros précédens.

Page 61, colon. 1, ligne 8, *lisez* revues & publiées, *au lieu* de revus & publies.

Page 64, colon. 2, ligne 4, *lisez* parvenir, *au lieu* de part.

Page 66, colon. 1, ligne 27, *lisez* Linnéenne, *au lieu* de Linné, en.

Page 68, colon. 2, ligne 23, *lisez* qu'elles, *au lieu* de qu'ils.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, au Caffé du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 19.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

DISSERTATIO Medicâ inauguralis de oculo ut signo, &c. Goettinge. Dissertation inaugurale de Médecine sur le prognostic qu'on peut tirer de l'état des yeux du Malade, in-4°.

IL fait beau voir le sage Montaigne n'abandonner le ton septique qui lui est propre que pour déclamer contre la Médecine, & montrer par-tout qu'il cherche moins à instruire qu'à s'égayer à ses dépens. « Hippocrate, » dit-il, la mit en crédit : tout ce que celui-» ci avoit établi Chrysippus le renversa. » Il est si peu vrai que la Médecine ait éprouvé cette vicissitude, que les meilleurs Écrits d'Hippocrate sont cités sans cesse depuis plus de vingt siècles comme le meilleur guide qu'on puisse suivre, & qu'on n'a fait sur un grand nombre d'objets que donner plus de développement aux vérités qu'il a découvertes : on peut mettre de ce nombre ce qu'il dit du prognostic en général, & en particulier de celui qu'on peut tirer des changemens des yeux du Malade. La Dissertation que nous annonçons ne fait qu'exposer sur cet objet la doctrine d'Hippocrate & de ses Commentateurs, qui ont toujours regardé l'organe de la vue comme le tableau des forces de la vie, & un des indices primitifs qu'on ne doit jamais négliger d'examiner avec soin quand on est auprès d'un Malade. Il faut supposer d'ailleurs qu'on ne s'en tient point à ce seul signe, & qu'on y joint la considération de tous les autres.

Un cercle livide & plombé qu'on remarque quelquefois à la paupière inférieure indique une constitution viciée & la foiblesse des viscères de la digestion : de même si durant le cours d'une maladie la couleur naturelle des paupières devient livide, ainsi que les lèvres & le nez, on a tout à craindre. On sait aussi que la surface interne des paupières contient des rézeaux vasculeux qui lui donnent une couleur pourprée : c'est donc un mauvais signe si cette surface devient pâle (1). La couleur naturelle de la membrane albuginée est la blancheur ; de là vient que sa rougeur annonce une fluxion, ou bien que le sang se porte en abondance au cerveau ; c'est encore bien pire lorsque cette membrane devient livide. Quelquefois durant une maladie les larmes découlent des yeux sans cause & sans que le Malade soit affecté d'aucune passion : cette sécrétion involontaire des larmes est accompagnée du plus grand danger, quoiqu'il faille cependant admettre des exceptions, comme dans le cas d'hémorragie du nez imminente.

Les signes pris de l'éclat des yeux, de leur sécheresse, de leur état pulvérulent & sale méritent d'être soigneusement examinés. Les yeux ont un éclat brillant & modéré qui leur est naturel ; s'ils s'en écartent en excès, c'est-à-dire, s'ils deviennent étincelans & fixes,

(1) La pratique de la Médecine s'exerce quelquefois avec tant de légèreté qu'on omet les signes les plus importans, pendant que dans d'autres Professions, que nous regardons comme sans lumières, on a acquis une habitude peu commune pour les discerner. Morgagni se trouvant un jour au milieu d'un troupeau de brebis vit des Bouchers qui en vouloient acheter, élever toujours la paupière supérieure, & examiner attentivement la couleur de sa surface interne. Si elle étoit rouge les brebis étoient regardées comme saines ; si au contraire elle étoit pâle & blanche les Bouchers jugeoient que la brebis avoit le foie dur & de l'eau épanchée dans l'abdomen.

... dénotent une vive irritation dans le genre nerveux, & annoncent le délire emporté ou la phrénésie : s'ils sont au contraire languissans & ternes, ils désignent une diminution remarquable des forces de la vie ; aux approches même de la mort la cornée perd sa transparence & son éclat, & semble recouverte d'une pellicule blanche. Lorsque la sécrétion des larmes est arrêtée, que les yeux sont secs & comme recouverts de poussière, sur-tout si les Malades restent comme hébêtes & les paupières ouvertes, on doit craindre la phrénésie. S'il s'écoule au contraire une matière puriforme du grand canthus de l'œil, on doit soupçonner un vice vénérien ou qu'une gonorrhée précédente a été imprudemment supprimée.

Si les paupières restent imparfaitement fermées durant le sommeil, c'est, suivant Hippocrate, un signe du plus mauvais présage, à moins qu'il ne soit produit par une diarrhée abondante ou toute autre cause propre à jeter dans l'épuisement : dans une maladie longue & grave les yeux laissés ainsi entr'ouverts indiquent une sorte de paralysie du muscle orbiculaire des paupières, & par conséquent un grand danger. Il faut aussi étudier avec soin le mouvement ou la fixité du globe de l'œil : un regard fixe & comme immobile indique dans les maladies graves un danger imminent. Si le globe de l'œil est perpétuellement agité, c'est encore un signe de mauvais caractère, & on doit craindre le délire. Il en est de même de ses distorsions & de ses perversions qui ont coutume d'annoncer une affection convulsive.

Dans les cas d'esquinancie & de péripneumonie on doit mal augurer de la protubérance des yeux qui paroissent sortir hors de l'orbite. Les yeux caves dans les maladies aiguës sont encore d'un plus funeste présage ; il en est de même si les yeux paroissent inégaux en grandeur. Il faut encore examiner avec soin l'état de la pupille ; si dans les maladies aiguës elle est dilatée outre mesure, comme cela arrive dans les affections comateuses & dans les fièvres malignes, on a tout à craindre : on sait d'ailleurs que dans l'état de santé ce signe pris séparément annonce la goutte sereine. Si la pupille reste rétrécie dans les maladies aiguës, c'est au contraire un bon signe, en ce que l'on doit augurer que la rétine conserve sa sensibilité. Si avec d'autres signes d'abattement les Malades se plaignent de ne plus distinguer les objets, sur-tout dans les maladies aiguës de la poitrine, on doit en tirer un mauvais présage. Ceux qui croyent voir voltiger des points noirs ont à craindre le délire ou la cataracte : au contraire des apparences de points lumineux ou de traînées de lumière annoncent que le sang se porte à la tête. Enfin si la sensation de la lumière devient douloureuse, & que les Malades ne puissent la supporter nullement, sans cependant que les parties externes de l'œil soient affectées d'inflammation, on doit craindre celle des parties internes & la perte de la vue.

La manière dont on doit étudier les modifications de l'organe de la vue dans les maladies indique assez avec quel soin il faut examiner celles de la respiration, du pouls, des excrétions, en un mot de toutes les fonctions vitales & animales ; ce sont là les connoissances qui ont distingué dans tous les temps les Medecins doués d'un esprit observateur ; c'est là ce qui les rend si supérieurs à ceux qui ne s'en sont occupés que d'une manière superficielle, & qui font consister toute la Médecine dans l'Art de formuler avec élégance, & de prescrire des remèdes sans fin & sans cause.

CHIRURGIE.

Réflexions sur le préjugé contraire à l'emploi des cautères, par M. Saffard, Chirurgien consultant de l'Hôpital de la Charité.

Les hommes ont besoin d'être éclairés sur leur propre santé ; ils prennent souvent des opinions fausses dont la contagion se glisse trop fréquemment dans le commerce de la vie, & s'oppose au rétablissement de leur santé en les portant à se refuser d'employer des moyens que l'Art de guérir leur offre comme sûrs. Pratiquer dans un des points déterminés de l'habitude du corps une ouverture faite pour laisser échapper une humeur qui retenue ou errante dans l'intérieur en dérange & altère les fonctions, c'est établir un cautère. L'expérience a prononcé en faveur de ce moyen, & a forcé de croire à son utilité, & même à lui décerner l'avantage sur le vésicatoire, puisque l'action trop vive de ce dernier ne se soutenant pas long-

temps n'obtient qu'avec douleur de la Nature la sortie de l'humeur qu'elle laisse couler tranquillement du cautère une fois établi. Croire qu'un cautère ne doit pas être détruit, c'est le regarder comme le sceau de l'incurabilité. Quoi! un cautère ne seroit-il réservé que pour les maladies incurables? Non certes. Interrogeons l'expérience. Dans les ophtalmies opiniâtres ne pratique-t-on pas un seton au col: c'est certainement une espèce de cautère; l'ophtalmie guérie par la dérivation de l'humeur qu'il laisse échapper on referme le seton, quoique ce soit une espèce de cautère. Ne pratique-t-on pas un cautère au bras pour cette même maladie; lorsqu'elle est guérie on le ferme. Ces remèdes externes, comme les autres, ne doivent leurs usages qu'au besoin; la maladie guérie le besoin cesse, & le remède doit finir.

Dans les affections de poitrine qui menacent de la pulmonie, le cautère, le régime, les médicamens marchent d'un pas égal pour parvenir à la guérison; une fois obtenue, le cautère deveuu inutile se referme sans danger.

Si dans les différens degrés de pulmonie les cautères durent toute la vie, ce n'est que lorsque la pulmonie est incurable, & alors les autres remèdes suivent la même chance.

Pour les humeurs dartreuses rebelles n'établit-on pas un cautère qui fixant cette humeur au dehors & l'enchaînant, pour ainsi dire, dans le local qu'on lui a assigné ne rend que plus sûr l'effet des autres remèdes qui peuvent en détruire la source; puis la cure possible & faite le cautère peut alors sans danger être fermé.

Comme les autres remèdes externes, les cautères sont des moyens curatifs qui n'ont rien d'étonnant ni de honteux que le préjugé d'incurabilité qu'on y attache; & l'attention scrupuleuse des familles à tenir dans le plus profond secret si un de leurs enfans porte un cautère est une suite de ce préjugé; mais l'expérience ayant prouvé que des jeunes personnes de l'un & l'autre sexe qui ont eu des cautères les ont quittés sans danger, & ont poussé une carrière assez longue pour pouvoir profiter de tous les avantages de la santé, a suffisamment vengé les cautères de la fausse imputation qu'on leur attribue.

Puissent ces réflexions tendre à détruire un préjugé d'autant plus nuisible qu'il prive bien des personnes de jouir du succès que ce moyen procure.

Matière Médicale.

Usage de la Digitale (Digitalis purpurea. L.) contre les affections scrophuleuses. (Dissertatio Medica de Digitali, &c. Autore C. Schiemann. Goettingæ.)

La Dissertation que nous annonçons sur la Digitale est une des plus complettes qui ait paru sur cette Plante, puisqu'elle renferme ses caractères botaniques, ses propriétés chimiques & ses vertus médicinales. Nous avons parlé ailleurs (année 1785) de son efficacité contre l'hydropisie en rendant compte des expériences qui avoient été faites en Angleterre sur cet objet. Nous nous bornerons donc ici à rapporter (1) les observations de M. Schiemann sur l'usage de cette même Plante contre les affections scrophuleuses. Quoique plusieurs Modernes, tels que MM. Murray, Parkinson, Quarin, &c. ayent déjà fait des essais de cette nature, nous croyons ne devoir point omettre ceux de M. Schiemann, & devoir réveiller l'attention des Médecins sur la Digitale, sur-tout dans cette saison où les affections scrophuleuses ont coutume de se renouveler. Il seroit même important qu'à l'époque de la floraison de cette Plante, qui est très-commune aux environs de Paris, on en fit une grande provision; car il y a peu de végétaux dont l'efficacité soit mieux constatée.

Une jeune fille de treize ans qui avoit éprouvé quelques années avant, des indurations des glandes maxillaires fut affectée à la mâchoire supérieure d'une tumeur dure qui la rendoit difforme. Une dent cariée qu'on avoit prise pour la cause de la tumeur fut vainement arrachée, & d'autres remèdes employés restèrent sans effet. On eut donc recours à la Digitale à cause des soupçons du vice scrophuleux. La Malade fit usage de la teinture de cette Plante à la dose de quinze gouttes quatre fois le jour. Quelques semaines après la tumeur parut beaucoup diminuée, ainsi que les indurations glandu-

(1) C'est dans l'Hôpital Clinique de Gottingue que ces expériences ont été faites.

leuses; on continua encore le remède, & la Malade se retira parfaitement guerie de l'Hôpital de Goettingue, où elle étoit venue recevoir du secours.

Un autre enfant de douze ans atteint d'un vice scrophuleux avoit une tumeur considérable à l'articulation du coude, en sorte qu'il ne pouvoit d'aucune manière fléchir le bras; il fit aussi usage de la teinture de la Digitale à la dose marquée ci-dessus; à peine ce remède avoit été continué quatorze jours que la tumeur étoit diminuée d'une manière sensible, & que le mouvement du bras étoit un peu rétabli. Un emplâtre mercuriel fut appliqué sur la tumeur, & seconda l'heureux effet de la Digitale. Le traitement n'étoit point encore fini au moment où M. Schiemann a écrit sa Dissertation; mais la maladie prenoit le cours le plus favorable. On sait que M. Quarin, celèbre Médecin de Vienne, outre l'usage de la Digitale appliquée en topique sur les tumeurs scrophuleuses après en avoir exprimé le suc, a aussi employé avec succès son extrait en commençant par un grain, & eu s'élevant par degrés quelquefois jusqu'à vingt ou vingt-deux.

ANNONCES.

Prospectus d'une Édition complette des Plantes de Linné, sous le titre de *Hortus sempervirens, par M. Kerner, Professeur d'Histoire Naturelle à l'Université de Stuttgart, &c., 178*9, *Chez Koenig, Libraire à Strasbourg.*

M. Kerner se propose de représenter dans une suite non interrompue toutes les Plantes de Linné qu'il pourra se procurer; chaque Plante occupera une Planche particulière *in-4°*. sur du papier de Hollande, & sera représentée d'après nature & dans sa grandeur naturelle. A chaque Plante il y aura une feuille du même papier & du même format qui contiendra une courte description de la Plante, avec une liste des meilleurs Ouvrages qui en auront traité. Ceux qui voudront souscrire payeront trois cent louis d'or, dont la moitie sera envoyée franche de port après la réception du premier Volume.

Histoire & Mémoires de la Société des Sciences Physiques de Lausanne, tomes premier & second, années 1783, 84, 85 & 86. A Lausanne, chez Mourer, & se trouvent à Paris, chez Deser de Maison-Neuve, 1789, in-4°., avec figures.

Nous donnerons dans un autre Numéro quelque Extrait de ce Recueil.

Experiments and Observations to investigate, &c, c'est-à-dire, Expériences & Observations pour rechercher par l'analyse chimique les propriétés médicinales des Eaux minérales de Spa & d'Aix-la-Chapelle en Allemagne, & des Eaux de Saint-Amand dans la Flandre Françoise; par M. Ash, Docteur en Médecine, &c. A Londres, 1788.

Max. Stoll prælectiones in diversos morbos; post ejus obitum Edidit J. Eyerel. A Vienne; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1788, in-8°, de 425 pages. Prix, 4 l.v. 10 sols.

Ce Volume offre le précis des Leçons de feu M. Stoll sur les maladies chroniques, telles que le scorbut, le rachitis, l'hydropisie, &c., & on y retrouve par tout la sagacité & la solidité du jugement qui distinguent ses autres Ouvrages. Nous allons rapporter une Formule que M. Stoll recommandoit contre les vers des enfans; elle a l'avantage d'être simple & à la portée du Peuple dans les campagnes: on en peut d'ailleurs faire une ample provision dans le mois prochain.

Prenez de l'extrait d'écorce verte des noix deux onces, de l'eau de canelle six gros; mêlez le tout ensemble. Cinquante gouttes suffisent pour un enfant de deux ans. On le purgera ensuite.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 20.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

AVIS AUX GOUTTEUX.

PAR M. Percy, Docteur en Médecine, Chirurgien-Major des Divisions de Flandres & d'Artois, & du Régiment de Cavalerie de Mgr. le Duc de Berry, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, Membre Honoraire du Collége Royal de Chirurgie de Nancy, Correspondant de la Société Royale de Médecine, &c.

DEPUIS environ trois mois il m'a été adressé de différens endroits & par diverses personnes plus de soixante lettres (dont huit seulement franches de port) pour me demander un remède anti-goutteux dont elles me croyent possesseur. Plût au Ciel qu'un pareil spécifique me fut connu! il le seroit bientôt du Public, & je ne balancerois point entre le plaisir de lui faire un si beau don, & l'appât des richesses qu'il pourroit me valoir. Malheureusement je ne sais pas mieux qu'un autre guérir la Goutte; & après avoir essayé tous ces moyens décévans que la cupidité de certains hommes & la crédulité de quelques autres mettent chaque jour en crédit, j'ai fait le vœu de m'en tenir désormais à la méthode palliative, & de tirer d'une sage Diététique les secours que j'avois un instant osé attendre de l'Empirisme.

Quelle est donc la source de ces demandes multipliées qu'on ne cesse de me faire & de cette réputation de guérisseur de la Goutte que l'on m'accorde si gratuitement? La voici, sans doute: l'année dernière M. le Duc de Guines voulut bien nous communiquer la formule d'un bain de vapeurs dont il s'est bien trouvé dans différentes atteintes arthritiques qu'il a essuyées. Elle me parut bonne, & peu de temps après j'en fis usage dans deux occasions où elle justifia & surpassa même le bien qui m'en avoit été dit. Ce bain sauva deux Malades de Marque, sur le point d'être étouffés par une Goutte remontée à la poitrine, & ces cures inattendues firent du bruit dans le canton. D'autres Goutteux dans le même cas & presque dans le même temps n'en éprouvèrent pas moins de soulagement. M. le Lieutenant-Colonel & un autre Officier du Régiment, auxquels je l'administrai ensuite dans les circonstances les plus alarmantes furent l'un & l'autre guéris comme par enchantement.

Si ce sont ces succès qui ont donné l'éveil aux personnes qui m'ont écrit, & si elles n'en veulent qu'au remède auquel j'en ai l'obligation, il est facile de les satisfaire; mais je leur déclare que quoique très-efficace, très-digne de leur confiance, il n'opère pas une guérison radicale, & que je n'en posséde point qui soit doué de cette qualité précieuse.

J'espère que la publicité de ce remède m'épargnera des lettres ultérieures auxquelles l'honnêteté me forceroit encore de répondre au détriment de mes affaires, & que la protestation que je fais ici détruira une prévention dont d'autres peuvent être chercheroient à tirer parti, mais que ma délicatesse ne me permet pas de laisser durer plus long-temps.

Remède contre la Goutte.

On remplira un grand chauderon de fleurs de foin (espèce de poussière qu'on trouve dans les greniers à foin), & on y versera autant d'eau qu'il pourra en contenir. On fera bouillir l'espace de cinq ou six minutes, & alors on y jetera deux onces de fleurs de sou-

fre; ensuite le Malade étant assis, cuisses & jambes nues, sur le bord d'un siége élevé, & ayant les talons appuyés sur un siége plus bas, on placera le chaudeton sous ses mollets, & on entourera l'appareil d'une ou de deux couvertures de laine. De cinq en cinq minutes on passera légérement un linge fin sur les parties soumises à l'effet de ce bain, que l'on agitera chaque fois avec un bâton pour en faire sortir plus abondamment la vapeur, & quand il sera à moitié refroidi le Malade y plongera ses pieds pour y rester le plus qu'il pourra; après quoi on lui essuyera les extrémités, on les lui enveloppera avec des linges chauds, & on le portera dans un lit bassiné, où il se reposera pendant deux heures.

S'il arrivoit une foiblesse au Malade il seroit facile de le faire revenir avec un peu d'alkali volatil ou quelqu'autre stimulant spiritueux; & s'il ne pouvoit attendre que le bain fût assez refroidi pour qu'il pût y mettre les pieds, on en diminueroit la chaleur, soit en le transvasant, soit en y ajoutant de la même décoction qu'on tiendroit en réserve dans cette vue.

Le même bain réchauffé peut servir jusqu'à trois fois en y mêlant un peu de fleurs de soufre, ce qui suffit ordinairement pour dissiper les douleurs de Goutte les plus opiniâtres.

M. le Bailli de la Tour Saint-Quentin a vu des effets étonnans de ce remède pendant son séjour à Malte, d'où il l'a rapporté. Il a guéri en Normandie une personne qui paroissoit n'avoir pas trois heures à vivre, l'humeur de la Goutte s'étant portée à la tête & à la poitrine, & il est inoui qu'il ait manqué une seule fois soit d'adoucir considérablement & même de terminer tout-à-fait l'accès le plus douloureux, soit de réunir & de ramener aux pieds pour y être bientôt dissipée l'humeur arthritique, qui, vague, errante ou égarée livroit les Malades aux plus affreux tourmens, ou les menaçoit d'une mort inévitable. Je ne doute pas que la Médecine, si souvent témoin impuissant des souffrances des Goutteux, ne s'empresse d'adopter un moyen déjà, à quelques modifications près, connu d'elle, mais qui sous la forme nouvelle qui lui a été donnée a acquis un degré d'utilité dont elle aura lieu d'être satisfaite. Encore une fois, ce n'est qu'un palliatif, & que faut-il de plus pour le moment à un Malade accablé de douleurs? Je crois qu'il éloigne les accès; je n'oserois cependant l'assurer. Ce dont je puis répondre, c'est qu'il les abrège singulièrement, que la plupart du temps il les réduit presque à rien, & que dans les cas les plus graves il a dispensé des véficatoires & des sinapismes.

Il est inutile de faire observer que ce seroit le comble de l'imprudence que de s'abandonner à tous ses goûts, & de ne se priver de rien dans la persuasion que quand même cette conduite augmenteroit les accès de Goutte le bain de vapeurs ne réussiroit pas moins à les dissiper. Il pourroit arriver à celui qui auroit un tel excès de confiance d'être cruellement désabusé, & quoiqu'on n'en connoisse encore aucun exemple, j'invite toujours les Goutteux à ne point se relâcher de leur régime, & à continuer à vivre sobrement & frugalement.

CHIRURGIE.

Dissertatio Medico-Chirurgica de Cataractâ, &c. Aut. A. L. Brunner. Goettingæ, in 8°. de 116 pages.

On fait qu'il existe deux manières de pratiquer l'opération de la Cataracte; l'une, qui est très-ancienne, & qui consiste dans ce qu'on appelle *la dépression*; l'autre nouvelle, puisqu'elle ne remonte pas au-delà de l'année 1745, & qu'on nomme *méthode par extraction*. Cette dernière, dont l'Auteur est Daviel, a été successivement perfectionnée & regardée par des Chirurgiens célèbres comme préférable dans tous les cas à l'ancienne. Il s'est trouvé cependant d'un autre côté des Opérateurs d'un mérite distingué qui ont pensé qu'il falloit en revenir à la méthode par dépression comme la plus simple & la plus exempte d'inconvéniens : de là sont provenues plusieurs disputes littéraires, en sorte que peu de personnes ont une opinion arrêtée sur cet objet, quoique cependant on se décide en général pour l'*extraction*. M. Brunner tâche d'accorder les deux partis en cherchant à déterminer les circonstances particulières qui doivent faire préférer l'une ou l'autre des deux méthodes.

L'*extraction* réussit en général mieux que

la dépression lorsque l'œil est bien ouvert, qu'il est d'une grandeur moyenne, que la cornée est plus convexe, la chambre antérieure plus ample, la pupille dilatée & bien mobile. Dans ces cas l'*extraction* doit être préférée, à moins que l'espèce particulière de Cataracte ou ses complications ne la contre-indiquent. Si au contraire l'œil est petit, qu'il soit profondément situé dans l'orbite, & que les commissures des paupières soient étroites; s'il est très-mobile, qu'il soit sujet à des mouvemens convulsifs ou affecté de strabisme; si la chambre antérieure de l'œil est de peu d'étendue, soit parce que l'iris se porte en-dehors, soit parce que la cornée est peu convexe: dans tous ces cas la *dépression* réussit mieux que l'extraction, & doit lui être préférée.

La Cataracte offre un grand nombre de variétés suivant le siége de l'opacité, sa grandeur & sa consistance. Avant donc qu'entreprendre l'opération il importe d'en bien connoître toutes les différences & les complications, & de ne point se diriger jamais dans le prognostic que sur l'ensemble des signes. M. Brunner divise d'abord la Cataracte en *cristalline* & en *membraneuse* qui se sousdivisent en espèces particulières: nous ne pouvons point exposer ici ces détails, & nous finirons en reconnoissant qu'il règne beaucoup de savoir dans la Dissertation de l'Auteur & une distribution des matières, très-propre à faire connoître toutes les variétés de cette affection de l'organe de la vue.

MÉDECINE.

L'insufflation par les narines est elle préférable à celle qu'on pratique ordinairement par la bouche pour rendre à la vie les enfans asphixiés en naissant?

La réponse à cette question se trouve dans les Mémoires publiés par l'Académie des Sciences, &c. de Toulouse, année 1788. M. Rigal avoit été appelé au secours d'une Dame en travail d'enfant, dont il parvint à rétablir les forces épuisées par l'ignorance imprudente de la Sage-Femme; la Dame fut heureusement délivrée, mais l'enfant ne donnoit aucun signe de vie. Tous les moyens usités en pareil cas, sur-tour l'insufflation par la bouche, furent inutilement employés pendant trois quarts d'heure. Tous les assistans & M. Rigal même persuadés que l'enfant étoit mort en naissant l'avoient abandonné. Après avoir donné quelques soins à la mère il voulut encore faire de nouvelles tentatives, & au lieu d'introduire l'air dans les poumons par la bouche il essaya de l'introduire par le nez. Dès la troisième insuflation nazale il sentit les côtes de l'enfant s'élever & la poitrine se dilater.

M. Rigal introduisit alors une plume jusques dans l'œsophage, d'où il fit sortir quelques glaires; il réitera l'insuflation; il entendit un petit bruit, & sentit le cœur battre & ensuite les artères. Un moment après l'enfant ouvrir les yeux, & remua un bras. Il resta une heure sans pleurer. Enfin ses forces ayant été ranimées avec un peu de vin il s'agira, & ses cris confirmèrent son parfait retour à la vie.

Ce n'est pas le seul enfant que M. Rigal a sauvé par l'insuflation nazale. Appelé à la campagne auprès d'une femme qui depuis trois jours souffroit les douleurs de l'enfantement, il la trouva accouchée depuis demi-heure d'un enfant qu'on croyoit mort; il demanda à le voir, employa le même moyen, & obtint le même succès; mais ce qui paroîtra plus extraordinaire c'est d'avoir rappelé à la vie par le soufle nazal un enfant asphixié, arraché par l'opération césarienne du sein de sa mère morte, s'il en faut croire le mari de cette femme, depuis six heures. Personne ne doutoit que l'enfant ne fût mort; cependant demi-heure après la première insuflation un léger frémissement se fit sentir à la région du cœur. Ses lèvres & ses joues se colorèrent; il ouvrit la bouche, remua les bras, & vit le jour, qui bientôt après lui fut enlevé pour jamais par la mal-adresse des femmes qui en furent chargées pendant une courte absence de M. Rigal.

ANNONCES.

The Practice of Midwifery, &c., c'est-à-dire, *Pratique de l'Accouchement, avec l'Anatomie de l'utérus dans l'état de grossesse, par un Elève de feu M. G. Hunter*, in-8°. *Londres*, 1788.

L'Auteur se propose de publier un Systême ou Traité complet d'Anatomie, de Chirurgie & d'Accouchemens par souf-

cription. Il est probable que la méthode & les principes que suit l'Auteur sont à-peu-près les mêmes ou très-ressemblans à ceux de feu M. Hunter. Peut-être même que ce n'est qu'une copie des Leçons que cet habile Accoucheur faisoit dans son Cours. Cette copie est d'ailleurs assez exacte au rapport d'une personne qui a suivi autrefois les mêmes Leçons.

An Essay on the nature, &c., c'est-à-dire, *Essai sur la nature & l'origine de la contagion des Fièvres, par M. Alderson, Membre de la Société Médicale d'Edimbourg. Londres, in-8°.*

Dissertatio Medica inauguralis, &c. *Dissertation Médicale sur la Dentition & sur les Maladies qui en dependent, par M. Allvey. Londres.*

Toberni Bergman meditationes de Systemate Fossilium Naturali in usum Oriclologiæ studiosorum, iterum typis mandata, 1788. *Oxoniæ.*

Abbildung, &c., c'est-à-dire, *Description & Dessins des Poissons, par J. C. Heppe. A Nuremberg*, 1788, *in 8°. de 36 pages.*

M. Heppe est très-versé dans la connoissance de l'Histoire Naturelle & Économique des Poissons, des Oiseaux & des Quadrupèdes qu'il se propose de traiter successivement. Comme il présente les Dessins de chaque objet parfaitement d'après nature, ses descriptions sont succintes. La Partie qui vient de paroître, offre dix-neuf Poissons du genre des Saumons, dessinés avec élégance. M. Heppe joint à leur description anatomique l'indication des rivières où on les trouve.

Diebesste und, &c., c'est-à-dire, *Mémoire contenant la meilleure manière de traiter les Plaies d'armes à feu; par M. G. Schmitt, Chirurgien-Major des Armées Impériales, &c. A Vienne, & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, Libraire*, 1788, *in-8°. de 169 pages.*

Ce Mémoire a remporté le Prix proposé par l'Académie Impériale de Chirurgie de Vienne en 1787. M. Smitt y traite avec précision tout ce qui concerne les Plaies d'armes à feu depuis le moment de leur existence jusqu'aux suites les plus éloignées. Il ne laisse également rien ignorer sur les symptômes les plus fâcheux qui les accompagnent, comme sont les fièvres, les convulsions & les diarrhées.

AVIS.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 21.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

W. X. JANSEN, Philosophiæ & Medicinæ Doctoris de Pelagrâ, morbo in mediolanensi Ducatu, Endemio. Dissertation sur la Pelagra, Maladie Endémique dans le Duché de Milan, par M. Jansen, Docteur en Philosophie & en Médecine. Leyde, 1788.

LA *Pelagra*, ou, comme les Italiens l'appellent, *Mal del sole*, semble être particulière au Duché de Milan. Quelques Auteurs ont supposé que c'étoit une maladie nouvelle, & M. Jansen remarque qu'on n'en trouve aucune description dans les Anciens: quoi qu'il en soit, ses ravages ont augmenté depuis peu d'années d'une manière alarmante. On a fondé à Legnano, éloigné de cinq lieues de Milan, un hôpital propre à recevoir quarante Malades de cette espèce, & on en reçoit dix dans chacun des hôpitaux de Milan & de Pavie pour donner lieu aux Médecins de faire des recherches sur la nature & le traitement de cette nouvelle maladie: c'est d'après les instructions des Médecins de ces hôpitaux que M. Jansen nous en trace l'histoire.

Cette maladie, à laquelle sont sur-tout exposés les gens de la campagne, commence ordinairement avec le printemps. Une tache rouge & brillante, qui a quelque ressemblance à un érésipelle, mais sans douleur & sans démangeaison, paroît sur le dos d'une des deux mains, ou sur les deux ensemble, quelquefois sur les jambes ou sur le cou, mais très rarement elle attaque la face. Il naît autour de cette tache un certain nombre de petits boutons de diverses couleurs; la peau devient comme brûlée; elle se fend, & tombe en petites écailles farineuses. La tache rouge subsiste cependant encore, mais elle perd par degrés sa couleur durant le cours de l'été, & enfin on peut à peine la distinguer vers le mois de Septembre.

Cette affection cutanée n'entraîne pas d'abord d'autre inconvénient. L'appétit est bon, les sécrétions sont régulières, & durant tout l'hiver il ne reste aucune trace du mal; mais il se renouvelle au retour du printemps; la tache rouge reparoît accompagnée de symptômes bien plus formidables, si on en excepte quelques Malades qui en sont attaqués plusieurs années de suite comme si c'étoit pour la première fois: dans la plupart des cas les taches, qui reviennent le second ou le troisième été, sont plus étendues; la peau paroît plus brûlée, & les fentes y sont plus nombreuses. Le Malade éprouve de violens maux de tête: il devient ombrageux, abattu, très-sensible aux variations de l'atmosphère, incapable de travail & accablé de lassitude au moindre mouvement. Il peut cependant encore sortir; son appétit reste bon, & la maladie, qui éprouve toujours une intermission durant l'hiver, revient au printemps avec une nouvelle violence; la force & le courage diminuent de jour en jour, la plus profonde mélancolie vient se joindre aux autres symptômes, parmi lesquels on doit compter des sueurs fétides & d'une odeur de pain moisi.

Durant le second période qui vient d'être décrit les Malades sont exempts de fièvre; l'appétit & la digestion se soutiennent, & toutes les sécrétions sont régulières; mais à mesure que la maladie fait des progrès le système nerveux est plus affoibli; les jambes & les cuisses deviennent paralytiques; il succède un assoupissement avec une sorte de

délire qui dégénère en une manie complette qui varie suivant les individus, mais dont le caractère général est le desir de s'aller noyer. Cette manie est accompagnée d'un amaigrissement extrême avec une diarrhée colliquative qu'aucun remède ne peut arrêter, & qui dans quelques cas commence avec le délire. L'appétit se perd; mais quelquefois il se renouvelle avec voracité, en sorte que le Malade demande des alimens même au milieu des plus violentes convulsions, qui dans ce période de la maladie sont au-delà de toute expression. Il n'y a point de sorte de spasme que le Malade n'éprouve, jusqu'à ce qu'enfin la Nature soit entièrement épuisée, & que la mort termine cette déplorable scène.

On a formé diverses conjectures sur la cause de cette maladie; on l'a attribuée alternativement aux alimens de mauvaise qualité, à la dureté du travail, aux ardeurs du soleil, aux exhalaisons des lieux marécageux; mais ces circonstances, quoique très-nuisibles, se trouvent dans d'autres pays, où cette cruelle maladie est inconnue, & ne suffisent pas, selon M. Jansen, pour en rendre raison : il est plus sage de reconnoître que sa vraie cause est encore ignorée, que de se livrer à de pures hypothèses. Les Médecins Milanois ne s'accordent point encore sur les qualités contagieuses ou héréditaires de cette maladie, quoique certains faits indiquent qu'elle se propage par contagion; elle est souvent compliquée avec d'autres maladies, comme la goutte, le rhumatisme, le scorbut, la phthisie, l'hydropisie & la fièvre; mais cette dernière au lieu de seconder la Nature dans ses efforts ne sert au contraire qu'à l'affoiblir & lui ôter ses ressources.

Les exemples de guérison de cette cruelle maladie sont si rares qu'on ne peut encore tirer aucune méthode de traitement fondée sur des expériences décisives; c'est du moins le témoignage du Docteur Strangi, Médecin de l'hôpital de Legnano. Dans le premier période de la *Pelagra* on a en général prescrit le bain; mais dans la plupart des cas il n'a été d'aucune efficacité, & les Médecins de Milan avouent qu'ils en prescrivent l'usage plutôt par complaisance pour certaines opinions populaires, que dans l'espoir d'en obtenir des succès. On a aussi recommandé les frictions & les diaphorétiques ensemble avec les fortifians. On ne doit recourir à la saignée ou aux purgatifs qu'avec les plus grandes précautions; mais les sinapismes, les vésicatoires, les cautères, les setons & par-dessus tout le *moxa* ont été appliqués avec succès. L'opium & le mercure au lieu de soulager n'ont fait qu'aigrir la maladie. Le Docteur Jansen pense qu'il seroit utile d'essayer certains remèdes dont on a éprouvé les bons effets contre des maladies analogues par les symptômes à la *Pelagra* : du nombre de ces remèdes sont l'*arnica montana*, l'*hellebore*, le *gallium aparine*, *l'électricité*, &c. ; mais il faut attendre de nouvelles lumières du temps & de l'expérience comme dans toutes les autres recherches d'Histoire Naturelle. Il ne paroît pas qu'on ait fait jusqu'ici aucune ouverture des corps lorsque les personnes ont succombé à cette maladie; il seroit cependant important de ne point omettre ce moyen d'instruction, & de rechercher quel est l'état, après la mort, des principaux viscères.

Chimie.

Traité Élémentaire de Chimie présenté dans un ordre nouveau & d'après les découvertes modernes, avec figures, par M. Lavoisier, de l'Académie Royale des Sciences, &c., 1789, 2 *Vol. in-8°. Se vend chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.*

Premier Extrait.

M. Lavoisier est de tous nos Physiciens modernes celui qui a le plus contribué à la grande révolution que la Chimie Pneumatique a éprouvée de nos jours. Dès les premiers pas qu'il fit dans cette carrière il conçut le projet de rassembler sous un même point de vue ce qu'on avoit fait avant lui, & de répéter les expériences avec plus d'exactitude & de précision. Il résulta de ce travail un Ouvrage très-intéressant qu'il publia en 1774 sous le titre d'*Opuscules Chimiques*. Depuis cette époque les Mémoires de l'Académie des Sciences renferment une suite non interrompue de découvertes qui tendent toutes à confirmer la théorie nouvelle que dès-lors il avoit entrevue. Il restoit à rassembler tant de matériaux épars, en un corps d'Ouvrage où M. Lavoisier développât la méthode analytique qu'il a constamment suivie dans toutes ses recherches. C'est ce qu'il

vient de faire dans le Traité Élémentaire dont nous ne pourrons rendre qu'un compte très-abrégé.

Il est divisé en trois Parties. Dans la première il est question de la formation des fluides aériformes & de leur décomposition; de la combustion des corps simples & de la formation des acides. M. Lavoisier traite dans la seconde de la combinaison des acides avec différentes bases & de la formation des sels neutres. Dans la troisième Partie il décrit les appareils nouveaux, parmi lesquels ceux qu'il a imaginés sont le plus grand nombre.

On observe constamment que lorsqu'on échauffe un corps solide ou fluide il augmente de dimension dans tous les sens, & si on le laisse refroidir ensuite les molécules se rapprochent les unes des autres dans la même proportion suivant laquelle elles avoient été écartées. Ainsi les molécules des corps sont continuellement sollicitées par la chaleur à s'écarter les unes des autres, & il n'y auroit aucun corps solide si elles n'étoient retenues par une autre force qu'on a nommée *attraction*, quelle qu'en soit la cause. Tant que la force expansive de la chaleur est moins forte que l'attraction, le corps demeure dans l'état solide; il devient liquide lorsque les deux forces sont en équilibre; il prend l'état aériforme ou de gaz lorsque la force expansive l'emporte. Dans l'état d'équilibre ou de fluidité la moindre augmentation de chaleur suffiroit pour le vaporiser si la pression de l'atmosphère ne s'y opposoit; ce n'est qu'au-dessus de trente degrés du Thermomètre François que l'eau se transforme en fluide aériforme.

Cette substance quelle que soit sa nature, comme elle produit la chaleur, on l'a désignée par le nom de *calorique*. On demandera sans doute si la lumière est une modification du calorique, ou si c'est le calorique qui est une modification de la lumière. M. Lavoisier distingue la lumière du calorique en convenant qu'ils ont des qualités communes, & que dans quelques circonstances ils se combinent à-peu-près de la même manière, & produisent une partie des mêmes effets.

On peut encore demander si la force qui fait tendre les particules des corps les unes vers les autres, & qui est la cause de la dissolution, de la précipitation, de la crystallisation, suit la même loi que la gravitation universelle qui retient les Planètes dans leurs orbites, qui produit la pesanteur & la pression de l'atmosphère; mais les corps particuliers ne nous paroissent pas agir les uns sur les autres comme ceux qui sont à de grandes distances, parce que la terre à cause de sa masse a sur eux une telle action qu'elle empêche l'effet de leur attraction propre. Pourquoi cette même action n'empêche t-elle pas l'adhérence si forte des molécules dans la dissolution? Dirons-nous que dans ce cas la figure des molécules, qu'il n'est plus permis de négliger, augmente tellement leur attraction mutuelle que la force immense de la terre ne peut empêcher les effets de se produire? M. Lavoisier, qui s'est fait une loi rigoureuse de ne présenter que des résultats immédiatement déduits des expériences, s'est abstenu de discuter ces questions, sur lesquelles il nous paroît qu'on ne peut encore rien dire de bien satisfaisant. Mais l'idée si simple sur la formation des fluides élastiques, qui ne sont que des combinaisons de différens corps avec le calorique, le conduit à donner des vues sur la constitution de l'atmosphère, d'où il passe à l'analyse de l'air qui le compose.

Dans la combustion ou la calcination il y a production de chaleur, c'est-à-dire, que le calorique devient libre. Les corps brûlés ou calcinés augmentent de poids. Il y a donc absorption de quelqu'autre substance; & comme il ne peut y avoir de combustion ou de calcination que dans l'air, la substance absorbée sera contenue dans l'atmosphère. On ne peut rien voir de plus conforme aux faits observés que l'explication que donne M. Lavoisier des phénomènes de la combustion & de la calcination, de la décomposition de l'air vital en calorique & en oxigène, de la formation du *précipité per se* & des autres chaux métalliques qu'il appelle *oxides*, *&c.* Tous ces objets ne peuvent ici être qu'indiqués, & nous renvoyons à l'Ouvrage même.

On sait qu'outre l'air vital, qui fait environ un quart de l'atmosphère, il entre encore dans sa composition un autre gaz dont les propriétés très-différentes de celles du gaz oxigène l'ont fait nommer *gaz azotique*, nom qu'on a substitué à celui d'*air phlogistiqué*. Il ne faut pas le confondre avec un autre gaz méphitique connu d'abord sous le nom d'air fixe. Celui-ci est un acide formé

par la combustion du charbon dans le gaz oxigène, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*acide carbonique*. Dans cette opération la partie pure du charbon ou le *carbone* disparoît en entier, & ce qui s'en trouve dissout est plus du tiers du poids du gaz oxigène. Le gaz acide carbonique, l'air inflammable que sa propriété de produire de l'eau en brûlant avec de l'air vital a fait nommer *gaz hydrogène*, & beaucoup d'autre, se rencontrent dans l'atmosphère, mais n'y sont pas nécessairement; au lieu qu'elle est essentiellement composée d'air vital pour un peu plus d'un quart, & de gaz azotique pour à-peu-près les trois quarts.

Médecine-Pratique.

Dissertatio inauguralis Medica de Peripneumonià biliosa, &c., c'est-à-dire, *Dissertation inaugurale de Médecine sur la Péripneumonie bilieuse, par M. Martin Janssen. A Gottingue.*

Cette maladie a été si commune à Paris cette année, suivant ce que nous avons déjà dit des maladies régnantes, que nous croyons devoir ajouter encore un mot sur sa vraie nature. On sait que la Péripneumonie ou Fluxion de poitrine bilieuse a été déjà décrite par Hippocrate, Forestus, Tissot, Morgagni, Sennert, & enfin par Stoll, qui en a donné sur-tout les notions les plus exactes; ainsi nous ne nous arrêterons point sur le diagnostic, les progrès, les causes & le prognostic de ce genre de Péripneumonie. Il suffira de remarquer que M. Janssen dans sa Dissertation a distingué avec ordre & avec précision les indications qu'il faut remplir suivant les divers périodes de la maladie.

Ces indications se réduisent à quatre: 1°. à rendre d'abord mobile & propre à être évacuée la surcharge de l'estomac, & à procurer (1) dans les premiers temps son évacuation par le haut ou par le bas; 2°. à examiner l'état & le degré d'affection du poumon avec d'autant plus de soin, que ce viscère est plus foible; 3°. à avoir un égard particulier aux symptômes les plus graves qui surviennent quelquefois par la constitution de l'individu ou par d'autres circonstances; 4°. après avoir procuré l'evacuation des amas bilieux de l'estomac, il reste à fortifier le corps affoibli par l'usage des remèdes ou le régime qui est propre à cette maladie. M. Janssen expose avec sagacité les moyens de remplir ces quatre indications, en avertissant surtout de bien distinguer si l'affection inflammatoire prédomine sur la surcharge gastrique dès le commencement, ou si elle se developpe seulement durant le cours de la maladie, ou enfin si la Péripneumonie bilieuse n'est qu'une simple fièvre qui paroît sous une forme particulière, sans que le poumon soit affecté d'aucun état inflammatoire.

(1) *Nulli*, dit Stoll, *emeticum propinavi, qui non cum insigni levamine vomuisset. Nat. Med.*

Annonces.

Ryan's Enquiry into the nature, causes and cure of Consumption of the lungs, &c., c'est-à-dire, *Recherches sur la nature, les causes & le traitement de la Consomption ou Phthisie pulmonaire, in 8°. Londres.*

Veut-on avoir une idée de la manière dont on peut faire un Livre de Medecine avec peu d'expérience & avec un jugement peu solide; on n'a qu'à lire l'Ouvrage Anglois de M. Ryan. Nous croyons devoir nous expliquer ainsi, afin qu'il ne vienne point dans la tête de quelque Anglomane de le traduire.

De usu cinnamomi in partu, valdè dubio, c'est-à-dire, *de l'usage peu sûr de la cannelle dans l'Accouchement. Léypsic.*

L'Auteur indique dans cette Dissertation l'abus qu'on fait si souvent des échauffans & des aromatiques pour favoriser l'Accouchement naturel.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulierement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 22.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DIÉTÉTIQUE.

TRAITÉ sur les propriétés & les effets du Sucre, avec le Traité de la petite culture de la Canne à sucre, & une figure représentant la Plante dans toutes ses parties; par M. le Breton, Inspecteur général des Remises des Capitaineries Royales, de l'Académie Royale des Sciences d'Upsal, &c., suivi de l'Extrait d'un Mémoire de M. Barry sur les Fourmis des Cannes à sucre. A Paris, chez Royez, Libraire, quai des Augustins, 1789, un Volume in-12 de 187 pages.

Nous ne devons point dissimuler que cet Ouvrage sur le Sucre paroît dans une circonstance singulière & peu encourageante pour l'Auteur, c'est-à-dire, qu'il va se trouver en concurrence avec un autre Ouvrage sur la même matière qui est sur le point d'être publié, & qui est le fruit d'un travail de plusieurs années passées en Amérique, au lieu que M. le Breton n'a pu que faire en France une foible compilation de ce qu'on connoît depuis long-temps, soit sur la culture de la Canne à sucre, soit sur le rafinage du Sucre suivant des méthodes usitées & susceptibles de réformes qui lui sont inconnues. Nous nous abstiendrons donc ici de toute critique, puisqu'elle se trouvera naturellement dans le compte que nous aurons bientôt à rendre du Livre qui est sur le point de paroître. Nous renverrons d'ailleurs nos Lecteurs à la simple comparaison des deux Ouvrages, en nous bornant ici à rapporter quelques faits relatifs aux usages diététiques du Sucre.

On sait que des Médecins célèbres, entre lesquels on peut compter Willis, Simon Pauli, Jean Ray, &c. ont attribué des qualités nuisibles au Sucre, & qu'ils l'ont regardé comme la principale cause du scorbut & de la phthisie Anglicane. Mais Slare, Médecin de Londres, & de la Société Royale, a réfuté ces opinions dans un Ouvrage Anglois (1), qui contient des observations curieuses & décisives. Il remarque que le scorbut ravageoit les régions septentrionales avant qu'on connut le Sucre, & que d'ailleurs cette maladie attaque plutôt le peuple & les pauvres, qui font peu d'usage du Sucre, que les Grands & les riches. Rien n'est plus facile que d'attribuer faussement à une cause ce qui dépend d'une autre, ou très-souvent du concours de plusieurs. En rendant compte du dernier Ouvrage de M. Stark nous avons rapporté quelques expériences faites par cet habile Médecin, qui sembloient confirmer les qualités scorbutiques du Sucre; mais nous devons faire remarquer que M. Stark dévoré par des chagrins cachés, & miné par une maladie de langueur, n'étoit guère propre à faire sur lui-même des expériences concluantes sur l'usage du Sucre, & que cette substance peut avoir concouru avec d'autres causes à développer en lui le scorbut par une disposition particulière de l'individu; d'ailleurs, une foule de faits positifs ne prouvent-ils pas que l'usage le plus long & le plus excessif de ce sel essentiel n'a été suivi d'aucun inconvénient ou effet nuisible?

M. Brouzet (*Éducation Médicinale des enfans*) prescrit d'assaisonner de Sucre les fruits & les farineux qu'on donne aux enfans, & de rassurer contre les mauvais effets de cet aliment. On a pu voir aussi dans nos

(1) Vindication of sugar. Lond. 1716.

Feuilles de l'année passée une observation detaillée des bons effets de cette même substance dont un enfant avoit fait très-constamment usage pendant la première année de son âge. Le Docteur Ahston, Professeur de Botanique à Édimbourg, regarde comme une erreur l'opinion où l'on est que le Sucre gâte les dents. Ce Médecin en mange beaucoup, & cependant il a les dents très belles. On remarque aussi que les Nègres de la Jamaïque ont les dents très-blanches, quoiqu'ils mangent beaucoup de Sucre. Frédéric Slare assure qu'il n'a entretenu ses dents très-long-temps belles que par (1) des frictions avec du Sucre blanc. Il confirme les bons effets du Sucre par deux observations remarquables, l'une du Duc de Beaufort, qui mourut de la fièvre à soixante-dix ans, & qui avoit mangé tous les jours pendant quarante ans une livre de Sucre. Après sa mort on lui trouva les viscères fort sains, & les dents belles & fermes. L'autre observation concerne M. Malory, ayeul de l'Auteur, qui vécut cent ans avec une santé vigoureuse & constante, & qui avoit fait un si grand usage du Sucre qu'il en mettoit dans tous ses alimens.

C'est sans doute par sa qualité stimulante & anti-septique que le Sucre a été quelquefois très-utile contre l'hydropisie. On en trouve un exemple frappant dans la *Médecine-Pratique de M. le Camus* (tome 2, page 257.) M. Garnier, Médecin du Roi à la Guadeloupe, âgé d'environ cinquante ans, eut une fièvre putride à la suite de laquelle il devint hydropique. Dans cinq ponctions qu'on lui fit on lui tira environ soixante pintes d'eau. Après tant de rechûtes le Malade se regarda comme dans un état désespéré, & n'attendoit plus que la mort lorsqu'il lui prit une envie désordonnée de manger du Sucre. Il se livra à sa passion, ou plutôt à cette impulsion naturelle, de sorte qu'il en mangeoit comme du pain, & que dans l'espace d'un mois il en consomma plus d'un quintal. Les eaux s'écoulèrent peu-à-peu; il guérit radicalement, & je l'ai vu, dit M. le Camus, quelques années après jouissant d'une bonne santé. C'est de lui, ajoute le même Auteur, que je tiens le fait, & il l'a rapporté à plusieurs de mes Confrères; ce qu'il y avoit encore de remarquable c'est que la guérison étant complette son appétit pour le Sucre cessa.

C'est dans le traitement des maladies de poitrine que l'utilité du Sucre est le plus généralement reconnue. Avicenne (1) fur tout en fait le plus grand éloge dans ces cas; il recommande d'en manger chaque jour autant qu'on pourra, & de le mêler même avec du pain: ce n'est qu'à cette dose, dit-il, qu'on peut se flatter de le voir réussir. Près de cette manière le Sucre a guéri plusieurs Phthisiques désespérés. Le Sucre Rosat a été employé sur-tout avec beaucoup de succès. Montanus, Mesué, Valeriola, Forestus disent avoir vu plusieurs Phthisiques gueris par un usage long & abondant de ce Sucre. Rivière rapporte aussi un pareil exemple. Les Sauvages du Canada mêlent quelquefois du Sucre d'érable avec la farine de froment ou de maïs, & en forment une pâte dont ils font des provisions pour leurs longs voyages.

Électricité Médicale.

Observation sur une Goutte sereine guérie par l'Electricité. (The London Med. Journ. 1788.)

Le sujet de cette observation est une fille de dix ans qui avoit été attaquée onze mois avant d'appeler M. Partington d'une douleur violente dans la tempe gauche, suivie bientôt après d'une noirceur remarquable des paupières du même côté, qui s'étendoit jusques vers l'os de la joue. A cela succéda dans peu de jours la chûte de la paupière supérieure sur l'œil, ce qui fut accompagné d'une sensation extraordinaire dans les parties adjacentes, c'est-à-dire, que la Malade croyoit

(1) Nous avons inséré dans nos Feuilles pour l'année 1787 une observation de M. Imbert de Lonnes sur l'utilité du Sucre contre les affections scorbutiques de la bouche. M. le Breton, qui l'a rapportée, n'auroit pas dû omettre de parler de la source où elle avoit été prise. Nous pouvons lui reprocher d'avoir commis deux fois la même omission dans un Ouvrage sur la Botanique.

(1) Avicenne vivoit au commencement du onzième siècle, ce qui indique, comme le prétend Saumaise, que le Sucre est connu depuis plus de huit cent ans des Arabes. Il falloit que le Sucre fût assez commun pour l'ordonner en si grande quantité.

sentit dans ces parties quelque chose qui se mouvoit avec vitesse.

Elle consulta un Chirurgien expérimenté qui lui ordonna des fomentations, & lui conseilla de prendre fréquemment des bains froids. Dans quatre ou cinq semaines les paupières de ce côté reprirent leur état naturel, & elle éprouva bientôt la perte de la vue, l'extérieur de l'œil restant d'ailleurs sans aucune apparence de tache; elle continua quelque temps l'usage du bain froid, & elle persista dans un long usage de médicamens sans en éprouver aucun soulagement. Il s'étoit déjà passé neuf mois sans que la Malade eût recouvré la vision, & comme elle jouissoit d'une bonne santé, & que l'œil droit étoit d'ailleurs en bon état, ses parens se consoloient dans l'espoir que la jeune personne n'éprouveroit pas d'autre malheur. Leur attente fut cependant trompée, car le 7 Novembre elle commença à se plaindre à l'œil sain, d'une douleur & de sensations entièrement semblables à celles que lui avoient fait éprouver autrefois l'œil malade; ses parens alarmés vinrent demander des avis à Londres, & ils conduisirent la jeune personne à M. Pott le 15 Novembre 1788; c'est par les conseils de ce dernier qu'elle fut immédiatement amenée à M. Partington pour être électrisée.

En examinant ses yeux M. Partington ne put appercevoir aucun défaut dans l'un ni dans l'autre, excepté que l'iris gauche restoit sans mouvement en interposant des corps entre elle & la lumière de la fenêtre; mais cette partie de l'œil ne paroissoit pas plus dilatée que dans l'état naturel. La vision de cet œil gauche étoit cependant tellement perdue que la Malade ne pouvoit point distinguer la fenêtre de toute autre partie de la chambre lorsqu'on lui couvroit l'œil droit, qui d'ailleurs ne paroissoit encore affecté d'aucun défaut: on avoit seulement lieu de tout craindre pour la perte de la vue de ce côté là à cause de la douleur & des sensations que la personne commençoit à y éprouver; sa santé étoit d'ailleurs à d'autres égards très-bonne.

M. Partington commença ses opérations en plaçant la Malade sur un isoloir qui communiquoit avec une machine électrique de Nairne, dont le cylindre avoit onze pouces de diamètre. Le premier conducteur communiquoit aussi avec une grande jarre de quatre pieds quarrés de surface, disposée comme on le dit dans la troisième Édition du Traité de M. Cavallo sur l'Électricité, Quand cette jarre étoit complétement chargée, M. Partington soutiroit peu à-peu la matière électrique avec une baguette métallique terminée en une pointe de bois, & promenée près des orbites des yeux; cette opération étoit continuée jusqu'à ce que la jarre ne fût chargée qu'à trois degrés de l'Électromètre de Henly, & alors ce qui restoit de sa charge étoit retiré en étincelles de la tempe gauche & des sourcils. Ce procédé fut répété pendant treize jours une fois chaque jour, & le succès en fut tel que la jeune personne revint à la campagne avec la vue parfaitement rétablie, & entièrement exempte de tout ce qu'elle avoit éprouvé jusqu'alors.

La circonstance qui rend ce cas digne d'attention est la promptitude du rétablissement de la vue; car à la seconde séance, la Malade vit un éclat extraordinaire de lumière dans la chambre; & lorsque M. Partington remuoit son bras devant l'œil affecté, elle en suivoit la direction; elle discerna aussi ce jour-là plusieurs objets dans les rues en s'en revenant à sa maison, & elle éprouva une sensation de lassitude avec de grandes douleurs dans les deux jambes, ce qui fut aussitôt suivi du rétablissement de la vue; le troisième jour elle revint chez M. Partington avec la vue aussi claire qu'elle l'eût jamais eue, & cet heureux évènement ne s'est plus démenti.

ANNONCES.

Caroli-a-Linné, &c. Amœnitates Academicæ, &c., c'est-à-dire, *Aménités Académiques de Linné, Édition seconde qu'on doit aux soins de M. J. C. Schreber, Conseiller-Aulique & premier Médecin du Margrave de Brandebourg, Professeur de Botanique dans l'Université d'Erlang, Tome VI. A Strasbourg, chez Amand Koenig, Libraire, 1789, avec figures en taille-douce. Prix, 6 liv. 10 sols en feuilles.*

Ce Volume offre vingt-quatre Dissertations toujours relatives à l'Histoire Naturelle, à la Botanique ou à la Médecine. On y trouve la description d'une maladie particulière à la Suède sous le nom de *Raphania*. On l'at-

tribue à la graine d'une espèce de Raifort champêtre (*Raphanus, Raphanistrum. L.*) qui entrant en trop grande quantité dans le pain ordinaire le rend très-nuisible.

Flora megapolitanæ prodromus exhibens plantas ducatus megapolitano sucrinensis, &c. Introduction à la Flore du Mecklembourg rangée suivant le système de Linné & de Thunberg, par J. C Trimm. A Léypsic, & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, Libraire. Prix, 3 liv. en feuilles.

M. Trimm donne des descriptions courtes & précises de chaque Plante, en indiquant son lieu natal & ses propriétés en Medecine.

Experiments and Observations to investigate, &c. Expériences & Observations pour rechercher par l'Analyse chimique les propriétés médicinales des Eaux minérales de Spa & d'Aix-la-Chapelle en Allemagne, & des Eaux de la Boue près de Saint-Amand dans la Flandre Françoise; par M. Ash, Docteur en Médecine, & de la Société Royale de Londres, 1788.

M. Ash, après avoir rappelé les principes de la Chimie Pneumatique, rapporte les résultats des Analyses chimiques qu'il a faites des Eaux de Spa prises à différentes sources, & il assigne les doses respectives des substances soit gazeuses, soit solides qu'elles contiennent. Il conste de ses recherches que ces Eaux contiennent suivant diverses proportions le gaz crayeux, de la chaux aérée, de la magnesie aérée, de l'alkali minéral aéré, de la chaux de fer, de la sélénite & de l'alkali végétal. M. Ash expose aussi l'Analyse chimique des Eaux d'Aix la-Chapelle; mais on doit être étonné qu'en parlant du gaz de ces Eaux il ne fasse pas mention du gaz hépatique.

AVIS.

Établissement d'une École-Pratique pour l'éducation des Arbres forestiers, pour les pépinières & la taille des Arbres fruitiers; & pour la culture des Plantes potagères & la conduite des couches dans le fauxbourg de Vaise de la ville de Lyon, confirmé & autorisé par Sa Majesté.

On se plaint dans les Provinces de l'extrême difficulté d'y trouver des Jardiniers instruits, de bons Tailleurs ou Conducteurs d'Arbres. Les riches Propriétaires sont forcés d'en faire venir à grands frais de la Capitale, & souvent malgré leurs dépenses, leur espérance est trompée. L'établissement de l'École de la Pépinière Royale préviendra ces abus, si les Propriétaires choisissent des sujets sûrs avant de les envoyer, & auxquels il ne manque que l'instruction.

Cette École fut ouverte au commencement de 1788. M. l'Abbé Rozier, dans la seule vue de rendre ses connoissances utiles à l'État & à sa Patrie, se chargea de son établissement & de sa direction. Elle est régie sur le même plan que les Écoles Vétérinaires, c'est-à-dire, que chaque Propriétaire & chaque Province ont le droit d'y entretenir un ou plusieurs Élèves qui y sont instruits gratuitement pendant deux années consécutives, & même plus long-temps si on le juge à-propos. Le Jardinier en chef est chargé de nourrir, loger, blanchir, coucher, éclairer & chauffer chaque Élève, moyennant une modique pension annuelle de 150 liv. qui lui est payée en entrant. L'entretien de l'Élève reste aux frais de celui qui l'envoie, & 30 à 36 liv. suffisent pour cet objet.

On ne reçoit aucun Élève au-dessous de l'âge de dix-huit ans, qui ne sait pas lire & ne veut pas se soumettre aux Réglemens de l'École & au travail manuel comme un simple journalier.

L'utilité de cette École & l'affluence des Élèves, même de différentes Nations, pendant l'année 1788, ont déterminé Sa Majesté à confirmer cet Établissement, & à le prendre sous sa protection spéciale, puisqu'il tend si visiblement à l'avantage de ses sujets.

La ville de Lyon doit se glorifier d'avoir été le berceau des deux plus beaux Établissemens-Pratiques en faveur de l'Agriculture, son École Vétérinaire & son École de la Pépinière Royale.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 23.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

ABRÉGÉ des Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres, Ouvrage traduit de l'Anglois, & rédigé par M. Gibelin, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, &c., avec des Planches en taille-douce, huitième Partie, Matière Médicale & Pharmacie; par MM. Wilmet & Boſquillon, Tome premier. A Paris, chez Buiſſon, Libraire, hôtel de Coëtloſquet, rue Hautefeuille, 1789. Prix, 5 liv. broché, 6 liv. relié, & 5 liv. 10 ſols franc de port par la poſte.

CETTE huitième Partie des *Tranſactions* formera deux Volumes Le premier que nous annonçons aujourd'hui traite des généralités de la Matière médicale, des claſſes, des médicamens & des differentes ſubſtances du règne animal & du règne végétal. Le ſecond Volume, qui n'eſt point encore publie, offrira la ſuite du règne vegetal, le règne minéral, les eaux minérales, les médicamens composés & l'électricité médicale. On a eu ſoin de n'employer dans le règne végetal que les articles qui traitent des Plantes purement nouvelles pour la Médecine. Tout ce qui concerne les vegetaux conſidérés ſous d'autres rapports ſe trouvera dans la partie *Agriculture, Botanique & Economie*. On ſait que les *Tranſactions Philoſophiques* forment un Recueil des plus curieux & des plus riches qui exiſte, & on ne peut que rendre juſtice aux ſoins & à l'exactitude avec leſquels divers Coopérateurs travaillent à la rédaction françoiſe de cet Ouvrage. Les avantages qu'en retire le Public ſont d'autant plus marqués qu'on peut faire l'acquiſition de diverſes parties ſeparées & indépendantes les unes des autres.

Les articles du préſent Volume ſont ſi multiplies & ſi dignes d'attention qu'on eſt embarraſſé du choix. Il ſuffira d'en donner quelques exemples. Nous ne devons point omettre d'abord un article ſur les effets remarquables des véſicatoires qui diminuent la viteſſe du pouls dans la toux accompagnée d'embarras aux poumons & de fièvre, puiſqu'on eſt ordinairement dans la perſuaſion qu'ils opèrent un effet contraire, & que c'eſt par cette raiſon que pluſieurs habiles Médecins n'en font point uſage dans les maladies fébriles & inflammatoires, à moins que leur violence ne ſoit abattue & le pouls conſidérablement diminué. C'eſt le Docteur Robert Whytt qui a combattu en 1758 ce préjugé par les obſervations les plus détaillées & les plus déciſives. Comme les véſicatoires ſont ſi univerſellement employés en Médecine, nous croyons devoir inſiſter ſur une de ces obſervations.

Une veuve d'environ cinquante ans fut ſaiſie d'une toux conſidérable accompagnée d'oppreſſion à l'eſtomac & à la poitrine, & d'une douleur peu aiguë au côté droit; elle avoit le pouls fréquent & la peau brûlante. On lui tira un peu de ſang, qui étoit viſqueux, & on lui preſcrivit les atténuans & les expectorans. Le mal n'ayant point cédé à ces remèdes M. Whytt fut appelé vers le dixième jour de la maladie. Alors le pouls battoit quatre-vingt-ſeize à cent fois par minutes; mais il n'étoit pas plus plein que dans l'état naturel. La ſaignée fut répétée le lendemain, & les ſymptômes n'ayant point diminué M. Whytt ordonna qu'on appliquât le ſoir les véſicatoires ſur la partie dou-

loureuse du côté droit. Le matin suivant, après la levée des vésicatoires, la douleur de côté étoit disparue, &, le pouls ne battoit que quatre-vingt-huit fois par minute. Deux jours après il étoit réduit à soixante-dix-huit; cependant lorsque la partie où l'emplâtre avoit été appliqué, fut desséchée le pouls recommença à battre environ quatre-vingt-dix fois par minute, ce qui dura pendant quatre ou cinq jours. M. Whytt ordonna alors l'application d'un large vésicatoire entre les épaules. Lorsqu'on l'eut ôté, le pouls ne battit plus qu'au-dessous de quatre-vingt-dix fois par minute; il tomba le jour suivant à soixante-seize, & le lendemain à soixante-douze. La toux & les autres symptômes qui avoient été soulagés par le premier vésicatoire furent entièrement guéris par le second.

On trouve dans le même Volume plusieurs articles consacrés à l'énumération des Plantes & des Drogues soit de la Guinée, soit des Indes orientales, & à l'exposition de leurs vertus en Médecine. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir donné la description du *volvulus absynthites* (le nom Indien signifie *donnant la vie*), on ajoute que le suc ou la décoction des sarmens de cette Plante se donnent à l'intérieur contre les venins & contre les fièvres, sur-tout les tierces; le goût des feuilles ainsi que des sarmens est plus amer que l'absynthe. On dit que cette Plante guérit la lèpre & la maladie vénérienne, & l'on en fait des lotions, des fomentations & des bains de vapeur pour dissiper les restes de tumeur & cicatriser les ulcères sordides vénériens. On recommande beaucoup la racine pour rappeler l'appétit, ainsi que pour arrêter la diarrhée & le vomissement. Le suc sert pour févrer les enfans; les sarmens broyés guérissent les ulcères. Quelques personnes font une huile polychreste avec cette Plante.

Les effets singuliers de musc dans les maladies convulsives ont aussi donné lieu à un article intéressant de ce Volume. L'Auteur des observations relatives à cet objet remarque avec raison que la plupart des Auteurs des Pharmacopées (1) paroissent trop réservés dans l'usage du musc, & qu'ils ne le prescrivent qu'à des quantités très-petites, comme à un demi grain, à un grain; mais que les Chinois, qui connoissent mieux que nous la nature & l'usage de cette excellente drogue, l'ordonnent en beaucoup plus grande quantité, comme au dixième d'une once. C'est d'après cela que dans la poudre dont il est fait mention par le Docteur James à la fin de son Traité sur la morsure des chiens enragés, & que l'on dit avoir été apportée de la Chine, la quantité de musc pour chaque dose est de seize grains, & l'on ordonne d'en prendre deux doses à deux heures de distance. Cette recette, dit le Docteur Wilmot, a été donnée de ma propre connoissance à plusieurs personnes avec beaucoup de succès. Dans deux particulièrement on remarquoit tous les fâcheux symptômes de la rage : une humeur ichoreuse qui sortoit de la plaie, une douleur extrême dans cette partie, de fréquentes convulsions, des soubresauts dans les tendons, de très-grandes anxiétés, l'insomnie. Après la seconde dose de cette poudre chacun de ces Malades tomba dans un sommeil tranquille, & éprouva une sueur universelle modérée, état qui dura près de quarante-huit heures, excepté le temps de prendre quelque rafraîchissement; ils se trouvèrent alors dispos & parfaitement guéris.

M. Wilmot rapporte aussi des exemples de hoquets convulsifs guéris par le musc. Nous nous contenterons de rappeler une observation qui lui avoit été communiquée par le Docteur Mackensie. Une jeune Dame extrêmement affoiblie par une fièvre lente avoit un hoquet convulsif si fréquent qu'il revenoit à chaque inspiration. Ce Médecin lui ordonna un bol composé de six grains de musc: au moment qu'elle l'avala elle poussa des cris si violens qu'elle alarma toute la maison. A ces cris succéda un accès de rire, après lequel elle devint calme & s'eudormit. Le hoquet disparut dès qu'elle eut pris le bol; il recommença quelques semaines après, la Malade s'étant exposée au froid; mais le même remède le guérit encore entièrement.

PHYSIOLOGIE.

A quelle période de l'âge les filles dans nos climats sont elles proprement nubiles? (Question qui nous a été proposée par un

(1) Il faut en excepter Lewis dans sa Matière Médicale.

Anonyme au sujet d'une fille de seize ans qu'on recherche en mariage.)

Réponse. On ne demande point à quel âge une jeune personne est propre à concevoir, puisque tout le monde sait que ce temps commence avec la puberté : il s'agit de déterminer à quelle époque de la vie elle est assez formée pour devenir mère sans nuire à sa propre constitution ni à celle des enfans qui en doivent naître. Sous ce point de vue c'est une question de Médecine très-importante à résoudre.

On indique ordinairement la quatorzième année comme l'époque de la puberté, quoiqu'elle puisse être avancée ou retardée d'une ou de deux années suivant des circonstances particulières. Le changement remarquable qui s'opère alors dans toute l'habitude du corps a été décrit par divers Auteurs; mais le travail de la Nature est quelquefois plus pénible, & il survient des maux de tête, des douleurs aux reins, aux lombes, aux aînes, des tiraillemens dans les membres : les jeunes personnes deviennent plus sujettes à des saignemens de nez, à des maux de l'arrière-bouche, aux affections cathartales, aux fièvres de printemps & d'automne, aux pâles couleurs, aux palpitations, aux douleurs dans les articulations, aux migraines. Ces légères indispositions que nécessite l'accroissement du corps peuvent se renouveller à divers intervalles durant tout (1) le cours de l'adolescence, dont la dix-huitième année de l'âge est ordinairement le terme pour le sexe (2). Lorsque l'accroissement est fini, & que le corps a atteint la hauteur dont il est susceptible, il lui reste à se développer dans toutes ses dimensions, à acquérir de justes proportions dans les formes des membres & du tronc, c'est-à-dire, à se mouler & à se fortifier. Ce n'est donc en général que vers la vingt-unième année que la jeune fille a obtenu tout le complément de l'existence, & que la Nature l'appelle proprement à la propagation de l'espèce.

On imagine à peine la répugnance extrême qu'ont pour les mariages précoces les gens de la campagne, & leur attention à ne point anticiper sur la vingt-deuxième année pour les filles. Lycurgue, dont les loix avoient pour but de donner à Sparte des mères bien constituées & des enfans sains & robustes, avoit proscrit ce que les Latins ont appelé depuis *immaturitas sponsarum*. Il falloit que le jeune époux choisît, pour me servir de l'expression d'Amiot, de *grandes filles vigoureuses & déjà mûres pour porter des enfans*. Que prétendent donc nos loix qui déclarent valides les mariages contractés à l'âge de douze ans pour les filles & à celui de quatorze ans pour les garçons ? Ce sont peut être des dispositions sages relativement aux effets civils; mais elles donnent une liberté dangereuse de multiplier à volonté des unions légitimes prématurées, source féconde de la dégénération de l'espèce dans les Villes, & d'un grand nombre de maux moraux & physiques.

Quelle diversion ne doivent point éprouver les forces de la vie employées au développement de l'individu, lorsqu'il faut aussi soutenir les incommodités de la grosse, le travail de l'enfantement & les fatigues de l'allaitement maternel ? Souvent même aux imperfections que cause sur les viscères un âge trop tendre, il se joint des compressions habituelles qui sacrifient la vie & la santé aux vains avantages d'une taille élégante, & qui finissent par ôter à la Nature toutes ses ressources. On en trouve des exemples effrayans dans le Journal de Medecine (Novembre 1785); mais pour ne parler ici que des affections que contractent les femmes mariées avant l'âge de maturité il suffit de rapporter un cas particulier pris de l'Ouvrage de M. Lorry sur la mélancolie. Une jeune personne délicate, & dont l'apparition des menstrues à quatorze ans avoit été très-laborieuse, n'étant point encore dans un âge mûr, épousa un Militaire; dont l'absence quelque temps après lui causa beaucoup d'inquiétude; au retour de son époux la mobilité du systême musculaire fut encore augmentée par deux couches successives survenues dans un âge trop tendre, comme le dit M. Lorry. Son irritabilité devint si extrême que le moindre bruit suffisoit pour la faire tomber en convulsion; le

(1) Il arrive sans doute quelquefois que les filles prennent un accroissement subit à l'époque de la puberté; mais le plus souvent aussi elles continuent à croître beaucoup après la première apparition des règles.

(2) Cette époque est plus retardée pour les garçons, dont l'adolescence ne finit guère qu'à la vingt-unième année.

mal s'aigrit encore au point qu'elle ne pouvoit plus prendre des alimens sans éprouver les mêmes accidens d une manière effrayante. Elle mourut bientôt après d'une phthisie spasmodique. Les affections nerveuses ont rarement sans doute une terminaison aussi promptement funeste ; mais elles n'en sont pas moins une seconde source de maladies, & sur-tout d'accouchemens malheureux.

ANNONCES.

Traité des principales & des plus fréquentes maladies externes & internes à l'usage des jeunes Docteurs en Médecine, des Chirurgiens-Médecins & des Praticiens qui suppléent au défaut des Médecins gradués, ainsi qu'à celui des Personnes éclairées qui par des motifs de bienfaisance exercent la Médecine dans les campagnes ; par M. J. F. Herrenschwand, Docteur en Médecine, Associé étranger de la Société Royale de Médecine de Paris, &c., 1788, *in-4°. Berne.*

Exposition sommaire des muscles du corps humain suivant la classification & la nomenclature méthodique adoptées au Cours public d'anatomie de Dijon, par M. Chaussier, Professeur d'Anatomie des États de Bourgogne, Pensionnaire de l'Académie des Sciences de Dijon, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie, Correspondant de la Société Royale de Médecine, Membre des Académies & Sociétés Royales des Sciences de Nismes, &c. A Dijon, chez l'Auteur, 1789, *in-8°. de* 120 *pages.*

Flora Russica seu stirpium Imperii Russici per Europam & Asiam indigenarum descriptiones & icones jussu & auspiciis Catharinæ II Augustæ. Edidit. P. S. Pallas, Tom. I. Petropoli e Typographia Imperiali. fol. max.
Nous ferons connoître plus particulièrement cet Ouvrage.

J. Ph. Vogler Pharmaca selecta observationibus clinicis comprobata denuo edita & aucta. Wetzlar, 1788.

Dissertatio Inauguralis Medica de noxa & abusu clysmatum. Auct. C. F. Scheffer. Wittenbergæ, 1788.

Cette Dissertation sur l'effet nuisible & l'abus des clystères mérite d'être lue par les personnes qui se sont une malheureuse habitude de ce remède.

AVIS.

Le sieur Oudet, Expert au Collège Royal de Chirurgie, donne avis qu'il a inventé de nouveaux Bandages dont le méchanisme très-simple & très-solide leur donne une élasticité & une flexibilité infiniment plus parfaite que celle de tous ceux qui ont été inventés jusqu'à présent, ainsi que le reconnoissent les attestations qu'ont accordé, pour assurer les avantages de cette découverte, l'Académie Royale de Chirurgie & la Société Royale de Médecine. Ces Bandages ont, outre plusieurs autres commodités, celle de pouvoir être placés par le Malade lui-même ; il peut les allonger & les raccourcir par le moyen d'une clef avec laquelle on peut fixe une longueur à volonté. Par le moyen du même méchanisme on peut maintenir la pelote dans toutes sortes de situations avantage unique & particulier à ces Bandages. Ils sont également propres aux deux sexes, à tous les âges & à toute espèce de Descentes ; le sieur Oudet prévient encore le Public qu'il fabrique des Corsets & des Bottines méchaniques pour prévenir ou pour redresser la mauvaise conformation du corps & des jambes des enfans, ainsi que pour effacer celle des personnes plus âgées. On trouve également chez lui des Pessaires, Suspensoires, & généralement toute espèce de Bandages relatifs à son Art, a perfectionné le méchanisme de plusieurs d'entre-eux : il ose se flatter que l'utilité de ses différentes découvertes dans ce genre se confirmera de plus en plus à mesure que l'usage en deviendra plus général.

Le sieur Oudet demeure rue Saint André-des-Arts, au coin de celle des Fossés Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *l.* 12 *s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 24.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

TRAITÉ sur les Asphyxies, ou Mémoire sur la question suivante proposée en 1784 par l'Académie Impériale & Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bruxelles : Quels sont les moyens que la Médecine & la Police pourroient employer pour prévenir les erreurs dangereuses des enterremens précipités ? *Ouvrage qui a concouru pour le Prix de l'année 1786, suivi d'un autre Mémoire couronné sur la même question dans l'année 1787, par P. J. B. Prévinaire, Médecin de Bruxelles, Membre Honoraire de la Société d'Émulation établie à Liége, 1788. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, Volume in-4°. de 294 pages. Prix, 9 liv. broché.*

ON fait quelle terreur salutaire inspira vers le milieu de ce siècle un Écrit du célèbre Winslow sur l'insuffisance des épreuves de la Chirurgie pour se procurer des signes certains d'une mort douteuse ; la conclusion que ce grand Anatomiste tira de ses recherches sur cet objet fut que le *commencement de la putréfaction étoit le seul signe infaillible de la mort réelle.* M. Bruhier, de l'Académie d'Angers, ajouta d'autres exemples de morts apparentes à ceux qu'avoient publiés M. Winslow, & il n'admit, comme lui, d'autre signe infaillible de la mort que la putréfaction, sans examiner si ce principe ne devenoit pas quelquefois, par la nature des circonstances, susceptible de quelque restriction. On imagine aisément les alarmes que devoient exciter de pareils Écrits, dont les principes sont si éloignés de nos usages ; aussi M. Louis entreprit-il de dissiper les craintes du Public sur les dangers des inhumations trop précipitées, & il donna pour premier signe d'une mort réelle *la roideur* & *l'inflexibilité des membres*, & pour second signe *l'affaissement* & la *mollesse des yeux*, en exposant d'ailleurs quelques exceptions à cette assertion générale.

M. Prévinaire concilie avec avantage ces différentes opinions par la distinction suivante: Lorsque la mort a été précédée de l'agonie & de tous ses avant-coureurs, tels que les anxiétés, le froid des extrémités, l'affoiblissement des organes de la vue & de l'ouïe, les mouvemens convulsifs des lèvres, &c., lorsqu'enfin dans l'agonie le Malade a paru avoir le nez affilé, les tempes affaissées, les yeux creux & enfoncés, la face livide & cadavéreuse ; alors l'inflexibilité des membres & la mollesse des yeux combinés avec tous les signes antérieurs peuvent être regardés comme des signes infaillibles de la mort ; mais dans tous les cas où il n'y a point eu de maladie déclarée ni d'agonie, ce qui arrive toujours dans les morts subites, il n'y a de signe infaillible de la mort que la putréfaction, c'est-à-dire, une espèce de gangrène humide, qui est le premier degré de la dissolution du corps.

On voit par une foule d'exemples combien il importe de ne point se décourager dans les secours qu'on donne aux Asphixiés. « Il me souvient, dit Vanswieten, d'avoir été un jour appelé précipitamment chez une femme grosse d'environ quatre mois, qu'un violent accès de colère accompagné d'évacuations soudaines & excessives avoit jetée dans le dernier épuisement, puis dans les convulsions, enfin dans une syncope si bien caractérisée qu'à mon arrivée tout le monde la jugeoit

morte. Les frictions faites aux extrémités avec des linges chauffés, les remèdes spiritueux & stimulans avec lesquels je tâchai d'irriter l'organe de l'odorat, & que j'appliquai même sur la langue avec toute la précaution possible, aucun de ces moyens ne sembla me promettre le moindre succès pendant plus d'un quart-d'heure: les amis de la Dame paroissoient indignés de ce que je tourmentois ce pauvre cadavre: je continuai néanmoins, & au bout de quelques minutes j'apperçus un foible mouvement dans les carotides; la Malade ouvrit les paupières, poussa un soupir, & revint à elle-même. Les bons alimens & les alexipharmaques rétablirent en peu de temps ses forces & sa santé. »

On trouve dans l'Ouvrage de M. Prévinaire des réflexions & des autorités favorables aux Auteurs qui ont soutenu l'usage de la saignée dans l'Asphyxie L'Histoire de la Médecine, dit-il, nous fournit plus de deux cent exemples d'Asphyxiés rappelés à la vie par la saignée: en Hollande même cette pratique paroît être observée pour les noyés, puisque, suivant des détails publiés pour les années 1778 & 1779, on a compté que sur quatre-vingt-cinq noyés tous rappelés à la vie il y en avoit eu soixante-huit qui avoit été saignés; mais il y a sur-tout des cas où la saignée est visiblement indiquée. Le sieur Vanes, Bourgeois de Bruxelles, tomba dans une syncope effrayante causée par un emportement de colère & durant un état d'ivresse. M. Prévinaire appelé pour lui donner du secours le trouva sans respiration, sans mouvement & sans connoissance, les yeux saillans & enflammés, le visage rubicond & gonflé, les dents serrées & tout le corps dans un état spasmodique. On pratiqua trois saignées très-copieuses à quelques heures de distance l'une de l'autre: l'aspersion de l'eau froide jetée à plusieurs reprises sur le visage & l'insuflation dans les poumons, & puis les sédatifs suivis d'un purgatif & d'un régime doux achevèrent la guérison dans trois jours.

M. Prévinaire expose dans son Ouvrage les différentes espèces d'Asphyxie suivant les causes qui les ont produites, & il fait preuve de beaucoup d'érudition & d'un zèle ardent pour l'humanité; son Mémoire est d'ailleurs écrit avec correction & avec élégance. On pourroit même lui reprocher d'avoir pris trop souvent le ton d'un Orateur, car il ne faut jamais oublier que quand on écrit sur la Médecine, comme sur toute autre branche des Sciences Naturelles, on doit sévèrement s'interdire tout ornement superflu. Il n'est pas moins vrai que son Mémoire (1) contient une foule de faits intéressans & présentés avec ordre, & qu'il mérite d'être accueilli du Public, quoiqu'on ait déjà beaucoup écrit sur cette matière.

Histoire Naturelle.

Observations sur l'Histoire Naturelle de l'Oiseau appelé Coucou *ou* Cocu. (Philosoph. Transactions of the Royal Society of London, for the year, 1788, Part. II.)

On doit s'étonner que tout ce qui regarde les habitudes d'un Oiseau aussi singulier & aussi généralement répandu, ait été décrit jusqu'ici d'une manière peu exacte par les Naturalistes. M. Jenner paroît l'avoir observé avec soin, & tout ce qu'il en dit dans les Transactions Philosophiques est très-piquant, & digne d'être connu. Nous nous bornerons ici à un simple Extrait.

Dans le Comté de Glocester en Angleterre, où M. Jenner a fait ses observations, le Coucou ne commence guère à paroître que vers le milieu d'Avril; mais les premiers œufs que cet Observateur pouvoit se procurer chaque année ne venoient qu'après la mi-Mai: c'est depuis cette époque jusqu'au milieu de l'été que la femelle choisit pour pondre ses œufs les nids de certains oiseaux, comme ceux de la linotte, du pinçon, de l'alouette, de la bergeronète, &c. Cette femelle y dépose ordinairement son œuf quand il n'y en a encore qu'un ou deux de pondus par celle qui est propriétaire du nid: comme l'œuf du Coucou sans être plus volumineux est plus pesant que ceux qui sont propres à la

(1) Nous ne nous arrêterons point ici aux moyens généraux qu'on emploie pour ranimer la vitalité des Asphyxiés, comme les odeurs fortes, l'insuflation des poumons, les frictions, les clystères irritans ou autres secours appropriés aux différentes espèces d'Asphyxie, puisqu'on a déjà tant écrit sur ces objets. M. Prévinaire propose d'instituer en divers lieux des Inspecteurs de santé chargés de ces soins.

femelle qui couve, il arrive probablement que celle-ci lui donne une attention particulière, & néglige de bien couvrir les siens. Le mauvais traitement augmente encore de la part du jeune Coucou lorsqu'il est éclos; car à peine a-t-il acquis un volume disproportionné à celui de ses compagnons qu'il les pousse fort poliment hors de leur propre nid: c'est ce que M. Jenner a souvent vu se passer sous ses yeux.

Lorsque deux Coucous viennent à déposer chacun un œuf dans le même nid, ce qui est une circonstance peu ordinaire, après que les petits sont éclos, & qu'ils ont pris de l'accroissement, le Coucou le plus foible est chassé du nid par le plus fort. Si cependant après que le petit Coucou est éclos la femelle à qui appartient le nid, vient encore à y déposer d'autres œufs, il paroît, d'après une observation de M. Jenner, qu'il ne craint plus pour le domaine qu'il a usurpé, & qu'il a au contraire un retour de reconnoissance, puisqu'il les couve. On a voulu expliquer pourquoi le Coucou ne construit point de nid qui lui soit propre, & qu'il va pondre dans celui des autres oiseaux: ce n'est point, comme l'ont prétendu quelques Auteurs, que le Coucou par la nature de son organisation soit incapable de couver ses œufs; car M. White dans son Histoire Naturelle de Selborne a fait voir par la dissection que c'étoit une opinion erronée, & M. Jenner en fournit les preuves les plus frappantes; ce dernier donne une autre explication plus plausible de cette espèce d'usurpation; il remarque que cet oiseau, qui émigre en hiver dans des climats plus chauds, & qui revient au printemps, est trop pressé pour remplir ce devoir préliminaire, d'autant plus qu'il auroit des couvées répétées à faire; il paroît en effet que durant tout son séjour dans nos climats il ne fait que déposer ses œufs, en sorte qu'il n'a point assez de temps pour les faire éclorre. On voit encore long-temps de jeunes Coucous après que les vieux se sont retirés. Durant leur accroissement ils vivent d'insectes; mais après cette époque leur nourriture est très-variée.

Diététique.

Observations sur les Maladies que contractent les Russes par leur régime. (Extrait des Essais de Minéralogie, &c., par M. Macquart) (1).

M. Macquart, chargé par le Gouvernement de faire des recherches de Minéralogie en Russie, & parvenu par des circonstances très-favorables à réunir tant à Pètersbourg qu'à Moscow la suite la plus riche & la plus nombreuse des pièces qui ont appartenu aux mines les plus curieuses de la Sybérie, a étudié aussi avec un esprit observateur la manière de vivre des Russes, leur genre de nourriture & le caractère des maladies qui règnent dans ces froides contrées. Nous n'insisterons dans ce moment que sur ces derniers objets.

Le terrein des environs de Moscow est peu fertile en bled, parce qu'il est extrêmement sablonneux; cependant on y sème des bleds d'hiver & d'été; le seigle passe l'hivet sous la neige; l'avoine & l'orge sont semés vers le commencement de Mai, & recueillis sur la fin d'Août; on tire des terres qui sont peu éloignées de Moscow une grande quantité de plantes potagères, comme des oignons, des navets, des choux, des concombres, des asperges & des melons d'eau, dont quelques-uns pèsent jusqu'à trente livres & plus; mais à l'égard des arbres fruitiers, comme les cerisiers, les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les pruniers, les groseillers, on ne parvient à leur faire porter des fruits que dans des serres chaudes qui sont là très-multipliées & très-bien entendues. Le gibier y est fort abondant; les coqs de bruyère n'y coûtent que 8 à 10 sols; rien de plus commun que les perdrix, les oies, les canards sauvages & la bonne volaille. Les moutons y sont très-bons, ainsi que les bœufs, qu'on fait venir en grande partie de l'Ukraine; mais on doit observer que ces animaux ne sont que pour la cuisine des gens aisés, car la

(1) *Essais ou Recueil de Mémoires sur plusieurs points de Minéralogie, avec la description des pièces déposées chez le Roi, la figure & l'analyse chimique de celles qui sont les plus intéressantes, & la Topographie de Moscow, après un voyage fait au Nord par ordre du Gouvernement, par M. Macquart, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société Royale de Médecine, &c. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 1789, un Volume* in-8°. *Prix, 6 liv. broché, & 7 liv. relié.*

nourriture ordinaire du peuple Moscovite se tire du gruau, des navets, des choux, des concombres frais & confits au sel avec un peu de vinaigre, de poisson salé & une sorte de bouillie qu'on nomme *kissel*. Leurs boissons sont à-peu-près les mêmes dans toutes les classes de la société; elles sont rafraîchissantes, anti-septiques & nourrissantes.

Le froid commence à Moscow vers la mi-Novembre, & le Thermomètre de Réaumur a coutume alors d'indiquer huit, douze & quelquefois même vingt cinq & trente degrés au-dessous du terme de la glace; les maladies aiguës de la poitrine commencent à se manifester à cette époque; mais les pleurésies & les péripneumonies fausses, les séreuses & les bilieuses sont beaucoup plus générales que celles qui ont un caractère inflammatoire; en sorte que les Médecins, trop amis de la saignée, y sont souvent malheureux, pendant que ceux qui recourent aux évacuans & à l'application des vésicatoires sur les parties douloureuses ont des succès marqués. Les Moscovites de la classe aisée livrés constamment dans des appartemens très-chauds à une vie inactive & au jeu, ont coutume d'ailleurs de charger leur estomac d'une nourriture très-variée, très-pesante & de haut goût, & ils forcent la digestion par des liqueurs d'une violence extrême qu'ils prennent avant le repas; car quand on arrive dans la bonne compagnie avant le dîner on vous présente ce qu'on nomme *le shale*, c'est-à-dire, un verre d'eau-de-vie de Dantzic, avec des radis, du beurre, de la viande ou du poisson fumé; ensuite on va se mettre à table: les Russes en général ne mangent presque pas de pain, ce qui fournit cependant la nourriture la plus douce & la plus tempérée. Faut-il donc s'étonner que leurs maladies prennent en général un caractère séreux, bilieux & putride?

ANNONCES,

Cours Elémentaire de Matière Médicale, suivi d'un Précis de l'Art de Formuler, Ouvrage posthume de M. Desbois de Rochefort, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de l'Hôpital de la Charité, Censeur Royal, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, 1789, deux Volumes in-8°. Prix, 11 liv. reliés.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Dissertatio Medica de Febribus, quasdam super iis animadversiones complectens. Autore G. R. Kittson Hiberno. Edimbourg, 1788.

Dissertation sur les avantages des nouvelles Dents & Rateliers artificiels incorruptibles & sans odeur, inventés par M. de Chémant, Maître en Chirurgie & Dentiste, approuvés par la Faculté & par la Société Royale de Médecine de Paris, &c., Brochure de 24 pages in-8°. A Londres, & se trouve à Paris, chez l'Auteur, au Palais Royal, vis-à-vis la rue Vivienne, numéros 92 & 94.

« Les Dents & Rateliers du sieur de Chémant, disent à la fin de leur Rapport les Commissaires de la Faculté, n'ont aucun des inconvéniens de ceux faits avec les os; ils ont l'avantage d'imiter parfaitement la forme de chaque espèce de Dents, d'en figurer les interva les sans laisser de vuide, de représenter les gencives & de s'adapter exactement sur le bord alvéolaire sans incommoder les Malades. En conséquence, ajoutent-ils, nous pensons que la Faculté doit admettre la découverte du sieur de Chémant comme une invention qui fait beaucoup d'honneur à son Auteur, & qui doit être très-utile à ceux qui auront besoin des secours de son nouvel Art. »

The Natural History and Antiquités, &c., c'est-à-dire, Histoire Naturelle & Antiquités de Selborne dans le Comté de Southampton, par M. White. Londres.

Ce petit Ouvrage contient plusieurs curiosités d'Histoire Naturelle, propres à Selborne.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 25.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MATIÈRE MÉDICALE.

COURS *Elémentaire de Matière Médicale, suivi d'un Précis de l'Art de Formuler, Ouvrage posthume de M. Desbois de Rochefort, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de l'Hôpital de la Charité, Censeur Royal, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie, 1789; deux Volumes in-8°. Prix, 11 liv. reliés.*

JE n'ai jamais ouvert un Livre de Matière Médicale, disoit un jour un Médecin, sans me rappeler à l'instant un passage de Montesquieu au sujet des Livres de Médecine. « Ces monumens de la fragilité de la Nature & de la puissance de l'Art qui font trembler, dit-il, quand ils traitent des maladies les plus légères, tant ils nous rendent la mort présente, mais qui nous mettent dans une sécurité entière quand ils parlent de la vertu des remèdes, comme si nous étions devenus immortels. » Cette idée d'un de nos Philosophes modernes devient d'une vérité plus frappante lorsqu'on jette, avec M. Desbois, un regard sur les trois règnes de la Nature, & qu'on ne voit presque pas de principes élémentaires, de minéraux ou de parties de végétaux qui ne semblent destinés à combattre les maux dont l'espèce humaine est assiégée. Ce que nous en disons n'est point pour diminuer en rien le mérite de l'Ouvrage du Médecin très-distingué qui en a été l'Auteur, mais c'est pour indiquer qu'il faut allier à l'étude de la Matière Médicale la connoissance profonde de l'histoire des maladies & des moyens naturels de guérir pour ne point s'endormir dans une trompeuse sécurité.

Un Traité de Matière Médicale vraiment utile aux Médecins, dit l'Éditeur, ne pouvoit être fait que par un homme qui après avoir donné quelques années à l'étude de la théorie & à l'enseignement de cette partie de la Médecine auroit ensuite fait l'application de ses propres connoissances à la cure des maladies, & on sait que M. Desbois de Rochefort a été dans ce cas; quand il s'agit, ajoute le même Éditeur, des vertus des médicamens, de la manière la plus avantageuse de les employer, de leur dose, des cas dans lesquels ils conviennent, des circonstances qui les contre-indiquent, de l'abus même qui résulte de leur action continuée, lors même qu'ils paroissent le plus indiqués, c'est alors que l'Auteur en développe sagement toutes les qualités, & qu'il se transporte avec son Lecteur au lit des Malades pour l'éclairer du flambeau de l'observation. Son nouveau Traité offre encore un autre avantage, c'est de traiter en détail des maladies particulières aux Artisans qui employent ou qui manient certaines substances dont les émanations sont dangereuses & délétères, & de donner les procédés curatifs des accidens qu'elles occasionnent.

Pour que le Lecteur puisse juger par lui-même de la méthode de M. Desbois, nous allons exposer ce qu'il dit du syrop de Belet que M. Bouvart avoit singulièrement mis en vogue à Paris, & dont la composition est en général peu connue.

« Le nitre mercuriel qui entre dans ce syrop est un caustique des plus puissans, aussi faut-il l'éloigner de l'usage intérieur; cependant dulcifié il a fait le secret de beaucoup de Charlatans, & a été employé par les Médecins à la dose de deux, trois grains

etendus dans une pinte d'eau; mais il est très-corrosif. L'eau dans laquelle on dissout le nitre mercuriel est nommé *eau mercurielle*. La Chirurgie l'emploie comme un bon caustique contre les chancres, les verrues vérolitiques, les ulcères fanieux, &c. Un Capucin avoit recommandé cette eau dans les maladies vénériennes à l'intérieur, d'où elle avoit pris le nom de *remède du Capucin* & *aussi celui du remède du Duc d'Antin*. Il en faisoit prendre une cuillerée par jour dans une boisson mucilagineuse. Cette eau a beaucoup guéri de maladies vénériennes; mais elle a fait aussi beaucoup de victimes, produisant des inflammations du bas-ventre, des affections de poitrine, des phthisies pulmonaires. On en a rappelé l'usage de nos jours sous le nom de *syrop de Belet*, qui se prépare de la manière suivante: on prend du nitre mercuriel, on le fait digérer long-temps dans l'esprit-de-vin, on l'étend ensuite et mélange dans l'eau, qu'on édulcore avec un syrop quelconque. La liqueur a une odeur agréable éthérée, & le syrop qu'on y ajoute la rend moins corrosive. »

M. Belet & Bouvard ont beaucoup accrédité ce syrop dans les maladies de la peau, les écrouelles, les érésipelles, les dartres anciennes. Il est vrai qu'il guérit souvent les maladies principales, mais il amène souvent la maigreur, le dessèchement, les affections de poitrine, des coliques & quelquefois la mort, ce qu'on a vu dans les hôpitaux (1) de Marine, où il a été fort employé. On en prend une cuillerée étendue dans une boisson mucilagineuse; mais il doit être employé avec la plus grande précaution, & seulement chez les tempéramens gras, pituiteux, points irritables, & à dose très-ménagée. »

Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps sur l'Ouvrage de M. Desbois de Rochefort, quoiqu'il puisse donner lieu à beaucoup de remarques critiques relativement à la Chimie, & nous finirons par dire avec M. Bosquillon, qui en a été le Censeur, que ce Traité est rempli d'observations intéressantes qui ne peuvent qu'en rendre l'impression très-utile au Public: on trouve à la tête du premier Volume un Éloge de l'Auteur écrit avec élégance, & lu à la Séance publique de la Faculté de Médecine de Paris le 22 Novembre 1787 par M. Corvisart, Docteur-Régent de la même Faculté. Il paroît que c'est ce dernier qui a veillé à l'Édition du nouveau Traité de Matière Médicale.

(1) Il paroît que M. Desbois exagère un peu les effets pernicieux du syrop de Belet, qui peuvent être attribués à un usage peu prudent de ce remède. On peut voir un Recueil anonyme d'observations sur cet objet, dont plusieurs sont de M. Bouvart; ces faits de pratique ont d'autant plus de poids qu'on sait combien M. Bouvart étoit peu favorable aux Charlatans. *Note du Rédacteur.*

MEDICO-CHIRURGIE.

Remarques préliminaires relatives à l'observation suivante.

M. Arnaud, Docteur en Médecine, & Maître en Chirurgie à Moulins, nous avoit adressé il y a cinq ans (*voyez le Numéro 31 de la Gazette de Santé, année 1784*) un Mémoire à consulter au sujet d'une jeune Demoiselle qui à l'âge de dix ans, & sans aucune cause manifeste, avoit été tourmentée par la vermine qui s'engendre ordinairement dans la partie chevelue de la tête des enfans; on y avoit remédié à l'aide d'une pommade mercurielle; mais six mois après cette même vermine se reproduisit avec des croûtes dans cette partie, des douleurs aux genoux, des maux de tête insupportables, & elle fut suivie bientôt après d'une fièvre double tierce qui aboutit à une fièvre continue dont on peut voir la marche & le traitement dans le Numéro de nos Feuilles cité ci-dessus. Après la guérison de cette fièvre il survint un appétit insatiable que M. Arnaud attribua à la présence des vers dans les intestins, & qui le fit recourir à des bols d'*aquila alba* sans obtenir cependant qu'un effet simplement évacuant. Des retours successifs de la fièvre & d'une grande quantité de galles & de poux à la tête engagèrent M. Arnaud à faire insérer dans la Gazette de Santé de l'année 1784 le Mémoire à consulter dont nous avons parlé, & pour lequel M. Fourcroy donna une réponse qui fut insérée dans le Numero 31 de la même année.

Voici maintenant les suites de cette maladie & sa guérison.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé sur la

guérison d'une maladie pédiculaire compliquée de la Plique Polonoise, par M. Arnaud, Docteur en Médecine, Maître en Chirurgie, & Correspondant de la Société Royale de Médecine, à Moulins.

Il est temps enfin, Messieurs, que je m'acquitte envers vous des engagemens que j'avois contractés depuis quelque temps, & que je fasse mes remerciemens à M. Fourrot pour la réponse qu'il a bien voulu me faire relativement au Mémoire à consulter qui fut inséré dans vos feuilles de l'année 1784.

Après avoir exposé l'état de Mademoiselle D... dans mon Mémoire à consulter, mon projet étoit d'attendre quelques réponses avant que de me livrer à un traitement; mais la maladie faisoit des progrès rapides; il y avoit à craindre pour les jours de Mademoiselle D.... Les douleurs de tête devinrent insupportables, avec une insomnie continuelle; la vermine & les galles se multiplioient à vue d'œil, ce qui me détermina à faire couper les cheveux. Après cette opération il se passa un phénomène singulier; le cuir chevelu plus exposé à l'action de l'air se boursouffla considérablement, & paroissoit criblé d'une infinité de petits trous par où l'on voyoit sortir les poux; les cheveux grossissoient du double, & étoient si sensibles qu'au plus léger attouchement (étant très-courts) Mademoiselle D.... tomboit en syncope; ils rendoient une sérosité roussâtre comme dans la Plique Polonoise; des lassitudes habituelles étoient telles que Mademoiselle D.... ne pouvoit marcher qu'avec peine.

J'observerai encore une chose digne d'une sérieuse attention. Mademoiselle D.... tient beaucoup du tempérament de Madame sa mère, qui est d'une bonne constitution quoique délicate; les différentes maladies qu'elle a éprouvées, soit légères ou graves, ont été pour la guérison, plutôt l'ouvrage de la Nature que de l'Art; tous les remèdes, soit évacuans, soit altérans, ne produisent point d'effets sensibles; les lavemens, les bains n'apportent aucun changement; les affections de l'ame donnent à la peau une teinte plus ou moins jaune ou terne, suivant la secousse que les nerfs éprouvent en général; il n'y a que la citronelle dont Mademoiselle D.... fait usage avec quelqu'espèce de succès dans les différentes indispositions qu'elle éprouve, sans pouvoir assurer comment ce remède agit: elle dit seulement qu'il la remet dans son assiette ordinaire; des constitutions semblables ne demandent-elles point de la part du Médecin une attention particulière?

Dans cette alternative cruelle, & pressé vivement par le père & la mère, j'aurois bien désiré quelques réponses à mon Mémoire; c'étoit au commencement de Décembre, il fallut prendre un parti; j'avois vu que dans plusieurs maladies de la tête l'application du *moxa* (après beaucoup de remèdes employés sans succès) m'avoit réussi; d'ailleurs je ne voyois pas beaucoup de remèdes énergiques à employer; en conséquence je le proposai: après quelque opposition l'on y souscrivit. Je plaçai plusieurs cylindres de coton sur la tête, ce qui procura le même jour un mieux sensible; la suppuration qui en résulta pendant l'espace d'un mois fit cesser tous les accidens; les cheveux devinrent capillaires & très-doux; la peau s'affaissa, de manière qu'au premier du mois de Janvier Mademoiselle D.... se crut entièrement guérie. A cette époque M. Fourrot, Médecin de Complette, à qui je réitère mes remerciemens, fit une réponse savante à mon Mémoire. J'aurois désiré qu'elle me fût parvenue plus tôt pour la mettre en pratique, & lui en apprendre le succès.

Mademoiselle D.... étoit parvenue à la fin de Février jouissant d'une assez bonne santé, se promettant, ainsi que moi, les plus heureuses espérances, lorsqu'il lui survint au commencement de Mars une douleur de tête insupportable; il lui sembloit avoir un cercle qui la pressoit de toute part, qui prenoit précisément au dessous du lieu où j'avois appliqué les cylindres de coton. L'examen fait, j'y trouvai un léger boursoufflement avec douleur à la plus légère pression. Je crus devoir attribuer cet accident au resserrement ou au boursoufflement du cuir chevelu ou du péricrane (observation que j'ai faite sur plusieurs sujets, & que l'on prend très souvent pour un engorgement des vaisseaux du cerveau), & je pensai qu'une incision cruciale le détruiroit, tant par l'éloignement & la séparation de ses parties que par la solution de continuité qui en résulteroit; en effet l'incision faite du cuir chevelu & du péricrane, donna lieu à une effusion de sang assez considérable qui dura une heure envi-

roit, & se termina par un épanchement de sérosité qui continua deux jours. Les plaies ne suppurèrent pas malgré tous les moyens que j'employai ; elles se cicatrisèrent de suite ; mais les résultats n'en furent pas moins heureux ; car depuis cette époque Mademoiselle D... a joui d'une très-bonne santé, quoique très-pléthorique ; le développement de son tempérament a anticipé de deux ans sur celui de Mademoiselle sa sœur, qui, quoique de dix-huit mois plus âgée, & d'une bonne santé, n'est devenue nubile que long-temps après notre généreuse Malade. Pareille chose m'est arrivée à l'égard de la fille d'un Coutelier à qui l'application de cinq cylindres de coton à différentes reprises ont donné une extension surprenante à l'habitude du corps ; il en a été de même d'une petite paralytique : l'une & l'autre ont été parfaitement guéries.

D'après cela je pense qu'on ne devroit pas hésiter de se servir de ce moyen dans le cas de ces douleurs de tête opiniâtres qui ont résisté à tous les remèdes en général, parce qu'il est reconnu qu'il vaut mieux tenter un remède incertain que d'abandonner le Malade à son malheureux sort ; d'ailleurs je puis assurer que sur plus de quarante sujets je l'ai toujours pratiqué avec le plus grand succès. Que l'on consulte à ce sujet les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, premier Volume, page 210, & l'on y voit avec quelle promptitude ces sortes de plaies se cicatrisent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Arnaud.

A Moulins, ce 30 Mai 1789.

ANNONCES.

Flora Rossica seu stirpium imperii Rossici per Europam & Asiam indigenarum descriptiones & icones jussu & auspiciis Catharinæ II Augustæ. Edidit P. S. Pallas, Tom. I. Petropoli è Typographiâ Imperiali.

Les Plantes qui feront décrites dans cet Ouvrage, dont on ne publie aujourd'hui que le premier Tome, sont celles de la plus grande partie de l'Hémisphère du Nord, c'est-à-dire, de la Russie d'Europe, de la grande & de la petite Tartarie, du Caucase & de toute l'étendue de la Sybérie, en y comprenant les Isles qui sont au voisinage du Kamschatka. A juger de l'Ouvrage entier par ce qui vient d'en être publié on ne peut que le regarder comme un magnifique monument de la libéralité de l'Impératrice de Russie, & de son amour pour les Sciences.

M. Pallas, dont le nom est si célèbre parmi les Naturalistes, y décrit les différentes espèces de végétaux, de manière cependant qu'il n'en donne des descriptions complètes que lorsque ces espèces sont nouvelles, ou qu'elles ont subi des changemens remarquables par l'influence du climat ou de leurs stations particulières. Il profite des découvertes des Voyageurs qui l'ont précédé ; mais celles qu'il a faites durant ses voyages sont très-nombreuses. Les usages domestiques des végétaux sont trop liés avec les coutumes des différens Peuples pour être omis dans l'Ouvrage de M. Pallas ; il insiste au contraire beaucoup sur cet objet. Six cent Planches sont destinées à représenter toutes les nouveautés, & dans le Volume qui vient de paroître on en trouve cinquante qui sont exécutées avec le plus grand soin & la plus grande élégance.

De Veneni animalium rabidorum naturâ ejusque medelâ, Dissertatio Medica, auctore F. A. Brevel, in-4°. Lipsiæ.

Dissertatio Medica inauguralis de Melancoliâ ex mente, auctore Gasparo Landis, in-8°. Goettingæ, 1788.

L'Auteur décrit dans cette Dissertation la Mélancolie qui vient des causes morales : tous les lieux sans doute peuvent fournir des observations intéressantes sur cet objet ; mais si on n'a long-temps habité quelque Capitale, il est bien difficile de voir cette maladie sous les formes variées dont elle est susceptible.

De morbis gastricis Phthisin mentientibus, Dissertatio Medica, auctore G. W. Eichhorn. Goettingæ, 1788.

Combien de fois n'a-t-on pas pris pour une Phthisie Pulmonaire toute autre maladie dont le bas-ventre étoit le foyer ?

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 26.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MALADIES CONTAGIEUSES.

Sur le danger que l'on court en touchant & sur-tout en ouvrant des Bestiaux morts subitement soit du charbon, soit sans cause apparente.

Avant d'exposer une Observation qui vient de nous être communiquée sur cet objet, nous rappelerons qu'il existe plusieurs exemples de maladies très-dangereuses contractées en touchant des Bestiaux morts subitement. On fit part à l'Académie des Sciences en 1774 qu'en Bretagne un particulier nommé Jean Gandin après avoir écorché un de ses bœufs, dont la maladie n'avoit duré qu'un quart-d'heure, fut vivement attaqué d'une fièvre maligne & putride, avec des taches violettes & gangreneuses dans différentes parties du corps, & que sans les prompts secours qui lui furent administrés par un Chirurgien du lieu il y auroit succombé. Un autre particulier fut attaqué dans le même endroit d'un charbon pour avoir soufflé conjointement avec un Boucher de ses voisins une vache morte subitement. Les Élèves Vétérinaires ont fourni plusieurs exemples de pareils malheurs. N'a t-on pas vu dans l'épizootie qui régna à la Guadeloupe en 1774 que les Nègres qui avoient introduit leurs mains dans le rectum des Bestiaux infectés, ou qui avoient fait l'ouverture de leurs cadavres, ou même mangé de leur viande, avoient été attaqués d'angoisses, d'engourdissemens, & étoient morts bientôt après avoir les intestins gangrenés.

Malgré les réglemens & la défense qu'a fait la Police pour qu'on ne tue point aux environs de Paris des animaux infectés, & pour qu'on n'introduise point furtivement leur viande, la cupidité & la crainte d'une perte font quelquefois tout braver; mais aussi ceux qui se livrent à cet indigne trafic en sont le plus souvent les victimes. Nous allons en donner un exemple qui vient de nous être communiqué.

Observation sur une fièvre maligne qui a été contractée par un Boucher & une femme pour avoir tué un bœuf mort du charbon; par M. Larrey, Chirurgien des Vaisseaux du Roi.

Le 13 Mai de cette année un bœuf qu'on conduisoit à Paris fut frappé du charbon à Montrouge : le nommé...., Boucher de Paris, s'empressa de le faire tuer pour éviter la perte de la viande. Un de ses garçons, âgé de vingt-sept ans, qui exécuta ses ordres, fut aussitôt après frappé d'un charbon qui avoit son siége à la joue gauche sur l'angle de la mâchoire: il se manifesta d'abord par une légère pustule noirâtre qui ne fixa point l'attention du Malade, parce qu'elle n'étoit d'abord accompagnée d'aucun accident; mais deux jours après la douleur augmenta, avec chaleur, inflammation & engorgement de toutes les parties de la gorge & de la face. Alors le Malade se détermina à envoyer chercher un Maître en Chirurgie, qui lui fit appliquer des cataplasmes émolliens, lui fit prendre des lavemens, des tisannes adoucissantes, & le saigna deux fois au bras: il lui fit faire aussi des pédiluves; mais le mal empira, & fit des progrès si rapides que le Malade mourut le 21 du même mois ayant une partie de la face toute gangrenée.

Deux autres aides furent aussi attaqués du

pustules à la face; mais elles ne firent point des progrès, & furent guéries en peu de jours par la seule application que je leur fis de la pierre à cautère le 24 du même mois; mais la maladie dont fut attaquée la femme du Boucher pour avoir dépecé la viande de ce même bœuf fut bien plus grave.

Cette femme, qui est âgée de vingt-huit ans & d'un tempérament flegmatique, fut attaquée d'un charbon qui avoit son siége à la partie moyenne & inférieure de la face du côté gauche. Cette maladie ayant suivi la même marche que celle du nommé..., dont nous venons de parler, le même Chirurgien employa à peu-près le même traitement. Le 22 les accidens furent si graves que le Chirurgien se détermina à appeler en consultation deux Médecins, qui décidèrent qu'il n'y avoit plus de ressource, & qu'il falloit seulement tenter l'émétique qu'elle prit le même jour; ils avoient aussi prescrit pour le soir une saignée du pied; mais la Malade à cause de la prostration des forces n'étant pas capable de la supporter ni le soir ni le lendemain matin, le Chirurgien décida qu'il n'y avoit plus rien à faire qu'à lui administrer les Sacremens.

Une personne dont j'avois guéri la mère d'un ulcère variqueux se trouvant alors chez la Malade conseilla qu'on me fit appeler. Je m'y rendis le 23 du même mois à deux heures de l'après midi, & je trouvai la Malade dans un danger très-imminent: toute la tête étoit extrêmement tuméfiée. La tumeur étoit très-considérable, avec tension, douleurs lancinantes & un point gangreneux au centre. La circonférence étoit d'un rouge violet, avec engorgement dans toutes les parties voisines, comme au cou, au sein & à la poitrine, avec extinction de la voix, difficulté de la respitation & de la déglutition; la bouche étoit toujours béante: il se déclaroit des nausées & des vomissemens, & le hoquet de loin en loin. Le pouls étoit petit & entrecoupé, & la prostration des forces étoit extrême. Tous les symptômes en un mot annonçoient une mort prochaine.

Ayant donc bien reconnu la nature du mal, & m'étant instruit de tout ce qui s'étoit passé j'employai tout de suite les anti-septiques & les cordiaux; je lui fis prendre d'abord une forte potion alexitère & cordiale, & pour boisson une tisanne acidulée nitreuse. Des cataplasmes aromatiques furent appliqués sur la tumeur après avoir fait mettre de l'onguent stirax sur le point gangreneux. Je fis parfumer la chambre avec les vapeurs de baies de genièvre & le vinaigre; mais je vis en même temps que les scarifications sur la tumeur avec l'application des caustiques étoit nécessaire, & comme je n'ai pas droit d'exercer la Chirurgie à Paris, je fis appeler M. Boyer, Chirurgien gagnant Maîtrise à l'hôpital de la Charité. Celui-ci ayant examiné la tumeur fut aussi d'avis que je fisse des scarifications profondes, & que même j'eus soin d'emporter toute la portion gangreuée. J'appliquai ensuite un plumaceau de stirax sur les incisions, & par-dessus le cataplasme dont j'ai dejà parlé. Il prescrivit aussi un bol de camphre & de nitre, & une décoction de quinquina & des plantes amères; on continua l'usage de la potion cordiale & de l'eau acidulée dont j'ai déjà parlé.

Le 24 les accidens furent moindres; le dégorgement commença à se faire; mais comme il étoit important de faire fixer l'humeur dans cette partie, j'appliquai, d'après l'avis de M. Boyer, des caustiques mous & fluides dans les incisions, ce qui nous procura de grandes escarres: les pansemens, qui furent les mêmes, étoient renouvelés trois fois le jour. On persista dans l'usage des mêmes remèdes appliqués extérieurement & pris intérieurement. Ce traitement a été ainsi continué jusqu'au 29 dudit mois. La Malade étoit alors hors de danger, & en voie d'une prompte guérison s'il ne fût survenu une autre tumeur qui, quoique critique, lui procuroit par sa situation à la partie inférieure du col & supérieure de la poitrine de la difficulté de respirer & de la gêne dans la déglutition.

Pour mieux fixer dans cet endroit l'humeur maligne j'y appliquai la pierre à cautère, ce qui fut suivi d'un dégorgement sensible; alors la Malade fut de mieux en mieux, & commença à reprendre une partie de ses forces. Je continuai ce même traitement plus ou moins varié suivant les circonstances jusqu'au 10 du mois de Juin, où l'escarre de la plaie supérieure se détacha. Cette chûte a été suivie d'une large ouverture qui pénétroit dans sa bouche. J'ai supprimé dès-lors ses onguents, & je n'ai employé que la charpie sèche; mais par l'affaissement des lèvres de la plaie cette ouverture a diminué insensible-

ment, au point qu'elle est presque oblitérée aujourd'hui 15 Juin ; l'autre est prête à se détacher ; de sorte que d'après toutes les bonnes apparences cet ulcère, qui est en voie de guérison, se cicatrisera en peu de temps, même sans fistule.

Chimie.

Traité Elémentaire de Chimie présenté dans un ordre nouveau & d'après les découvertes modernes, avec figures, par M. Lavoisier, de l'Académie Royale des Sciences, &c., 1789, 2 Vol. in-12. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

Second Extrait.

L'analyse de l'air de l'atmosphère nous a fait connoître l'oxigène & l'azote (1) ; l'analyse de l'eau nous a fait connoître l'hydrogène : l'oxigène & l'hydrogène joints au carbonne constituent les végétaux, dont un assez grand nombre contient encore l'azote, & ce sont ceux qui passent le plus facilement à la putréfaction. L'oxigène & l'hydrogène ont une grande tendance à s'unir au calorique & à se convertir en gaz ; il n'en est pas de même du carbonne, qui est beaucoup plus fixe. D'ailleurs à la température habituelle dans laquelle nous vivons l'oxigène tend avec un degré de force à-peu-près égale à s'unir avec l'hydrogène & avec le carbonne ; il a au contraire plus d'affinité avec le carbonne à une chaleur beaucoup supérieure à celle de l'eau bouillante ; à ce degré l'oxigène doit donc quitter l'hydrogène & s'unir au carbonne pour former de l'acide carbonique. Ainsi les végétaux ne contiennent ni huile, ni eau, ni acide carbonique ; mais ils contiennent les élémens de toutes ces substances. Si la température excède peu celle de l'eau bouillante une partie de l'hydrogène s'unit à l'oxigène pour former de l'eau qui passe dans la distillation ; l'autre partie de l'hydrogène & une portion de carbonne se réunissent & forment de l'huile volatile ; une autre portion de carbonne devient libre, & reste dans la cornue. Si la chaleur excède beaucoup celle de l'eau bouillante il ne se forme plus ni eau ni huile, ou s'il s'en est formé au commencement de l'opération elles se décomposent ; l'oxigène s'unit au carbonne pour former de l'acide carbonique, tandis que l'hydrogène devenu libre s'échappe sous la forme de gaz en s'unissant au calorique.

Dans la fermentation *vineuse*, il se dégage de l'acide carbonique ; la substance sucrée se change en une liqueur vineuse, dont on retire par la distillation une liqueur inflammable connue sous le nom d'esprit-de-vin, ou mieux sous celui d'alkool. Or comment arrive-t-il qu'un corps doux se transforme en deux substances si différentes, l'une combustible, l'autre incombustible ? Ce corps susceptible de fermentation est composé d'hydrogène, de carbone & d'une portion d'oxigène qui en fait un oxide. Ces trois principes y sont dans un état d'équilibre que la moindre force, un changement dans la température peut rompre. Alors une partie de l'oxide s'oxigène aux dépens de l'autre pour former de l'acide carbonique ; de cette autre désoxigénée résulte la substance combustible nommée alkool.

On n'avoit donné d'abord le nom d'oxide qu'aux chaux métalliques. On a depuis étendu cette dénomination à toute substance qui a éprouvé un premier degré d'oxigénation. Le soufre devenu mou par un commencement de combustion est nommé oxide de soufre. Un second degré d'oxigénation constitue les acides terminés en *eux* ; un troisième les acides terminés en *ique* ; un quatrième les substances oxigénées, tel que l'acide muriatique oxigéné. (Voyez les Numeros 45 & 46 de la Gazette de Santé 1788). Ainsi dans la fermentation vineuse il étoit nécessaire que l'équilibre entre les trois principes fût rompu pour qu'une portion du carbonne s'emparât de la quantité d'oxigène propre à le faire passer à l'état d'acide carbonique.

La fermentation *putride* diffère de la précédente en ce que la totalité de l'hydrogène se dissipe sous la forme de gaz hydrogène. En même-temps l'oxigène & le carbonne se réunissant au calorique s'échappent sous la forme de gaz acide carbonique ; & si la quantité d'eau nécessaire à la putréfaction n'a pas manqué, il ne reste après l'opération que la terre du végétal mêlée d'un peu de carbonne & de fer. L'azote favorise merveilleu-

(1) Dans l'Extrait précédent, Numéro 21, *lisez* gaz azote *au lieu de* gaz azotique.

fement la putréfaction, & c'est pour la hâter qu'on mélange avec les végétaux des matières animales. Dans ce mélange consiste presque toute la science des amendemens & des fumiers. En outre l'azote en se combinant avec l'hydrogène forme l'alkali volatil ou l'ammoniac.

La troisième espèce de fermentation qui produit le vinaigre est nommée *acéteuse*. Elle n'est autre chose que l'acidification du vin à l'air libre par l'absorption de l'oxigène. Le vin igre ou l'acide aceteux est composé d'hydrogène & de carbonne combinés ensemble, & portés à l'état d'acide par l'oxigène. Nous nous sommes un peu étendu sur la théorie de la fermentation de M. Lavoisier. Elle est si neuve & si vraie que nous n'avons pu résister au plaisir de la faire connoître à ceux de nos Lecteurs qui n'ont point son excellent Ouvrage entre les mains. Aussi nous ne ferons qu'indiquer les deux Chapitres par lesquels il termine cette première Partie, & qui traitent de la formation des sels neutres & des différentes bases qui entrent dans leur composition.

On trouve d'abord dans la seconde Partie dix tableaux, des substances simples, des radicaux ou bases oxidables & acidifiables, des combinaisons de l'oxigène avec les substances simples, des combinaisons des radicaux composes avec l'oxigène, des combinaisons de l'azote, de l'hydrogène, du soufre, du phosphore, du carbonne avec les substances simples. Viennent ensuite d'autres tableaux des acides & de leurs combinaisons. Ces tableaux sont accompagnés d'observations faites avec beaucoup de precision & de clarté.

La troisième Partie contient la description des appareils & des operations manuelles de la Chimie. Ce Traité Élémentaire, par la méthode qui y règne, doit contribuer à répandre encore davantage la nouvelle doctrine qui est la seule vraie, puisqu'elle est la seule qui puisse être confirmée par l'expérience & le calcul.

A V I S.

Le sieur Ragondet, Marchand Parfumeur, a annoncé il y a trois ans une Farine de Marron de son invention ; il a l'honneur de prévenir le Public qu'il continue avec succès à fabriquer & distribuer cette Farine ; elle se conserve & s'emploie agréablement tant pour les potages, les entremets, les biscuits, que les glaces, &c.

Le sieur Ragondet continue aussi à faire de la Pâte à la Reine avec des Pommes-de-terre, cette Pâte, qu'il ne vend que 24 sols la livre, non compris le port, a été annoncée dans la Feuille du 19 Janvier 1788, à son domicile, Palais Royal, n°. 137 ; mais pour s'en procurer, il faut s'adresser actuellement à sa nouvelle demeure, rue de Cléry, n°. 62.

ANNONCES.

Dispensatorium Fuldense, &c., par M. Schlereth, Docteur en Philosophie & en Médecine. A Fulde.

Il règne beaucoup de méthode dans cette espèce de Manuel de Pharmacie, qui est divisé en trois parties, dont la première contient les médicamens simples : on y trouve en général des procédés bien entendus & conformes aux principes d'une saine Chimie.

Ce que M. Schlereth appelle *Elixir fœtidum* est un excellent anti-spasmodique dont on peut faire usage à l'intérieur & à l'extérieur : en voici la Formule. Prenez *Castoreum* de Russie demi-once, *Assa fœtida* deux gros, Opium demi-gros, Sel volatil de corne de cerf un gros, Esprit-de-vin rectifié quatre onces ; mêlez le tout, & faites-le digérer dans un vaisseau bien clos ; filtrez ensuite la liqueur à travers un linge.

Dissertatio Medica inauguralis de ictero. Auct. P. James. Edimbourg.

Dissertatio Medica inauguralis quædam de Scorbuto colligens. Auct. H. Luxmoore.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 27.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

MÉMOIRE à consulter sur la Maladie de Marie-Anne Semanin, soignée à l'hôpital de Strasbourg, par M. Laurent, Docteur en Médecine de la même Ville, &c., 1789, in-8°. de 34 pages.

IL paroît que la Maladie dont il s'agit ici a donné lieu à une grande contestation à Strasbourg, puisqu'on s'en rapporte définitivement au Public pour juger quelle est sa nature. M. Laurent & plusieurs autres Chirurgiens majors très-instruits ont regardé cette Maladie comme vénérienne, tandis que leurs adversaires n'ont cru y voir qu'un arthritis pur & simple. Exposons donc un léger sommaire des symptômes qui la caractérisent, & qui forment un tableau déplorable & rare.

La Malade répand une odeur infecte, a le teint plombé & d'une nuance hideuse à voir. Il s'élève une pustule croûte se de la grosseur d'une noix sur les paupières de l'œil droit, qui larmoie presque continuellement, & dont les points lacrymaux fument une matière jaunâtre assez épaisse: même pustule croûteuse à la racine de l'aile gauche du nez. Les derniers jours d'Avril il lui est survenu sur le front une élévation de la grosseur d'un œuf de pigeon, de couleur purpurine, dont la pointe au bout de cinq à six jours s'est entr'ouverte d'elle-même pour laisser échapper un peu de matière visqueuse: cette matière s'est desséchée, & commençoit à dégénérer en croûte sur ce sommet applati, dont la base douloureuse est cernée par un rebord dur qui annonce que l'os est souffrant. En même-temps la peau qui recouvre l'os de la pommette s'est enflammée; l'inflammation s'est propagée jusques sur le zigoma, avec une douleur assez vive, mais du reste sans fluctuation ni apparence de gerçure.

Il lui découle du nez une matière virulente infecte, signe non équivoque d'un ozène dans les cornets inférieurs ou dans les sinus ethmoïdaux. L'arrière-bouche offre un gonflement blafard de tous les organes qu'elle renferme. La luette, les amydales, le voile du palais, ses piliers, rien n'en est exempt. Les parties de la génération exsudent habituellement une humeur jaunâtre: la Malade a sur chaque cuisse trois ou quatre pustules croûteuses, telles que celles de la face, mais d'un volume plus considérable: il n'y a que le doigt annulaire de la main droite qui paroisse légèrement gonflé dans l'articulation de la première avec la seconde phalange; mais la Malade ressent des douleurs ostéocopes on ne peut plus vives, au point qu'au plus léger contact de ses extrémités inférieures elle jette les hauts cris. Ces douleurs sont occasionnées par des stases & des élévations qui distendent le périoste en différens points. La malléole gauche est aussi très douloureuse. Ajoutons que le toucher n'irrite pas seulement ces douleurs, mais que les approches de la nuit les augmentent au point que la Malade en perd le sommeil, & que pour s'en procurer un peu elle est obligée de se découvrir & de s'exposer à l'air frais, afin d'en modérer la violence.

Mêmes douleurs dans les extrémités supérieures. Sur la main gauche on apperçoit quelques nodus qui gênent tant soit peu les mouvemens de l'extenseur du pouce. Une fièvre lente est réunie à tous ces maux, & a jeté cette malheureuse dans un tel marasme que c'est un vrai squelette déjà recouvert

sur-tout depuis le bassin jusqu'à la plante des pieds d'une poussière sale que des sueurs visqueuses attachent à la peau, & qui en fait un spectacle hideux de malpropreté & de misère.

Sans vouloir prévenir le jugement du Public sur le caractère vénérien de cette maladie, nous croyons que ce simple précis ne doit laisser aucun doute.

DIÉTÉTIQUE.

Considérations Diététiques sur les Salades (acetaria). C. Linnæi Amœnitates Academicæ, &c., Volume IV. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1788.

Les Aménités Académiques de Linné sont regardées avec juste titre comme un Recueil des plus précieux de Dissertations sur divers objets d'Histoire Naturelle, de Diététique & de Matière Médicale, & on ne sauroit trop faire connoître la nouvelle Édition qu'on en publie. Nous devons remarquer qu'en ne considérant ici Linné que comme Médecin il a fait une vraie révolution dans l'Art de guérir, qu'il a fait connoître une foule d'usages économiques des Plantes, & qu'il a sur-tout répandu les idées les plus saines de Diététique & de Matière Médicale dans l'Ouvrage dont nous parlons, qu'enfin il a plus contribué que personne à faire proscrire de la Médecine les formules compliquées ou vainement consacrées par l'usage, & à introduire de plus en plus l'emploi des remèdes simples & puisés au sein de la Nature; mais ce qui montre encore sa supériorité même en Médecine, c'est que par tout il indique comme moyens de conserver (1) ou de recouvrer la santé les végétaux même qui nous plaisent au goût, & qui nous servent d'alimens. Nous nous bornerons aujourd'hui à donner seulement l'Extrait de l'article relatif aux Salades.

On trouve au commencement de cet article des considérations judicieuses sur la plus ou moins grande proportion de nourriture végétale ou animale dont usent les divers Peuples du Midi ou du Nord, & après avoir fait des remarques sur l'usage qu'on a fait en Médecine des sucs des Plantes pour combattre les maladies chroniques les plus rebelles, l'Auteur passe aux propriétés alimentaires des Plantes oléracées qu'on mange cuites ou dans un état de crudité. Quand elles sont cuites elles sont plus propres à nourrir; mais quand on les mange fraîches, sur-tout dans la saison actuelle, elles sont plus agréables au goût & à l'estomac; leurs sucs portés d'ailleurs dans la masse du sang sont de puissans fondans, des tempérans & des anti-septiques propres à s'opposer à la dégénération des humeurs.

Les Plantes oléracées crues sont insipides par elles-mêmes, & ont besoin d'être assaisonnées avec l'huile, le sel, le vinaigre, ce qui fait que ce genre d'aliment est nommé *acetarium*. Il importe d'abord de bien connoître quelles sont ces Plantes pour qu'elles ne puissent point nuire. On doit les cueillir quand elles sont encore tendres; il faut encore que par leur nature propre elles soient succulentes, & qu'elles ne soient point hérissées de poils pour ne point affecter désagréablement le palais. Le vinaigre qu'on y mêle à titre d'assaisonnement a un autre avantage, sur-tout dans la saison actuelle; il est propre à corriger l'alkalescence des viandes dont on se nourrit, à favoriser sur-tout la digestion des substances grasses & à réveiller l'appétit; mais comme cet acide est quelquefois trop vif, & qu'il pourroit irriter le canal intestinal des personnes sur-tout délicates, on émousse son activité en y ajoutant de l'huile ou une autre substance douce. Il est utile pour opérer ce mélange de se servir d'un intermède qui puisse servir à l'union de l'huile & du vinaigre, & rien n'est plus propre pour cela qu'un ou plusieurs jaunes d'œufs durcis qu'on triture d'abord avec l'huile & du sel marin; on verse le vinaigre peu-à-peu durant cette trituration. Le sel marin qui semble avoir donné l'origine au nom François *Salade* a aussi ses avantages; il favorise la sécrétion de la salive, & rend plus diurétiques les sucs des Plantes. On fait aussi qu'on emploie quelquefois des Plantes aromatiques, telles que l'estragon, le cerfeuil, les fleurs de capucine, &c. à titre d'assaisonnement des Plantes oléracées.

Les végétaux qui peuvent être employés

(1) On connoît le préjugé de certains Médecins qui pensent que les remèdes pour être efficaces doivent être très-désagréables au goût. Une pareille opinion fait voir seulement qu'on est peu au courant des connoissances d'Histoire Naturelle.

en salade sont en grand nombre, sur-tout si on veut y faire entrer ceux qui peuvent servir à cet usage dans d'autres climats. On sait que parmi nous la principale de ces Plantes est la laitue, que Galien a appelé l'*Herbe des anciens Sages*. Un grand usage de cette Plante seroit très propre à remédier à une maladie très-commune dans les grandes Villes, à l'hypochondriasie; il paroît que ce fut la base du traitement qu'employa autrefois Antonius Musa pour guérir Auguste, ce qui lui mérita les honneurs d'une statue qui lui fut érigée en public. Galien rapporte qu'à mesure qu'il avançoit en âge il ne pouvoit se procurer durant la nuit un sommeil tranquille qu'en mangeant tous les soirs une laitue à son souper.

MEDICO-PHYSIQUE.

Ludovici Francisi Maincourt, Doctoris Medici andegavensis Dissertatio Medico-Physica de sanguineis lymphaticisque male po lypis dictis concretionibus in corde & in vasis per vitam, &c. existentibus. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1789, in 8°. de 52 pages. Prix, 1 liv. 4 sols.

La question des concrétions polypeuses a été entr'autres savamment discutée par Hoffman, qui a traité ce sujet en Médecin (1), & par Morgagni, qui l'a traité en Anatomiste (2). Ce dernier sur-tout semble se renfermer dans une espèce de scepticisme sur la préexistence de ces concrétions avant la mort. M. Maincourt a crû devoir reprendre cet objet de recherches, & il remarque qu'il faut distinguer les concrétions sanguines & lymphatiques, que les unes & les autres peuvent exister avant la mort, quoique plusieurs se forment après la mort, & même très-peu de temps après. Les observations qu'il rapporte des concrétions polypeuses formées quelquefois avant la mort semblent entièrement décisives.

En 1786 M. Maincourt assista à l'ouverture du corps d'une maniaque qui étoit d'une maigreur extrême, & qui avoit passé tout l'hiver exposée aux rigueurs de la saison. Le ventricule droit du cœur étoit très-dilaté, & son centre étoit occupé par une concrétion sanguine: toutes les parois de cette cavité étoient recouvertes d'un corps dur, noirâtre & épais de trois ou quatre lignes. En réfléchissant sur la solidité, l'adhésion, l'épaisseur, la couleur & la structure de cette concrétion on ne pouvoit nier qu'elle ne fût très-ancienne.

Dans un autre cas M. Maincourt a trouvé le ventricule droit du cœur vuide, ou du moins ne contenant qu'une concrétion lymphatique rougeâtre, fibreuse, solide, élastique & fortement adhérente aux parois du ventricule: cette concrétion s'étendoit dans l'artère pulmonaire jusqu'aux extrémités de ses ramifications, en sorte qu'elle finissoit en rameaux presque capillaires.

Nous conclurons avec les Commissaires de la Société Royale de Médecine nommés pour faire le rapport du travail de M. Maincourt qu'il est le fruit de l'observation, & qu'il établit des distinctions claires & positives, & peut servir de base à des recherches ultérieures.

MÉDECINE-PRATIQUE.

Caractère du délire qui a accompagné des maux de gorge avec malignité. (Extrait d'un Ouvrage Anglois sur des maux de gorge avec ulcération, par le Docteur Rowley. Londres, 1788.)

1°. Le délire dont les Malades sont attaqués est sans fièvre.

2°. Ils parlent avec un air égaré; ils sont frappés de fausses craintes, ou se livrent à de fausses imaginations.

3°. Il ne paroît ni chaleur, ni soif, ni décoloration de la langue, ni frissons, ni aucun autre symptôme fébrile.

4°. Quelquefois les Malades sont mélancoliques, d'autres fois ils sont si agités qu'il faut trois ou quatre personnes pour les contenir.

5°. Le pouls n'est jamais ou très-rarement vif, au contraire il est abattu & plus lent qu'à l'ordinaire; on n'observe quelquefois que cinquante pulsations par minute.

Les évacuations par le vomissement, la

(1) *De subitâ morte & morbis insanabilibus ex polypo ortis præcavendis.*

(2) *De causis & sedib. morborum, &c. Lib. II, Epist. XXIV.*

sueur & les selles ne servoient guère qu'à affoiblir les Malades & à prolonger la maladie.

Le désordre des facultés intellectuelles paroissoit dans certains cas si semblable à la manie, qui est un delire sans fièvre, qu'il falloit proposer de lier les Malades ou de les envoyer aux Petites Maisons.

Ce delire cependant différoit de la vraie phrenésie inflammatoire en ce qu'il étoit sans fièvre; il différoit d'un autre côté de la manie en ce qu'il s'étendoit à un grand nombre d'individus, & se terminoit dans peu de jours.

Toutes les circonstances annonçoient qu'il étoit d'une nature putride, qu'il provenoit de miasmes putrides absorbés & portés au cerveau & à ses membranes.

Les remèdes qui ont été les plus efficaces suivant M. Rowley ont été le camphre à haute dose, & après un laxatif convenable l'usage du quinquina.

Cette description du délire sans fièvre qui a accompagné des maux de gorge avec malignité est faite avec tant de précision & de justesse, & on peut d'ailleurs en faire si souvent l'application dans toutes les maladies malignes que nous avons cru devoir la rapporter: l'Ouvrage de M. Rowley n'offre point d'ailleurs d'autre objet remarquable.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

La Société Royale d'Agriculture me charge, Messieurs, de vous engager à vouloir bien insérer dans votre Journal l'avis suivant, qui intéresse particulièrement les Cultivateurs.

La rareté des grains ayant eu lieu cette année dans toutes les Provinces du Royaume, il est à craindre que quelques Cultivateurs n'attendent pas que les bleds soient suffisamment mûrs pour les récolter, ou qu'on n'emploie avant leur parfaite dessication ceux qui seront parvenus à leur entière maturité. Dans l'un & l'autre cas, particulièrement lorsque la saison est froide & humide, les grains se broient difficilement; ils engrappent les meules & graissent les bluteaux; ils donnent une farine qui n'est pas de garde, dont la pâte est molle; d'où il résulte un pain compact, fade, moins nourrissant, & qui peut dans plusieurs cas produire de mauvais effets. Pour prévenir ces inconvéniens il suffit d'enlever aux grains leur excès d'humidité, soit en les laissant quelques jours exposés au soleil, soit en les passant au four après que le pain en a été retiré. On a soin encore d'employer, pour faire le pain, un levain plus abondant, & sur-tout le sel dans les endroits où la modicité du prix facilite l'usage de cette denrée. Ces moyens sont connus dans plusieurs cantons; mais la Société Royale persuadée qu'un trop grand nombre de Cultivateurs ou les ignorent, ou négligent de les employer, croit devoir, dans le moment actuel, les faire connoître aux uns, & en rappeler particulièrement l'usage aux autres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur Broussonet, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture.

ANNONCES.

*Ichtyologie, ou Histoire Naturelle, générale & particuliere des Poissons, nouvelle Edition en six Volumes in-8°., ornée de deux cent seize figures dessinées & enluminées d'après nature; par Marc-Eliéser Bloch, Docteur en Medecine, & Praticien à Berlin, Membre de plusieurs Académies. A Strasbourg, chez Amand Koenig, Libraire, & à Paris, chez Théophile Barrois le jeune & Louis-Nicolas Prevost, Libraires, quai des Augustins, 178*5.

Animadversiones circa temperamenta humana imprimis ea quæ lactatione communicata habentur, in-8°.

On conçoit que durant l'allaitement les mœurs de la nourrice influent singulièrement sur le tempérament des enfans; mais il est bien difficile de determiner avec précision & avec exactitude ce qui ne peut être attribué qu'à cette influence.

ERRATA du Numéro précedent.

Page 101, colonne 2, ligne 13, lisez: *Affecte du charbon*, au lieu de *mort*.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 28.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIOLOGIE.

Cas remarquable d'un Accouchement de cinq fœtus survenu vers la vingtième semaine de la grossesse. (The Lond. Med. Journal 1789.)

M. Hull, Chirurgien à Blackburn en Angleterre, a été témoin de ce cas extraordinaire La femme qui a eu cette grossesse étoit âgée de vingt-un ans; elle avoit accouché l'année précédente d'un fœtus parvenu à terme, & elle devint grosse pour la seconde fois au commencement de Décembre 1785. Vers le troisième mois de cette seconde conception son ventre lui paroissoit aussi gros qu'il l'avoit été le neuvième mois de la grossesse précédente, & elle fut fort tourmentée par des nausées, des vomissemens & des douleurs aux lombes; sa respiration étoit aussi très-fréquente, ce qui l'incommodoit beaucoup.

Vers le milieu du mois d'Avril 1786 tous les accidens avoient pris de l'intensité; le ventre étoit fort tendu & douloureux, le vomissement étoit continuel, & l'urine ne pouvoit être évacuée qu'avec la plus grande difficulté. Le 24 Avril, ce qui étoit environ l'époque de la vingtième semaine de la grossesse, cette femme commença à être attaquée des douleurs de l'enfantement. Le lendemain M. Hull fut appelé, & elle accoucha aussitôt après d'un petit fœtus mort. Les douleurs continuant il en vint un second, & immédiatement après un troisième, qui étoit en vie & plus gros que le premier. Un quatrième, qui étoit dans un état très-putride, succéda, & enfin un cinquième, qui étoit en vie & d'un plus grand volume que le premier. Ces cinq fœtus étoient tous femelles; il n'y en eut que deux qui vinrent au monde vivans, & tout l'accouchement ne dura que cinquante minutes.

Chaque fœtus se présenta dans une position naturelle, & fut précédé par un écoulement naturel des eaux: les seuls efforts de la Nature suffirent pour déterminer l'enfantement. Le placenta étoit extraordinairement étendu, & n'étoit point divisé en petits placentas distincts, mais il consistoit en une espèce de gâteau uniforme. Chaque cordon ombilical étoit contenu dans une cellule séparée, au-dedans de laquelle chaque fœtus étoit logé. M. Hull observe qu'il étoit aisé d'appercevoir par l'état du cordon & de la partie du placenta à laquelle il adhéroit dans quels sacs avoient été les fœtus morts & ceux où avoient été les fœtus vivans. Les deux fœtus en vie n'ont survécu à leur naissance que peu de temps. La longueur de tous ces fœtus, soit vivans, soit morts, n'étoit que de neuf pouces à-peu-près, excepté le second, qui n'avoit que huit pouces trois lignes. La mère se releva de ses couches sans accident. M. Hull finit son rapport en observant que le mari de cette pauvre femme avoit été infirme depuis trois ans, & qu'à l'époque de l'accouchement de sa femme il étoit dans un état de phthisie confirmée.

On trouve à la suite de l'observation de M. Hull d'autres faits sur le nombre plus ou moins grand de fœtus nés d'un même accouchement. C'est ainsi que suivant des relevés des Régistres faits à Londres on a trouvé que les naissances des jumeaux étoient aux naissances simples dans le rapport de 1 à 91. Le même résultat a eu lieu à Paris suivant des calculs très-exacts de M. Tenon. A Dublin ce rapport s'est trouvé une fois de 1

à 61. Quant aux naissances de trois fœtus dans un même accouchement on a observé dans l'hôpital des femmes en couche à Dublin que sur 21000 Accouchées il n'y en a eu que trois qui ont mis chacune au jour trois fœtus. Ce rapport est par conséquent de 1 à 7000. M. Hamilton, Professeur d'Accouchemens à Edimbourg, n'a eu occasion de voir que cinq ou six fois l'exemple de trois fœtus nés à-la-fois dans le cours d'une pratique de trente-cinq ans. Mauriceau, qui a si longtemps exercé l'Art des Accouchemens à Paris, n'a vu que peu d'exemples d'accouchemens dont le résultat ait été trois fœtus, & il n'a vu qu'un seul exemple de quatre fœtus nés à-la-fois. On a vu des cas semblables à ce dernier en Angleterre, mais ils ont été très-rares, & il est bien difficile d'établir dans quelle proportion ils ont lieu en général.

Quoiqu'on trouve encore bien moins d'observations de cinq fœtus nés à-la-fois comme dans celle que nous avons rapportée, cependant les Auteurs en ont recueilli quelques-unes. C'est ainsi que dans un Ouvrage périodique Anglois (*Gentleman's Magazine*) on rapporte qu'à Londres en 1736 une femme avoit accouché en une seule fois de trois garçons & de deux filles. Dans le *Commercium Litterarium Norimbergense*, année 1731, on trouve deux cas semblables. On sait enfin qu'Ambroise Paré rapporte qu'une Dame mit au jour six enfans à-la-fois, & que Borellus dans la seconde Centurie de ses *Observations* fait aussi mention d'une femme qui devint d'un seul accouchement mère de huit enfans bien formés. Il est inutile de parler des autres histoires fabuleuses.

On a observé en général que dans ces exemples de femmes multipares le nombre des fœtus mâles a été en général égal ou plus grand que celui des fœtus femelles, au lieu que dans l'observation ci-dessus les cinq fœtus étoient du sexe féminin.

CHIRURGIE.

Traité de la Théorie & de la Curation des Ulcères, suivi d'une Dissertation sur les Tumeurs blanches des articulations; & précédé d'un Essai sur le Traitement Chirurgical de l'inflammation & de ses suites; par M. Benjamin Bell, Membre du College Royal de Chirurgie, & Chirurgien de l'hôpital d'Edimbourg; Ouvrage traduit de l'Anglois sur la troisième Edition, par MM. Adet & Lanigan, Docteurs Regens de la Faculté de Paris. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, 178, un Volume in-12. Prix, 2 liv. 10 sols broché & 3 liv. relié.

Nous avons déjà rendu compte de la Traduction du même Ouvrage, qu'on doit à M. Bosquillon. Il suffira donc de rapporter quelque passage de celle qui vient d'être publiée, & qui nous paroît soignée & exacte. Nous nous bornerons à l'emploi qu'on fait du seton à Edimbourg pour ouvrir les abcès.

« Ici à l'Infirmerie Royale on étoit dans l'usage d'ouvrir les abcès tant grands que petits à la manière ordinaire par une grande incision.... Un grand nombre de Malades devenoit la proie des fièvres hectiques indomptables, & persistoient; d'autres guéris en apparence pour le moment, étoient si affoiblis qu'ils ne survivoient guères aux maladies dont ils se rétablissoient rarement.... mais depuis que l'usage du seton s'est généralement accrédité, ces funestes accidens n'arrivent plus, ou du moins sont très-rares. On a ouvert aussi un grand nombre de tumeurs du volume le plus considérable, & les Malades qui étoient sains d'ailleurs sont arrivés à une parfaite guérison. Cette méthode a encore un avantage de plus, c'est que la cure a été achevée dans un espace de temps moins long de moitié que celui qui est communément nécessaire quand on a recours à une grande incision.»

« Plusieurs Auteurs ont parlé de la méthode du seton pour ouvrir les abcès, & même un grand nombre de Chirurgiens l'ont mise en usage pour évacuer de petites collections purulentes; mais sûrement jamais cette méthode n'a été aussi usitée qu'elle l'est ici depuis une vingtaine d'années, tant à l'hôpital que chez les particuliers. Il faut rendre à M. Rae, Chirurgien de cette Ville, la justice qui lui est due, de convenir que c'est aux éloges qu'il a donnés à cette méthode que nous en sommes redevables; c'est lui qui le premier a fait un usage général du seton, & qui a imaginé en même-temps un appareil d'instrumens à l'aide desquels on peut facilement & sans danger insérer le seton dans presque tous les abcès, quelle que soit leur

profondeur, quelle partie qu'en soit le siège : enfin le voisinage des gros vaisseaux, des nerfs, des tendons qui pourroient fournir autant d'objections contre cette méthode ne peut lui être opposé (1) grace à la perfection de ces instrumens. »

« On pratique d'abord avec une lancette à la partie supérieure de l'abcès une ouverture assez large pour donner passage au seton qu'on se propose d'insérer ; on doit ensuite introduire le directeur muni d'une corde de coton dont on fait les mèches de chandelle, ou de soie douce dont la longueur soit proportionnée à l'étendue de l'abcès ; on pousse sa pointe en bas jusqu'à ce qu'elle se fasse sentir au dehors précisément à la partie la plus déclive de la tumeur ; un aide maintient solidement le directeur, & l'opérateur fait avec la lancette sur son extrémité inférieure une incision un peu plus large que celle d'en haut... L'ouverture inférieure une fois pratiquée on doit tirer le directeur par en bas de manière à faire sortir deux ou trois pouces de la corde qui doit pendre par l'orifice inférieur, afin que le coton puisse couler facilement tant à sa première introduction qu'aux pansemens qui la suivront ; il faut avoir soin d'enduire d'un onguent émollient la portion qu'on doit employer chaque fois. Au bout de vingt-quatre heures ou environ on tire la corde par en bas autant qu'il en faut pour couper tout ce qui a servi la veille, & on répète chaque jour cette manœuvre tant qu'elle paroît nécessaire. Par ce moyen on obtient une évacuation lente & réglée de la matière ; les parois de l'abcès peuvent se rapprocher par degré. »

DIÉTÉTIQUE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Vous avez annoncé, Messieurs, dans le Numéro 16 de vos Feuilles les Œuvres Posthumes de Starck. Les observations de ce Médecin Anglois sont assez conformes à ma manière de penser, malgre l'enthousiasme avec lequel on préconise depuis quelques années l'usage de cet aliment médicamenteux. Nous avons observé dans le sucre une qualité légèrement stimulante & incisive très-utile dans presque toutes les circonstances, mais dont il ne falloit pas abuser. Nous avons bien reconnu un principe propre à nourrir, mais nous n'avons pas cru pouvoir placer dans le principe sucré seul le principe nutritif ; l'expérience auroit été contraire à notre théorie.

J'ai vu en Amérique, où l'usage du sucre est porté le plus loin, qu'il produisoit la jaunisse, & déterminoit des fièvres bilieuses chez les tempéramens bilieux, des embarras dans le bas-ventre, & des flatuosités dans le colon & le cœcum ; il détériore les sucs de l'estomac, & fait tomber ce viscère dans un état d'atonie dont il a peine à se relever. Quand on veut guérir les ulcères des Nègres il faut les priver entièrement de cet aliment.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Bertin, Médecin à Rosoi en Brie.

Remarques sur quelques points de la Lettre précédente.

Nous recevons avec reconnoissance ce que M. Bertin croit devoir penser sur l'usage du sucre, quoique nous nous soyons déjà exprimés en sa faveur, il importe toujours que tout objet de Médecine soit discuté avec soin, & qu'on ne se rende qu'au résultat des faits. Nous nous permettrons donc d'ajouter quelques réflexions sur la Lettre de M. Bertin pour que le Public puisse juger par lui-même.

1°. Nous remarquerons que M. Starck dans le cours de ses Expériences Diététiques s'étoit d'abord réduit au pain & à l'eau, qu'il étoit d'une constitution foible, & miné sourdement par le chagrin, qu'il finit par tomber dans une fièvre maligne qui l'enleva. Faut-il donc s'étonner si durant ce cours d'Expériences il fut pris du scorbut en ajoutant l'usage du sucre à celui du pain & de l'eau ? Doit-on attribuer exclusivement au sucre ce qui peut être l'effet de tant d'autres causes ? D'ailleurs pour un cas particulier n'a-t-on point à opposer des faits sans nombre qui déposent le contraire ? M. Dutrone, Auteur d'un Ouvrage qui est sur le point de paroître sur la canne à sucre & sur une nouvelle méthode de raffiner, nous a dit avoir observé en Amérique que jamais les Nègres ne sont plus gras que du temps de la roulaison, c'est-à-dire, de la récolte & de l'exploitation de la canne à sucre : or à cette époque ils sont continuellement à suger la canne à sucre. Dans les ateliers lorsqu'ils sont à l'ouvrage ne boivent-ils pas continuellement du syrop un peu délayé & légèrement acidulé avec le jus de citron ? Cependant dans toutes ces circonstances ils ne sont jamais attaqués d'aucun symptôme du scorbut.

(1) On se sert d'un directeur courbe, dont on a donné la gravure à la fin de l'Ouvrage.

N'a-t-on pas souvent vu & ne voit-on pas parmi nous des personnes qui font un usage excessif du sucre sans offrir le moindre signe de dissolution scorbutique. Nous avons d'ailleurs rapporté (*Gazette de Santé, Numéro 41, année 1786*) l'exemple d'un vaisseau qui ayant manqué de vivres durant sa traversée, & presque tout l'équipage étant menacé de succomber au scorbut, le sucre fut pendant plusieurs jours la seule subsistance, & tous les accidens du scorbut cessèrent.

2°. Il ne paroît pas qu'il puisse y avoir aucun doute sur les propriétés nutritives du sucre. On en trouvera dans l'Ouvrage de M. Duttone un exemple frappant. « Les Cochichinois, dit cet Auteur, font une très-grande consommation de sucre ; ils en mangent ordinairement avec leur riz, & c'est le déjeûner commun des hommes & des femmes de tout âge. Dans toutes les auberges du pays on ne trouve guère que du riz au sucre ; c'est la nourriture ordinaire des Voyageurs.... Ils prétendent que rien n'est si nourrissant que le sucre. C'est, d'après l'expérience du pays que le Gouvernement alloue à une certaine compagnie de soldats choisis pour représenter une somme dont ils payent le sucre & les cannes à sucre que la loi du Prince les oblige de manger par jour. Le but de cette loi est d'entretenir par la nourriture journalière du sucre l'embonpoint des soldats qui approchant de plus près la personne du Roi sont destinés à la représentation, & à faire honneur à leur Maître par leur bonne mine : eu effet ces soldats, qui sont au nombre de cinq cent, sont d'un embonpoint admirable ; ils sont réellement engraissés au sucre. »

M. Bertin dit avoir vu en Amérique, où l'usage du sucre est porté le plus loin, qu'il produisoit la jaunisse & déterminoit des fièvres bilieuses, des embarras dans le bas-ventre, qu'il détérioroit les sucs de l'estomac & faisoit tomber ce viscère dans l'atonie ; mais on peut demander à M. Bertin s'il n'existoit point d'autres causes de ces maladies, en sorte qu'on dût les attribuer exclusivement au sucre. Comment le sucre peut-il détériorer les sucs de l'estomac, & jeter ce viscère dans l'atonie ? Il existe actuellement à Paris un François qui a résidé une vingtaine d'années dans l'Inde, & dont l'estomac avoit été délabré & les digestions entièrement viciées pendant long-temps. Il n'est parvenu à se guérir qu'en prenant régulièrement le matin & le soir un grand verre d'eau froide très-sucrée ; il conserve cette habitude depuis plusieurs années, & on peut attester qu'il a un excellent appétit, quoiqu'il ne fasse qu'un repas par jour.

ANNONCES.

Maximiliani Stoll Medicinæ Cliniæ Professoris in Universitate Vindobonensi prælectiones in diversos morbos chronicos post ejus obitum edidit & præfatus est Josephus Eyerel; Tome II. A Vienne ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, Libraire, 1789, in-8°. de 612 pages. Prix, 5 liv.

Nous avons annoncé dans la Gazette de Santé de cette année, page 76, le premier Volume de ces Prélecons ; il est de notre devoir d'en faire connoître la suite. Celui qui vient de paroître traite de l'épilepsie, de la manie, de la catalepsie, de l'angine, de l'ophtalmie, de la dontalgie, de la palpitation du cœur, de la toux, de l'asthme, de l'hemoptisie, du saignement de nez, du pissement de sang, de l'hémorragie de la matrice, de la cardialgie, de la consomption, du hoquet, du vomissement, de la colique, de la passion iliaque, de la diarrhée, de la dyssenterie, des hemorroïdes, de la jaunisse, de l'hydropisie, du mal hypochondriaque, des maladies vénériennes, de celles des femmes, comme les pâles couleurs, les pertes, les fleurs blanches, celles de la grossesse, de l'accouchement, l'avortement, les lochies, la fièvre puerperale, celle du lait, les vers, la dentition des enfans, le rachitis, les aphtes & la gale. Ce Volume est terminé par une Méthode de formuler analogue à l'énumération des maladies susdites.

Dissertatio Psichologica inauguralis de sympathiâ. Auctore Schlickum, Léipsick, 1788.

Dissertatio Medica inauguralis de cariophillis aromaticis quam præside C. P. Thunberg, &c. pro gradu publicè ventilandam offert herman hasl. Upsaliæ, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 29.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

ÉLECTRICITÉ MÉDICALE.

OBSERVATION sur l'efficacité de l'Electricité pour rétablir le flux menstruel. (Differtatio fiftens Electricitatis in Medicinâ ufum & abufum. Goettingæ, &c.)

IL feroit fuperflu de donner l'Extrait de la Differtation dont nous parlons, puifqu'elle contient en général plufieurs objets connus fur les avantages & l'abus de l'Électricité; nous nous bornerons à rapporter une obfervation qui confirme de plus en plus tout ce qu'on doit attendre de ce fecours pour le rétabliffement de l'évacuation périodique dans un grand nombre de cas; car il faut être toujours en garde contre l'inconvénient des affertions générales. Que peut on attendre en effet de l'Électricité fi la fuppreffion ou la rétention des menftrues vient d'une mauvaife conformation de l'uterus, d'une tumeur, de la coalition de certaines parties ou de toute autre vice local? Il faut auffi s'abftenir de l'Électricité fi les irrégularités des menftrues tiennent à un état de pléthore ou d'inflammation; mais on doit y recourir fi le pouls eft foible, la circulation languiffante, & que tout annonce un état de foibleffe & d'atonie: or comme la caufe la plus fréquente des maladies des filles ou des femmes vient concurremment avec ce dernier état, de la fuppreffion ou diminution de l'évacuation périodique, on voit que ce fecours doit être en général plus multiplié qu'il n'a coutume de l'être.

Une femme de Goettingue, âgée de vingt-cinq ans, avoit éprouvé depuis environ quatre ans une perte uterine très-abondante à la fuite d'un accouchement laborieux; on avoit d'abord employé avec fuccès pour arrêter cette hémorragie, des injections aftringentes & des fomentations froides fur le ventre; mais depuis cette époque la Nature parut faire des efforts vains & défordonnés pour rétablir l'écoulement périodique qui refta fupprimé pendant deux mois, ou qui du moins à ce terme fe réduifit à quelques gouttes de fang qui prirent cours avec peine par les organes deftinés à cette excrétion. Cette femme éprouva depuis cette époque un dérangement notable de toutes fes fonctions & un grand nombre de fymptômes qui rendoient de jour en jour fa vie plus malheureufe; elle étoit réduite à un état déplorable lorfqu'elle fe rendit à l'Inftitution Clinique que le Roi de la Grande-Bretagne a établi à Goettingue pour le foulagement des pauvres & l'inftruction des jeunes Médecins. On la confia aux foins de M. Kits, Auteur de la Differtation dont nous avons parlé.

La Malade paroiffoit être dans un état défefpéré; elle étoit tombée dans le dernier degré de cachexie, avec un gonflement œdémateux des pieds & un fentiment de froid qui s'étendoit au-deffus du genou. Le ventre étoit tuméfié, & la région de l'eftomac tendue, avec un fentiment de réplétion. La conftipation étoit extrême, & l'urine ne s'écouloit qu'avec une grande difficulté: toutes les fonctions en un mot étoient frappées d'un état d'atonie & de foibleffe. On avoit auffi lieu de foupçonner un virus vénérien caché. Dans cet état de complication, l'Électricité produifit cependant les effets les plus falutaires: en effet cette femme dans d'autres temps avoit été très bien réglée, & ce n'étoit que depuis l'emploi des aftringens, que fes menftrues avoient été fupprimées, & qu'elle étoit tombée dans tous les autres maux qui

en sont la suite. Il étoit donc naturel de croire que les vaisseaux utérins étoient dans un état d'obstruction, & que l'Électricité en y ranimant les forces vitales, retabliroit l'évacuation menstruelle.

M. Kiss n'appliqua d'abord qu'un très-léger degré d'Electricité en isolant la Malade, & en établissant, au moyen d'une chaîne, une communication entr'elle & le conducteur de la Machine Électrique. Il dirigeoit ensuite vers les parties naturelles tantôt l'extrémité pointue d'une verge métallique propre à y exciter le sentiment d'un léger souffle, tantôt l'autre extrémite plus obtuse pour en tirer des étincelles qui faisoient éprouver comme une legère piquûre d'aiguille; mais il s'abstenoit entièrement de toute commotion ou de tout autre remède propre à provoquer les menstrues. La Malade ainsi électrisée chaque jour pendant une heure éprouva bientôt des changemens remarquables; car à chaque séance elle sentoit une espèce de formication sous la plante des pieds, & peu après il lui sembloit qu'on les plongeoit dans une eau tiède. Les pieds qui auparavant étoient constamment froids reprirent de la chaleur, & dans peu de temps leur gonflement œdémateux se dissipa; le pouls qui avoit été toujours foible parut chaque jour devenir plus fort & plus fréquent.

Il parut aussi d'autres signes favorables dans toute l'habitude du corps; la peau devint moins aride & plus souple, & quelquefois même la sueur se déclaroit pendant l'électrisation. Le plus souvent aussi la Malade éprouvoit une espèce de travail de la Nature (*molimina menstrua*) très marquée qui se renouveloit soit pendant l'électrisation, soit à la suite: c'étoit des douleurs du dos, des genoux, des cuisses; c'etoit aussi des tensions douloureuses des parties naturelles. Toute l'habitude du corps commença aussi à éprouver un changement favorable; la pâleur du visage fit place à des couleurs plus vives qui étoient sur tout très-sensibles aux lèvres. A la huitième électrisation il s'etablit un écoulement par le vagin d'une matière d'abord épaisse & en petite quantité, & qui devint de plus en plus fluide, avec quelques caillots de la grosseur d'une aveline. A peine un mois s'etoit écoulé qu'il sortit par les voies naturelles des menstrues, un sang noirâtre & en petite quantité, mais qui prit de plus en plus la couleur naturelle, & devint plus fluide; la Malade fut donc délivrée des symptômes qui procedoient de la suppression des menstrues, & en voie d'une parfaite guérison, à cela près que le virus vénérien qui avoit ete comme caché pendant sa maladie se développa de la maniete la plus caractérisée; ce qui exigea un traitement régulier.

Matière Médicale.

Nouvelle espèce de Quinquina, dont l'efficacité a été reconnue par des expériences, faites à Lyon & à Paris.

M. Rey de Morande, Négociant, fit, il y a six mois, un voyage à Cadix, où on lui montra une nouvelle espèce de Quinquina jaune sans ecorce, dont on lui fit un très-grand éloge: ce Quinquina avoit été porté par un Officier de la Marine Royale d'Espagne, qui ayant fait un voyage à deux ou trois cents lieues de *Buenos-Ayres*, vécut long temps parmi les individus sauvages & indépendans, & leur rendit plusieurs services. A son départ, ces Indiens lui firent présent de quatre mille livres de ce Quinquina jaune, qu'ils lui firent beaucoup valoir, prétendant que c'etoit la meilleure & la plus excellente de toutes les espèces de ce végétal. Les essais qu'on en a faits à Madrid ont parfaitement répondu aux espérances qu'on en avoit conçues. Il en a été de même de celles qu'on a faites à Lyon; car M. Rey de Morande fit l'achat de six caisses de ce Quinquina à Cadix, & il en expédia à MM. Vitel & Gilibert, Médecins célèbres des Hôpitaux de Lyon. Il vient d'en déposer une caisse chez MM. Cadet & Derosne, Maîtres en Pharmacie à Paris, rue Saint-Honoré. Cette caisse sera divisée en boëtes, contenant chacune une livre de ce Quinquina.

M Rey de Morande prend l'engagement, vis-à-vis des Médecins & du Public, d'établir & d'entretenir chez MM Cadet & Derosne, un dépôt considérable, toujours en boëtes d'une livre, de tout ce qui sera possible d'avoir de meilleur en Quinquina, soit jaune, soit rouge, appelé Pyton.

Lettre de M. Chambon, Médecin de la Sal-

pêtrière, à MM. Cadet & Desrone, 19 *Mai* 1789. (Supplément du Journal de Paris, 24 Juin.)

Je m'acquitte, Messieurs, de ma promesse avec plaisir, en vous rendant un compte abrégé des expériences que j'ai faites par l'usage du Quinquina que j'ai reçu de vous & de M. de Morande. J'ai d'abord employé cette substance en décoction à la dose d'une once par pinte d'eau, avec l'addition de quelques grains d'Alkali fixe. Je m'en suis servi ainsi pour dissiper les récidives de quelques fièvres tierces, que le mauvais régime fait si souvent reparoître dans notre Hôpital, après que les malades ont quitté l'infirmerie. Ce moyen a procuré des guérisons plus promptes que le Kina dont je fais habituellement usage.

Des affections fébriles qui n'avoient pas une grande intensité, devoient aisément disparoître avec un Kina ordinaire; il falloit donc des essais plus convenables, & que les circonstances ne m'avoient pas permis de tenter par une autre voie.

J'ai donné le même Quinquina en décoction à la dose de deux onces par pinte d'eau, acidulée avec l'acide vitriolique, à une femme qui avoit une petite vérole de très-mauvais caractère. Dans l'espace de vingt heures l'éruption a été complette, & les forces anéanties par l'activité du virus variolique, ont été puissamment relevées. Il m'a paru que cet évènement heureux s'étoit manifesté d'une manière plus complette & plus prompte que si j'avois employé le Kina ordinaire. L'habitude de voir un grand nombre de petites véroles dangereuses dans l'infirmerie de la Salpêtrière, & de considérer la lenteur avec laquelle les remèdes les mieux indiqués agissent sur des constitutions épuisées, même dès l'enfance, me donne plus de hardiesse à porter ce jugement que je n'en laisserois paroître dans d'autres circonstances

L'essai suivant présente un fait plus décisif en faveur de l'action du Quinquina de M. de Morande. Une femme d'une constitution robuste fut attaquée d'une fièvre inflammatoire avec les accidens les plus graves. Au septième jour la fièvre devint intermittente, double quotidienne. Chaque accès étoit irrégulier quant au moment de l'invasion: leur examen pendant cinq à six jours n'a laissé appercevoir aucune correspondance bien marquée entre les uns & les autres. Tous les paroxismes se manifestoient avec la plus grande véhémence; il n'y avoit pas lieu de penser qu'une semblable maladie cédât dans peu de temps à l'action des médicamens. Je donnai d'abord le kina en décoction à une dose moderée pour éviter le danger manifeste qui seroit résulté de la curation précipitée de cette fièvre; ensuite en substance à la dose d'une once incorporée dans suffisante quantité de miel pour en former une opiate divisée en quatre doses à prendre de quatre en quatre heures. Le second jour de l'usage de ce médicament la fièvre fut très-moderée, & disparut complétement le troisième.

Il résulta de cette conduite un étouffement dépendant d'une partie de l'humeur fébrile fixée sur la poitrine. J'avois donné ordre qu'au moment où l'on reconnoitroit quelque nouvel accident en mon absence, on exécutât ce que j'avois prescrit relativement aux différentes circonstances prévues, afin de detourner l'humeur fébrile des viscères & rappeler les paroxismes. Des boissons altérantes faites par l'infusion des Plantes qui donnent un extrait savonneux & amer firent reparoître la fièvre dans trente-six heures. Elle fut véhémente, mais les accès suivans très-modérés; il n'y eut plus qu'un accès chaque jour. Une eau minérale qui a le sel marin pour base a dissipé cette maladie.

Il suit de ce dernier exposé qu'un médicament qui a suspendu l'action d'un levain fébrile aussi actif est un fébrifuge très-puissant, & je crois qu'on ne pourroit pas obtenir un résultat aussi marqué des kina connus par le commerce.

Au reste, tous ces exemples me persuadent que le Quinquina de M. de Morande est superieur aux substances de ce genre connues jusqu'à ce jour.

Tels sont, Messieurs, les faits que j'avois à vous annoncer, & qui me font desirer que ce médicament devienne assez abondant & d'un prix assez modéré pour qu'on puisse en faire un usage universel.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Mémoire qui a remporté le Prix au jugement de l'Académie de Nancy le 8 Mai 1789 sur la question suivante, 1°. assigner dans la circonstance présente (au mois de Jan-

vier 1789) quelles sont les causes qui pourroient engendrer des maladies; 2°. déterminer quel sera le caractère de ces maladies à l'époque où les vents du midi & du couchant nous ramèneront un temps pluvieux ou moins froid; 3°. indiquer les moyens préservatifs & curatifs de ces maladies; par M. Bouffey, Docteur en Médecine, Médecin consultant de MONSIEUR, *& Associé regnicole de la Société Royale de Médecine. A Argentan. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1789, in-8°. de 36 pages.*

M. Bouffey commence son Mémoire par rappeler l'influence des saisons sur l'économie animale, & il designe le caractère plus ou moins tranchant des maladies qui leur succèdent; il s'arrête sur l'exposé des changemens qui surviennent dans les fonctions organiques lorsque l'atmosphère garde long-temps une température froide & sèche, & passe subitement à une température pluvieuse ou moins froide. Après ces détails il présente trois sources de maladies qui sont, la congestion humorale, l'inertie des facultés organiques & l'affoiblissement du genre nerveux. Il indique ensuite les moyens préservatifs & curatifs des affections dont il a déterminé les causes. Ce que M. Bouffey a prognostiqué dans ce Mémoire s'est vérifié en grande partie par les maladies que l'on a remarqué pendant le printemps.

Nous ne faisons qu'annoncer ce Mémoire, sur lequel nous nous proposons de revenir.

ANNONCES.

Nicolaï Chambon de Montaux, Facultatis Medicæ, Societatis Regiæ Medicæ Parisiensium, nosocomii la Salpêtrière Medici, &c. Observationes Clinicæ, curationes morborum periculosiorum & rariorum, aut Phenomena ipsorum in cadaveribus indagata referentes. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1789, un Volume in-4°. Prix, 10 liv. 4 sols broché, & 12 liv. relié.

Nous rendrons incessamment compte de cet Ouvrage.

Magazin fur die Botanick, c'est-à-dire, *Magasin pour la Botanique, par J. J. Romer & Paul Uster, 1787 & 1789, cinq Parties. Se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig.*

Cet Ouvrage périodique uniquement consacré à la Botanique est entrepris depuis deux ans; il en paroît deux Parties par année; il contient les Decouvertes, l'Extrait des Livres concernant les Plantes, &c. Il est imprimé en Allemand, avec quelques passages Latins.

Ausgesucht, &c. c'est-à-dire, *choix des meilleurs Ecrits relatifs à l'Art des Accouchemens, traduit de diverses langues, t. I. A Leipsik; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, Libraire, 1789. in-8. de 488 pag.*

Le premier volume de cette Collection offre, 1°. un Mémoire sur l'Accouchement naturel, traduit de l'Anglois; 2°. un Essai sur les Pertes uterines qui surviennent pendant la grossesse & pendant l'accouchement; 3°. un Plan d'une Histoire sur les Accouchemens; 4°. une Dissertation sur les progrès qu'a faits l'Art des Accouchemens de nos jours.

Lectiones publicæ de vermibus intestinalibus, imprimis humanis. Auct. J. Retzius. Stockolm.

Dissertatio Medica inauguralis de fœtûs humani nutrimento. Auctore Jacobo Robertson, in-8°. Edimbourg, 1788.

ERRATA *du Numéro précédent.*

Page 112, colonne 2, ligne 4, lisez *Clinicæ*, au lieu de *Clinicæ*: ligne 17, lisez *de l'odontalgie*, au lieu de *la dontalgie*.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 30.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE PRATIQUE.

NICOLAÏ Chambon de Montaux, Facultatis Medicinæ, Societatis Regiæ Medicæ Parisiensium, Nosocomii la Salpêtrière, Medici, &c. Observationes Clinicæ, curationes morborum Periculosiorum & rariorum, aut Phenomena ipsorum in cadaveribus indagata referentes. A Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, Volume in-4°. de 478 pages. Prix, 10 liv. 4 sols broché, 12 liv. relié.

ON ne peut méconnoître les avantages qu'a la Salpêtrière sur les autres hôpitaux relativement à la Médecine Clinique; c'est un asyle destiné à recevoir les vieillards & les infirmes qui desirent d'y recevoir des secours; il s'y rend de toutes les Provinces du Royaume des filles & des femmes malades qui ont souvent resté long-temps dans d'autres hôpitaux, & qui ont été affligées des maladies les plus graves, soit aiguës, soit chroniques. Il ne peut donc que se présenter un grand nombre de cas dignes d'être recueillis, & on doit louer le zèle & les lumières de M. Chambon, qui a non seulement rendu compte des guérisons qu'il a opérées, mais encore qui a eu soin de s'instruire des phénomènes qu'offroit l'ouverture des corps lorsque la maladie avoit une terminaison funeste.

L'Ouvrage est divisé en six Parties. L'Auteur traite des fièvres dans la première; dans la seconde il traite de la petite vérole; dans la troisième des maladies de la tête; dans la quatrième de celles de la poitrine; dans la cinquième des maladies de l'abdomen, & dans la sixième des maladies lentes & chroniques. Au commencement de la première Partie M. Chambon expose quelles sont les différentes classes des habitans de la Salpêtrière, & quels sont en général leur tempérament, leur régime, leurs alimens & leurs maladies. Il s'est servi avec succès des amers indigènes à la place du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes. Cette première Partie contient soixante-deux observations. Dans chacune d'elles M. Chambon expose d'une manière simple & succinte la marche que la maladie a suivie, les remèdes qu'il a employés pour la combattre, & ce qui s'est présenté de plus remarquable à sa terminaison. Tous les sujets qui ont succombé à ces fièvres ont été soumis à l'examen anatomique, & ces recherches jettent un nouveau jour sur la nature & le caractère de toutes les maladies fébriles.

Nous ne nous arrêterons point à l'analyse des autres Parties de cet Ouvrage, puisque nous ne pourrions guère que répéter ce qu'en ont dit les Commissaires, soit ceux de l'Académie des Sciences, soit ceux de la Société Royale de Médecine, qui en ont fait les uns & les autres un rapport honorable & encourageant pour l'Auteur; nous nous bornerons à rapporter deux observations, afin que nos Lecteurs puissent juger par eux-mêmes de la marche que l'Auteur a suivie; elles sont extraites d'un très-grand nombre d'autres, puisque l'Ouvrage total en contient deux cent trente-sept.

Esquinancie gangréneuse.

Une femme de quarante ans fut portée à l'hôpital de la Salpêtrière. L'habitude du corps étoit fortement colorée & brûlante; on appercevoit des mouvemens convulsifs dans les muscles de la face, du teste du corps, & sur

tout des membres. La voix étoit presque éteinte & les yeux étincellans. Elle se plaignoit d'une douleur dans le gosier; on remarquoit même des aphtes noirâtres dans le voile du palais; la langue étoit aride & affectée à sa base d'ulcères d'abord très-enflammés, & dans peu de jours d'un aspect sordide. La déglutition étoit presque impossible, & le pouls, qui étoit convulsif, n'offroit au tact que des undulations désordonnées & intermittentes. Les douleurs du gosier s'étendoient profondément, & l'air qui sortoit des poumons étoit très-fétide : tout en un mot annonçoit une mort prochaine.

Je prescrivis, dit M. Chambon, la décoction de quinquina avec l'esprit de vitriol & un gargarisme très âcre, & pour boisson une décoction d'orge avec quelques gouttes du même acide vitriolique. Les mouvemens convulsifs s'appaisèrent dans vingt-quatre heures, & on commença à concevoir des espérances. Les aphtes du palais disparurent presque en entier, & cependant les ulcères de la langue offroient encore à leurs bords une couleur livide. La langue, qui étoit encore plus noire & moins mobile, ne pouvoit être sortie de la bouche sans causer une très-grande douleur dans les muscles qui sont à sa base. Le troisième jour la déglutition étoit impossible, & cependant la soif étoit très-ardente; mais ce qui sembloit être un présage certain de la mort étoit la froideur des extrémités & la pâleur qui remplaçoit la couleur pourprée de la face; les yeux se couvroient d'une lymphe visqueuse, & les mouvemens convulsifs de la bouche avoient encore pris plus d'intensité.

La Malade prit de la décoction du quinquina, & fit usage d'un gargarisme. Tourmentée par une toux très-fatiguante elle rendit par la bouche de petits lambeaux noirs & ensuite rouges mêlés avec du pus & du sang. La toux étoit portée à un tel degré de violence qu'on croyoit que les poumons alloient se rompre. Ces symptômes se continuèrent pendant deux jours, excepté la toux qui se renouveloit à la vérité plusieurs fois le jour, mais sans l'excrétion qui avoit eu lieu auparavant. La langue devint plus souple, & les mouvemens convulsifs se calmèrent. La Malade put faire plus facilement usage du gargarisme, & elle commença à se trouver mieux de jour en jour. Le sentiment de chaleur étoit bien moindre, ainsi que la soif; l'expectoration étoit plus facile, & la matière étoit d'une meilleure qualité; les ulcères qui étoient à la base de la langue tendoient à se cicatriser. Alors la Malade ne voulut faire usage que de l'eau simple. Peu après elle put prendre de la nourriture, & dans le cours du second mois elle sortit de la Salpêtrière, bien portante.

Observation sur la guérison d'une Dartre qui recouvroit la face.

Une fille de vingt-huit ans entra à l'Infirmerie de la Salpêtrière le 27 Septembre 1787; elle étoit défigurée par une Dartre hideuse qui s'étoit renouvelée après une guérison simulée. Voici de quelle espèce étoit cette Dartre.

Parmi les pustules les unes étoient miliaires, les autres lenticulaires; elles étoient le plus souvent réunies, & répandoient une matière ichoreuse & transparente qui se coagulant par le contact de l'air formoit une croûte qui recouvroit toute la face, excepté les yeux, la bouche & les narines. Cette croûte se gerçoit en plusieurs endroits, & à travers les gerçures on voyoit la peau enflammée par les déchirures de l'épiderme, ce qui produisoit une chaleur incommode à la face, avec un prurit insupportable. On employoit des fomentations émollientes, & quelquefois l'infusion seule de fleurs de sureau, ou avec parties égales d'infusion de racine de patience (*lapathi acuti.*) La boisson ordinaire étoit une infusion de chicorée & de la même racine de patience. (M. Chambon dit qu'il n'emploie jamais la décoction, parce qu'elle pèse sur l'estomac.)

La Malade prenoit chaque jour trois grains de soufre doré d'antimoine, & après trois semaines quatre grains, & ensuite cinq grains. Chaque mois elle prenoit une potion purgative.

Depuis le 27 Septembre 1787 jusqu'aux premiers jours du mois d'Avril 1788 la maladie avoit paru plusieurs fois guérie; on observoit encore cependant de petits restes des croûtes. Après quinze jours d'intervalle la matière morbifique mise en mouvement soit par l'effet des médicamens, soit par les efforts de la Nature recouvrit encore la face entière d'une large croûte. On avoit alors perdu l'espoir de la guérir; cependant M.

Chambon se confiant sur la guérison plus ou moins prompte qu'il avoit vu s'opérer à l'égard d'autres Malades de la même espèce voulut éprouver tout ce qu'on devoit attendre de l'usage continué des médicamens, ce qui produisit le plus heureux succès; car la maladie ne revint plus, ce qui a été constaté au mois de Décembre 1788. M. Chambon promet de publier en temps & lieu des remarques qu'il a faites sur ce genre d'affections.

BOTANIQUE.

Arbustrum Americanum, the American Grove or an alphabetical Catalogue of forest Trees and Shrubs, &c., c'est-à-dire : *Arbres & Arbustes d'Amérique, ou Catalogue alphabétique des Arbres & des Arbustes indigènes des Etats de l'Amérique, Volume in-8°. Londres.*

L'Auteur de ce petit Ouvrage a suivi le système de Linné, & il y a joint quelques genres nouveaux. Quant à la disposition il n'y a guère de nouveautés, excepté qu'on propose de joindre le genre du *Cratægus* à celui du *Mespilus*. Il faut avouer que dans quelques espèces les distinctions ne sont pas bien sensibles, & que ces genres méritent d'être examinés de près; cependant nous croyons qu'on peut leur trouver des caractères distinctifs qui justifient leur séparation. On voit avec plaisir que l'Auteur a fait hommage d'un genre nouveau à M. Franklin, nom aussi celèbre en Politique que dans les Sciences. Nous allons transcrire ce genre, qui est compris dans la Monadelphie Polyandrie.

Caractère du genre appelé Franklinia.

Le calice monophile a cinq divisions.

La corolle consiste en cinq pétales larges, étendus, arrondis, rétrécis & joints à leur base.

Les filamens sont très-nombreux, en forme d'alène, joints en bas en cylindre, & insérés à la corolle; les anthères sont doubles.

Le germe est arrondi & légèrement sillonné. Le style est cylindrique & plus long que les étamines. Le stygmate est obtus & rayonné. La capsule est une noix arrondie divisée en cinq loges.

Les semences sont en forme de coin, & renfermées en grand nombre dans chaque loge.

On ne connoît qu'une espèce de ce genre, c'est *Franklinia alatamaha*. Ce bel Arbuste ou plutôt cet Arbre a un tronc qui s'élève à la hauteur d'environ vingt pieds, & qui se divise en branches alternativement disposées. Les feuilles sont oblongues, rétrécies vers la base, alternes & sessiles; les fleurs sont vers l'extrémité des branches, placées entre les feuilles; elles ont environ cinq pouces de diamètre lorsqu'elles sont bien écloses; elles sont composées de cinq pétales larges, arrondis, étendus & ornés au centre d'une touffe ou couronne d'étamines couleur d'or, & répandant une odeur pareille à celle des orangers de Chine. Cet Arbre rare & élégant fut observé d'abord par Jean Bartram, qui faisoit des recherches Botaniques sur la rivière d'Alatamaha en Géorgie l'année 1760; mais il ne fut porté en Pensylvanie que quinze ans après, lorsque le fils de M. Bartram, employé aux mêmes recherches, visita de nouveau le lieu où cet Arbre avoit été observé, & jouir du plaisir de le voir dans son lieu natal avec tous les charmes qu'il offre dans sa floraison & à l'époque de la maturité de ses fruits. Il recueillir quelques-uns de ces derniers, les apporta chez lui, & les ayant semés en obtint divers plants qui fleurirent dans quatre ans, & qui à la cinquième année portèrent des fruits mûrs.

Le *Franklinia* a quelques rapports avec le *Gordonia* auquel on l'a joint dans quelques Catalogues; mais M. Bartram croit que c'est un nouveau genre. Le nom trivial *Altamaha* lui a été donné du nom de la rivière où on l'a observé pour la première fois, & où il croît naturellement. Il aime les lieux sablonneux & humides.

HYGIÈNE.

The Economy of health, or a Medical Essay, &c., c'est à dire : *Economie de la Santé, ou Essai de Médecine qui contient des instructions nouvelles & familières pour jouir de la Santé, du Bonheur & d'une longue Vie, &c., in-8°. Londres.*

Que d'Ouvrages n'a-t-on point faits soit en France, soit en Angleterre avec des titres

aussi spécieux qu'on a été bien loin de justifier : Celui que nous annonçons ne contient guère que des préceptes connus, que tout bon esprit devine sans peine. L'Auteur y a ajouté seulement des théories vagues sur l'union de l'ame avec le corps, & d'autres principes métaphysiques & pleins d'obscurité. Nous ferons cependant mention d'une observation qui pourroit être portée plus loin sur les variations que les pulsations des artères éprouvent suivant les differentes heures du jour.

On suspend une bague ou anneau à l'extrémité d'un fil, dont on tient l'autre extrémité entre le pouce & l'index. On appuie le bras sur une table, & on tient ainsi l'anneau suspendu au-dedans d'un verre, de manière que l'anneau balance librement sans qu'on lui communique aucun mouvement, mais seulement en vertu des pulsations des artères du bras. On trouve que les balancemens de l'anneau tenu ainsi suspendu par une personne en santé, sont plus ou moins étendus suivant les heures du jour & l'approche ou l'éloignement du soleil du méridien, d'où il faut conclure que les pulsations des artères sont plus ou moins fortes dans la journée. Cette expérience qu'on peut encore pousser plus loin peut rendre raison du retour périodique des accès de fièvre ou d'autres phénomènes de l'économie animale.

ANNONCES.

Suppellex librorum omnis ordinis latina aliisque Doctoribus linguis conscriptorum, sparsis hic & illic annotatiunculis litterariis, A Strasbourg, chez Amand Koenig, 1789, in-8°. de 486 pages. Prix, 3 liv.

Ce Volume renferme six Catalogues de Livres dans tous les genres ; il y en a deux qui sont du ressort de nos Feuilles. Le premier offre les titres des Livres de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, Anatomie, Histoire Naturelle, Botanique & Chimie ; le second contient des Dissertations anciennes sur les mêmes parties, soutenues dans les différentes Universités de l'Europe.

Les Médecins, Chirurgiens & Bibliophiles trouveront chez M. Koenig une grande variété de Livres choisis.

Plenks lehre von den, &c. Doctrine sur les affections de l'œil, traduit du latin de M. Joseph Plenks, seconde Edition. A Strasbourg, chez Amand Koenig, in-8°.

On trouve dans cet Écrit l'énumération de cent dix-huit maladies des yeux & de ses parties.

Amphibiorum virtutis Medicatæ defensio, &c., in-4°. de 42 pages. A Strasbourg.

C'est une Dissertation curieuse qui contient plusieurs points importans d'analyse du règne animal, sur-tout relativement aux animaux amphibies, comme les grenouilles, les tortues, les vipères, les lézards, le serpent à sonnettes.

De la Taille de la Vigne, Mémoire qui a remporté le Prix de l'Académie de Montauban, par M. l'Abbé Bertholon, Professeur de Physique Expérimentale des Etats Généraux de Languedoc, & Membre de plusieurs Académies. A Montpellier, chez Jean Martel, 1788, in 8°. de 52 pages.

Après avoir donné l'histoire de la Vigne, M. l'Abbé Bertholon démontre l'utilité & la nécessité de la tailler ; il indique les trois saisons propres à cette opération, qui sont, la fin de l'automne, l'hiver & le commencement du printemps, en expose ensuite les avantages & les inconvéniens, donne en général la préférence à la Taille d'automne.

Tentamen Physico-Medicum inaugurale quædam de strabismo complectens. Auctore Roberto Graves. Edimbourg, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

SUR les qualités contagieuses des Écrouëlles, & sur la tendance que peut avoir la Petite-Vérole à les produire; par M. Lamarre, Chirurgien de MONSIEUR, *& Chirurgien-Major du Régiment Royal Piémont, Cavalerie.*

M. CULLEN remarque dans ses Institutions de Medecine-Pratique que les Écrouëlles ne paroissent pas être une maladie contagieuse, & il ajoute avoir vu des enfans sains se trouver fréquemment, & même vivre intimement avec des Écrouëlleux sans en être infectés; l'observation qui sera rapportée ci-après indique cependant qu'il faut être en garde contre une pareille assertion, & qu'il faut avoir soin de ne point laisser trop communiquer les enfans sains avec ceux qui sont atteints d'un vice scrophuleux. M. Cullen a aussi une autre opinion relativement à cette maladie, qu'il faut rectifier. Il n'est point de l'avis des Auteurs qui pensent que la Petite-Vérole a une tendance à produire les Écrouëlles, & il assure avec confiance que cette assertion est fausse; il convient néanmoins que dans le fait les Érouëlles commencent souvent immédiatement après la Petite-Vérole, mais qu'il est difficile de trouver aucune connexion entre ces deux maladies. Le fait qui va être rapporté paroît indiquer le contraire.

Il y a encore une autre remarque préliminaire à faire relativement aux erreurs populaires qui se sont glissées dans le traitement des Écrouëlles, & qui font diriger le traitement de cette maladie sur le cours de la Lune. On sait que feu M. Bordeu a fait voir la frivolité de ces prétentions dans sa savante Dissertation sur les tumeurs scrophuleuses; mais cette sotte crédulité n'en est pas moins entretenue par beaucoup d'Empyriques qui assurent une parfaite guérison par l'effet de leurs remèdes & l'influence des phases de la Lune. Ce qu'il y a de malheureux c'est qu'on voit non-seulement la maladie se continuer malgré ces belles promesses, mais encore se propager & s'étendre dans les familles par la communication des enfans qui en sont atteints avec ceux qui sont doués d'une constitution saine. Voici un exemple qui prouve combien cette maladie chronique peut se communiquer par voie de contagion, & enlever même des familles entières qui vivent dans les mêmes foyers.

M. Lo...., honnête particulier de la ville de Nevers, avoit quatre enfans aussi bien constitués que bien portans. Sa fille aînée, qui vient de mourir âgée de neuf ans, avoit eu une Petite-Vérole confluente à l'âge de trois ans; il lui étoit resté à la suite de cette maladie des douleurs aux genoux, & un gonflement extraordinaire à la cuisse: plusieurs tumeurs s'étoient fait jour le long du *fascia lata*; d'autres aux aînes, aux bras, qui ont de même produit des écoulemens sanieux, &c. Cette petite Malade ne fut jamais soumise à un traitement méthodique, & ne prit que des remèdes dictés par des préjugés populaires. Elle a vécu dans cet état l'espace de six ans, & en terminant sa courte carrière elle a laissé à un frère & à deux sœurs le vice scrophuleux dont elle est morte. Ces trois enfans jouissoient dans leur plus bas âge de la meilleure santé; ils annonçoient une excellente constitution, & ils étoient beaux & bien faits. Depuis plus d'un an ils sont dans un état qui ne paroît plus laisser

d'eſpoir. Je n'en entreprendrai point la deſcription, qui ſeroit trop affligeante.

Cette courte obſervation a pour but d'inſtruire les parens de tenir en pareille circonſtance une toute autre conduite, & d'éloigner de leurs foyers, ſur-tout dans les familles nombreuſes, l'enfant qui ſe trouveroit attaqué d'une pareille maladie : on doit rechercher plus que jamais ſe procurer les ſecours offerts par les vrais Médecins & les Chirurgiens, qui ne s'en tiennent point à une vaine routine ni à des méthodes empyriques.

Le fait précédent n'indique-t-il point auſſi une connexion entre la Petite-Vérole & les Écrouëlles, ou du moins ne montre-t-il point que la Petite-Vérole a dans certains cas la tendance de produire cette autre maladie, comme pluſieurs Médecins le prétendent?

Les père & mère de ces quatre enfans Écrouëlleux ſont nés très-ſains, & ont toujours conſervé tous les avantages d'une conſtitution ſaine.

MÉDECINE-PRATIQUE.

An Eſſay on the recovery of the apparently dead, &c. c'eſt-à-dire, Eſſai ſur les moyens de rappeler à la vie, après une mort apparente, par M. C. Kites. Londres.

Cette Diſſertation a obtenu un des Prix décernés par une Société Littéraire (the humane Society), & on peut dire qu'elle marque de la part de l'Auteur beaucoup d'exactitude & de ſagacité. Le premier objet qu'il s'agiſſoit de diſcuter étoit la cauſe la plus immédiate de la mort des ſubmergés, M. Kites a fixé ſon attention ſur trois cauſes principales; 1°. l'eau reçue dans la trachée-artère qui empêche l'action des poumons; 2°. l'influence délétère de l'air fixe ou phlogiſtiqué qui s'engendre par la reſpiration, & qui ne peut s'échapper; 3°. l'effet ſecondaire de la ſuſpenſion de la reſpiration, qui eſt l'apoplexie. Après avoir examiné ces trois cauſes ſéparément, l'Auteur conclut que la cauſe immédiate & unique de la mort eſt un excès de diſtenſion des vaiſſeaux du cerveau qui amène l'apoplexie; mais il paroît qu'il eſt trop excluſif dans ſa concluſion, car on ne peut nier que dans certains eſſais qu'on a faits en ſubmergeant des animaux dans un liquide coloré on a trouvé une partie de ce liquide dans les poumons.

Il eſt vrai que l'épiglote reſte quelquefois très-fermée, & que l'eau ne peut point entrer dans les poumons des ſubmergés; mais ce cas n'a guère lieu que lorſque la perſonne reſte quelque temps ſur l'eau, & qu'elle voit le danger qui la menace; car quand elle eſt précipitée ſubitement dans l'eau elle ne peut prendre la précaution préliminaire de fermer ſon épiglote, & d'empêcher l'eau de parvenir à ſes poumons : en un mot, il paroît que ſouvent l'eau paſſe à travers la trachée-artère, & que priſe ainſi elle devient funeſte en empêchant la reſpiration, & conſéquemment l'action du cœur avant de produire l'autre effet ſecondaire qui eſt la diſtenſion des vaiſſeaux du cerveau & l'apoplexie. Cette eau reçue dans la poitrine peut être abſorbée antérieurement à la diſſection; car dans beaucoup de cas on n'a trouvé aucun liquide dans la capacité des poumons.

L'Auteur a été naturellement conduit à examiner s'il y a aucun ſigne poſitif & infaillible de l'extinction totale de la vie; il paroît qu'il eſt très-ſceptique ſur ce point, car il fait de fortes objections contre tous ceux qu'on a regardés comme tels. On doit remarquer à ce ſujet que tant qu'il y a des ſignes d'irritabilité on doit reconnoître que la vie n'eſt point entièrement éteinte; mais on ne peut point en conclure que la perſonne puiſſe être rappelée à la vie. Voici des obſervations curieuſes ſur cet objet.

L'électricité, dit M. Kites, a été quelquefois appliquée pour faire ceſſer une mort apparente, & ſi elle n'a pas toujours produit l'effet deſiré, on n'en a pas moins reconnu ſon importance relativement à cet objet; c'eſt ce qu'on peut rendre ſenſible par les cas ſuivans.

Un jeune homme après avoir été retiré de l'eau étoit reſté expoſé au froid pendant près d'une heure avec ſes habits mouillés, avant qu'on employât aucuns moyens pour le rappeler à la vie. On eut recours enſuite à l'inſufflation, à la chaleur, aux clyſtères de tabac, aux ſubſtances volatiles priſes à l'intérieur, aux frictions & à divers autres ſtimulans pendant près d'une heure ſans en appercevoir aucun effet. L'électricité fut alors employée, & on chercha à exciter des commotions dans toutes les directions poſſibles. Les

muscles à travers lesquels le fluide électrique fut conduit entrèrent dans des contractions presque aussi fortes que dans l'état de santé. Ce phénomène extraordinaire eut lieu aussi souvent qu'on eut recours à l'électricité pendant l'espace de deux heures, c'est-à-dire, à quatre heures de distance de l'époque où le jeune homme avoit été retiré de l'eau, & où par conséquent la respiration & la circulation avoient été arrêtées. On voulut continuer ensuite l'électricité, mais elle ne produisit plus aucun effet, ce qui fit voir que l'irritabilité musculaire & par conséquent la vie étoit entièrement éteinte.

Il paroît d'après ce fait & d'autres faits de la même nature que le choc électrique doit être admis comme un témoin ou comme un signe caractéristique d'un reste de vie, & aussi long-temps que ce choc produit des contractions des muscles on peut établir la possibilité de rappeler la personne à la vie; mais quand cet effet cesse on ne peut guère douter de la mort réelle & positive du submergé.

Parmi les moyens les plus puissans du rétablissement des noyés on doit compter les simples frictions faites avec du linge grossier ou de la flanelle, ou mieux encore avec des brosses. Pour rendre encore ces frictions plus efficaces on peut y joindre comme intermédiaire des spiritueux ou des substances où entre l'alkali volatil.

PHYSIOLOGIE.

An imaginatio in physicum agere valeat & vicissim, c'est-à-dire, *le moral agit-il sur le physique, & réciproquement?* (Quæstio Medica in Scholis Medicorum discutienda, &c. Paris, 1789.)

On pourroit faire quelques remarques critiques sur le titre de cette Dissertation. 1°. On ne met en question que des objets douteux; or personne ne doute que le moral n'agisse sur le physique, & réciproquement: 2°. il faut avouer que l'exposé de la question est loin d'être un modèle de latinité; on a même de la peine à l'entendre, & l'on croiroit d'abord que l'Auteur recherche si *l'imagination agit sur le Physicien*: 3°. le titre est trop étendu, & annonce assez que l'Auteur se bornera à des généralités vagues. Ne vaudroit-il pas mieux prendre un objet bien circonscrit & bien déterminé, & citer quelque observation nouvelle que de se borner à faire ce qu'on peut appeler la préface d'un grand Ouvrage?

Si l'Auteur, par exemple, s'étoit proposé de rechercher quelles sont les affections qu'excite en général la consternation combinée avec des alternatives de crainte ou même de terreurs paniques, il auroit eu occasion de faire, il n'y a guère, des observations précieuses sur les femmes ou autres personnes sensibles & peu courageuses. Il se manifestoit d'abord un sentiment de resserrement vers la région du diaphragme ou le ventre; le mal-aise qui en résultoit étoit accompagné d'une foiblesse générale des membres & de lassitudes spontanées; l'appétit & le sommeil se perdoient, & les personnes tomboient dans un morne accablement, d'où elles ne sortoient que par des espèces d'accès convulsifs lorsque les alarmes recommençoient. A ces commotions qu'éprouvoit le genre nerveux du diaphragme ou des viscères abdominaux se joignoit un mal de tête purement spasmodique, & qui sembloit répandre le trouble dans les facultés intellectuelles. Les digestions étoient pénibles quelque peu de nourriture qu'on prît; il s'y joignoit même des coliques, & ces désordres ont fini pour plusieurs personnes par des diarrhées accompagnées de borborigmes & d'un relâchement comme paralytique du sphincter de l'anus, ce qui a duré pendant quelques jours.

A la même époque des troubles de la Capitale plusieurs femmes soit histériques, soit sujettes à des affections nerveuses ont éprouvé un renouvellement de leurs maux; celles qui étoient à l'époque de leur menstruation ont essuyé des dérangemens notables. Cette évacuation se trouvant très-diminuée ou même suspendue, & ne se renouvellant que par intervalles, a causé des coliques, des étouffemens, des maux d'estomac & toutes les autres indispositions sans nombre qui peuvent s'ensuivre. Je ne parle pas des effets funestes qu'ont pu produire le chagrin & la crainte sur des personnes pusillanimes & troublées par le pressentiment des maux imaginaires ou exagérés, puisqu'on pourroit citer quelques morts survenues dans ces circonstances. Il vaut mieux s'arrêter sur le specta-

cle ravissant qu'a offert un peuple immense plein de fermeté & de courage, & veillant à la sûreté propre avec une activité, une présence d'esprit & une ordre qui feront à jamais le désespoir des ennemis de l'État & la gloire de la France.

ANNONCES.

Thesaurus Pathologico-Therapeuticus exhibens scripta rariora & selectiora Auctorum & indigenorum & exterorum quibus natura ac medela morborum tam internorum quam externorum illustrantur & explicantur, quem collegit & edidit. J. C. Schlegel. Cels. com. regn. de Schoenburg Waldenburg. Cons. & archiater. Vol. I. Pars II. Se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, Libraire, 1789.

La première Partie de ce Volume a été annoncée dans la Gazette de Santé, page 44, de cette année; la seconde Partie, dont il est aujourd'hui question, contient trois Dissertations, dont la première traite de la dysenterie, par M. Akenside, Médecin de la Reine d'Angleterre; la seconde offre une relation détaillée & bien circonstanciée d'une fièvre remittente continue, bilieuse, putride qui régnoit épidémiquement à Anvers & dans la Flandre pendant l'année 1771, par Pierre Van Elsaker, Médecin à Anvers; la troisième est consacrée au cirsocèle; l'Auteur en est M. Adolphe Murray, Professeur Royal d'Anatomie & de Chirurgie à Upsal.

De fatis faustis & infaustis Chirurgiæ, necnon ipsius interdùm indissolubili amicitia cum Medicinâ cæterisque studiis liberalioribus ab ipsius origine ad nostra usque tempora, Commentatio Historica. Auctore Riegels. Hafniæ, 1788.

Observations sur un nouveau moyen de guérir certaines douleurs de dents, par M. Plisson, Dentiste, reçu au Collège Royal de Chirurgie de la ville de Lyon, in-8°. 1788.

Quæstio Medica: estne febrium intermittentium curatio ab vomitoriis remediis incipienda? Par M. Frédéric-Auguste-Guillaume Gress, de Hanovre, Docteur en Médecine & Chirurgie. A Jena, chez Maukian, 1788, in-4°. de 12 pages.

Ce sujet a été traité dans une Dissertation soutenue à Jena sous la Présidence de M. Gruner, savant Professeur. Comme il ne contient que des généralités, nous n'entrerons dans aucun détail.

Dissertatio Medica de noxis ex prematura pubertate oriundis in physica educatione maximopere attendendis; par M. Gérard Guillaume de Eilken, des Montagnes de Langenberg, Docteur en Médecine & Chirurgie. A Jena, chez Stranckmann, 1789, in-8°. de 24 pages.

Il est parlé du climat, de l'exercice, de l'éducation, des mouvemens violens, enfin de tout ce qui a rapport au développement de la puberté.

Dissertatio Medica de signis fœtûs vivi ac mortui; par M. Charles-Geoffroi Mylius, de Livonie, Docteur en Médecine. A Jena, chez Goesferds, 1789, in-4°. de 16 pages.

Les signes qui offrent l'existence de la vie ou son anéantissement, sont ici exposés en deux sections.

Dissertatio Medica sistens theoriam inflammationis; par M. Jean-Geoffroi Müller, Docteur en Médecine & Chirurgie. A Jena, chez Stranckmann, 1789, in-8°. de 27 pages.

Nous possédons plusieurs excellentes théories sur l'inflammation: malgré cela les Amateurs seront satisfaits de cette nouvelle.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 32.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

HISTOIRE NATURELLE.

ESSAI sur l'Histoire Naturelle du Chili, par M. l'Abbé Molina, traduit de l'Italien, & enrichi de Notes, par M. Gruvel, Docteur en Médecine. A Paris, chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, 1789, un Volume in-8°. Prix, 3 liv. 12 sols.

L'AUTEUR croit pouvoir comparer avec raison le Chili à l'Italie; comme celle-ci porte le nom de Jardin de l'Europe, celui-là mérite à plus juste titre le nom de Jardin de l'Amérique Méridionale. Le climat de ces deux pays est presque le même, & leurs degrés de latitude ont beaucoup de rapports entr'eux. Ils se ressemblent encore en un autre point, en ce que ces deux pays s'étendent beaucoup plus en longueur qu'en largeur, & qu'ils sont tous deux divisés par une chaîne de montagnes. La partie des Andes ou Cordilières qui appartient au Chili est composée d'un grand nombre de montagnes toutes d'une hauteur prodigieuse, & qui semblent enchaînées l'une à l'autre; la Nature y déploye toutes les richesses & toutes les horreurs des sites les plus pittoresques, & quoique remplies de précipices affreux on y trouve cependant des vallons agréables & des pâturages extrêmement fertiles.

La prédilection que les Chiliens ont pour leurs pays n'est point seulement fondée sur un simple amour de la patrie, qui est commun à tous les hommes, elle tient à des avantages réels & propres au Chili. On n'y connoissoit point avant l'arrivée des Espagnols les maladies contagieuses; ce sont eux qui y ont porté la petite-vérole, à qui l'on a donné le nom de peste, & qui s'observe de temps en temps dans les Provinces septentrionales; les habitans des Provinces voisines font alors observer aux personnes qui viennent de ce côté une quarantaine rigoureuse, & par-là ils se préservent de cette terrible maladie. Lorsque les Indiens qui jusqu'à présent ont été exempts de cette contagion soupçonnent quelqu'un d'en être attaqué, ce qui peut arriver à cause de leur liaison avec les Espagnols, ils le brûlent dans sa propre cabane par le moyen des flèches allumées. Par ce moyen violent à la vérité ils ont toujours arrêté les progrès que cette maladie auroit pu faire; mais parmi (1) les Espagnols qui habitent le Chili l'inoculation qui y a été introduite en 1761 a eu les plus grands succès. Les fièvres tierces & quartes y sont également inconnues, & les habitans des Provinces limitrophes qui en sont attaqués viennent s'établir pendant quelque temps dans ce pays, où ils se rétablissent promptement. Il y a des années pendant lesquelles une fièvre ardente accompagnée de délire s'observe parmi les gens de la campagne, sur-tout en été & en automne.

Dans le nombre de Plantes il y en a beau-

(1) Il n'y a point de mot dans la langue Chilienne pour exprimer le mal vénérien; il y a toute apparence que cette maladie n'est connue au Chili que depuis l'arrivée des Espagnols. Le rachitis qui a fait tant de ravage en Europe n'y a point encore pénétré. Il en est de même de plusieurs maladies qui sont propres aux pays chauds, comme le mal de Siam, la maladie noire, la lèpre, &c. qui y sont tout-à-fait inconnus. On n'a vu au Chili aucun exemple de chiens ou de chats attaqués de la rage.

coup que le Chili possède en commun avec l'Europe, comme les guimauves, les treffles, les plantains, la chicorée, la mélisse, les orties, &c., & plusieurs autres que l'on cultive avec soin dans les jardins d'Europe croissent naturellement au Chili, tels que les lupins, les pommes d'amour, le piment d'Espagne, le céleri, &c. Plusieurs Plantes des Tropiques viennent très-bien dans les Provinces septentrionales, entr'autres la canne à sucre, le cotonnier, le bananier, le jalap, la méchoacane. Outre ces Plantes le Chili en produit un grand nombre qui lui sont particulières. M. l'Abbé Molina dit en avoir ramassé dans ses herborisations jusqu'à trois mille, dont la plupart ne sont décrites dans aucun Ouvrage Botanique. L'abondance des Plantes aromatiques donne à la chair des animaux domestiques qui vivent toute l'année en pleine campagne une saveur que l'on ne connoît pas dans les autres pays. Nombre d'arbustes ont de tout temps été employés par les Médecins du pays comme des médicamens efficaces, & leurs vertus ont été depuis constatées en Europe: de ce nombre est le *Psoralea glandulosa*, qui porte dans le pays le nom de Cullen. Ses feuilles sont regardées comme un puissant vermifuge & un des meilleurs stomachiques: on les prend en infusion, & leur goût aromatique fait que plusieurs personnes les préfèrent au thé, auquel on pourroit les substituer. Les orangers, citroniers & cédras dont il existe beaucoup de variétés au Chili croissent par-tout en pleine terre, & leur végétation n'est point inférieure à celle des autres arbres.

L'homme jouit au Chili de tous les avantages d'un climat doux & constant, & ceux qui n'abrègent pas leur vie par une conduite déréglée y arrivent à un âge fort avancé. M. l'Abbé Molina dit y avoir connu plus d'un vieillard de cent quatre, cent cinq & même de cent six ans. Les femmes y sont en général fécondes, & il y a peut-être peu de pays où les enfans jumeaux soient plus communs qu'au Chili. Les natifs de ces contrées ne forment qu'une seule Nation divisée en plusieurs Tribus. Ils ont, comme les Tartares, peu de barbe, & l'usage qu'ils ont d'arracher les poils à mesure qu'ils poussent fair qu'ils paroissent imberbes; ils portent toujours des pincettes sur eux pour s'en servir, ce qui fait une partie de leur toilette. Ces Indiens sont vigoureux en général, & résistent mieux aux fatigues que les Créoles. Ceux qui habitent les plaines sont de la même taille que les Européens; mais les habitans des montagnes se distinguent par une stature plus haute, & M. l'Abbé Molina est persuadé que ceux-ci sont les fameux Patagons dont on a tant parlé. La hauteur ordinaire de ces habitans des montagnes est de cinq pieds sept pouces; les plus grands que l'Auteur ait vus n'avoient que six pieds trois pouces; mais ce qui leur donne une forme gigantesque c'est la grosseur énorme de leurs membres qui ne paroît point proportionnée à leur hauteur, excepté les pieds & les mains qui relativement au reste sont très-petits. Ils ont pour l'ordinaire le visage rond, le nez un peu large, les yeux très-vifs, les dents d'une blancheur éclatante, des cheveux noirs & rudes. Ils vivent en général des produits de la chasse.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Molina est très-instructif; il est divisé en quatre Parties: dans la première, qui peut servir d'introduction, il donne des notions sur les saisons, les météores, les volcans & les tremblemens de terre, & sur tout ce qui regarde le climat en général: dans les trois autres Parties il a exposé les objets des trois règnes de la Nature en passant du plus simple au plus composé, c'est-à-dire, en traitant successivement du règne minéral, végétal & animal; il a rapporté autant qu'il a été possible les différens objets qu'il a observés, aux genres de Linné; quelquefois il a été obligé d'en composer de nouveaux d'après sa méthode.

Matière Médicale.

Sur le succès de l'Écorce de Saule dans le traitement des fièvres intermittentes. (Abrégé des *Transactions Philosophiques*, huitième Partie, &c.)

De toutes les découvertes utiles que l'on a faites dans ce siècle il y en a peu qui méritent plus d'attention que l'Écorce de Saule comme un remède astringent dans les fièvres aiguës & intermittentes.

Il y a environ six ans, dit M. Stone, qu'en ayant goûté je lui trouvai un goût très-amer; je résolus dès-lors d'en faire un essai, & pour cela j'en amassai pendant l'été environ une livre que je fis sécher trois mois sur un four

de Boulanger, après quoi je la fis piler & tamiser de la même manière que l'on pulvérise les autres écorces d'arbres.

J'eus bientôt occasion d'en faire usage; mais comme j'ignorois totalement ses propriétés je la donnai d'abord en très-petite quantité, environ vingt grains à-la-fois, que je répétai toutes les quatre heures dans les intervalles de la fièvre, mais toujours avec beaucoup de précautions, & en observant ses effets avec la plus grande attention; n'appercevant pas qu'il en résultât aucune conséquence fâcheuse je devins plus hardi; j'augmentai la dose, & en peu de jours la fièvre disparut. Je l'employai avec le même succès dans plusieurs autres cas; & je trouvai que la dose la plus convenable étoit une dragme prise toutes les quatre heures dans les intervalles des paroxismes.

Depuis cinq ans j'ai administré ce remède à plus de cinquante personnes toujours avec le même succès, excepté pourtant dans les fièvres quartes d'été & d'automne lorsqu'elles étoient très-anciennes; alors j'y ai mêlé un cinquième de quinquina, & le mal n'a plus résisté.

Cet arbre est appelé par Ray *Salix alba vulgaris* ou le Saule blanc commun. Le peuple l'appelle le Saule ou le Saule d'Allemagne. On le connoît à son écorce amère & susceptible de se détacher aisément. J'ai choisi des branches de quatre ou cinq ans, d'environ deux, trois ou quatre pouces de diamètre; la poudre de cette écorce est d'abord d'une couleur brunâtre mêlée d'une teinte jaunâtre, & lorsqu'elle est anciennement conservée elle ressemble à la canelle.

PHARMACIE.

Sur la Préparation de l'Extrait de Ciguë. (Journal de Physique, Juin 1789.)

M. Couret avoit publié dans le mois de Mai un moyen de préparer l'Extrait de Ciguë qui a excité de justes réclamations. En effet suivant son procédé on filtre d'abord le suc exprimé de la Ciguë; on le met dans une bassine avec quelques blancs d'œufs & quelques grains de crème de tartre; on fait bouillir le tout quelques minutes, & quand la lessive du végétal est coagulée on évapore le suc passé à travers une étamine au bain-marie jusqu'en consistance de miel; on ajoute alors la matière résineuse restée sur l'étamine après l'avoir préalablement fait sécher & mettre en poudre.

Les additions faites aux Récréations Chimiques de Model contiennent une méthode bien plus conforme aux principes d'une saine Pharmacie. Voici ce qu'on y trouve.

« On a mis en usage différens moyens pour préparer l'Extrait de Ciguë; les uns ont indiqué de dépurer le suc de la Plante & de l'évapoter jusqu'à consistance requise; les autres qu'on y mêlât de la poudre de Ciguë ou bien de la fécule verte; il y en a enfin qui ont prescrit de faire évaporer tout simplement le suc de la Plante passé à travers un linge serré; c'est même la méthode de M. Stork; mais il faut convenir que cet Extrait ainsi préparé est grumeleux, parce que la matière colorante verte étant exposée longtemps à l'action d'une chaleur continue se décompose à la manière des substances résineuses. D'ailleurs je crois que si l'odeur virulente est nécessaire à la vertu de l'Extrait de Ciguë il n'en reste presque plus, au lieu qu'en évaporant sur plusieurs assiettes le suc de Ciguë dépuré à froid & filtré, ajoutant ensuite la fécule verte de ce même suc séparé, séché & pulvérisé, & à-peu-près la même quantité de poudre faites avec les feuilles de Ciguë mondées de leurs tiges, & mêlant le tout très-exactement pour former une masse pillulaire on parvient à conserver dans cet Extrait les principes volatils & fixes contenus dans cette Plante. »

L'Extrait de Ciguë ainsi préparé contient tous les principes de la Plante réunis pour ainsi dire comme dans l'état naturel, tandis que dans le procédé de M. Couret la matière résineuse verte s'est trouvée séparée, que la substance féculente obtenue en faisant bouillir le suc reste confondue avec les blancs d'œufs, qu'enfin la crême de tartre agissant à la manière des acides sur le principe odorant doit nécessairement apporter une altération sensible dans la manière d'être de l'Extrait, & vraisemblablement dans ses propriétés.

Il ne faut point être indifférent sur le point de maturité où il faut choisir la Ciguë destinée à la préparation de l'Extrait. Ce point de maturité est l'instant où la Plante va fleurir; elle est alors d'une virulence beau-

coup plus considérable que quand elle est trop jeune ou en pleine floraison. Sans doute aussi tous les pays, tous les aspects, tous les terreins ne produisent pas une Ciguë également efficace, ce qui fait qu'elle n'a pas toujours eu une réussite constante entre des mains très habiles.

ANNONCES.

Essais sur la nature & le traitement de la Phthisie Pulmonaire, avec un Supplément sur l'usage & les effets de l'émetique fréquemment répété, traduit de l'Anglois de Thomas Reide. M. D. M. A. S. sur la seconde & dernière Edition; par MM. C. L. Dumas & J. G. Petit d'Arsson, Docteurs-Médecins de l'Université de Montpellier. On y a ajouté un Discours préliminaire & des Notes.

Cet Ouvrage, qui a eu le plus grand succès en Angleterre, mérite d'en obtenir en France, où les découvertes modernes sur les vaisseaux lymphatiques fixent principalement l'attention des Médecins. L'Auteur Anglois a tiré un très-bon parti de ces découvertes soit pour développer la nature & le traitement de la Phthisie, soit pour établir une théorie qui lui est propre sur la génération de cette maladie, & de la fievre hectique qui l'accompagne, soit enfin pour établir des principes raisonnables sur la diathèse purulente, & pour élaguer bien des opinions vagues, mais respectées sur ce point. La Phthisie dont parle M. Reide semble être plus particulièrement de l'espèce catharrale, & l'on peut dire qu'elle y est traitée de manière à ne rien faire desirer. Dans le Discours préliminaire ajouté à la Traduction Françoise on tâche de montrer les rapports qui existent entre cette espèce & les autres que l'Auteur Anglois a négligées. Nous en rendrons compte en parlant de l'Ouvrage qui sera incessamment livré à l'impression & au Public.

Dissertatio Medica de lactis metastasi, causa febris puerperarum, nuperrimè rursus defensa; par M. Jean-Ludolphe Ratzky, de Dantzick, Docteur en Medecine. A Jena, 1789, in-4°. de 20 pages.

La métastase du lait occasionnant sans contredit la fièvre puerpérale, cette question vient de rechef d'être discutée aux Écoles de l'Université de Jena en Saxe.

Dissertatio Medica de structurâ, usu & morbis ovariorum; par M. Loder, Docteur en Médecine; & Professeur en l'Université. A Jena en Saxe, 1789, in 4°. de 40 pag.

M. Loder donne soigneusement la description, l'anatomie & la structure des ovaires, ainsi que leurs fonctions, usages, particularités & maladies.

Dissertatio Medica de laxâ corporis compage morbo nostris hominibus familiari; par M. Jean-Jacques Beyr, Docteur en Medecine. à Jena.

Que de maladies prennent naissance, surtout dans les Villes, du relâchement des fibres & des congestions humorales. Dans la Dissertation que nous annonçons ce germe si fécond des maladies est exposé avec sagacité.

Dissertatio Medica momenta quadam de efficacia insitionis variolarum in curandis nonnullis morbis chronicis exhibens; par M. Christophe Vogel, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, 1788.

L'on trouve dans cet Écrit non seulement l'énumération de quelques maladies chroniques que l'inoculation de la petite-vérole a l'avantage de guérir, mais encore l'histoire de l'inoculation, & son introduction en Europe.

Dissertatio Medica de aqua frigida usu Medici externo; par M. Théophile-Fréderic Grundeler, Docteur en Médecine. A Gottingue, 1788.

L'Auteur démontre dans cette Dissertation l'utilité de l'usage externe de l'eau froide dans un grand nombre de maladies.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 33.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

ÉPIDÉMIES.

EPIDÉMIE d'un mal de gorge qui a régné l'année passée à Chersam en Angleterre. (The Lond. Med. Journ. 1789.)

CETTE Maladie commença à régner dans un Comté d'Angleterre (Buckinghamshire) & ses environs au mois d'Avril 1788, & continua plus ou moins jusqu'au mois de Novembre suivant. Elle attaquoit des personnes de tout âge & de tout sexe; mais elle étoit plus particulière aux enfans; le mal de gorge qui s'annonçoit d'abord etoit en général si léger pendant les premières douze ou vingt quatre heures qu'on n'y faisoit presque point attention; il ne se faisoit même guère sentir qu'au moment de la déglutition. M. Rumsey, qui a donné la description de cette maladie, remarque que bientôt après en examinant l'arrière bouche on la trouvoit très-enflammée & d'un rouge vif, & que dans quelques cas les amygdales & la luette devenoient très-enflées dans les uns, tandis qu'elles l'étoient peu dans d'autres sujets. En général durant les mois d'été ce gonflement plus ou moins considérable des parties de l'arrière bouche étoit accompagné de peu de douleur; mais ces symptômes, ainsi que la difficulté d'avaler, prirent plus d'intensité en automne & au commencement de l'hiver.

Vers le second ou troisième jour de la maladie il se formoit aux amygdales & quelquefois à la luette des escarres d'une couleur blanchâtre ou jaunâtre, & ces parties s'ulcéroient. Dans plusieurs cas il succédoit même des ulcères profonds aux deux amygdales, & dans ces cas la difficulté & la douleur de la déglutition étoient moindres que quand il n'y avoit qu'un simple gonflement. Les escarres étoient plus ou moins de temps à tomber, & M. Rumsey dit en avoir vu encore six ou huit jours après que tous les autres symptômes de la maladie avoient été calmés, & que les Malades commençoient à recouvrer leurs forces. Les glandes muqueuses de l'arrière bouche étoient très affectées, & souvent les Malades rendoient par ces parties une matière comme purulente; il survenoit aussi quelquefois une grande évacuation de *mucus* par les narines, & les parotides, ainsi que les glandes sous-maxillaires, étoient souvent gonflées, surtout à l'égard des enfans. La langue étoit en général recouverte d'une croûte épaisse d'une couleur blanchâtre ou jaunâtre qui se séparoit vers le troisième ou quatrième jour, & alors la langue paroissoit très-rouge & d'une extrême sensibilité. On a observé dans un petit nombre de cas de petites ulcérations à la langue & à la bouche; mais elles se guérissoient dans peu de jours.

Il se joignoit plus tôt ou plus tard d'autres symptômes à ces affections locales du gosier. Quelquefois il survenoit un froid régulier qui étoit suivi de la chaleur, de la fréquence du pouls, de la soif & d'autres symptômes fébriles; mais plus ordinairement les Malades éprouvoient des frissons durant le premier jour, & le soir la fièvre se déclaroit & continuoit durant tout le cours de la maladie, souvent avec des exacerbations marquées vers le déclin du jour. Quelquefois il ne se déclaroit aucun symptôme fébrile, & il ne survenoit que de légers dérangemens, comme la langueur, la perte de l'appétit & un pouls qui s'éloignoit peu de l'état naturel. D'autres fois les envies de vomir & le vomissement ou même la diarrhée accompagnoient les autres

symptômes; mais en général l'estomac & les intestins paroissoient peu affectés, soit au commencement, soit durant le cours de la maladie.

Dans plusieurs cas une éruption scarlatine eut lieu sur toute l'habitude du corps, quelquefois dès le premier jour, mais plus ordinairement le second ou le troisième jour, sans paroître cependant produire aucun soulagement. Toutes les fois même que la maladie a eu une terminaison funeste M. Rumsey a observé que cette éruption cutanée étoit très-considérable, si on excepte quelques cas qui se sont terminés par l'hydropisie. La peau étoit alors très-rouge, sèche & dans un état de contraction & de chaleur extrême; mais cette éruption se présenta avec des variétés. En général la peau étoit souple, & l'efflorescence ne s'élevoit point au-dessus de sa surface; il n'y eut que quelques cas dans lesquels la peau devint rude au toucher. Quand l'éruption avoit une fois paru, elle continuoit en général avec peu de variations jusqu'à la terminaison de la maladie. Dans un petit nombre de cas l'éruption scarlatine fut suivie de petites pustules à la poitrine, aux bras & sur d'autres parties du corps. M. Rumsey a même vu deux exemples de vésicules qui succédoient aux taches rouges de la poitrine & des membres, & qui étoient remplies d'un fluide transparent.

Il faut observer que l'éruption scarlatine étoit bien loin de former un symptôme constant, & de tenir par conséquent au caractère de la maladie. Le degré de violence du mal de gorge n'étoit pas non plus proportionné à l'affection générale du reste du corps. On a remarqué aussi des différences relativement à la durée de la maladie, à sa marche & à sa terminaison. Quand l'affection du gosier étoit légère, ainsi que les autres symptômes généraux, la maladie cessoit dans cinq ou six jours. Dans quelques cas il se manifestoit vers le sixième jour des signes de crise, comme la diminution du mal de gosier & de la difficulté d'avaler, la diminution de la chaleur & de la fréquence du pouls, la moiteur de la peau & un changement dans les urines; mais le plus souvent la maladie diminuoit par degrés sans aucune apparence de crise. Le délire eut rarement lieu, ainsi que la prostration des forces. Toutes les fois que l'éruption scarlatine survint, la peau à mesure que la maladie diminua, commença à s'écailler, & continua ainsi jusqu'à une desquammation complette. M. Rumsey ne doute point que la maladie ne fût contagieuse, & il regarde l'inflammation du gosier comme formant son caractère essentiel. Elle ne fut mortelle que pour un très-petit nombre de Malades.

Du Traitement méthodique de la Maladie qui vient d'être décrite.

Dans la plupart des cas M. Rumsey administra d'abord l'emétique non-seulement dans la vue d'évacuer l'estomac, mais encore pour favoriser les secrétions & porter à la peau; il donnoit ensuite de legers laxatifs, sur-tout si le ventre étoit constipé; mais il évitoit d'employer les purgatifs violens crainte d'affoiblir trop les Malades. Dans les cas au contraire de dévoiement il faisoit user de la rhubarbe après l'émétique, & si la diarrhée continuoit encore il donnoit une poudre absorbante & l'ipecacuanha en petites doses. La saignée ne parut point indiquée, & elle ne fut pas même favorable dans un cas où la constitution de l'individu & le gonflement inflammatoire du gosier sembloient la demander; mais l'application des sang sues aux tempes fut très-utile, sur-tout lorsque le Malade éprouvoit un grand mal de tête avec des vertiges, ou dans des cas de délire.

La fréquence & la contraction du pouls, la grande sécheresse de la peau & son excessive chaleur indiquoient l'usage des relâchans & de quelques sels neutres, aussi furent-ils employés par M. Rumsey. Dans quelques cas où l'inflammation du gosier étoit considérable il appliqua un vésicatoire sur le cou; mais il n'en retira point l'avantage qu'il s'étoit promis, & il obtint plus de succès de l'application d'un liniment volatil, *linimentum ammoniæ fortius*, mais sur-tout d'un topique où entroit le camphre, *linimentum camphoræ*. On plongeoit un morceau de linge dans ce liniment, on l'appliquoit sur le devant du cou, & on le renouveloit toutes les quatre, cinq ou six heures, ou plus souvent si les symptômes étoient plus graves. Ce topique rendoit la déglutition beaucoup plus facile & moins douloureuse. Il étoit nécessaire d'user de gargarismes pour nétoyer les mucosités qui s'amassoient au-

tout des amygdales. M. Rumsey employa l'infusion de roses avec le miel rosat ou la teinture de myrrhe.

Quant au régime le Malade usoit d'une nourriture de facile digestion, comme de la panade, du sagou, du gruau, de l'eau d'orge ou d'un mélange d'eau & de lait, &c., & lorsque les forces étoient trop tombées on donnoit du vin avec quelques prises de quinquina. Lorsque la maladie etoit légère & sans symptômes febriles M. Rumsey etoit moins difficile sur le régime, & il accordoit l'usage des bouillons de viande. Dans quelques cas d'hydropisie qui ont succedé à la maladie l'indication consistoit à rétablir les forces du Malade, à augmenter la sécretion de l'urine au moyen des fortifians & des diuretiques, comme la racine de colombo, les fleurs de camomille, &c., avec les alkalis fixes.

Médecine.

Médecine Domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, & de guérir les maladies par le régime & les remèdes simples; Ouvrage mis à la portée de tout le monde, par M. Buchan, Docteur en Médecine du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg, traduit de l'Anglois, par M. Duplanil, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, & Medecin Honoraire de S. A. R. Mgr. Comte d'Artois, quatrième Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée sur la dixième Edition de Londres. A Paris, chez Froullé, Libraire, quai des Augustins, 1789, in-8°, 6 Volumes. Prix, 25 liv. 4 sols brochés, 32 liv. 10 sols reliés.

La Médecine Domestique de M. Buchan est un Ouvrage utile & connu de tout le monde; mais on peut se demander encore quel est le vrai point de vue sous lequel on doit l'envisager.

M. Buchan lui a donné le simple titre de *Traité des moyens de prévenir ou de guérir les maladies.* Son Traducteur lui donne le titre de *Traité complet.* Ce qu'il y a de vrai c'est qu'on ne doit guère le regarder que comme un simple *Manuel* ou un *Recueil d'Instructions familières sur la Médecine*, qu'on lit avec intérêt, mais qui ne rendent pas plus capable de l'exercer que des Élémens d'Architecture ne peuvent servir à construire un Palais quand on n'est point Architecte.

On est d'abord étonné que l'Ouvrage Anglois ne soit qu'en un gros Volume *in-8°*, tandis que sa Traduction est en six Volumes; mais en examinant de près le plan que le Traducteur a suivi d'insérer des Notes sans fin, d'intercaler des passages entiers d'autres Auteurs, & d'y joindre des récapitulations, on doit être étonné qu'il ait pu s'arrêter en si beau chemin, & qu'il n'ait pas fait soixante Volumes.

La lecture de l'Ouvrage de M. Buchan & de tous ceux qui se bornent à des préceptes généraux de Médecine semblent applanir toutes les difficultés, & on diroit qu'il n'y a qu'à se présenter devant un Malade quelconque pour le guérir. Il y a un moyen de se délivrer de cette vaine & dangereuse confiance, c'est de fréquenter assidument le lit des Malades, & de faire une etude réfléchie des Traités particuliers de Médecine, où des objets déterminés sont approfondis. On devient toujours plus circonspect à mesure qu'on s'éclaire.

La grande difficulté de la Médecine consiste en ce que le traitement doit être approprié non-seulement à l'espèce particulière de maladie qu'on se propose de guerir, mais encore aux variétés qu'elle contracte par ses causes, la constitution du Malade, son âge & d'autres circonstances accidentelles. Il ne suffit pas, par exemple, de savoir qu'on a une hydropisie à traiter, & de suivre les préceptes vagues que donne M. Buchan, qui parle d'une hydropisie quelconque sans rien spécifier, il faut savoir si cette maladie vient à la suite d'une fièvre aiguë, ou bien si elle est l'effet d'une vie livrée à l'intempérance, d'une obstruction des viscères du bas-ventre, de la repercussion d'une affection cutanée, &c. Sans ces distinctions on agit au hasard, & on imite un Voyageur devant qui s'ouvrent differentes routes, & qui choisit la première venue sans savoir où elle doit le conduire.

On ne peut cependant que convenir de l'utilité de l'Ouvrage de M. Buchan. Il contient des préceptes sages d'hygiène & des règles sur le régime que l'Auteur a su mettre à la portée de tout le monde; le titre de Médecine Domestique lui convient parfaitement, & ce Manuel est très-propre à don-

ner des idées justes sur les moyens de se conserver en santé, & de prévenir les maladies, ou même de conduire le Malade en attendant qu'on lui ait procuré les secours d'un homme de l'Art éclairé & habile; mais de bonne-foi, & tout préjugé de profession à part, nous ne conseillons pas de s'ingérer d'exercer la Médecine avec tous ces beaux documens commentés, étayés & récapitulés sous toutes les formes possibles.

ANNONCES.

Jani Cornari Professoris quondam Medicinæ in Universitate Litteratorum Jenensi, celeberrimi, conjecturæ & emendationes Galenicæ: nunc primùm edidit G. Gruner (1), &c. *A Jena en Saxe, chez Stranckman*, 1789, *Volume in* 8°.

Janus Cornarius, célèbre Professeur de Médecine dans l'Université de Jena au seizième siècle, naquit en 1500 à Zwickaw, petite Ville du Cercle de la haute Saxe. L'amour de sa Profession lui fit prendre la résolution de mettre tout en œuvre pour se procurer les Éditions originales des Médecins Grecs, dans l'intention de les traduire en latin: des voyages multipliés remplirent complètement ses vues. Il s'occupa donc à faire connoître successivement par des Traductions Latines, Hippocrate, Dioscoride, Galien, Œtius, Paul d'Égine, Marcel, Macer, &c. Il n'est question dans l'Écrit que nous annonçons que du commencement des conjectures & des corrections que Cornarius a publiées sur Galien. Cette Édition de M. Gruner sera d'autant plus de plaisir aux Amateurs de l'antique Littérature Médicale Grecque, qu'elle réunit l'exactitude & la fidelité a l'élégance typographique.

(1) Nous omettons la longue légende des titres de M. Gruner, qui est Membre d'une foule de Sociétés Littéraires, Professeur de Botanique, Médecin d'un Prince, &c.

Flora Russica, &c. *Edidit. P. S. Pallas. Tom. I.*

Nous avons déjà rendu compte cette année de cet Ouvrage. Pour montrer combien l'Auteur insiste sur les usages domestiques des Plantes, nous donnerons l'exemple de ce qu'il dit du *Pinus larix*. Cet Arbre, suivant M. Pallas, fournit la meilleure térébenthine. Si on en brûle le bois, il distille abondamment par l'extrémité qui est hors du feu, une gomme rouge qui se desséche, qui est un peu moins gutineuse que la gomme Arabique, qui a un goût un peu résineux, mais qui est entièrement soluble dans l'eau. Cette gomme passe dans le commerce sous le nom de gomme d'*Orenbourg* (*gummi Orenburgensis.*) On devroit plutôt l'appeler *gomme du larix*. Il y a des Russes qui la mangent comme une friandise, & elle est nutritive & anti-scorbutique. On recueille une espece de manne sur les feuilles vertes de cet Arbre; mais elle n'acquiert jamais assez de consistance. Les Russes emploient le champignon du larix (*boletus laricinus*) à titre d'émetique dans les fièvres intermittentes, & pour guérir les fleurs-blanches.

De egregio emeticorum usu nominatim in febribus; par M. Jean Ch. Schranime, Docteur en Medecine. A Gottingue, 1788.

L'Auteur de cette Dissertation cherche à distinguer avec soin les cas & les circonstances favorables a l'emploi des emetiques, & il fait voir en meme-temps ce qui peut contre-indiquer leur usage.

J. F. Blumebach specimen Physiologiæ comparatæ inter animantia, calidi & frigidi sanguinis; præmissa sunt de usu formativo & de generationis negotio, observationes nuper tabulis æneis illustratæ, in-4°. *Gottingæ*, 1787.

Quædam circà systematis absorbentis Pathologiam. Auctore Lud. Formey, in-8°. *Hallæ*, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 34.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

DIÉTÉTIQUE.

REMARQUES Diététiques sur l'Abricot. (*Prunus Armeniaca. L.*)

CHAQUE objet du règne végétal dont on veut s'occuper, fait appercevoir la confusion qui règne dans les Ouvrages des Anciens par le défaut des descriptions exactes & précises, & on reconnoit en même-temps quel service a rendu aux Sciences le célèbre Linné en fixant avec exactitude les caractères des genres & des espèces, en sorte que dans la suite des siècles on puisse désormais s'entendre. Cette réflexion s'applique naturellement à l'Abricot dont Pline, Galien, Dioscoride, Siméon Sethi, &c. ont parlé, & qu'on a tour-à-tour nommé *Persicum Præcox*, *Pomum Supernas*, *Malus Armeniaca*, *Prunus Armeniaca*, dénominations vagues & propres à induire en erreur lorsque le caractère botanique n'étoit point encore fixé. On n'a plus maintenant à se plaindre d'une semblable confusion, & d'un Pôle à l'autre, c'est à-dire, dans tous les lieux du Globe où l'Histoire Naturelle est cultivée, on ne pourra point se méprendre dès qu'on entendra prononcer le nom *Prunus Armeniaca. L.* Combien donc est peu fondé le reproche qu'on fait à Linné de n'avoir été que l'Auteur d'une vaine & stérile Nomenclature?

On distingue en France à-peu près sept espèces d'Abricot qu'on désigne par les noms vulgaires de *gros Abricot*, *Alberge*, *Abricot alexandrin*, *Abricot d'Angoumois*, *Abricot natif musqué*, *Abricot blanc*, & *enfin Abricot de Bruxelles*. Ces fruits diffèrent entre-eux par la grosseur & la beauté, la saveur, l'odeur plus ou moins suave, la délicatesse & la fermeté du parenchime, l'extérieur de la peau plus ou moins coloré. En général le fruit des Abricotiers en plein vent a toujours plus de saveur que celui des Abricotiers en espaliers, & on voit dans ces variétés l'avantage d'une circulation libre de l'air, d'une exposition de l'arbre à toutes les influences de l'atmosphère & aux rayons du soleil. On fait craindre le fruit de l'Abricotier comme facile à se corrompre & à produire des fièvres, ce qui peut signifier seulement qu'il y a des personnes dont l'estomac foible & délicat ne peut les supporter, ou bien qu'on en mange avec excès, inconvéniens qui sont communs à l'Abricot & aux autres fruits. En général ce fruit est doux & sucré, a une pulpe plus ferme que la prune, & un parfum qui lui est bien supérieur. Il a de plus l'avantage de paroître au déclin de l'été, & de précéder les productions de l'automne. Il fait alors l'ornement des tables. On peut aussi préparer avec l'amande de son noyau une émulsion ou espèce d'orgeat encore plus agréable que celle qu'on obtient en triturant d'autres semences émulsives. On dit cette boisson propre à calmer les tranchées des femmes nouvellement accouchées.

L'Abricot est un fruit passager, & qu'on ne peut conserver pour d'autres saisons que par diverses préparations qui sont l'objet de l'Art du Confiseur. C'est ainsi que ce fruit reparoît sous diverses formes, & qu'on prépare ce qu'on appelle *Abricots verds au liquide*, *Abricots à mi-sucre*, *Abricots murs à l'eau-de-vie*, *crême d'Abricots*, *compote d'Abricots à la Portugaise*, *Abricots tapés*, *glacé*, *ratafia*, *tourte d'Abricots*, *marmelade d'Abricots jaunes*, *&c.* Nous nous bornerons ici à rappeler la manière de faire la crême. Après avoir fait cuire les Abricots dans le sucre on les passe au tamis, & on y

ajoute du vin du Rhin ou de celui de Champagne, & lorsque le tout est d'un goût agréable on le laisse refroidir, puis on y met des jaunes d'œufs une demi-douzaine pour un petit plat. Quand on a passé ce mélange à l'étamine on le fait cuire au *bain marie* dans le plat où on le servira. Cette crême se sert pour entremets froide ou chaude.

La marmelade d'Abricots ainsi que celle des pruneaux, des poires, &c. peut être employée à des usages purement médicinaux, & devenir purgative en y mêlant de la manne. On connoît *la marmelade de Tronchin* qui a eu tant de vogue autrefois, car ce Médecin fameux paroissoit avec raison se proposer dans sa pratique de rendre les remèdes le moins dégoûtans qu'il étoit possible, & de s'en tenir à des formules élégantes & simples. Voici donc le moyen dont on se servoit (1) pour préparer ce doux laxatif. On prenoit une ou deux cuillerées de marmelade d'Abricot, & après avoir fait dissoudre demi-once ou une once de manne dans un demi-verre d'eau on versoit ce liquide sur la marmelade, & on méloit le tout avec soin. Ce purgatif ainsi préparé étoit d'un goût agréable, & on en prenoit une ou deux cuillerées avant un souper léger qu'on faisoit ensuite, ce qui ne manquoit point de lâcher doucement le ventre durant la matinée. La dose pouvoit être augmentée suivant que la personne étoit plus difficile à purger; une seule cuillerée suffisoit quelquefois pour une femme délicate & facile à émouvoir; mais on sent bien que de pareils purgatifs ne pourroient convenir que dans les classes de la société où on mène une vie molle & sédentaire, & qu'il faudroit des moyens bien plus énergiques pour purger les hommes robustes, ceux qui sont livrés au travail & qui font beaucoup d'exercice.

(1) Feu M. Desbois de Rochefort, dans son Cours Elémentaire de Matière Médicale dont nous avons rendu compte cette année, expose une autre méthode pour préparer la *marmelade de Tronchin*, & il dit qu'elle est composée de parties égales d'huile d'amandes douces, de manne & de casse cuites; mais quoiqu'on puisse fort bien purger avec cette formule, elle retombe dans l'inconvénient des autres purgatifs peu agréables & dégoûtans, & ce n'étoit point certainement la formule employée par M. Tronchin, comme on peut facilement s'en assurer en consultant des personnes qui ont été autrefois dirigées dans leurs maladies par ce Médecin.

CHIRURGIE.

Observations sur la manière d'ouvrir & de traiter les grands abscès de l'aisselle; par M. Arrieruz, Chirurgien des Armées Navales d'Espagne.

On sait que M. Bell improuve dans son *Traité de la théorie & (1) de la curation des ulcères* les grandes ouvertures faites aux abscès qui ont une étendue considérable, qu'il leur reproche de faciliter le contact pernicieux de l'air, de produire par-là un changement total dans la nature du pus, & d'entraîner souvent d'autres accidens graves. C'est dans cette vue qu'il propose de substituer le séton au bistouri pour vuider par degrés toutes les tumeurs quelle que soit leur étendue, de s'opposer au contact de l'air, de produire moins de douleur & d'inflammation, & de rendre la cicatrice moins incommode & moins hideuse. Quelque respectable que soit l'autorité de M. Bell, je dois remarquer que sa proposition est trop générale, & qu'après avoir suivi long-temps la pratique des hôpitaux, j'ai été loin de pouvoir observer les inconvéniens que M. Bell attribue aux grandes incisions. J'ai vu au contraire qu'il importoit de les diriger avec intelligence, & de les proportionner à la nature, à l'étendue & à la position des tumeurs, comme je vais le prouver par des observations directes & particulières aux abscès de l'aisselle.

Ces derniers abscès sont rarement la suite d'un phlegmon; ils surviennent ordinairement à la suite de l'engorgement des glandes lymphatiques de cette partie, & par conséquent la suppuration est long-temps à se former. On a donné comme une règle générale de n'ouvrir les abscès que lorsque la suppuration est bien formée, & que les duretés des environs sont fondues. Ce précepte est sur-tout applicable aux abscès des parties glanduleuses. Il ne faut pas cependant donner trop d'extension à la règle en question relativement aux abscès de l'aisselle, parce

(1) Nous avons déjà rendu compte de deux Traductions de cet Ouvrage Anglois.

qu'outre qu'on a à craindre la métastase ou transport du pus dans la poitrine, son séjour trop long donne lieu au décolement du grand pectoral, & il augmente par l'étendue des parois du foyer.

Lorsqu'on juge que l'abscès doit être ouvert, voici la manière d'y proceder. On fait une incision à la partie la plus déclive de la tumeur. Cette incision doit être oblique de haut en bas & de derrière en devant suivant la direction du bord inferieur du muscle grand pectoral. Son étendue sera relative à celle de l'abscès. On conçoit aisément l'avantage qu'il y a de donner à cette incision une direction presque transversale lorsqu'on fait attention que le bras étant abaissé les bords en sont rapprochés, tandis qu'ils seroient écartés si l'incision étoit longitudinale. L'incision faite on doit porter les doigts dans le foyer pour reconnoître s'il y a des brides qu'on doit detruire, en supposant que leur disposition paroisse s'opposer au recolement des parois de l'abscès. Les premiers pansemens consistent à remplir mollement de charpie le foyer; après les trois ou quatre premiers jours on doit panser à plat, & faire tenir le bras abaissé le plus qu'il est possible, & le coude un peu porté en arrière. Cette position du bras est un point essentiel; mais comme ses avantages pourroient ne pas paroître aussi sensibles à tout Lecteur, je vais exposer les raisons sur lesquelles ils sont fondés.

L'expérience apprend que lorsque les parois d'un foyer purulent sont bien detergées elles se recolent si elles restent constamment appliquées l'une à l'autre. Or dans le cas dont nous parlons la paroi antérieure du foyer formée par le grand & le petit pectoral ne pourra être appliquée contre la postérieure qu'autant que le bras sera abaissé & porté en arrière; mais pour retirer de cette position tout l'avantage possible, il faut que le Malade la garde constamment; car si à chaque pansement on fait élever le bras pour se donner plus de facilité à panser, on éloigne les parois, & on detruit leur décolement. On peut aider cette position en mettant des compresses graduées au dessous de la clavicule, plus ou moins haut suivant l'étendue du foyer. Parmi les abscès que j'ai vu traiter avec succès en suivant cette méthode je puis citer l'exemple suivant.

Le Prosecteur de M. Boyer, Chirurgien gagnant Maitrise de l'hôpital de la Charité, & Démonstrateur d'Anatomie, se piqua avec un scalpel au doigt medius de la main gauche en disséquant un cadavre qui commençoit à se putréfier. La plaie résultante de la piquûre fut guérie en peu de jours; mais une quinzaine de jours après le Malade eut un accès de fievre qui se termina par une sueur copieuse, & dès-lors il commença à éprouver de la douleur sous l'aisselle gauche, où il se manifesta une tumeur qui grossit de jour en jour sans devenir cependant plus douloureuse. Cette tumeur se termina par la suppuration. L'ouverture en fut faite suivant la méthode que je viens d'exposer, & le Malade fut si attentif à maintenir la position du bras qui lui fut prescrite que les parois du foyer étoient déja recolées une douzaine de jours après l'époque de l'ouverture, & qu'au bout de trois semaines la guérison fut complette.

Un Elève en Chirurgie qui travailloit à l'hôpital de la Salpetriere eut un abscès à l'aisselle gauche survenu aussi à la suite d'une piquûre. Cet abscès fut ouvert & traité de la même manière; mais soit que l'ouverture ne fût pas assez grande, ou que le Malade ne fût pas assez exact à maintenir le bras dans la position prescrite, la guérison fut moins prompte que dans le cas ci dessus: cependant elle fut plus prompte qu'elle n'a coutume de l'être quand on suit toute autre méthode. Je pourrois citer un plus grand nombre d'abscès que j'ai vu traiter à l'hôpital de la Charité suivant ces principes, & qui ont été guéris très-promptement; mais un plus grand nombre de faits deviendroit inutile.

Lorsque l'ouverture n'a pas assez d'étendue, ou qu'on a fait écarter le bras à chaque pansement, le recolement des parois ne se fait point. L'ouverture se resserre, les bords en deviennent durs, & il reste une fistule qui est quelquefois très-difficile à guérir. On peut dans ce cas abréger la guérison en agrandissant suffisamment l'ouverture, & en suivant les principes du traitement déjà indiqué. J'ai vu un Malade à l'hôpital de la Charité qui étoit dans ce cas. Il avoit eu un abscès à l'aisselle qui avoit dégénéré en fistule, & qui fournissoit une très-grande quantité de pus. M. Boyer agrandit l'ouverture, pansa à plat en faisant tenir constamment le bras

abaissé, & la guérison fut très-prompte. La méthode dont j'ai déjà parlé a de grands avantages sur celles qu'on suit ordinairement; mais il faut qu'elle soit secondée par les remèdes internes lorsque le cas l'exige.

ANNONCES.

Dissertatio Medica de extracto Saturni & aquâ vegeto minerali nominatim optima, utrumque praeparandi ratione experimentis confirmata; par M. A. J. Murray, Docteur en Médecine à Gottingue.

C'est un petit Recueil de tout ce qu'il importe de savoir sur l'extrait de Saturne & l'eau végéto-minérale de Goulard.

Observations sur la chaleur des puits & des fontaines dans l'Isle de la Jamaïque, & sur la température de la terre au-dessous de sa surface en differens climats; par M. Jean Hunter. (Extrait des Transactions Philosophiques, année 1788.)

M. de Mairan avoit établi, d'après des observations faites à l'Observatoire de Paris, que l'intérieur de la terre étoit non-seulement échauffé par l'influence du soleil, mais encore par une chaleur centrale du Globe. M. Hunter combat en partie cette opinion, & attribue la chaleur de l'intérieur de la terre à la seule influence du soleil: c'est ce qu'il prouve en mesurant la température qui existe au fond des puits très-profonds. Il a trouvé, par exemple, que ce degré étoit le même, à un demi-degré de différence, à la Jamaïque dans un puits de 60 pieds de profondeur, & dans un autre puits dont la profondeur étoit de 245 pieds; c'est-à-dire, que le premier indiquoit 79 degrés & demi au thermomètre de Farenheit, & l'autre seulement 79 degr. Il a trouvé la même température que cette dernière dans une fontaine qui sort du pied d'une montagne très haute. Il paroît donc que la terre ne reçoit des variations de chaleur suivant les saisons, que de la part du soleil seulement, & que cette chaleur ne pénètre seulement qu'à une certaine profondeur, au-delà de laquelle la température est constante.

M. Hunter observe que la mer reçoit plus promptement du soleil des changemens de température, sur-tout près de ses bords. La température de la mer près de Brighthelmstone en Angleterre, durant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, s'est trouvée dans la proportion suivante, mesurée au Thermomètre de Farenheit. En Juillet, de 63 degrés; en Août, de 63 degrés; en Septembre, de 58 degrés; en Octobre, de 53 degrés. Ces observations ont été faites dans la vue de fixer la température de la mer à l'endroit où on y prend des bains, & à neuf heures du matin, qui est l'heure ordinaire du bain. L'eau de la mer est plus chaude à trois heures de l'après-midi.

D. Chr. Fried. Reuss. Prof. Med. &c. Dispensatorii universalis, &c. Dispensaire universel adapté au temps présent, & disposé sous la forme de Dictionnaire. Chimie Pharmaceutique, Partie seconde. A Strasbourg, chez Amand Koenig, Libraire.

Il y a deux ans que nous avons fait connoître le premier Volume de ce Dispensaire. Cette seconde Partie qui vient de paroître, offre par ordre alphabetique l'énumération de toutes les maladies connues, avec un sommaire & les meilleurs medicamens propres pour les combattre. Nous allons nous borner à rappeler la formule suivante employée contre les aphtes, & vantée par Haller.

Prenez du miel pur une once, de la poudre d'alun brûlé demi-gros, du borax un gros, & de l'eau rose deux onces.

L'on touche souvent les aphtes avec ce mélange. Le mucilage des semences de basilic est également recommandé contre le même mal.

Tentamen inaugurale de Phthisi pulmonari scrofulosa. Auctore G. Saunders. Edimbourg, 1788.

Dissertatio inauguralis de actione & usu emeticorum. Auctore G. Quillin. Edimbourg, 1788.

Dissertatio inauguralis Medica, quadam de dentitione, morbisque ex eâ pendentibus complectens. Auct. S. Alvey, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 35.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIQUE MÉDICALE.

EXPÉRIENCES sur les Végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils possèdent à un haut degré, soit d'améliorer l'air quand ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit ou lorsqu'ils sont à l'ombre, auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère; par J. Ingenhousz, Conseiller Aulique & Médecin du corps de Sa Majesté l'Empereur & Roi, Membre de la Société Royale de Londres, &c., Tome II. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, 1789.

NOTRE objet ne doit être ici que de faire connoître l'Ouvrage de M. Ingenhousz relativement à la Médecine, comme nous l'avons fait en annonçant le premier Volume l'année 1785. On sait qu'à cet égard ses expériences présentent des vérités dont l'application est des plus utiles & des plus fécondes, & que si M. Pristley a découvert que les Végétaux possèdent, quand ils sont au soleil, le pouvoir de corriger l'air mauvais & d'améliorer l'air commun, M. Ingenhousz a montré sous toutes les formes cette propriété des Végétaux, & il a reconnu en outre l'influence malfaisante qu'ils exercent sur l'air pendant la nuit ou à l'obscurité. Comme plusieurs Physiciens, & surtout M. Sennebier de Genève, ont nié cette propriété qu'ont les Plantes de méphitiser l'air pendant la nuit, on trouvera dans l'Ouvrage que nous annonçons une foule d'expériences propres à mettre cet objet en évidence, ce qui doit nous avertir de ne point renverser l'ordre naturel des choses en remplissant nos appartemens d'êtres destinés à vivre en plein air.

« Cette faculté, dit M. Ingenhousz, des Végétaux de méphitiser l'air dans l'obscurité est si grande qu'une Plante est en état de corrompre d'une manière manifeste plus de cinquante fois son volume d'air pendant l'espace d'une seule nuit. Une Plante quelconque bien vigoureuse enfermée en été avec un volume d'air commun dix fois plus grand que la Plante même, le méphitise tellement dans une seule nuit qu'il en devient le poison le plus actif qui existe peut-être au monde; car un animal quelconque à poumon qu'on y introduit, y trouve la mort dans l'espace de peu de secondes. Il y a des Plantes dont le pouvoir à cet égard est fort au-dessus des autres. Les fruits, les racines & les fleurs surpassent de beaucoup les Plantes en cette force destructive. »

On trouve dans l'Ouvrage de M. Ingenhousz l'extrait d'une Lettre qui lui a été adressée sur certains préjugés qui s'opposent à la conservation du ver à soie, source de richesses pour les Provinces méridionales. « Avant vos belles expériences, lui dit-on, les gens de la campagne pouvoient-ils soupçonner qu'en donnant à manger à leurs vers à soie & en répandant une grande quantité de feuilles de mûrier dans un appartement où le soleil ne pénètre pas ils détérioreroient l'air. La provision de ces feuilles étoient ordinairement étalée par terre dans un coin du même appartement où étoient les vers à soie, & cette provision très-considérable & sans cesse renouvelée lorsque les vers à soie étoient avancés, achevoit de gâter l'air. La ménagère chargée de la propreté des ateliers qu'elle tenoit bien balayés ne manquoit pas de placer de toute part de gros bouquets de

roses, le lys, de romarin & de serpolet, & en cherchant ainsi à faire du bien à ses vers à soie elle répandoit un poison dans l'air. »

La lecture de votre intéressant Ouvrage sur les Végétaux, ajoute M. Faujas, m'éclaira promptement sur l'application qui se présentoit naturellement, & que j'en fis à la manière d'élever les vers à soie. Les fleurs furent bannies, les amas de feuilles de mûrier furent placés dans des chambres séparées; je fis établir des soupiraux au plancher qu'on ouvre par intervalle; je bannis les parfums & multipliai les courans d'air à l'aide de petits feux de flamme: comme cette méthode fit des merveilles, les Agriculteurs éclairés l'adoptèrent sur-le-champ; les paysans s'y conformèrent, & l'on peut dire que les récoltes de soie sont assurées depuis cette heureuse révolution. »

M. Ingenhousz a démontré dans le premier Volume de son Ouvrage que la principale vertu des Plantes de répandre de l'air vital dans l'atmosphère quand elles sont frappées par les rayons du soleil réside dans leurs feuilles; que les fleurs n'exhalent jamais que de l'air vicié; que les racines & les fruits sont dans les cas des fleurs, à l'exception de quelques racines & de quelques fruits sur lesquels le soleil a dans un jour favorable assez de pouvoir pour les empêcher de répandre un air méphitique. M. Ingenhousz a trouvé cet effet du soleil de plus en plus confirmé à l'égard de quelques fruits; mais il faut que toutes les circonstances soient favorables. On voit donc combien il est dangereux de rester enfermé sur-tout dans de petites chambres où il peut y avoir une grande quantité de fruits, de fleurs ou d'autres parties des Plantes.

Tous les Végétaux, comme le démontre l'expérience, corrigent l'air gâté lorsqu'ils sont exposés au soleil. On voit de là l'avantage de favoriser dans les lieux marécageux l'accroissement des Plantes aquatiques & des arbres. Effectivement, dit M. Ingenhousz, nous voyons que dans les endroits marécageux dont l'humidité croupissante communique à l'air une grande quantité de méphitisme & du principe inflammable les habitans sont sujets à différentes maladies dont ceux qui vivent dans les pays élevés sont exempts. Ces marécages sont d'autant plus mal sains qu'on y néglige davantage la culture des Végétaux. Il paroît très probable que la campagne des environs de Rome autrefois si agreable n'est aujourd'hui nuisible à ses habitans que parce qu'elle est presque déserte & sans culture. Si on y établit une colonie avant de défricher la terre & d'y établir des plantations d'arbres, les familles y périssent communément; mais si on ne leur fait habiter l'endroit qu'après que les Végétaux y ont été établis & sont en pleine vigueur, les Colons s'y soutiennent dans la meilleure santé. « Je tiens, dit M. Ingenhousz, ce fait du Cardinal Grimaldi, » homme très-éclairé, que j'ai eu l'honneur » de connoître pendant sa Nonciature à » Rome. »

MÉDECINE.

Observation sur une inflammation du foie (hepatitis) avec des Remarques; par M. G. Wilkinson, Membre Honoraire de la Société Chirurgico-Médicale d'Edimbourg. (Journal de Médecine de Londres, 1789.)

Un Maître d'École nommé Jean Kemp, âgé de soixante cinq ans, & doué d'une constitution pleine de vigueur, fut attaqué en Juin 1783 d'un frisson qui fut accompagné de toux, d'une difficulté de respirer & d'une expectoration tenue avec une douleur aiguë & un sentiment de pesanteur à la partie inférieure du sternum, particulièrement vers le côté droit. Son pouls étoit plus plein & plus fréquent qu'à l'ordinaire; il n'éprouvoit point de soif, mais son appétit étoit diminué, & son ventre constipé. Pour le soulager je lui prescrivis un liniment volatil sur la partie affectée, & un véficatoire entre les épaules; je lui fis prendre aussi du lait de gomme ammoniaque (1) avec l'oximel scillitique durant le cours de la journée, & un léger narcotique au moment du coucher.

Le Malade se trouva si bien de ce traitement que dans huit ou dix jours je discontinuai mes visites, & je ne le vis plus que vers

(1) Pour faire ce lait on prend, suivant la Pharmacopée de Londres, deux gros de gomme ammoniac & une demi-livre d'eau de Pouillot simple. On triture la gomme ammoniac avec l'eau dans un mortier jusqu'à ce que la gomme soit dissoute. On fait prendre ce lait par cuillerées.

le 12 de Septembre. Appelé alors pour lui donner du secours je remarquai en lui une grande difficulté de respirer, lors même qu'il n'étoit qu'assis, avec une couleur jaune des yeux & un gonflement œdémateux des jambes. Il se plaignoit d'une grande soif & de fréquentes envies de vomir. Son pouls étoit très-fréquent, son urine fortement colorée & peu abondante, & en même-temps il étoit si constipé qu'il avoit été neuf jours sans aller à la garderobe.

Cette affection que j'avois cru autrefois propre au poumon, & que j'avois traitée en conséquence, me parut alors être un cas d'*hépatitis*, & je m'en convainquis encore plus clairement en observant une dureté considérable & quelque peu inégale qui s'étendoit depuis le dessous du cartilage xiphoïde jusqu'à l'ombilic, & qui paroissoit élever un peu les fausses-côtes du côté droit. En interrogeant plus particuliérement le Malade sur la cause & les progrès de cette affection, il m'apprit qu'il avoit souvent éprouvé une sorte de mal-aise ou de douleur vers la région du foie, qu'il croyoit être provenue de s'être beaucoup appuyé en écrivant contre son pupitre; il ajouta qu'elle avoit graduellement augmenté, qu'il avoit souvent éprouvé des frissons irréguliers vers l'approche de la nuit, que ces frissons avoient été accompagnés de sueur, & que la constipation s'y étoit jointe. La couleur des selles avoit été quelque temps blanchâtre. La région du foie étoit devenue non-seulement très douloureuse à la moindre pression, mais le Malade éprouvoit même une douleur qui s'étendoit jusqu'à l'extrémité de l'épaule du côté droit plus particuliérement toutes les fois qu'il tâchoit de se coucher ou de se tourner sur le côté opposé.

La nature de la maladie étant alors pleinement déterminée je résolus malgré l'âge avancé du Malade & la crainte que j'avois d'une suppuration déjà établie d'essayer l'effet du mercure (1). Je commençai donc par l'administration d'un clystère purgatif, & dans la journée il prit deux scrupules de coloquinte & six grains de mercure doux. Ces remèdes cependant n'avoient pas produit le lendemain d'évacuation malgré un autre clystère qui lui avoit été administré. Croyant alors que l'action des remèdes avoit été empêchée par une surabondance d'acidité, je prescrivis deux scrupules de sel de tartre & une demi-dragme de magnésie dans un véhicule convenable pour prendre toutes les deux heures. Les bons effets de ce mélange furent manifestes à la seconde dose quant aux déjections & à l'urine. Ce fut alors que je prescrivis des frictions sur la région du foie à la dose de deux gros de fort onguent mercuriel & cinq grains de mercure doux en bolus à l'heure du coucher. Ces remèdes furent répétés, en sorte que depuis le 13 Septembre jusqu'au 18 le Malade avoit fait usage de six gros d'onguent mercuriel & de vingt grains de mercure doux pris à l'intérieur. L'induration de la région du foie avoit beaucoup diminué de volume, & la douleur éprouvée par la pression du doigt étoit bien moindre; mais le Malade se plaignoit d'une plénitude vers la région hypogastrique, & en examinant cette partie je reconnus au tact, de vrais signes de fluctuation. Les déjections qui auparavant étoient blanchâtres commencèrent à être mêlées de bile. Le jour suivant 19 Septembre le traitement mercuriel fut suspendu, & je prescrivis une mixture saline avec l'oximel scillitique, la teinture aromatique & le laudanum.

La bouche fut alors un peu affectée, & il survint une salivation modérée; la couleur jaune de la conjonctive avoit disparu, & la quantité d'urine étoit considérablement augmentée. Le 20 Septembre le Malade fut cependant subitement alarmé en s'appercevant qu'il avoit rendu par les selles une quantité considérable de matière blanchâtre & comme purulente, semblable à la lymphe coagulable qu'on trouve quelquefois dans la cavité de l'abdomen lors d'une inflammation du péritoine. Le ventre s'affaissa, & le Malade parut très-foible après cette évacuation. Il parut plus ou moins d'écoulement purulent par les selles jusqu'au 27 Septembre, & alors la santé parut un peu se rétablir quoiqu'il y eût une extrême foiblesse. La salivation avoit cessé, & l'urine étoit dans une quantité con-

(1) Il semble que c'est un remède très-efficace contre les affections du foie. On en trouve un exemple remarquable dans l'Ouvrage Anglois qui a pour titre: *Edinburgh Medical Commentaries, Vol. V.* Dans des cas semblables le mercure paroît agir comme un puissant déobstruant.

venable, quoiqu'un peu mêlée d'une espèce de mucus purulent. Je fis alors prendre une décoction de quinquina & un peu d'opium vers le soir. Le 29 du même mois le Malade éprouva du mal-aise & un mouvement de fièvre qui avoit été précédé d'un violent frisson. J'eus alors recours au quinquina en substance, & le Malade en prit depuis deux scrupules jusqu'à un gros toutes les trois ou quatre heures. Ce traitement fut continué avec des variations pendant une quinzaine de jours, & à ce terme la santé étoit rétablie, & s'est maintenue depuis ce temps-là avec assez de constance. (Cette Observation a été communiquée le 10 Févier 1789, au Rédacteur du Journal de Médecine de Londres; elle offre un exemple rare d'un hépatitis considéré comme une affection primitive.)

Question de Diététique.

Peut-on sans inconvénient diminuer de différentes manières sa ration ordinaire du pain?

La coutume nous a tellement asservis à l'usage du pain, que lorsque par des obstacles quelconques on ne peut s'en procurer la ration ordinaire, on se regarde comme soumis à la privation la plus intolérable, & qu'on ne songe nullement aux moyens sans nombre que la Nature nous offre pour y suppléer en tout ou en partie pendant un certain temps. Les substances farineuses sont sur-tout de ce nombre, & comme elles abondent en général, & qu'on peut leur faire subir des préparations sans nombre; on a en tout temps une ressource qui ne peut nous manquer.

Lorsque la manière de faire le pain étoit encore inconnue dans l'ancienne Rome, & elle le fut long-temps, les Romains vivoient de différentes espèces de bouillies plus ou moins consistantes, *pulte autem non pane vixisse longo tempore Romanos manifestum*, dit Pline. Ils préparoient aussi ce qu'ils appeloient *polenta* avec de l'orge médiocrement torréfié & réduit ensuite en farine. Pline dans son Histoire Naturelle, Livre XVIII, rapporte les différentes manières de préparer cette nourriture. On sait que dans tous les pays du Midi & même dans nos Provinces méridionales on trouve dans le maïs une très-abondante ressource, & que le peuple en fait non-seulement une grande partie de sa nourriture, mais qu'on en peut préparer même des alimens très-sains & très-agréables avec le lait, le miel ou le sucre. Les légumes de toute espèce, comme les haricots, les pois, les fèves ne forment-ils point aussi un autre genre de farineux dont on peut à volonté augmenter la proportion dans sa nourriture, & diminuer beaucoup celle du pain? Je n'ai pas besoin de parler du riz, qui fait la base de la nourriture dans tant de contrées de l'Orient, qu'on peut se procurer parmi nous avec assez de facilité, & dont on peut varier les préparations de différentes manières.

Bibliothek, &c., c'est-à-dire, *nouvelle Bibliothèque d'Histoire Naturelle; par M. Fibig, Professeur de Botanique & d'Histoire Naturelle en l'Université de Mayence; & M. Nau, Professeur d'Économie & d'Histoire Naturelle. A Francfort & Mayence, 1789, in-8°. de 179 pages. Premier Cahier.*

C'est le commencement d'un Ouvrage periodique en faveur des progrès de l'Histoire Naturelle; il renferme les nouvelles découvertes, la Littérature, enfin tout ce qui est relatif aux Sciences Naturelles. Il en paroîtra une Partie chaque trois mois. Nous reviendrons sur les objets de ce Recueil.

Icones Plantarum Officinalium, &c., c'est-à-dire, *figures de Plantes Officinales peintes d'après nature; par M. P. Gaspard Junghans, Docteur en Médecine, & Membre de la Société des Curieux de la Nature de Halle. Centurie première. A Halle en Saxe, 1787.*

Le commencement de cette Collection forme deux fascicules qui renferment douze Plantes Officinales gravées avec soin & avec exactitude.

Dissertatio chemica medicamentorum antimonialium conspectum sistens. Auctore J. Moeller, Doctore Medico Hafniæ.

On trouve dans cette Dissertation la classe nombreuse des médicamens qu'on tire de l'antimoine.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 36.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

CHIMIE MÉDICALE.

SUR l'inefficacité de quelques remèdes par la décompoſition qu'on leur fait ſubir en les préparant.

JE ſuis bien loin, Meſſieurs, de l'avis de ceux qui reprochent aux Apothicaires d'uſer ſouvent d'une exactitude trop ſcrupuleuſe dans la préparation de leurs médicamens, & de faire un commerce d'eau diſtillée qu'ils ſubſtituent dans un grand nombre de diſſolutions à l'eau commune : je penſe au contraire que c'eſt le ſeul moyen d'atteindre ſouvent le degré de préciſion qui doit être le but de tout vrai Pharmacien, & d'éviter ſur-tout la décompoſition des ſels qu'on ne preſcrit qu'à la doſe de quelques grains. Je vais en donner quelque exemple.

Le tartre ſtibié, qui eſt un remède ſi familier en Médecine, peut ſouvent produire des effets variables ou même nuls ſi on le fait prendre dans une eau quelconque de ſource & de rivière telle que la Nature nous l'offre ; qu'on le faſſe prendre, par exemple, dans l'eau d'Arcueil qui abonde en terre calcaire la décompoſition du tartre ſtibié s'y opère d'une manière prompte, comme j'en ai été moi-même ſouvent le témoin dans des expériences particulières ; l'acide tartareux ſe porte ſur la terre calcaire & abandonne l'antimoine qui ſe précipite, & le remède preſcrit devient inefficace. L'eau de la Seine n'eſt pas elle-même exempte de cet inconvénient. En effet, ſuivant des expériences que j'ai vu faire depuis peu aux Écoles de Pharmacie, le tartre ſtibié eſt décompoſé, & l'antimoine ſe précipite après quelques heures de repos, ſans doute parce que l'acide vitriolique de la ſélénite ſe porte ſur l'antimoine du tartre ſtibié, dont l'acide tartareux à ſon tour ſe combine avec la terre qui fait la baſe de la ſélénite. Le prétendu émétique qu'on vouloit donner s'évanouit donc en tout ou en partie.

Je n'ai pas beſoin de relever l'erreur de ceux qui prétendent aiguiſer des purgatifs où entrent des ſels neutres en y faiſant jeter un grain de tartre émétique ; on peut voir ſur cet objet des réflexions de M. Chevillard qui ont été inſérées dans la Gazette de Santé (année 1786) ſur la décompoſition du tartre ſtibié par le ſel de Glauber, & on prévoit d'ailleurs facilement ce qui doit arriver en pareil cas en vertu des affinités chimiques. Il n'eſt pas non plus néceſſaire que j'inſiſte ici ſur l'infidélité de ce qu'on appelle en Pharmacie *vin émétique*, qu'on prépare en projetant de l'antimoine dans le vin pour que l'acide tartareux de ce dernier ſe porte ſur l'antimoine, & qu'il forme ainſi du tartre ſtibié ; en effet, comme la proportion de l'acide tartareux dans les vins eſt très-variable, on n'eſt jamais ſûr de la quantité d'antimoine qui entre en combinaiſon avec cet acide, & on agit par conſéquent en aveugle en preſcrivant une doſe déterminée de vin émétique. Au reſte, un Médecin pour ſi peu éclairé qu'il ſoit en Chimie ne preſcrira jamais un pareil remède. Je reviens à la diſſolution de certains remèdes par l'eau diſtillée.

Il eſt facile de voir que le ſublimé corroſif eſt dans le même cas que le tartre ſtibié, & qu'on ne doit jamais le preſcrire dans l'eau commune telle que la Nature nous l'offre ; l'emploi de l'eau diſtillée eſt alors d'une néceſſité rigoureuſe ſi on veut éviter une décompoſition & une extrême incerti-

tude sur la dose de ce remède, qui demande cependant d'être fixée avec une si scrupuleuse précision. A plus forte raison ne doit-on point se permettre des combinaisons de ce sel neutre avec d'autres substances propres à la décomposer. Je citerai un exemple de cet oubli à l'égard d'un remède vanté contre la gale, & recommandé dans un Ouvrage qui a pour titre: *Bibliothèque de Chirurgie du Nord.*

On prescrit de prendre trois onces de fleurs de soufre, de les faire bouillir dans cinq livres d'eau de chaux jusqu'à réduction de trois livres, & d'y ajouter *deux scrupules de sublimé corrosif dissous dans l'eau de chaux.* M. Justi, Auteur de ce remède, dit de laver avec cette eau les endroits attaqués de la gale le soir avant d'entrer au lit; mais comment n'a-t-il pas vu que la chaux doit nécessairement produire la décomposition du sublimé corrosif dont l'acide marin doit se séparer, & laisser au fond de la bouteille le mercure à nud, comme je m'en suis d'ailleurs convaincu par l'expérience. Le seul moyen de répondre aux vues de M. Justi est de ne faire la combinaison du sublimé corrosif avec l'eau de chaux qu'au moment de l'emploi. On tient, par exemple, du sublimé corrosif dissous dans l'eau distillée, & à l'instant qu'on se propose de faire des lotions on mêle cette dissolution avec l'eau de chaux où on a fait bouillir des fleurs de soufre, & on obtient ainsi un mélange qui étant promptement employé possède les vertus de ses divers ingrédiens. Sans cette précaution on rend inactif celui dont l'efficacité est la plus reconnue. Combien n'y a-t-il point en Pharmacie des remèdes qui ne doivent être aussi administrés qu'au moment de leur préparation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B..., Élève en Pharmacie.

PHYSIOLOGIE.

Observation sur un vice de conformation des organes de la génération & des voies urinaires, avec des remarques sur l'espèce d'impuissance qui en étoit la suite; par M. Pinel, Docteur en Médecine.

On trouve dans divers Ouvrages, comme dans ceux de Morgagni, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, &c. quelques exemples de vices de conformation du membre viril, & sur-tout du canal de l'urètre, qui tantôt s'ouvroit en-dessous ou même à la racine (1) de la verge, tantôt se trouvoit avoir son issue en-dessus, ou enfin ne formoit qu'un demi-canal. (Voyez sur ces objets Morgagni, *de sedibus & causis morborum, Ep. XLVI & LXVII.*) Salzman nous a transmis une observation de la forme de l'urètre en demi-canal, en sorte que tout le dos de la verge étoit comme ouvert. Morgagni avoue n'avoit jamais vu de cas semblable, & il se contente d'en rapporter un qui lui avoit été communiqué. Celui dont je vais rendre compte a été observé il y a quelques mois à l'hôpital de la Charité sur un jeune homme d'environ vingt ans, qui a succombé à une fièvre putride. Des cas pareils méritent d'être notés non-seulement par leur singularité, mais encore parce que leur connoissance importe à la Jurisprudence Médicale, & qu'un Médecin doit être instruit de toutes ces déviations de la Nature pour prononcer dans les cas douteux d'impuissance.

I.

Exposition de la forme des parties naturelles antérieurement à la dissection.

On n'appercevoit d'abord aucune trace d'ombilic; mais il paroissoit à la partie inférieure de l'abdomen dans l'intervalle des os pubis écartés, une espèce de fungus rougeâtre d'environ un pouce deux lignes de diamètre & d'un pouce & demi de hauteur. La surface de ce fungus étoit inégale, & offroit des enfoncemens à sa partie moyenne & inférieure. Lorsque ce jeune homme étoit encore en vie on voyoit sourdre l'urine des côtés de l'enfoncement, ce qui se remarquoit particulièrement peu de temps après qu'il avoit pris quelque boisson. La verge étoit placée au-dessous de ce fungus, vers lequel elle se dirigeoit de manière à rester naturellement appliquée contre sa partie inférieure, & à recouvrir parfaitement l'endroit d'où s'écouloient involontairement les urines.

(1) Voyez la page 94 de la Gazette de Santé, année 1788.

Après la mort de cet individu, qui avoit péri d'une fièvre putride entièrement étrangère à son indisposition, son corps fut porté à l'amphithéâtre de la Charité, où M. Boyer, Chirurgien gagnant Maîtrise, le fit voir à ses Élèves. Il fut examiné ensuite avec soin, & je pris exactement les dimensions de toutes les parties qui ont été conservées. La verge a dans sa longueur environ un pouce & demi, & son origine se trouve à la partie antérieure & inférieure du fungus, avec lequel elle forme à sa base un enfoncement demi circulaire; la surface de cette partie ouverte, qui n'est que la membrane interne de l'urètre, est lisse & un peu rougeâtre: à la partie postérieure de cette surface, & devant l'enfoncement demi-circulaire on voit une petite éminence qui n'est autre chose que le *veru montanum*. Au milieu de cette éminence se trouve l'orifice oblong d'une lacune muqueuse, & sur ses côtés on remarque les orifices des conduits éjaculateurs, & çà & là des lacunes muqueuses dont les plus profondes ont jusqu'à quatre lignes. Le gland est aussi fendu supérieurement, & le prépuce, qui est très court, n'existe qu'à sa partie inférieure. Le scrotum & les organes sécréteurs du sperme paroissent dans leur forme naturelle.

II.

Exposition de ce que la dissection a fait plus particulièrement connoître.

L'ouverture du cadavre & l'examen attentif des parties ont fait connoître les particularités suivantes. La partie inférieure de la ligne blanche étoit très-étendue, & les muscles droits, sans doute à cause de l'écartement des os pubis, laissoient entr'eux un intervalle d'un pouce & demi. A l'endroit où cet écartement répond au-dessus du fungus on remarque un enfoncement qui paroît être l'ombilic, & auquel se rendoient la veine ombilicale & les artères du même nom. A l'extérieur cet enfoncement répond à une cicatrice où la peau se continue avec la surface du fungus. Les os pubis que j'ai déjà dit être écartés laissent entr'eux un intervalle de deux pouces. Une substance de nature tendineuse passant de l'un à l'autre, forme une espèce de ceintre, & sert comme de ligament à ces os écartés.

Mais ce qui piquoit sur-tout ma curiosité c'étoit de connoître d'où provenoit le fungus dont j'ai déjà parlé: je fus bien surpris lorsque je reconnus que c'étoit la vessie elle-même qui étoit fendue antérieurement ou plutôt ouverte, & dont les parois toujours maintenues dans un état de vacuité s'étoient rassemblées en forme de fungus. Elle étoit hors de l'abdomen, & s'étoit comme renversée de derrière en devant en passant au-dessous du ceintre ligamenteux qui unit les os pubis. Il fut alors aisé de reconnoître le trigone de la vessie qui au-dessous du fungus etoit à découvert, & qui montroit les sources de l'écoulement involontaire de l'urine, c'est-à-dire, des ouvertures des uretères.

J'enlevai ensuite le péritoine qui recouvre la partie postérieure de la vessie, & j'apperçus distinctement les fibres charnues de cette dernière. La glande prostate se remarque au-dessous de la vessie dans l'intervalle des os pubis; elle a moins de volume qu'à l'ordinaire, & sa forme n'est pas non plus naturelle. En examinant les uretères j'ai été surpris de les trouver si dilatés; leur calibre égaloit presque celui des intestins grêles; cependant ils se rétrécissent en s'avançant vers la vessie dans l'intervalle d'un demi-pouce, & ils vont s'ouvrir chacun par un orifice assez grand sur les côtés de l'enfoncement qui a été remarqué au-dessous du fungus. Les reins étoient d'un volume considérable, d'une surface inégale & bosselée comme dans le fœtus. Le droit contenoit plusieurs vessies dans lesquelles on trouvoit de l'urine.

Il s'agissoit encore de rechercher l'état & la disposition des vésicules séminales; or j'ai remarqué qu'elles étoient très-petites, mais que les conduits déférens n'offroient rien de particulier: leurs orifices sont à côté du *veru montanum*, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, & comme je m'en suis assuré en ouvrant une de ces vésicules, & en y introduisant une soie qui est venue sortir par les orifices des conduits éjaculateurs. Les corps caverneux ont leurs racines fort écartées, & le bulbe de l'urètre en occupe l'intervalle; mais lorsqu'il parvient à leur jonction pour se rendre au dessus des corps caverneux il forme les parois de la fente ou surface supérieure de la verge, & s'épanouit ensuite pour donner naissance au gland en se renversant de haut

en bas, c'est-à-dire, en sens inverse de l'état ordinaire.

On voit par ce qui vient d'être dit que l'individu dont il est question manquoit d'un réservoir de l'urine, puisque la vessie étoit entièrement ouverte, & ne remplissoit aucune fonction; ce qui le rendoit sujet à une incontinence d'urine qui s'échappoit à mesure que la sécrétion s'en faisoit dans les reins, & qui devoit lui rendre l'existence très-malheureuse. On voit également que quoique la sécrétion de la semence pût être faite par les testicules, & que cette liqueur pût être conservée dans les vésicules séminales & se frayer une issue à travers les orifices des conduits éjaculateurs, elle ne pouvoit cependant remplir le but de l'union des sexes par le défaut du conduit de l'urètre: on pouvoit donc prononcer que l'individu étoit dans un cas absolu d'impuissance. On auroit beau objecter que dans un cas analogue rapporté par Morgagni, l'homme (1) qui avoit un pareil vice de conformation avoit été cité en Justice pour un fait de grossesse; cette accusation n'avoit fait que flatter son amour-propre; & peut-être aimoit-il à se croire coupable.

ANNONCES.

Tentamen Medico-Practicum de Rachitide, &c. Auctor J. F. Lorvol Venetus, &c. Monspelii, 1788.

On ne sait trop pourquoi l'Auteur de cette Dissertation restreint l'usage du bain froid dans le traitement de la noueure ou le rachitis, & qu'il le croit moins propre à guérir cette maladie quand elle est déclarée, qu'à empêcher son développement, puisque dans l'un & l'autre cas c'est toujours un des plus souverains remèdes, & qu'il s'agit de persévérer seulement plus long temps lorsque le rachitis est ancien.

M. Lorvol a dit aussi, d'après le Commentateur de M. Cullen, qu'il faut interdire l'usage du bain froid lorsque la maladie est avancée, que le ventre est gonflé, qu'il y a fièvre hétique; mais ce précepte est très-vague quand on ne détermine pas l'espèce de bain froid: en effet, il faut distinguer le bain qui se prend par une simple immersion, de celui qui consiste dans un séjour plus ou moins prolongé du corps dans l'eau froide; & si ce dernier peut être nuisible dans le cas énoncé, il en est bien autrement du bain par simple immersion, qui est lui même un puissant remède pour combattre le dépérissement lent des enfans & les ravages de la fièvre hétique. On en peut voir un exemple dans la *Gazette de Santé, année 1786, page 11*. C'étoit un enfant âgé de dix-huit mois, & miné sourdement par une fièvre lente qui se dissipa dans l'espace de six mois, en lui faisant subir chaque jour une ou deux immersions brusques dans l'eau froide; ce qui se pratiquoit en tenant l'enfant nud entre ses bras, en le plongeant brusquement jusqu'à la tête dans un baquet d'eau froide, & en le retirant dans le même instant. Au reste, ces variétés du bain sont très-connues & très-souvent employées en Angleterre.

A Treatise of the Materia Medica, by William Cullen, Professor of the Practice of Physic in the University of Edinburgh, &c. &c. Edinburgh, 1789, 2 *Vol. in-4°. Prix*, 51 *liv. brochés. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, n°.* 18.

Dissertatio Medica de Tympanitide; par J. G. Schulz, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, 1787.

M. Schulz rapporte d'abord les différens signes qui caractérisent la Tympanite d'après les Auteurs les plus distingués, & y joint les principes du traitement de cette maladie. Il conseille l'emploi des évacuans, ensuite les frictions & les fomentations d'eau froide sur la région abdominale; enfin, l'usage des extraits amers toniques. Le dernier Paragraphe offre succinctement le régime qu'il faut observer.

(1) *De sedib. & causis morbi. Ep. LXVII.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 37.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MATIÈRE MÉDICALE.

EXTRAIT d'un Mémoire sur l'usage chirurgical des feuilles & du suc de grande Bardane (Arctium Lappa. L.) *par M. Percy, Docteur en Médecine, Chirurgien-Major des Divisions de Flandre & d'Artois, & du Régiment de Cavalerie de Mgr. Duc de Berry, de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, du Collège Royal de Chirurgie de Nancy, &c.*

Sed tamen herbarum tam mira potentia pollet,
Ulceris annosi sinus ut coalescere possit.

Q. S. Samonic Vers. CLXIII.

L'ART de guérir ne consista originairement que dans la connoissance de quelques herbes avec lesquelles on arrêtoit le sang & on fermoit peu-à-peu les plaies (1); mais il ne conserva pas long-temps cette heureuse simplicité. Le luxe qui corrompit bientôt le genre-humain s'étendit aussi sur lui, & l'on vit briller l'or & les perles dans les remèdes comme sur les vêtemens & sur les tables; cependant on n'abandonna pas entièrement l'humble application des végétaux. Un respect religieux pour la mémoire des Héros qui les premiers y avoient eu recours, se joignit à l'expérience pour en perpétuer l'usage. Quelques-uns même, tels que la centaurée, le marrube, &c. furent consacrés dans les chants des Poëtes, seuls alors en possession d'éclairer & d'instruire..... La Médecine des peuples annonça leur innocence ou leur dépravation..... Les Spartiates n'attendoient la guérison de leurs maladies que des dons de la Nature & des Plantes qui croissoient autour d'eux. Les Romains au contraire la cherchoient dans les productions les plus éloignées, dans des compositions pompeuses, où les richesses des Indes, de l'Égypte, &c. s'étonnoient de se rencontrer.

Aujourd'hui la ressource des herbes n'est plus guère usitée que dans les campagnes. Le Charpentier y couvre encore sa blessure de la feuille qui porte son nom; le Moissonneur y a aussi la sienne, ...; &, quoique leur pansement soit dépourvu de méthode, il arrive souvent qu'ils guérissent plus promptement qu'ils n'auroient fait avec les baumes, les élixirs & les onguens qu'on prodigue aux habitans des Villes.

Les succès constans que j'ai obtenus de l'emploi de la grande *Bardane* dans le traitement des plaies & des ulcères, me font regarder depuis long-temps cette Plante comme une des plus précieuses que nous ayions..... Qu'avant moi ses propriétés ayent déjà été vantées; qu'un Médecin Allemand l'ait jugée digne d'une Dissertation particulière; il n'importe: il s'en faut encore beaucoup qu'elle jouisse de toute la célébrité qu'elle mérite, & l'homme continue à la fouler aux pieds sans savoir les services qu'elle peut lui rendre..... Puisse la confiance qu'elle m'a inspirée se communiquer à mes Lecteurs, & que dans un sujet qui n'offre d'autre attrait que celui d'une utilité sans éclat, j'aye du moins la satisfaction d'avoir atteint ce but desirable!

La *Bardane*, autrement *Glouteron*, & vulgairement *Dogue*, est trop connue pour que je m'arrête à en faire une description botanique. Il suffit pour la peindre d'un seul trait, & mettre chacun à portée de la trou-

(1) *Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum quibus sisteretur fluens sanguis, & vulnera a paulatim coirent.* Seneca Epist. 95.

vei, de dire que c'eſt cette Plante à larges feuilles dont les fruits ſemblables à des boutons piquans s'attachent ſi fortement aux habits & tiennent ſi bien aux cheveux des enfans qui aiment à ſe les y jetter; elle croît le long des routes, dans les lieux incultes, & dure depuis le mois d'Avril juſqu'aux gelées.

Les coupures, déchirures & excoriations légères lavées avec ſon ſuc & recouvertes d'une de ſes feuilles auparavant eſſuyée & detachée de préférence du cœur de la Plante ſe cicatriſent en très-peu de temps lorſqu'elles ſont accompagnées d'inflammation, de rougeur; il faut avant d'en venir à la feuille & aux lotions de ſuc cru y appliquer plusieurs fois le jour une feuille qu'on aura plongée un inſtant dans l'eau bouillante.....

En battant enſemble dans une écuelle d'étain avec une cuillère de même matière, ou, ce qui vaudroit mieux, avec un morceau de plomb, un demi-verre de ce ſuc non-clarifié & autant de bonne huile d'olives ou d'amandes douces, ou de lin, de noix, de pavots, récentes, & s'il ſe peut tirées ſans feu, il réſulte une eſpèce de *nutritum*, de pommade verte ſingulièrement efficace pour la cure des plaies ulcérées, pour calmer la douleur des hémorroïdes, pour diſſiper les dartres vives, les boutons purulens de la face, & en général les éruptions puſtuleuſes dont on aura préalablement combattu la cauſe interne ſi l'on eſt fondé à croire qu'il en exiſte une. Le panſement de ces diverſes affections ſe fait avec un plumaceau de charpie fine ou un lambeau de groſſe toile uſée qu'on rendra encore plus cotonneuſe & plus abſorbante en la grattant avec la lame d'un couteau, l'un & l'autre trempés dans le mélange & ſoutenus ſur la partie par un appareil convenable.....

Il eſt rare de voir des ulcères réſiſter à ce puiſſant topique..... Il en amollit les bords ordinairement calleux, y attire une ſuppuration de bonne qualité, les déterge & les conduit enfin à une cicatrice durable.....
Lorſque les chairs ſurabondent il eſt néceſſaire de ſuſpendre l'uſage du *nutritum*, & de ſe borner au ſuc ſeul, qui réuſſit très-bien à les réprimer..... Il faut à chaque panſement placer une feuille nouvelle par deſſus le plumaceau ou la toile; il eſt même bon d'en porter quelque temps une ſur l'endroit de la cicatrice quoiqu'achevée, afin de la conſolider de plus en plus.....

Il ſeroit difficile de trouver un meilleur remède contre ces ulcérations malignes des jambes auxquelles on a donné le nom de *loups*..... Dès les premières applications tant du *nutritum* que des feuilles (qui doivent être amorties dans l'eau chaude ou toutes crues ſelon qu'il y a, ou qu'il n'y a pas de tenſion inflammatoire) elles préſentent un tout autre aſpect. Les écailles ont diſparu, le pus a changé de nature, & on eſt ſurpris au bout de très-peu de temps de voir céder à un moyen ſi ſimple un mal qui juſqu'alors s'étoit montré ſi rébelle..... Mais qu'on prenne garde de ſupprimer trop tôt & ſans précautions un écoulement devenu habituel! Les remèdes généraux doivent rigoureuſement précéder cette tentative; enſuite on fera pendant pluſieurs ſemaines boire à jeûn au Malade une ou deux taſſes de ſuc pur ou coupé avec de l'eau, ce qui ſuffira dans tous les cas où l'ancienneté de la maladie & la conſtitution du ſujet n'indiqueront pas évidemment le beſoin d'ouvrir un exutoire....

Les écrouëlles ouvertes traitées de cette manière manquent très rarement de ſe cicatriſer. Les mêmes remèdes adouciſſent la férocité & ralentiſſent les progrès du cancer lorſqu'on n'a plus que des palliatifs à oppoſer à ce mal affreux..... Si on ajoute au *nutritum* un peu de miel il devient un ſpécifique pour les brûlures profondes..... Les croûtes de lait invétérées quelqu'épaiſſes qu'elles ſoient tombent du jour au lendemain à la faveur des feuilles ſeules. Il en arrive autant à celles de la teigne ſquammeuſe, & on parvient le plus ſouvent à en empêcher le retour ſi on a ſoin d'adminiſtrer intérieurement le ſuc à l'enfant, ſi on lui en lave la tête pendant un certain temps, & qu'on entremêle ce traitement de quelques purgatifs aſſortis à ſon âge.....

Comme on eſt pluſieurs mois de l'année ſans pouvoir ſe procurer de Bardane fraîche, voici comment on s'y prendra pour y ſuppléer. On cueillera dans la belle ſaiſon les feuilles les plus ſaines & d'une grandeur médiocre; on les fera ſécher à l'ombre, & on les conſervera dans un lieu ſec pour les ramollir dans l'eau chaude lorſqu'on en aura beſoin pendant l'hiver. On pourra auſſi les entretenir dans leur verdure en les enterrant

à la cave dans du sable, dont chacune d'elles aura sa couche particulière.....

Le *nutritum* se garde assez long-temps dans un endroit frais. On peut d'ailleurs, pour éviter qu'il ne s'altère, lui faire subir au bain-marie quelques bouillons avant de le renfermer. Quant au suc, on le remplace très-bien avec l'extrait de la Plante que l'on compose ainsi : on dépure à froid une certaine quantité de ce suc, c'est-à-dire, que l'ayant laissé reposer on en verse le plus clair; on le fait évaporer lentement sur des assiettes larges & plates jusqu'à la consistance d'un syrop épais, & on y incorpore ensuite la fécule verte qu'on a fait sécher à part, & qu'on a exactement pulvérisée, ce qui forme une espèce d'électuaire dont on délaie gros comme une noisette dans une tasse d'eau ou de thé sucré que l'on boit tous les matins à jeûn..... On doit prévenir en passant que l'usage de cet extrait convient beaucoup aux personnes sujettes aux rhumatismes, à la goutte ou aux dartres.....

Au reste, l'Auteur du Mémoire est loin de se passionner pour le moyen qu'il propose, quoiqu'il lui ait vu produire des effets presque incroyables. C'est à l'observation & à l'expérience qu'il commet le soin de l'accréditer. Il est loin aussi de le proposer exclusivement à tous ceux que possède la Chirurgie moderne. Il se fait un devoir d'avouer que les secours de cet Art seront toujours indispensables dans les grandes blessures; il invite même à se charger de l'administration d'un remède qui pouvant être utilement entre les mains de tout le monde, sera encore mieux entre les siennes, & il lui fait hommage des diverses préparations qu'il s'est appliqué à en faire selon les circonstances & les temps..... Il termine par ce vers de *Samonicus :*

Disce etiam miram ex humili medicamine curam.

MÉDECINE.

Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes Médecins, aux Chirurgiens & aux Gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes, dédié au Roi; par M. Vachier, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, ancien Professeur des Ecoles de Médecine de Paris, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Tomes VIII, IX, X, XI. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, & chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, 1789. Prix, 10 liv. les quatre Volumes brochés, & 12 liv. reliés.

M. Vachier est toujours fidèle à la méthode qu'il a suivie dans les Volumes précédens, c'est à-dire, que pour mieux developper les principes du traitement des maladies il divise son objet en grandes masses, & qu'il s'en tient aux distributions générales qu'on établit dans les Ouvrages de Pathologie: c'est ainsi qu'il expose successivement le *traitement des excrétions excrémentitielles, des lésions de la respiration, des lésions de la circulation du sang, &c.*; mais comme ces généralités seroient trop vagues pour déterminer les règles du traitement, l'Auteur est obligé ensuite de multiplier les suppositions & de descendre aux cas particuliers qui peuvent faire varier l'application des préceptes. Le plan est sans doute nouveau, & jusqu'ici on n'avoit jamais imaginé de prendre pour fondement de la Médecine-Pratique la méthode des Scholastiques, qui ne consiste que dans une pure théorie. Nous convenons que c'est un moyen de disposer les matières avec ordre; mais le jeune Médecin doué même de la mémoire la plus heureuse peut-il sortir du dédale immense que lui offre un millier de préceptes qui devroient être tous présens à son esprit.

Une histoire exacte de chaque maladie, ou plutôt l'énumération des symptômes qui les caractérisent dans chacune de leurs périodes, & une distinction bien marquée de leurs diverses espèces, ont été jusqu'à présent ce qu'on a cru offrir de mieux aux jeunes Médecins, en y joignant les règles de l'administration des remèdes dont l'expérience a constaté l'efficacité. Encore même, quoique cette marche soit celle qu'indique la Nature, il est de plus nécessaire d'y joindre des cas particuliers de pratique, ou pour mieux dire des histoires réelles des maladies suivies & traitées avec soin depuis leur debut jusqu'à leur terminaison, afin que les jeunes Médecins puissent juger des variétés que reçoit une maladie suivant des circonstances particulières, & qu'il apprenne à modifier le traitement suivant les variétés. Si toutes ces

precautions sont nécessaires pour bien fixer l'imagination & prévenir une aveugle routine, que doit-on penser d'une méthode qui rejette sans cesse dans des idées abstraites & générales, ou qui nous ramène à la Médecine symptomatique, c'est-à-dire, à celle qui s'en tient à des symptômes isolés plutôt qu'à l'ensemble des symptômes & à la marche de la maladie?

Qu'il s'agisse, par exemple, de traiter un Phthisique au premier degré; M. Vachier dit (Tome X, page 292) qu'après avoir établi l'état de la respiration, du pouls & de l'appétit, on ordonnera le lait d'ânesse, des potages farineux, &c.; mais combien ces préceptes sont vagues quand on n'a point établi avec précision les diverses espèces de pulmonie! Faudra-t-il traiter de la même manière les pulmonies originaires ou par un vice de conformation, celles qui sont causées par un vice scrophuleux, celles qui sont de l'espèce catharrale, celles qui viennent à la suite d'une maladie exhantématique, &c.? N'est-ce pas en étudiant avec soin le caractère particulier de chacune de ces espèces de pulmonie, qu'on peut parvenir à lui assigner le traitement qui lui convient? Le lait d'ânesse & un régime doux, peuvent-ils être utiles quand il s'agit de traiter une pulmonie qui succède à une affection catharrale?

Nous venons d'exposer avec franchise notre opinion sur la méthode que suit M. Vachier: nous rendons d'ailleurs justice à ses travaux, à son zèle pour le progrès de la Médecine; enfin à l'extrême facilité avec laquelle il paroît composer son Ouvrage, & qui indique une grande abondance d'idées.

ANNONCES.

Observations on the pernicious consequences, &c., c'est-à-dire, *Observations sur les suites pernicieuses de l'usage excessif des liqueurs spiritueuses. Dublin*, 1783.

L'Auteur de ce petit Écrit expose de la manière la plus vive les effets pernicieux des liqueurs enivrantes, & sur-tout de l'usage excessif de l'eau-de-vie: il fait voir combien de maux cette passion cause en Irlande, soit au physique, soit au moral, sur-tout dans les dernières classes de la société, à qui on peut reprocher cet excès. Pour détruire ces maux dans leur racine, cet Auteur patriotique propose au Parlement d'Irlande de prohiber la distillation; mais pour ne point priver les gens de travail d'un breuvage propre à les nourrir & à leur donner des forces, il conseille de rendre plus général l'usage de la grosse bière qu'on connoît en Angleterre sous le nom de *Porter*. Cette liqueur est en effet salutaire, fortifiante & agréable à boire: elle ne produit point l'ivresse & tous les autres effets pernicieux qui en sont la suite quand on en a malheureusement contracté l'habitude.

On sent bien que ces réflexions peuvent s'étendre au-delà de l'Irlande, & qu'on doit peut-être regarder comme un des fléaux de l'humanité l'usage si général dans toute l'Europe des spiritueux purs qui sont le produit de la distillation.

Dissertatio Medica de mercurio tartarisato liquido; par M. J. C. T. Boeike, Docteur en Médecine & en Chirurgie à Gottingue.

L'Auteur de cette Dissertation commence par l'usage du mercure dans les maladies vénériennes, & il expose plusieurs méthodes de l'administrer; mais c'est sur-tout au mercure tartarisé liquide, qui est l'eau végétale mercurielle de Pressavin, qu'il donne la préférence; il en rappelle la formule, la préparation, la manière de l'employer, ses effets & ses propriétés contre les maladies vénériennes.

Dissertatio Medica de abortu; par M. Charles G. de Waldel, Docteur en Médecine. A Jena, 1788.

L'Auteur de cette Dissertation expose avec soin les causes occasionnelles de l'avortement, & les moyens préservatifs qu'il faut employer pour les prévenir.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 38.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIOLOGIE.

OBSERVATIONS sur les Goitreux, autrement dits Crétins ou Cagots, qu'on trouve dans quelques vallées des Pyrénées (Extrait d'un Ouvrage qui a pour titre : *Observations faites dans les Pyrénées, &c., insérées dans une Traduction de M. Coxe sur la Suisse. A Paris, chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint Yves*, 1789.)

Tous ceux qui ont voyagé dans les Pyrénées savent qu'on trouve dans les vallées d'Aure, de Barèges, de Luchon, & en général dans plusieurs autres vallées du Béarn & de la Navarre un grand nombre de personnes affligées de Goitres considérables à la difformité desquels se joint un air de stupidité qui est augmenté par une articulation peu distincte. On remarque encore dans ces êtres dégradés un teint livide & basané, une complexion foible & une telle non-chalence qu'ils ne paroissent avoir d'aptitude que pour le repos. Il est facile de voir dans cette peinture ce que tout le monde sait des Crétins qu'on trouve aussi dans les Alpes ; mais il n'est pas également aisé de rapporter ces effets à une cause générale.

On trouve en effet que dans les Alpes les lieux où les Crétins abondent sont des vallées étroites où les rayons du soleil réfléchis en tout sens par des rochers nuds, concentrent une chaleur étouffante, & tiennent suspendues dans l'air vicié des émanations malfaisantes. On remarque aussi dans la Savoie & le Vallais que par-tout où on boit des eaux provenues de la fonte des neiges, qui lavent dans les hautes montagnes des couches d'ardoise imparfaite & des schistes en décomposition, on devient sujet à ces gonflemens monstrueux de la partie antérieure du cou, ou, pour parler le langage de la Médecine, à des monstrueux *bronchocèles* ; mais il n'en est pas de même dans les Pyrenees, puisque les vallées où on rencontre les Crétins ont un aspect septentrional, qu'elles offrent des bassins étendus, un sol découvert, un air sec & tempéré, & des eaux vives & pures. Ainsi on voit que dans la vallée de Luchon un endroit qu'on appelle *Bercugnas* qu'arrose le *Go* a des Goitreux, tandis que *Bagnères* qu'il arrose aussi n'en a point, & tandis que *Saint-Mamert* qu'il n'arrose pas en a bien davantage. Ce n'est pas non plus à l'élévation des vallées & à leur éloignement de la mer qu'on doit attribuer le *Crétinisme*, puisqu'en général la force & l'agilité sont le partage des habitans des montagnes élevées. L'Auteur du voyage dont nous parlons a donc été obligé d'abandonner toutes ces explications, & de se livrer à de nouvelles recherches.

« Ce fut, dit-il, avec une pudeur dont il me fut difficile de triompher, que les habitans de la vallée de Luchon m'avouèrent que leur contrée renfermoit un certain nombre de familles qui de temps immémorial étoient regardées comme faisant partie d'une race infâme & maudite ; qu'on n'avoit jamais compté au nombre des Citoyens ceux qui les composent ; que par-tout ils étoient désarmés, & que nulle Profession ne leur étoit permise, hormis celle de Bucheron ou de Charpentier .... ; qu'ils sont obligés de marcher les premiers au feu ; qu'esclaves ils doivent rendre aux Communautés tous les services réputés honteux ; que la misère & les maladies sont leur constant apanage ; que les

Goittes appartiennent ordinairement à leur race; que ce n'est pas seulement dans la vallée de Luchon, mais encore dans les vallées du Comminges, de la Bigorre, du Béarn & des deux Navarres que cette infirmité en afflige un grand nombre; que leurs misérables habitations sont ordinairement réléguées dans des lieux écartés, & qu'il n'y a entr'eux & les francs habitans du pays nul commerce & nulle alliance qui ne soit dans les villages qui en sont les témoins, un objet de scandale. »

Le même Auteur assimile les Crétins des Pyrénées avec d'autres restes épars d'un peuple malheureux & dégradé qu'on trouve depuis le Nord de la France jusqu'au Midi. Dans les solitudes de la Bretagne on les voit, dit-il, dès les temps les plus reculés traités avec barbarie! on les trouve désignés par les noms de *Cacous* & de *Caqueux* ; on leur refusoit la sépulture des Chrétiens anciennement, & les Ducs de Bretagne avoient ordonné qu'ils ne paroîtroient point sans une marque distinctive. Vers l'Aunis on retrouve leurs pareils cachés dans l'île de Maillezais. La Rochelle est peuplée par ces *Coliberts* ou Esclaves. Ils reparoissent sous le nom de *Cachets* en Guyenne & en Gascogne, réfugiés dans les marais, les lagunes & les landes long-temps inhabitables de ces contrées. Dans les deux Navarres ils s'appellent quelquefois *Cassos*. On les découvre enfin dans les montagnes du Béarn, de la Bigorre, des quatre Vallées & du Comté de Comminges. Là ce sont ces Cagots ou Capots que dans le onzième siècle on a vu donnés, légués, vendus comme esclaves, & repoussés par-tout du commerce des autres hommes avec humiliation & avec les traitemens les plus avilissans.

Pour remonter aux sources primitives de cette race dégradée, l'Auteur jette un coup-d'œil rapide sur les essains innombrables de Barbares qui vers le quatrième ou cinquième siècle ravagèrent successivement nos contrées, & il recherche quelle a été la Peuplade opprimée qui a été ainsi dispersée, & qui est tombée par la suite des temps dans les derniers degrés de dégénération Il conjecture que ce sont les Wisigoths, qui étoient tous Arriens, & qui ont dû être pour les Gaulois & les Francs orthodoxes un objet de scandale & d'aversion. Il imagine que les Francs, qui servoient par un motif religieux l'ambition de Clovis, & qui jurèrent d'exterminer cette race d'Arriens, ont cruellement traité les restes de ces Peuples vaincus à la bataille de Vouglé, & les ont repoussés dans des landes ou des vallées inhabitées. « On éloigna, ajoute-t-il, ces Arriens des Communautés parce qu'ils étoient schismatiques, non parce qu'ils etoient lépreux. Ils devinrent lépreux quand une dégénération successive, apanage naturel d'une race vouée à la pauvreté, & qui ne pouvoit se mêler à d'autres races, y eur naturalisé les maladies héréditaires ». Enfin sous le gouvernement féodal ils formèrent une race d'esclaves de la plus basse condition.

Quoi qu'il en soit des conjectures du nouveau Voyageur des Pyrénées sur l'origine primitive des Cagots, on doit regretter qu'il prenne un parti sans avoir discuté cet objet avec les lumières que peuvent donner l'Anatomie & la Médecine. Il seroit très-important d'examiner de près les Crétins des Alpes & des Pyrénées, de comparer leurs traits de dissemblance, & d'examiner si le Crétinisme est en tout point analogue & tient à la même affection de la glande thyroïde dans les uns & dans les autres. Ce qu'il dit de la dégénération de la lèpre en Crétinisme n'est nullement exact; car on sait que la lèpre a été & est encore dans les îles de la Grèce une maladie contagieuse, & qu'elle ne s'est éteinte dans nos contrées qu'en isolant les lépreux, & en leur interdisant tout commerce avec les autres hommes.

Matière Médicale.

A Treatise of the Materia Medica, by William Cullen, Professor of the Practice of Physic in the University of Edinburgh, &c. &c. Edinburgh, 1789, 2 Vol. in-4°. Prix, 51 liv. brochés. A Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, nº. 18.

On ne doit point confondre la Matière Médicale que M. Cullen vient de publier avec les Leçons de Matière Médicale qui furent publiées sans son aveu en 1772 par un de ses Disciples, & qui joignoient aux imperfections d'un premier Essai, des inexactitudes & des fautes accumulées, suite ordinaire d'une communication purement ver-

bale (1) & de transcriptions répétées. M. Cullen obtint alors du Chancelier d'Angleterre un ordre pour faire arrêter la vente de cet Ouvrage, & il ne lui donna un libre cours quelque temps après qu'en y joignant quelques corrections les plus indispensables qu'il crut devoir y faire. La promesse qu'il fit alors de publier lui-même un Traité de Matière Médicale, vient donc d'être remplie après plusieurs années de travail, & on peut dire que cet Ouvrage est digne de la célébrité de son Auteur. Nous nous proposons de revenir sur le plan & la méthode qu'il a suivie en rendant compte de la Traduction Françoise de cet Ouvrage, dont le premier Volume a déjà paru. Il suffira ici d'en détacher quelque fragment pour en donner une juste idée. Voici la Traduction de ce qu'on trouve, par exemple, dans l'article du lait, qui est rempli de réflexions également justes & utiles. Il s'agit du choix des alimens pour les mères qui allaitent leurs enfans, afin que leur lait soit le plus abondant & de la meilleure qualité.

« Pour déterminer ce point on peut observer que les diverses sortes de lait dont use l'espèce humaine sont toutes prises des animaux qui se nourrissent uniquement de végétaux, & que par conséquent le lait que ces alimens produisent est fort convenable à l'économie animale; mais ce qui peut faire douter que ce soit le meilleur lait qu'on puisse offrir au nouveau-né, c'est que les femmes dont le lait leur est naturellement destiné, se nourrissent elles-mêmes d'un mélange de nourriture végétale & animale; d'où on peut conclure que le lait fourni par de semblables alimens est le plus approprié à l'économie animale, même dans l'état d'enfance... »

« Il feroit facile de faire voir que la nature de l'homme, excepté dans un petit nombre de cas, ne demande point absolument l'usage de la viande, que même elle ne demande pas qu'on en use en grande proportion, & qu'en général la santé de l'homme est plutôt maintenue par une grande proportion de nourriture végétale. Il s'ensuit de là, suivant moi, que les femmes durant leur allaitement se trouveront mieux de n'user que de végétaux. »

« La coutume générale de l'espèce humaine de faire entrer de la viande dans sa nourriture, n'est pas une preuve que la femme doive en user aussi durant son allaitement. Je prétends que c'est une vérité de fait qu'en supposant la même quantité de liquide les nourrices qui vivent entièrement ou en grande partie, de végétaux produisent une plus grande quantité de lait, & que ce lait est (1) d'une meilleure qualité que celui des nourrices qui mangent beaucoup de viande. C'est ce que je puis assurer d'après des observations de cinquante années : j'ai eu occasion de voir des exemples innombrables d'enfans le mieux portans élevés par des nourrices qui ne mangeoient absolument que des végétaux, & j'ai vu d'un autre côté un grand nombre d'enfans devenus malades pour avoir été allaités par des nourrices qui avoient changé entièrement leur nourriture végétale, & qui avoient fait entrer beaucoup de viande dans leurs alimens. J'ai vu aussi des exemples de maladies survenues à des enfans dont la nourrice se bornoit à un seul mets composé d'une grande proportion de viande. »

CHIRURGIE.

Sur les différentes Méthodes d'ouvrir les Abscès.

Je vois, Messieurs, que les préceptes relatifs à l'ouverture des Abscès sont encore loin d'être bien déterminés en Chirurgie, & qu'il y a une grande variété dans les opinions. M. Bell (Gazette de Santé, Numéro 28) plaide en faveur du seton, & M. Arrieruz (Gazette de Santé, Numéro 34) se déclare pour les grandes incisions : l'un & l'autre s'appuyent cependant sur des observations & sur des cures ; mais les preuves dont s'étaye M. Bell ont paru sans doute décisives à l'Auteur d'une Dissertation qui vient de faire la matière d'un Acte public aux Écoles de Chirurgie, puisqu'il conclut

(1) Voyez le Numéro 32 de la Gazette de Santé, année 1787.

(1) Le Docteur Young a fait l'expérience suivante sur une chienne. Pendant qu'elle allaitoit ses petits il lui fit manger beaucoup de viande, & il observa que non-seulement la qualité du lait étoit fort altérée, mais qu'il s'en produisoit encore en bien moins grande quantité.

que c'est autant par l'expérience que par les préceptes des Chirurgiens habiles qu'on doit conseiller l'usage du seton secondé d'une compression légère & exacte. Il rapporte lui-même l'exemple d'une heureuse application du seton dans un Abscès qui occupoit toute la fesse gauche à la suite d'un phlegmon, & qui étoit accompagné de vives douleurs, de fièvres & d'un gonflement œdémateux des extrémités supérieures & inférieures.

Peut-être qu'il ne seroit pas difficile de concilier ces opinions contraires, si on distinguoit avec plus de soin la nature des Abscès qu'il s'agit d'ouvrir & celle des causes qui leur ont donné naissance. Il y a en effet des Abscès qui se forment par congestion, c'est-à-dire, par un amas de matière lymphatique sans qu'il ait précédé aucun symptôme d'inflammation. Il y en a d'autres qui viennent à la suite d'un phlegmon, & qui contiennent une matière vraiment purulente. Dans les premiers de ces Abscès, il paroît que le seton convient mieux, puisqu'il peut produire une irritation locale & dégorger utilement le foyer indolent de l'Abcès sans permettre le contact de l'air. Mais dans les Abscès phlegmoneux, ne doit-on pas attendre des effets plus sûrs & plus rapides, non pas toujours *d'une grande incision*, *mais de plusieurs incisions* médiocres, faites suivant différentes directions, & tenues entr'ouvertes avec de petites languettes de linge qui les pénétreroient à quatre ou cinq lignes de profondeur?

J'ai vu cette méthode employée avec succès à l'Hôtel-Dieu; & quoique l'habileté de M. Dessault à la réduire en pratique, contribue beaucoup à assurer ces succès, je ne doute point qu'elle ne doive être en général préférée, puisque le seton employé aussi quelquefois avec la même habileté, a paru loin de mériter les éloges que M. Bell lui prodigue. Mais quelle est la direction qu'il faut donner à ces incisions? C'est ce qu'il n'est point possible d'établir d'une manière générale, & c'est ce qui doit être déterminé d'après les circonstances particulières de la position de la tumeur, de son étendue, de la qualité de la matière qu'elle contient, &c. Le Chirurgien instruit & guidé par des principes solides de son Art, saura lui même suivre sa méthode; & toutes les règles particulières qu'on pourroit lui donner deviendroient inutiles. Il paroît au reste que l'Auteur de la Thèse (1) de Chirurgie dont j'ai parlé, auroit aussi bien & peut être mieux réussi en employant des incisions médiocres, qu'en faisant usage du seton, puisque par ce dernier moyen il a manqué la moitié de son but, qui étoit sans doute de detruire les indurations restées dans la cavité de l'Abscès, & qu'il a été oblige ensuite de les detruire en faisant usage des digestifs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Séance publique de la Société Royale de Médecine, & Ordre des Lectures qui ont été faites dans cette Séance, tenue le premier Septembre 1789.

M. Vicq-d'Azyr a lu la Distribution & l'Annonce des Prix.

M. de Fourcroy a lu un Mémoire sur les propriétés médicales de l'air vital.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'Eloge de M. de Mertens, Associé Etranger de la Société, à Vienne.

M. Desperrières a lu un Mémoire sur l'analogie du mal de mâchoire des Isles, avec l'endurcissement du tissu cellulaire auquel sont sujets les enfans nouveaux-nés.

M. Saillant a lu des résultats d'observations faites à l'Hôpital Général sur différentes espèces d'Epilepsie.

La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'Eloge de M. de Lassone, premier Médecin du Roi & de la Reine, Fondateur de la Société.

La suite au Numéro prochain.

(1) *Dissertatio Anatomico-Chirurgica, an latis Abscessibus setaceum, fasciâ curatè leniterque prementi adjutum?* Auct. D. Cattin de Beaumarchef. 1789.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 39.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE PRATIQUE.

Des Convulsions dans l'enfance, de leurs causes & de leur traitement, Ouvrage qui a remporté les deux Prix de la Faculté de Médecine de Paris & du Cercle des Philadelphes du Cap François ; par M. Baumes, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Agrégé au Collége des Médecins de Nismes, Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville, Associé Regnicole de la Société Royale de Médecine de Paris, Associé National du Cercle des Philadelphes du Cap François, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Dijon, & de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, 1789, un Volume in-8°. de 464 pages. Prix 5 l. au lieu de 5 l. 10 s.

Les Convulsions ainsi que les autres maladies de l'enfance tiennent rarement aux vices de la constitution ; elles dépendent presque toujours des fautes qu'on commet dans l'institution de l'âge tendre : aussi M. Baumes a-t-il cru devoir remonter à ces causes multipliées des affections convulsives de l'enfance en les rappelant aux principes généraux de l'Hygiène qui sont si souvent méconnus, & que le célèbre Auteur de l'Émile auroit sans doute mieux développés s'il avoit invoqué les lumières d'une Science dont il s'est déclaré le détracteur.

Parmi les moyens préservatifs les plus puissans des Convulsions des enfans M. Baumes compte avec raison les lavages froids & l'exercice du corps, « L'administration des lavages froids consiste à se servir d'une éponge fine & propre qu'on passe, après l'avoir imbibée d'eau, sur le visage, les oreilles, le derrière de la tête (en évitant la fontanelle), le cou, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras. En débutant, l'opération doit être prompte, &, pour ainsi dire, n'être qu'un contact. Peu-à-peu on prolonge la durée du lavage, qui régulièrement doit avoir lieu tous les jours. Dans la belle saison ou peut au lieu de laver l'enfant le plonger dans un vase rempli d'eau fraîche. Du reste ces bains frais seront d'autant plus utiles qu'on entremêlera de temps à autre quelques bains tièdes. Le moment de commencer ces lavages & la manière de les administrer décident plus qu'on ne croit des effets bons ou mauvais qu'ils doivent produire..... Selon l'axiome que tout changement subit est dangereux, les lavages froids ne conviennent point au frêle enfant qui vient de naître.... Je veux au contraire qu'au sortir du sein de sa mère l'enfant soit lavé avec une eau tiède, autant pour décrasser sa peau des sucs onctueux accumulés pendant la durée de l'incubation, que pour assouplir cet organe, pour remédier à la faculté desséchante de l'air ; je veux que ces lavages chauds soient continués chaque jour avec l'attention de diminuer graduellement la chaleur de l'eau jusqu'au point de s'en servir à l'âge de six semaines ou deux mois au degré (1) ordinaire de la température. »

(1) Cette gradation lente détruit tout inconvénient ; elle achemine d'une manière insensible l'enfant vers l'autre extrême, & la Nature qu'on n'a point violentée se prête aux succès d'une méthode toujours salubre quand elle est dirigée par une main prudente.

Après avoir exposé avec beaucoup de méthode & de clarté les diverses causes des Convulsions, M. Baumes traite dans autant de Chapitres séparés des diverses espèces de cette maladie, savoir; 1°. des Convulsions proprement dites; 2°. du mal de mâchoire; 3°. des tranchées intestinales des nouveaux-nés; 4°. du hoquet; 5°. du vomissement; 6°. du cochemar & de la suffocation; 7°. de l'ictère spasmodique; 8°. du strabisme; 9°. de l'éclampsie & de l'épilepsie; 10°. de la coqueluche; 11°. de la danse de Saint-Guy. Nous allons rapporter un exemple de cette dernière espèce.

Observation sur la Danse de Saint-Guy guérie par les bains.

« Le fils aîné de M. P...., âgé d'environ quatorze ans, & livré, dit M. Baumes, aux petites étourderies de cet âge, se plaignit au commencement du mois d'Août 1788 d'un fourmillement incommode dans le bras droit, joint à quelque difficulté de prononcer la première syllabe des premiers mots de sa conversation. On accusa des vers, des matières putrides dans les premières voies, & l'on purgea le Malade jusqu'à cinq fois à différens intervalles. Nonobstant ce secours le fourmillement de l'extrémité supérieure droite se changea en agitations convulsives, & M. P.... devint chaque jour plus irascible, plus porté au mouvement, quoiqu'il s'apperçût bien que l'extrémité inférieure droite après avoir été affectée d'engourdissement étoit plus foible & plus agitée. Ce Malade traînoit effectivement la jambe droite, & lorsqu'il la portoit en avant c'étoit comme en sursaut & par une convulsion subite. Peu-à-peu les muscles du tronc, ceux du cou, de la face & des deux extrémités supérieures s'entreprirent à tel point qu'on étoit obligé d'habiller le Malade, de lui donner à manger, en un mot de le soigner comme un enfant au maillot. La parole devint si difficile qu'on avoit toute la peine du monde à entendre le peu de mots qu'il vouloit proférer au milieu des contorsions les plus effrayantes. Le bras droit étoit pendant comme dans la paralysie; mais les convulsions dont il étoit fatigué annonçoient la Danse de Saint-Guy.... »

« L'inutilité des médicamens, qui n'avoient servi ni à prévenir le mal, ni à en arrêter les progrès, fit renoncer à ce genre de secours. M. P.... usa alternativement des infusions faites avec les Plantes anti spasmodiques, & rendues plus efficaces par la liqueur minérale anodyne d'Hoffman, des bouillons altérés avec la racine de valériane, les herbes & les fleurs appropriées au traitement des convulsions. Le petit-lait ne fut point oublié, de même que les lavemens simples, les embrocations avec l'huile Pétrole, qui parurent opérer un soulagement passager; on tenta les bains, les fleurs de zinc & l'infusion des fleurs d'Arnica qui fit en apparence plus de mal que de bien. Enfin l'effet de ces différens moyens ayant été justement apprécié, nous nous arrêtâmes aux bains, que le Malade prit d'abord deux fois, ensuite une seule fois par jour pendant six semaines. Dans les principes l'eau du bain étoit tiède, sur la fin du traitement elle l'étoit beaucoup moins, quoique sa température fût loin de celle des bains froids. M. P.... guérit parfaitement sans l'aide d'aucun autre remède remarquable. »

Nous n'avons pas besoin de répéter ici les justes éloges que nous avons donnés ailleurs aux Ouvrages de M. Baumes, dont les travaux ont été tant de fois récompensés par des couronnes Académiques. Ses recherches sur les Convulsions ne font que confirmer de plus en plus son goût pour l'observation & la sagesse de ses principes de pratique. Nous ferons cependant une remarque; car M. Baumes a tant de mérite qu'il a acquis le droit d'être jugé avec la plus grande rigueur. L'énumération longue & détaillée des causes multipliées des Convulsions, quoique très-méthodique, a rendu la marche de l'Auteur bien moins vive & moins rapide, & nous préférons celle qu'il a suivie dans son Mémoire sur l'ictère des nouveaux-nés, où une suite d'observations préliminaires fait voir avec précision l'objet sous ses différentes faces, sans entraîner le languissant cortège d'une foule de citations d'Auteurs & une distribution scholastique des matières qui nuit au plan d'unité qu'on doit se proposer dans tout Ouvrage.

MATIÈRE MÉDICALE.

Remarques ultérieures (1) *sur l'efficacité du*

(1) On en avoit traité dans le premier Volume du Journal de Médecine de Londres.

Vitriol bleu dans la cure de l'hydropisie; par M. Wright, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres. (Journal de Médecine de Londres, 1789.)

Plusieurs accidens funestes causés par l'usage des vaisseaux de cuivre dans la cuisine ont fait condamner en général toutes les préparations de ce métal comme douées d'une qualité virulente dans leurs effets; mais cela dépend seulement des substances avec lesquelles le cuivre est combiné. Il est certain que le verd-de-gris de quelque manière qu'il soit formé, lorsqu'il est reçu dans l'estomac en assez grande quantité, devient un poison; mais d'un autre côté le cuivre ammoniacal de la Pharmacopée d'Édimbourg administré à certaine dose a été trouvé efficace dans divers cas d'épilepsie & d'autres maladies spasmodiques. On a reconnu aussi depuis long-temps que le Vitriol bleu est avantageux contre les fièvres intermittentes opiniâtres, & qu'il a même été utile dans certains cas de phthisie pulmonaire. J'ai observé que cette dernière préparation est non-seulement un remède sûr, mais encore efficace dans certaines espèces d'hydropisie, même dans l'ascite, dans laquelle on éprouve une fluctuation dans l'abdomen, & qui tient sur tout à un relâchement & à une débilité de toute la constitution. Je vais en rapporter deux cas.

Première Observation.

Jean M'laurin, âgé de quatorze ans, fils d'une pauvre femme de la ville de Falmouth au nord de la Jamaïque, avoit contracté une fièvre intermittente par le voisinage d'un lieu marécageux. Cette fièvre dura depuis le mois d'Août 1784 jusqu'en Avril 1785; & à cette époque elle dégénéra en fièvre remittente, & enfin en continue. Il s'étoit rétabli de cet état dangereux par l'habileté & l'humanité du Docteur Brown; mais après cette fièvre il n'avoit recouvré ni son appétit ni ses forces. Quand je le vis vers la mi-Avril il étoit très foible, son visage étoit pâle & œdémateux; ses pieds étoient tuméfiés vers la nuit; son urine étoit en petite quantité, & fortement colorée.

La longue durée des fièvres qui avoient précédé me firent penser que les symptômes d'hydropisie étoient dûs à des obstructions des viscères; je lui prescrivis donc un grain de mercure doux & vingt gouttes de Laudanum pour l'heure du coucher. Ces médicamens furent pris régulièrement pendant l'espace d'une semaine, mais sans succès, car l'hydropisie devenoit générale; les parties naturelles étoient très-distendues, l'abdomen très-gonflé, & on y éprouvoit une fluctuation sensible.

Je commençai alors à croire que l'opinion que je m'étois formée de la cause des symptômes n'étoit pas bien fondée, & que ce que j'avois attribué à des obstructions des viscères étoit simplement une suite de l'état de débilité. Je me déterminai donc à varier le traitement, & d'essayer le Vitriol bleu suivant la formule que je vais rapporter.

℞ Vitriol Romain, Opium, de chaque un demi grain.
Écorce de Canelle un grain.
Mucilage de Gomme Arabique autant qu'il en faudra pour former une pillule.

Le Malade prit cette pillule matin & soir, & dans peu de jours la dose du Vitriol bleu fut portée à un grain.

Ce médicament n'incommoda point du tout. La quantité d'urine fut manifestement augmentée de jour en jour; le gonflement diminua bientôt; l'appétit se rétablit, & dans le mois de Mai la maladie fut entièrement dissipée.

Seconde Observation.

Une femme nommée Penny, âgée de trente ans, & qui avoit été en général toujours bien portante, éprouva depuis quelques mois une suppression des menstrues, pour laquelle elle prit divers remèdes.

En Mai 1785 elle remarqua que son ventre se gonfloit, & qu'il y avoit une fluctuation manifeste d'eau. On employa divers diurétiques sans succès, de sorte qu'on fut obligé de lui faire la ponction vers le commencement de Juin.

Pour prévenir un retour d'hydropisie je recommandai l'usage du Vitriol bleu & de l'Opium. Le Docteur Carlyle, qui étoit son Médecin, lui donna une pillule d'un grain d'abord, & après cela de deux grains de

Vitriol bleu avec un grain d'Opium chaque nuit à l'heure du coucher. Son estomac supporta bien ce médicament, & ses intestins n'en furent point incommodés. La quantité d'urine fut aussitôt augmentée d'une manière très-marquée, & la Malade se trouva beaucoup mieux. Vers le milieu de Juin, comme il n'y avoit point d'apparence d'ascite, le Docteur Carlyle prononça que sa Malade étoit hors de danger, & les pillules furent discontinuées. La femme se rétablit très-bien; ses menstrues reprirent leur cours périodique, & elle a continué à se bien porter.

Suite de la Séance publique de la Société Royale de Médecine, & Ordre des Lectures qui ont été faites dans cette Séance, tenue le premier Septembre 1789.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 28 Août 1787 pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. la question suivante :

Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.

Aucun des Mémoires envoyés à ce Concours n'ayant mérité le Prix, la Société a arrêté que le même Programme seroit proposé de nouveau pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. qui sera distribué dans la Séance publique du Carême de l'année 1791. Les Mémoires seront envoyés avant le premier Décembre 1790.

La Société a distribué un grand nombre de Prix d'encouragement aux Auteurs des Mémoires qui lui ont été adressés sur l'allaitement artificiel des enfans nouveaux nés. Elle a trouvé que les résultats de ces nombreux Écrits étoient propres à confirmer les essais qui ont été faits à Monceaux sous les yeux de ses Commissaires, & à donner un rapport très détaillé qu'ils feront à ce sujet, le complément desiré.

La Société a récompensé aussi par des Prix d'encouragement les Auteurs de divers Mémoires qui lui ont été adressés sur les maladies épidémiques & endémiques, sur les maladies des artisans, sur les épizooties, sur les eaux minérales, sur la météorologie & sur la topographie médicale de différens cantons & provinces du Royaume.

PRIX PROPOSÉ.

La Société Royale propose pour sujet du Prix, de la valeur de 600 liv., fondé par le Roi, la question suivante :

Existe-t-il des inflammations lentes ou chroniques dans le sens où elles sont admises par Stoll & par quelques modernes? Si elles existent, quels en sont les symptômes, & quel doit en être le traitement?

On sait que les inflammations ont en général une marche aiguë, qu'elles sont accompagnées de gonflement, de chaleur, de rougeur avec fièvre, soit locale, soit universelle, suivant l'étendue & la sensibilité de la partie affectée. Ces sortes d'inflammations parcourent des périodes que l'expérience a déterminées, soit pour que la résolution se fasse, soit pour que la formation du pus s'opere. A la suite des engorgemens ou obstructions des viscères, on observe quelquefois un travail profond & lent, qui est analogue aux inflammations, sans en avoir précisément tous les caractères, qui se manifeste par la tension & par une augmentation de sensibilité, dont la durée surpasse beaucoup celle de ces mêmes symptômes, considérés dans l'état inflammatoire proprement dit, & qui se termine aussi par la purulence. C'est sur les affections organiques de cette nature que l'on desire de fixer l'attention des Médecins. Peut-on regarder ces affections comme des inflammations *sourdes, lentes ou chroniques*? M. Stoll les désignoit ainsi, il les a observées dans les différens viscères de la poitrine, du ventre, & même dans le cerveau. Il est facile de voir que cette question est liée de toute part avec ce que le traitement des obstructions & des engorgemens de divers genre offre de plus important & de plus difficile à rechercher.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1791. *Les Mémoires seront remis avant le premier Décembre 1790: ce terme est de rigueur.* Ils seront adressés, francs de port, à M. Vicq d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société, rue de Tournon, n°. 13, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'Auteur, & la même Epigraphe que le Mémoire.

La suite au Numero prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 40.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

EAUX THERMALES.

Dei Bagni di Montecatini, trattado di Alexandro Bicchierai Fiorentino-Firenze, 1788; c'est-à-dire, *Traité des Eaux Thermales de Montecatini; par Alexandre Bicchierai, de Florence. A Florence, Volume in-4°. de 347 pages, avec figures.*

PLUSIEURS circonstances ont contribué à donner une grande célébrité aux Eaux Thermales de Montecatini dans la Toscane: la salubrité du lieu, la variété des sources, dont les unes servent à la boisson & d'autres à prendre des bains à divers degrés de température, les témoignages les plus authentiques qu'ont rendu à l'efficacité de ces Eaux des Médecins du plus grand nom; enfin, la commodité &, pour ainsi dire, la magnificence des édifices qu'on y a construits, ceux sur-tout que le Grand-Duc de Toscane y a fait élever récemment, & qui ont été finis en 1784. Il ne restoit plus qu'à donner un Traité particulier de ces Eaux suivant les lumières que peuvent fournir l'Histoire Naturelle, la Chimie & la Médecine, & on peut dire qu'il ne manque rien à cet égard au Traité de M. Bicchierai, qui est un des plus complets qu'on ait jamais fait sur des Eaux Minérales en particulier.

Il y a quatre sources principales, dont les eaux ont été scrupuleusement analysées par M. Bicchierai, 1°. celles *del Tettuccio*; 2°. celles *della Terma Leopoldina*; 3°. celles *del Bagno Medicco*; 4°. celles *del Bagno Regio.* L'Auteur a évalué successivement leur pesanteur spécifique relativement à l'eau distillée, leur température, le volume qu'occupe une masse donnée de ces eaux; enfin, les divers principes qu'elles contiennent, comme de l'air atmosphérique, de l'air fixe, de la sélénite, de la chaux aërée, de la chaux salée, de la magnésie salée, du sel marin, &c. Pour évaluer avec plus de précision ces divers principes il a opéré sur cent livres de ces eaux. Nous ferons ici une remarque relativement aux eaux de la source *del Tettuccio*, qui depuis quelques siècles, & sur-tout suivant le témoignage de Fallope, ont paru jouir d'une vertu spécifique contre la dyssenterie; c'est qu'elles contiennent à-peu-près par livre deux pouces cubiques & demi d'air atmosphérique, trois quarts de pouce cubique d'air fixe, sept grains & demi de sélénite, deux grains & demi de chaux aërée, un grain de chaux salée, un cinquième de grain de magnésie salée, enfin, quarante-huit grains de sel marin. On pourroit donc facilement imiter ces Eaux Minérales (1), & en donner quelques verres en boisson suivant l'âge & la constitution du Malade.

L'Auteur ne se contente point d'indiquer en général un très-grand nombre de maladies chroniques qui ont été ou guéries ou notablement soulagées par les Eaux Minérales de Montecatini, soit par la boisson des eaux de certaines sources, soit par des immersions plus ou moins prolongées, soit par des douches, soit enfin par une heureuse combinaison de ces différens moyens, il joint

(1) On n'a qu'à voir le procédé enseigné par Bergman, dont nous avons parlé l'année dernière. On pourroit même dans un cas urgent ne combiner ces eaux qu'avec l'air atmosphérique, la sélénite, la chaux aërée & le sel marin, qui sont les principes dominans de ces eaux.

encore plusieurs histoires détaillées de ce genre de traitement telles qu'elles lui ont été communiquées par des Médecins habiles qui ont présidé plusieurs années à l'administration de ces Eaux. Les maladies qu'elles combattent avec le plus de succès sont en général, 1°. celles qui tiennent à l'état des viscères abdominaux; 2°. celles qui tiennent à des affections rhumatismales, paralytiques, &c. des membres; 3°. celles enfin qui dépendent des vices organiques de la peau, & qui consistent en des efflorescences chroniques.

Nous allons rapporter une de ces observations, c'est-à dire, une guérison de la *Mentagra Periodica*, qui consiste dans des pustules furfuracées du menton & des parties adjacentes, maladie très-opiniâtre.

Observation sur la guérison d'une Mentagra.

Mad.... d'un tempérament sanguin & dans la fleur de l'âge commença en 1776 à éprouver périodiquement chaque mois pendant quelques jours une éruption de petites pustules furfuracées au menton & aux parties adjacentes avec une chaleur mordicante aux yeux & aux lèvres. Ces pustules dégénèrent insensiblement en une dartre humide qui s'étendoit sur toute la face. Tous les remèdes soit internes soit externes qui furent ordonnés par les plus savans Médecins furent inutiles, & ce fut à cette époque, c'est-à-dire, en Juillet 1778, qu'elle se transporta aux bains de *Montecatini*. Au commencement du traitement son pouls étoit languissant, & elle étoit foible & très-maigre.

Elle débuta par des bains de demi-heure pris matin & soir dans la *Terma Leopoldina*, & on lui faisoit ensuite des douches sur toute la face dans un autre endroit des bains. Le septième jour de ce traitement le pouls se releva & les forces parurent se rétablir en même-temps qu'il survint un changement de couleur dans les croûtes pustuleuses de la face. On rendit alors les bains & les douches plus longs, & on prescrivit l'application des boues du bain sur la face pendant la nuit: on lui permit d'augmenter sa nourriture, qui consistoit sur-tout en végétaux, & on lui recommanda l'exercice du corps.

Le vingtième jour du traitement la Malade avoit déjà recouvré ses forces & une partie de son embonpoint, & sa face ne conservoit que quelques taches des croûtes déjà tombées; elle fut alors obligée de suspendre pendant dix jours l'administration des Eaux Minérales pour des raisons étrangères à sa maladie, & il faut remarquer que durant cette intermission il avoit reparu au visage quelques pustules avec la chaleur mordicante des yeux & des lèvres, soit en vertu de la pléthore menstruelle, soit par la nature périodique de la maladie; mais ayant repris le même traitement, & l'ayant continué pendant quatorze jours, en y joignant la boisson des eaux de la source *del Tettuccio*, elle resta entièrement délivrée de cette éruption, & elle se retira de Montecatini disposée à y revenir si la maladie se renouveloit. Elle fut en effet obligée de répéter le même traitement l'année suivante; mais elle fut guérie parfaitement & sans retour.

Chirurgie,

Sur un expédient très-heureusement employé pour terminer l'opération de la Lythotomie dans un cas où la pierre étoit chatonnée.

On sait, Messieurs, qu'une des circonstances qui rendent quelquefois l'opération de la Lythotomie très-laborieuse & d'un succès douteux, est que la pierre est renfermée dans un kyste ou dans une espèce d'appendice de la vessie. M. Percy vient même d'en publier un exemple frappant dans le Journal de Médecine (*Cahier de Juin* 1789), & on a pu voir par ce cas de pratique combien il a fallu des ressources de la part de ce Chirurgien habile pour surmonter toutes les difficultés qui se sont présentées. Permettez-moi, Messieurs, de vous faire part d'un autre expédient dont j'ai été récemment témoin à l'Hôtel-Dieu de Paris, & qui m'a frappé d'étonnement par la présence d'esprit & la sûreté des moyens qui caractérisent le Chirurgien en chef de cet hôpital.

Une femme âgée d'environ soixante ans, qui croyoit avoir la pierre, vint à l'Hôtel-Dieu de Paris pour se faire opérer. M. Desault la sonda plusieurs fois, & à chaque fois le bout de la sonde parut frapper sur une pierre. L'opération fut donc décidée, & M. Desault employa pour la pratiquer la méthode d'Hankins, dont il a perfectionné le

gorgeret (1), après avoir fait avec la plus grande facilité l'incision de la vessie il y porta les tenettes pour saisir la pierre; mais quelle fut sa surprise de ne plus trouver cette dernière, & de sentir seulement que les tenettes rencontroient un corps charnu bien différent de la pierre.

Il introduisit alors le doigt dans la vessie, & il reconnut que la pierre étoit placée à l'extrémité de l'uretère droit qu'elle avoit dilaté par sa présence. Il n'y avoit qu'une petite partie de la surface de cette pierre qui fût à découvert dans la vessie; & c'étoit sur cette partie qu'avoit porté l'extrémité de la sonde dans l'examen antérieur qu'on avoit fait. Une pareille difficulté, qui auroit pu mettre en défaut un Chirurgien né avec peu de ressources dans l'esprit, ne fit que manifester davantage celles de M. Desault, qui imagina tout de suite de se servir d'un instrument simple & ingénieux qu'il a inventé pour d'autres usages particuliers.

Cet instrument consiste dans une gaîne d'argent de grandeur médiocre. Aux deux côtés de l'extrémité inférieure ou de son ouverture il y a, suivant la direction de la gaîne, deux anneaux destinés à recevoir les doigts index & medius de la main droite de l'Opérateur; l'autre extrémité supérieure est fermée & arrondie; mais au tiers supérieur d'un des bords latéraux on a pratiqué une échancrure arrondie d'un pouce & quelques lignes de longueur; une lame d'acier est destinée à être reçue dans cet instrument, & à le compléter. Cette lame porte à son extrémité inférieure une tige terminée par un anneau où doit s'insérer le pouce de la main droite de l'Opérateur; l'autre extrémité est coupée obliquement, & tranchante sur l'obliquité & sur la partie supérieure du bord vers lequel est dirigé la coupe oblique. On voit aisément par ce mécanisme qu'en adaptant l'échancrure de la gaîne à la convexité d'un corps à inciser on produira cette incision en poussant la lame, sans risquer d'intéresser les parties environnantes.

C'est cet instrument que M. Desault imagina d'employer dans le moment de surprise que lui causoit l'état particulier de la pierre. Il porta d'abord la gaîne dans la vessie, & après avoit placé la tumeur enkystée que formoit la pierre dans l'échancrure de la gaîne il poussa fortement la lame dans cette gaîne, & il fit ainsi dans la direction de l'uretère l'incision des parties qui recouvroient en grande partie ce corps étranger du côté de la vessie. La pierre étant ainsi dégagée de son châton sortit avec la plus grande facilité, & l'opération fut terminée sans que la Malade eût souffert ce que les circonstances auroient dû faire craindre. Cette femme est encore à l'Hôtel-Dieu, & tout fait présager une heureuse guérison.

Je ne vous rapporte, Messieurs, qu'un précis très-sommaire de cette opération pour faire connoître seulement l'esprit de la méthode que M. Desault a employée, & un moyen simple d'atteindre le but qu'on doit se proposer dans les divers cas de pierre enkystée. J'avoue que je n'oublierai jamais les circonstances de cette opération, & que le trouble & la surprise que j'éprouvai d'abord comme simple spectateur, ne furent pas moindres que le plaisir que je goûtai de voir tout de suite une grande difficulté facilement vaincue sans aucun surcroît de risque & de douleurs.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, &c.

MÉDECINE.

Caroli Strack Med. Doct. & in Universitate Moguntinâ Praxeos Med. Profess. Publ. Emineht. ac Celss. Princip. Elect. Mog. Cons. Aul. Reg. Soc. Paris. Soc. &c. Observationes Medicinales de diversâ febris contin. remittentis causâ & quâ diversâ, eidem sit medendum ratione. A Francfort & à Mayence, in-8°. de 55 pages.

Ce Recueil d'Observations est divisé en trois Chapitres. L'Auteur a suivi pour guide les principes établis dans les Ouvrages d'Hippocrate, de Celse, de Sydenham sur la fièvre remittente continue; c'est d'après ces Auteurs célèbres qu'il en developpe l'étiologie. Sa méthode curative annonce un Médecin très expérimenté; il commence ordinaire-

(1) Ce changement consiste en ce que le gorgeret de M. Desault est moins concave, & qu'au lieu du styler qui termine celui d'Haukins il y a une crête d'environ un quart de pouce de long placée longitudinalement dans le milieu de la concavité de l'extrémité que l'on introduit, & cette crête est reçue dans la canelure du catheter.

ment son traitement par faire vomir le fébricitant avec demi-gros d'ypécacuanha en poudre, & après quelques accès il prescrit un purgatif. Si la bile domine, les lavemens de petit lait avec le miel & le nitre sont mis en usage.

Après avoir ainsi évacué le Malade, & lorsque la coction commence à s'établir, M. Strack administre le quinquina, & cela pour deux raisons; la première, c'est pour hâter le rétablissement du Malade; la seconde, c'est pour empêcher la fièvre qui reste d'augmenter de nouveau, même pour quelque cause légère. Dans les fièvres remittentes qui commencent par être quotidiennes M. Strack débute par la saignée, ensuite le Malade prend tous les jours de la rhubarbe en poudre avec du sel de seignette pour purger les mucosités & les saburres. Ce savant Médecin rapporte la guérison d'une fièvre remittente avec complication de teigne & de croûte à la tête, opérée par le quinquina allié avec la pensée (*viola tricolor*), le tout en poudre par parties égales à la dose d'une once par jour.

Suite de la Séance publique de la Société Royale de Médecine, & Ordre des Lectures qui ont été faites dans cette Séance, tenue le premier Septembre 1789.

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année étant le but principal de notre Institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les Gens de l'Art à nous informer des différentes Epidémies ou Epizooties régnantes, & à nous envoyer des Observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des Prix d'encouragement aux Auteurs des meilleurs Mémoires ou Observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'Arrêt du Conseil de 1776, par Lettres-Patentes de 1778, & par un nouvel Arrêt du Conseil de 1786.

La Société Royale invite les Médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs Observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la Météorologie; 2°. sur les Eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des Artisans. Elle espère que les Médecins & Physiciens Régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques prochaines une mention honorable des Observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des Médailles de différente valeur aux Auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

ANNONCES.

Dissertatio inauguralis Medica, Sistens momenta quædam circa sexûs differentiam; par M. A. Frédéric Nolde. A Gottingue, & se trouve chez Amand Koenig, Libraire à Strasbourg, 1788.

L'Auteur rapporte dans cet Opuscule le sentiment des plus savans Physiologistes anciens & modernes sur la génération, la formation du fœtus & la différence des sexes.

Dissertatio Medica de Sale Ammoniaco; par M. Gérard André Schmid, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, 1788.

Cette Monographie offre l'Histoire Naturelle du Sel Ammoniac, explique ses parties constitutives, sa formation naturelle, la manière de le préparer artificiellement, ses usages & ses vertus.

Dissertatio Medica de Malignitate Febrium; par M. Charles Kries, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 41.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

JURISPRUDENCE MÉDICALE.

De Costarum Fracturâ, Theses ex Anatomiâ & Chirurgiâ tum practicâ tum forensi, &c. Octobre 1789. (Cette Dissertation vient de faire la matière d'un Acte public aux Écoles de Chirurgie de Paris: l'Auteur en est M. Violé, de Dijon.)

PARMI les différences de la Fracture des Côtes il faut remarquer, comme le dit Heister, la fêlure: il n'y a alors qu'une seule partie, soit externe, soit interne, qui soit lésée, & la Côte ne sort point de sa position naturelle: cet accident n'est point accompagné de symptômes graves, ajoute cet Auteur; souvent même on le méconnoît, ou il se guérit de lui-même. Ambroise Paré avoit admis aussi la possibilité de cette fêlure des Côtes, sur-tout dans leur substance moyenne, qui est spongieuse & peu dense. M. Violé doute cependant que cette fêlure puisse avoir lieu, & il se fonde sur l'énorme résistance que peuvent opposer les parois de la poitrine aux lésions externes. On a vu en effet des hommes couchés à la renverse supporter sur leur poitrine un enclume de cinq ou six quintaux, sur lequel de ouvriers frappoient des coups redoublés de marteau.

On fait que M. Louis Petit a admis la possibilité d'une Fracture plus complette des Côtes, & qu'il prétend qu'elle peut avoir lieu si les Côtes éprouvent en même-temps une compression violente à leurs extrémités antérieures & postérieures, en sorte que leur courbure augmentant au delà d'un certain terme elles se fracturent en travers vers leur milieu; mais il faut avouer, comme le dit M. Violé, que les Charlatans & les Renoueurs admettent souvent très gratuitement que les Côtes sont fracturées pour donner de l'importance à leurs méthodes, & avoir occasion de se faire bien payer la réduction de ces prétendues Fractures; car la grande ressource de l'ignorance présomptueuse est de bien exagérer les maux qui existent, & d'en préconiser la guérison avec emphase.

Les signes de la Fracture des Côtes sont quelquefois manifestes au premier coup-d'œil, comme lorsque la lésion est très-grave, qu'il y a une grande blessure, comme lorsqu'on a reçu un coup d'arme à feu, &c.; mais dans beaucoup d'autres cas il n'est pas si aisé qu'on pourroit le croire de prononcer sur la Fracture des Côtes, souvent d'autant plus difficile à connoître que la cause en est moins compliquée; c'est du moins le jugement qu'en portent les Chirurgiens les plus habiles. Les signes en effet qu'on établit comme caractéristiques de la Fracture des Côtes sont la douleur, une impuissance au mouvement naturel, une inégalité dans le trajet de la Côte, causée par les extrémités fracturées, la crépitation qui se fait entendre par le mouvement de ces parties; enfin les symptômes & les accidens qui sont propres à cette lésion. M. Violé discute chacun de ces signes.

La douleur est un signe équivoque, surtout dans les lésions de la poitrine; car comme les Côtes déprimées par une violence externe peuvent se rétablir aussitôt par leur élasticité naturelle, la douleur qui provient d'une compression & d'une contusion est moins que dans les autres parties le signe d'une Fracture On fait quelle douleur aiguë est la suite d'une simple pleurésie. La pre-

sence même des vers peut exciter le même symptôme. Une fille, au rapport de Paul Reneaume, éprouvoit ce qu'on appelle *un point de côté*, qui devenoit plus violent par le contact. Il n'y avoit cependant aucun symptôme de Fracture des Côtes, ni d'inflammation, soit interne, soit externe. Après avoir fait pratiquer une saignée on donna le lendemain un purgatif, qui fit rendre deux vers, & le Malade se trouva mieux; le surlendemain la douleur entièrement disparut. La douleur de côté n'est donc point un signe caractéristique de la Fracture des Côtes.

Des Principes de Physiologie & d'Anatomie apprennent que les Côtes servent peu à la respiration par leurs mouvemens, & que le diaphragme contribue le plus à cette fonction. La difficulté de respirer est donc de peu de poids pour en conclure la Fracture des Côtes. Un signe moins équivoque pourroit se prendre de l'écartement des parties fracturées; mais ne fait-on point aussi que les Côtes sont fixées entr'elles par les muscles intercostaux, en sorte que la Fracture peut avoir lieu sans un éloignement des parties fracturées. On fait aussi que pour leur réduction il ne faut ni extension ni contre-extension, & qu'il ne faut qu'un simple bandage propre à fixer des topiques résolutifs, sans qu'on ait besoin de se proposer de contenir en place les parties fracturées.

La crépitation des extrémités fracturées peut fournir un signe plus certain, pourvu qu'on touche attentivement & avec précaution les parties lésées, ayant égard à la position de ces parties & à l'action des muscles qui les recouvrent. Quant aux connoissances qu'on peut tirer au moyen du tact elles ne sont pas toujours claires & précises, comme le remarque Duverney dans son Traité des maladies des os; il en est de même des mouvemens du tronc du corps, qui peuvent ne pas devenir plus gênés par la Fracture des Côtes. Un Commerçant de Paris avoit fait une chûte de cheval, & s'étoit rompu une côte; il continua sa route, & fit encore dix lieues. Revenu chez lui huit jours après il sentoit une crépitation lorsqu'il étoit assis & qu'il se tournoit de côté, & le bruit se faisoit encore entendre lorsqu'il reprenoit sa position. On ne douta plus de la Fracture d'une Côte, & le repos seul suffit pour le guérir.

L'Auteur discute de la même manière le crachement de sang & l'emphysème considérés comme des signes de la Fracture des Côtes, & il conclut que ce n'est point la solution de continuité de l'os qui est à craindre, mais les suites même de la percussion & de la contusion qui peuvent être plus ou moins violentes, en sorte qu'on a besoin d'employer des saignées répétées & un régime sévère.

La justesse du jugement & une critique éclairée ne brillent pas moins dans la partie de la Dissertation qui a pour objet les rapports que les Médecins ou les Chirurgiens ont à faire des blessures faites à la poitrine dans des cas criminels qui sont portés devant les Tribunaux. Il y a en effet des blessures qui sont nécessairement mortelles, d'autres qui sans être de cette nature donnent cependant la mort; il y en a enfin qui n'ont une terminaison funeste que par accident. L'ouverture du corps ne se fait donc que pour bien constater la nature du délit, & pour mettre les Juges en état de prononcer avec équité sur la gravité du crime. Ces recherches sont souvent bien plus difficiles qu'on ne pense, & que de ténèbres ne peuvent point y répandre l'ignorance ou la mauvaise foi!

Exemple d'un homme accusé de meurtre sur un rapport inexact & infidèle d'une prétendue Fracture des Côtes.

Il importe beaucoup de distinguer si celui qui a reçu une blessure l'a en effet reçue de son vivant, ou si elle a été faite à dessein après la mort. Celles qui ont été faites durant la vie sont rouges & sanglantes, avec des lèvres gonflées & livides, ce qui est le contraire dans l'état de mort; car alors comme toutes les fonctions ont cessé il ne survient aucun changement dans la partie. M. Louis, qui a présidé la Thèse de M. Viole, lui a communiqué un exemple des malheureuses astuces contre lesquelles il faut être toujours en garde quand on fait un rapport: il s'agit d'une prétendue Fracture des Côtes.

Le 17 Septembre 1784 un Berger de soixante ans qui gardoit des vaches avec peu de soin, les laissa entrer sur un terrein dé-

fendu; un Garde de la forêt à qui ce Berger résista avec menaces lui donna un coup sur la poitrine avec le canon de son fusil. Le Berger revint chez lui à midi se plaignant d'une douleur au côté, & à cinq heures du soir il fit venir un Chirurgien qui ayant considéré avec soin la partie ne put reconnoître aucune Fracture des Côtes. Il n'y avoit aucune difficulté de respirer. On saigna le Malade à raison de sa douleur, & on lui appliqua des topiques calmans. Le troisième jour on répéta la saignée, parce que la douleur n'avoit point cessé; mais le Malade se promenoit dans sa chambre, & il étoit sans fièvre. Le 11 Octobre le Chirurgien vint le voir de nouveau, & il le trouva occupé à filer du coton, & jouissant de tout son appétit. Cependant le troisième jour après cette dernière visite, c'est-à-dire, le 27, à compter du jour de sa blessure, il mourut à neuf heures du soir.

La fille du mort intente un procès au Garde de la forêt qu'elle accuse de s'être rendu coupable de la mort de son père. On fait l'ouverture du corps en présence du Bailli pour en reconnoître la vraie cause. On voit une phlictène au dehors sur le côté, & le Chirurgien est étonné de trouver trois côtes fracturées, pendant qu'on n'en avoit eu aucun soupçon. On trouve aussi que les poumons & le foie étoient obstrués, & qu'il y avoit un épanchement de lymphe rougeâtre dans la cavité gauche de la poitrine. On fait un rapport contraire au coupable, qui à son tour réclame les lumières & l'expérience d'un Chirurgien versé dans ces matières. Cette discussion est confiée à M. Louis, qui d'après un examen réfléchi du rapport déclare que la Fracture des Côtes a été faite méchamment après la mort, puisque le Chirurgien auquel le traitement avoit été confié n'avoit apperçu aucun signe de cette Fracture, & qu'il n'avoit vu aucun accident qu'on pût attribuer à cette cause. Ne sait-on pas d'ailleurs que si cette Fracture avoit eu lieu elle auroit été consolidée dans l'espace de vingt-sept jours, comme le prouve l'expérience de chaque jour. Quant aux phlictènes ne sait on pas qu'on en peut exciter d'artificielles, & les Cuisiniers ne voyent-ils pas se former de semblables empoules sur leurs chapons gras.

D'autres informations répandirent de nouvelles lumières sur cette recherche judiciaire. M. Louis apprit que le Berger mort avoit été sujet depuis plusieurs années à une pleurésie qui s'étoit renouvelée dans les derniers temps, & que quinze jours avant la dispute il avoit été saigné deux fois pour cette cause, d'où il fut aisé de conclure que l'état morbifique du poumon & du foie qui avoit été remarqué à l'ouverture du corps avoit précédé la dispute.

Galien traite dans un Livre particulier des moyens de reconnoître ceux qui feignent certaines maladies. Ambroise Paré parle aussi des mendians qui par des secrets particuliers excitent de la même manière la commisération publique. Sylvaticus dans un Ouvrage qui a paru à Milan en 1595 a traité le même sujet que Galien, & enfin (1) un Médecin de Florence expose plusieurs objets curieux sur les rapports en Médecine; mais jusqu'ici il n'y avoit eu aucun exemple connu d'un artifice pervers employé sur un cadavre pour inculper un homme vivant, ou plutôt pour l'engager à faire quelque sacrifice pécuniaire.

Parmi d'autres exemples rapportés par l'Auteur il y joint celui d'un Contrebandier qui fut maltraité par des Gardes en Bretagne, & qui reçut quelques légères blessures sur les fausses-côtes & sur la région des lombes; la mort survint dix-huit jours après, & à l'ouverture du cadavre on trouva un épanchement de sang sous le crâne, & les poumons gorgés de sang. Les parens du défunt intentèrent un procès criminel aux Gardes dans l'espoir que les Receveurs du Fisc, qu'ils croyoient responsables des fautes de leurs subalternes, arrêteroient à prix d'argent le cours de cette affaire; mais M. Louis fit voir qu'il n'y avoit aucun rapport entre les blessures antérieurement reçues & la cause immédiate de la mort, & que la personne avoit succombé à une attaque d'apoplexie.

Chimie.

A general System of Chemistry theoretical and practical, *&c.*, c'est-à-dire, *Système général de Chimie théorique & pratique*,

(1) *De Relationibus Medicorum, Auctore fortunato fideli, Medico Florentino.*

avec des applications aux Arts ; par M. Hopson, Docteur en Médecine. Londres, 1789.

Ce Traité de Chimie est calqué en grande partie sur l'Ouvrage Allemand de M. Wiegleb, avec des Additions considérables ; il est divisé en deux Parties, dont la première traite de la Chimie élémentaire, & l'autre de la Chimie mixte, c'est-à-dire, de l'application de cette Science aux Arts. Parmi les différens articles de la première Partie on trouve une Dissertation du Professeur Gadolin sur la chaleur, qui contient l'exposition des différentes recherches qui ont été faites sur cet objet, avec une Table très étendue des capacités de la chaleur qu'ont découvertes dans divers corps MM. Irvine, Kirwan, Crawford, Wilcke, Lavoisier & M. Hopson lui même.

L'Auteur a amplement profité dans la seconde Partie de la liberté des innovations qu'on a introduites dans le langage de la Chimie, & c'est sur tout dans le Grec qu'il a puisé sa nouvelle Nomenclature. C'est ainsi qu'il appelle *halurgie* la suite des procédés chimiques qui ont les sels pour objet ; *lithurgie* ceux qui ont pour objet les terres & les pierres ; *metallurgie* ceux qui se rapportent aux métaux ; *zymotechnie* la partie de la Chimie qui traite de la fermentation ; *phlogurgie* celle qui embrasse les opérations relatives aux corps inflammables. C'est en vertu de ces principes qu'il appelle *spodium aerocraticum* l'alkali végétal aëré, *vitrioloxis* l'acide vitriolique, &c. Jusques-là on peut prendre patience ; mais quand on entend les mots *galamelticratium*, *epoxycratium* & autres de cette trempe dont son Livre abonde ; en vérité on se croit transporté parmi les Iroquois ou les Algonquins. Si on continue de faire ainsi des innovations dans la Nomenclature de la Chimie en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne, il faudra bientôt pour s'entendre un Vocabulaire énorme & bien plus compliqué que la Science même.

Nous nous bornerons à rapporter ici ce qu'il dit des usages économiques du chiendent. On prend six livres de cette racine fraîche qu'on coupe par morceaux & qu'on broye en y mêlant ensuite de l'eau bouillante. On fait ensuite fermenter le tout avec deux onces de levure de bière, & quand la fermentation est finie on met la liqueur dans un alambic, & on en tire une liqueur spiritueuse qui, après avoir été rectifiée, produit quatre onces d'esprit de-vin d'une odeur agréable. On recommande par-là l'usage de cette racine aux Distillateurs, puisqu'elle ne coûte autre chose que la peine de l'arracher de la terre. D'une décoction de cette même racine avec un peu de levure de bière & de houblon on peut faire une bière assez bonne, & qu'on peut garder trois mois. Une composition de cette sorte peut servir aussi à faire du vinaigre aussi bon que celui qu'on retire de la drêche en Angleterre, & qui sera bien moins cher. On a coutume de ne se servir de cette racine que pour des engrais en la faisant brûler ; mais elle contient une grande quantité de matière sucrée. De trois onces de son suc exprimé on a obtenu jusqu'à deux gros & trente-trois grains d'un sucre un peu acide très-bien crystallisé. En Suède, dans des temps de disette, on fait du pain de ces racines.

AVIS.

Madame Lebeufve, Propriétaire des Bains situés dans l'Enclos du Temple, donne avis qu'ayant pris en considération que quantité d'honnêtes Citoyens ont besoin de prendre des bains relativement aux fatigues qu'ils ont eues depuis trois mois, & que le prix actuel pouvoit être un obstacle pour quelques-uns, ces raisons l'ont déterminée à en réduire le prix à commencer du 10 de ce mois.

De sorte que les Abonnemens ne seront plus que de 7 liv. 4 sols pour six bains, au lieu de 9 livres, compris le linge.

Et un bain seul 1 liv. 10 sols, au lieu de 2 liv. avec le linge, & 1 liv. 4 sols sans linge, bien entendu que les anciens Porteurs de cachets n'auront rien à réclamer.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 42.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MATIÈRE MÉDICALE.

EFFETS du Aſtragalus exſcapus pour la guériſon des Maladies Vénériennes. (Extrait de l'Ouvrage Allemand de M. Girtanner (1).)

LA Plante *Aſtragalus ex ſcapus* étoit également inconnue des Médecins & des Botaniſtes. Linné, il eſt vrai, en fit mention, mais ſans la décrire, parce qu'il n'avoit jamais vu cette Plante. On en trouve la figure dans le Faſcicule du Profeſſeur Jacquin (*icones Plantarum rariorum*) publié depuis peu à Vienne en Autriche, & il doit en donner la deſcription dans le ſecond Volume de ſes *Collectanea*.

Il paroît que le Profeſſeur Winterl de Peſt a fait connoître le premier les propriétés anti-vénériennes de ce remède. Il écrivit il y a quelques années à ſes amis de Vienne que ſur les bords de la Hongrie on employoit avec ſuccès contre les maladies vénériennes un remède domeſtique qui conſiſtoit dans une décoction du *Aſtragalus ex ſcapus*. Le Baron de Storck deſira que le Docteur Quarin, en ſa qualité de Directeur général de l'hôpital de Vienne, fît des expériences avec cette Plante pour fixer ſes propriétés avec plus de ſoin. On trouve l'expoſition de trois cas de pratique ſur cet objet par M. Quarin dans ſon Ouvrage *animadverſiones practicæ in diverſos morbos*. On avoit pris toutes les précautions poſſibles dans l'hôpital de Vienne pour que ces eſſais fuſſent concluans; le logement des Malades étoit ſpacieux, & l'air fréquemment renouvelé. On y entretenoit une chaleur uniforme durant l'hiver, & on ne permettoit point aux Malades de ſortir pendant tout le traitement.

Voici la formule ſimple qu'on a ſuivie dans l'adminiſtration de ce remède.

℞ Racine du *Aſtragalus exſcapus* demi-once; faites-la bouillir dans quinze onces d'eau de fontaine juſqu'à la réduction de douze onces.

Le Malade uſera de cette boiſſon tiède ſoir & matin.

M. Chrichton dans une Lettre écrite à M. Girtanner rapporte quatre guériſons opérées de cette manière, & priſes des regiſtres de l'hôpital de Vienne. Il y en joint ſix autres, dont il a été lui-même le témoin. Voici la première de ces obſervations.

Une femme de quarante ans fut reçue à l'hôpital de Vienne vers la fin du mois de Juin 1785; elle avoit deux *nodus* vénériens au pariétal gauche, & ils étoient l'un & l'autre dans un état d'ulcération; elle avoit auſſi un *nodus* conſidérable au tibia gauche; mais ce dernier n'étoit point ulcéré; elle prit un ſel purgatif, & après cela elle commença d'uſer du *Aſtragalus exſcapus* préparé de la manière précédente. Elle continua l'uſage de ce remède ſoir & matin juſqu'au premier Septembre, & à cette époque elle ſe retira de l'hôpital bien guérie. Les deux *nodus* ulcérés étoient panſés ſimplement avec un onguent digeſtif. Le *nodus* du tibia diminua par degrés, & diſparut entièrement avant que la Malade eût quitté l'hôpital. Les ſueurs furent abondantes pendant tout le temps qu'elle fit uſage de ce remède.

(1) *Abhandlung veber die veneriſche Krankheit von Chriſtoph Girtanner, &c. Goettingen*, 1788.

Voici encore une autre de ces dix obſervations.

Magdeleine Jacger, âgée de dix-huit ans, fut reçue à l'hôpital de Vienne le 25 Janvier 1787; elle avoit une gonorrhée, des condylomes aux grandes lèvres, un gonflement des glandes inguinales & la gale. Elle commença l'uſage du *Aſtragalus* le ſoir même de ſa réception à l'hôpital, & elle le continua juſqu'au premier Mars ſuivant, jour de ſon départ de l'hôpital après une guériſon bien conſtatée. Elle avoit ſué auſſi avec profuſion durant le traitement. Elle ne fit uſage d'aucun autre remède que de cette Plante.

MÉDECINE.

Recherches ſur les Vapeurs, par M. Breſſy, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez Planche, Libraire, rue de Richelieu-Sorbonne, 1789, Volume in-8°. de 143 pages.

« J'ai étudié & conſulté uniquement la » Nature, dit l'Auteur, & n'ai preſque rien » pris des autres, parce qu'un Ouvrage de » Science qui n'augmente pas la ſomme des » connoiſſances eſt au moins inutile.... Je » n'ai pas cru devoir ſurcharger cet Écrit de » minutieuſes diſtinctions; elles découlent » naturellement des principes que j'ai éta- » blis. » Après avoir lu ce début on ſe dit à ſoi-même: Voilà enfin un Ouvrage qu'on ne doit point compter parmi les compilations dont on nous accable en Médecine, & qui contribue aux progrès de cette Science: on lit enſuite l'Ouvrage pour s'aſſurer ſi cette promeſſe magnifique eſt bien remplie.

M. Breſſy ne veut point qu'on appelle l'hypochondrie une maladie nerveuſe, parce que, dit il, il n'y a que le mode qui différencie les maladies; qu'elles ſont *toutes unes* dans leurs principes, & que les nerfs ou la ſenſibilité ou la vie en ſont l'origine. « Obſervons, ajoute-t-il, un individu qui ait un émonctoire naturel ou artificiel: que l'humeur fournie par cet égoût ſoit répercurée ou tarie, ſi n'ayant plus ſon cours ordinaire elle ſe porte ſur les aponévroſes elle donnera naiſſance au rhumatiſme, ſi elle arrive ſur les capſules articulaires elle produira la goutte, ſi elle parvient ſur la partie extérieure de la tête on verra paroître une incommode céphalalgie.... ſi elle rentre dans l'intérieur du crâne elle troublera le ſens de l'imagination, dépravera par conſéquent les penſées, c'eſt-à-dire, qu'elle rendra le Malade hypochondriaque. » Tout ce que dit ici M. Breſſy d'une humeur, cauſe prochaine du rhumatiſme, de la goutte, de la céphalalgie, de l'hypochondrie, paroît encore d'une incertitude bien vague, & d'ailleurs combien d'autres cauſes ne peuvent-elles point produire l'hypochondrie ſans qu'on puiſſe ſoupçonner l'exiſtence d'une humeur prétendue, telles ſont les chagrins, la douleur, un changement dans la manière de vivre, &c.

L'Auteur pour donner une idée des ſenſations ſingulières qu'éprouvent les hypochondriaques admet des *ſens factices*; « par un vice de conformation, dit-il, par un arrangement non naturel des nerfs, par une ſubſtance nouvelle ou morbifique qui porte ſon action ſur l'expenſion nerveuſe d'un organe, on acquiert l'idée d'une ſenſation inconnue. On ne peut refuſer alors le rang de ſens à cet organe ... » Le ſens factice le plus étonnant eſt celui par lequel les Vaporeux reçoivent l'impreſſion du météore électrique... « Si dans un même individu une humeur ſaine eſt portée ſur un organe, ſans être deſtinée à l'élaborer & le nourrir ou le conſerver, elle peut y devenir une cauſe de mort. Le ſerpent à ſonnette ſe la donne en dardant ſon venin par une morſure dans ſon propre corps. Le cérumen des oreilles, qui eſt utile à ce ſens, imprime au goût une amertume qui le fait rejeter. Une maladie peut donc avoir lieu par le ſeul tranſport d'une humeur ſaine ſur un organe avec lequel elle n'eſt pas analogue. » Tous ces rapprochemens ſont ingénieux; mais, en vérité il y a en Médecine tant de choſes utiles à connoître qui ſont du reſſort de l'obſervation & de l'expérience, qu'il faut déſormais ne plus s'appeſantir ſur tout ce qui eſt opinion ou conjecture.

Une des idées ſingulières de l'Auteur, eſt la comparaiſon qu'il fait du Vapoteux avec l'Hydropique. Dans l'un, dit-il, c'eſt une accumulation d'eau qui forme la maladie; dans l'autre une accumulation de chaleur qui ne feroit pas mal nommée *thermopique*. C'eſt à nos Lecteurs à apprécier la juſteſſe & le vrai fondement de cette comparaiſon.

M. Breſſy tient en plusieurs points la promeſſe qu'il a faite de ne pas marcher dans des routes battues. C'eſt ainſi que dans l'article du régime il dit qu'il ne faut pas que le Vaporeux répugne de manger des oignons, ciboules & ails cruds, ſur-tout dans le paroxiſme, ſous prétexte que ces alimens augmentent la tranſpiration, qu'ils déterminent la ſueur, qu'ils donnent au cerveau une vigueur *qui le rend victorieux des effets de l'humeur hypochondriaque.* Il dit dans un autre endroit que la bile domine dans les Vaporeux, & qu'il eſt auſſi reconnu que les végétaux herbacés fourniſſent beaucoup de cette humeur; d'où il conclut qu'il faut que les Vaporeux ſe décident pour le régime animal.

La compoſition du lit qui convient au Vaporeux donne auſſi lieu à une grave diſcuſſion, & l'Auteur y donne un libre cours à des idées quelquefois ſingulières, d'autres fois dignes d'être ſuivies & adoptées. L'Hygiène ne s'eſt point du tout occupée du lit de l'homme, cependant il y paſſe un tiers de ſa vie. & il eſt hors de doute qu'il influe ſur ſa ſanté... Le Vaporeux a beſoin d'un lit médiocrement mol; la laine eſt la ſubſtance ſur laquelle il doit immédiatement ſe repoſer dans l'hiver.... Dans l'invaſion de la petite-vérole le lit eſt un ſupplice pour le Malade: des matelats aëriens, des matelats hydrauliques y ſeroient d'un grand ſecours, ainſi que dans les fièvres ardentes. Leur fraîcheur éviteroit au Malade bien des ſouffrances.

Nous nous diſpenſerons de faire une critique ſuivie de l'Ouvrage de M. Breſſy: il y a en effet des Écrits qui ſemblent ſe ſouſtraire à une diſcuſſion raiſonnée par la liberté des opinions, l'eſſor de l'imagination & une eſpèce d'affranchiſſement de toute ſorte d'entraves, & de la marche froide de l'obſervation & de l'expérience.

BOTANIQUE.

Supplément au Dictionnaire des Jardiniers, par M. de Chazelles, Doyen des Préſidens à Mortier au Parlement de Metz, ancien Directeur de l'Académie Royale des Sciences & Arts de Metz, 2 Vol. in-4°., même format & mêmes caractères que le Dictionnaire, imprimés à Metz ſous l'inſpection de l'Auteur, avec Fronton & le Deſſin de quelques Plantes nouvelles. Le premier Volume va paroître à Paris, chez Guillot, ancien Libraire de MONSIEUR, *rue des Bernardins, près la porte Saint Bernard; à Metz, chez Bouchard, Marchal & de Villy, Libraires; & à Nancy, chez Bontchoux, 1789. Prix, 12 liv. le Volume.*

M. le Préſident de Chazelles, recommandable par cinquante ans de zèle & d'aſſiduité dans la Magiſtrature, après avoir employé ſes momens de loiſir & de délaſſement pendant près de dix années à la Traduction du Dictionnaire des Jardiniers du célèbre Miller, avec les ſecours des Anglois les plus habiles qu'il a trouvés dans ſa Province, comme MM. les Bénédictins de Dieulouard & autres, vient de compléter ce travail précieux par la deſcription exacte de toutes les Plantes non compriſes dans le Dictionnaire; mais pour borner cet Ouvrage immenſe à deux Volumes il en a retranché toutes les phraſes & ſynonymes latins, en renvoyant le Lecteur au Syſtème Végétal de Linné. Il n'a fait auſſi qu'indiquer toutes les Plantes cryptogames, les mouſſes, les algues, les champignons, les graminées & autres Plantes aquatiques qui ne ſont point ſuſceptibles de culture.

Ce Supplément deſtiné ſur-tout à l'uſage des Amateurs & des Jardiniers préſente avec une deſcription ſommaire de chaque Plante ce qu'il importe de ſavoir pour en diriger la culture. On y a joint auſſi une idée plus juſte & plus préciſe de quelques Plantes nouvelles & intéreſſantes, comme la Dionæa Muſcipula, l'Aphiteia & partie de celles du Japon & du Cap de Bonne-Eſpérance qui ont été découvertes par le Docteur Thunberg. On y trouve auſſi une Table des noms François des Plantes: enfin, on n'a rien négligé dans ce Supplément, ſoit pour l'exactitude des deſcriptions, ſoit pour le ſtyle & la clarté.

ANNONCES.

Diſſertatio Medica de Nauſea ac Vomitu Gravidarum, par Jean-Fréderic Koerber, Docteur en Médecine. A Gottingue, 1787.

L'Auteur expoſe dans cette Diſſertation les notions & les diviſions ſur les Nauſées & les Vomiſſemens qui affectent ſouvent les femmes groſſes. L'on y traite enſuite des

causes qui les provoquent, & on finit par proposer les moyens de guérison.

Si les Nausées & les Vomissemens sont excités par le genre nerveux, M. Brunner conseille, d'après M. Goubelly, la mixture suivante à prendre par cuillerées de deux en deux heures.

℞ Eaux distillées de pourpier, de roses, de pavot rouge, de chaque six gros; de menthe frisée, de canelle, de chaque deux gros; de la liqueur anodyne minérale d'Hoffman, du laudanum liquide de Sydenham, de chaque un scrupule; du syrop de nénuphar, de ceux de karabé & de berberis, de chacun quatre gros: on mêle le tout.

Mais il faut convenir que des formules si compliquées & si incohérentes se ressentent un peu de l'ignorance des premiers temps, où on se plaisoit à faire ce qu'on peut appeler des monstruosités en Pharmacie par le défaut des connoissances précises de Botanique & de Chimie. Pourquoi en effet ne pas se borner dans le cas proposé ci-dessus à quelque antispasmodique simple, comme aux eaux de fleurs de tilleul & de fleur d'orange, avec quelques gouttes d'éther versées sur un peu de sucre.

Dissertatio Medica de Masturbatione. Auct. Ernest. Ch. Huschke, Docteur en Médecine, A Jena en Saxe.

M. Huschke ajoute de nouvelles observations à celles que M. Tyssot a consignées dans son Traité de l'Onanisme, & il discute plu sieurs points importans qui avoient échappé à la sagacité du célèbre Médecin Suisse.

Dissertatio Medica de Crisi morborum. Par J. V. Frédéric Schuler de Quedlimbourg, Docteur en Médecine à Helmstad.

On sait que les Anciens ont singulièrement approfondi la Doctrine des Crises des maladies. L'Auteur du Mémoire dont nous parlons n'a donc pu faire qu'une savante compilation de ce qui étoit connu.

Dissertatio Medica de structurâ, usu & morbis ovariorum. Par M. Loder, Docteur en Médecine & Professeur en l'Université Littéraire de Jena en Saxe, 1789.

M. Loder expose avec soin la structure anatomique des ovaires, ainsi que leurs fonctions, leurs usages & leurs maladies.

Nous rappelerons ici, quant aux fonctions des ovaires, que ce point de Physiologie est plein d'obscurité comme beaucoup d'autres, mais que M. Jean Hunter a inséré un Mémoire sur cet objet dans les Transactions Philosophiques (année 1787), dont nous nous proposons de faire connoître le résultat. Ce Mémoire contient des expériences faites sur des femelles d'animaux, & suivies avec beaucoup de patience & de sagacité pendant plusieurs années. C'est en un mot un modèle de la manière sage dont on doit procéder dans les Recherches Physiologiques. Il seroit bien à desirer que cet objet fût un peu médité par nos jeunes Médecins, qui traitent des points de Physiologie comme on fait un discours oratoire, & qui vont s'égarer avec Vanhelmont & Paracelse dans des abstractions métaphysiques.

Medicina Agaunensis, seu Observationes practicæ Agauni factæ, &c. Médecine de Saint-Maurice en Valois, ou Observations pratiques faites à Saint-Maurice par M. Ch. Georges de Leges, Docteur en Médecine de Montpellier. A Saint-Maurice, chez Esprit Nicolas, 1787, in-8°. de 139 pages.

Ces Observations de Médecine-Pratique roulent principalement sur les maladies épidémiques, endemiques & sporadiques de la ville de Saint-Maurice & de ses environs. A l'imitation d'Hippocrate & des meilleurs Médecins praticiens, il fait connoître les vents & les diverses variations de l'atmosphère qui peuvent influer sur la production des maladies.

Dissertatio Medica de abortu. Par M. C. Steinmetz, Docteur en Médecine à Jena, chez Goepferd, 1788.

L'Auteur de cette Dissertation expose avec soin les causes occasionnelles de l'avortement, & les moyens préservatifs qu'il faut employer pour les prevenir.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 43.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

NE seroit-il point possible, Messieurs, dans ce siècle de lumières, de justifier la Médecine du reproche qu'on lui fait dans le monde d'être une Science purement conjecturale, & d'offrir sans cesse des obscurités impénétrables à ceux qui l'exercent. Ce reproche ne doit-il pas tomber plutôt sur le peu d'exactitude & le défaut de principes solides des Auteurs nombreux qui multiplient vainement les Traités de Médecine, soit généraux, soit particuliers, sans contribuer aux progrès de la Science, puisqu'ils se bornent à reproduire sous de nouvelles formes ce que d'autres ont déjà écrit, & qu'ils substituent leurs rêves creux ou leurs opinions frivoles à la marche simple de la Nature.

Les Savans eux-mêmes qui se sont profondément occupés de quelqu'autre objet des Sciences naturelles, & qui ont coutume de suivre la marche rigoureuse de l'observation & de l'expérience, sont trop souvent dans l'usage de regarder la Médecine comme l'Art d'administrer aveuglément de vaines formules, quelquefois indifférentes, d'autres fois nuisibles, & il faut avouer aussi que plusieurs Médecins ne donnent que trop de fondement à ces imputations. Ces mêmes Savans qui ont été d'ailleurs si éloignés de donner plusieurs années de suite à l'étude de la Médecine pour avoir des opinions fixes & déterminées sur cette Science, se sont bornés à parcourir légèrement quelque foible compilation ou quelque Livre hérissé de formules compliquées, & ils en ont invinciblement conclu que la Médecine devoit être le partage des esprits foibles & crédules, mettant à peine une distinction entre le Médecin habile & celui qui n'a pour guide qu'une aveugle routine.

Je me garderai de rien opposer à ces intrépides Censeurs d'une Science sur laquelle ils ont si peu droit de prononcer, & sans les renvoyer à certains Traités de Médecine où brille le génie de l'observation, je me (1) contenterai de leur annoncer un Ouvrage sur la Phthisie où on s'est scrupuleusement imposé la loi de ne suivre que la méthode rigoureuse qu'on se prescrit dans toutes les Sciences naturelles. Des faits nombreux & classés avec ordre suivant diverses espèces de Phthisie bien caractérisées, serviront de notions préliminaires. On choisira d'abord pour ces cas ceux qui ont eu une terminaison malheureuse, & qui n'ont laissé au Médecin que la triste ressource de s'instruire par l'ouverture du corps, de la grandeur du désordre & de l'état des poumons; car une pareille maladie peut être au-dessus de tous les secours de la Nature & de l'Art sans que le Médecin perde de ses droits à notre estime. On déduira de ces faits les caractères constans & distinctifs de chacune des espèces de Phthisie, par le rapprochement de leurs symptômes & du résultat de l'ouverture des corps. On joindra à ce développement, des histoires de guérisons opérées en suivant la Nature pour guide, & en se dirigeant sur le caractère spécifique qu'on aura reconnu d'après une distribution méthodique fondée sur les faits. C'est ainsi que le Médecin en rapportant avec une égale randeur les cas de pratique qui ont eu une terminai-

(1) Cet Ouvrage va être mis sous Presse.

son heureuse ou funeste, & en s'asservissant invariablement aux résultats de l'observation & des faits anatomiques, procède avec la même régularité que les autres Savans qui cultivent toute autre branche des Sciences naturelles, & il montre en même-temps que la Médecine offre comme elles des difficultés quelquefois insurmontables, & d'autres fois des ressources inespérées.

On imagine bien que pour remplir un pareil plan il faut avoir beaucoup observé, être en même temps Praticien habile & Anatomiste exact, & s'être singulièrement occupé d'une partie de la Médecine encore très-peu avancée; je parle de celle qui a pour objet les maladies des viscères. Le Médecin dont nous annonçons d'avance le Traité de Phthisie a cet avantage. Une pratique très-étendue depuis plusieurs années l'a mis en état de voir beaucoup par lui-même, &, ce qui est bien rare, une sagacité naturelle & un grand amour pour le travail lui ont fait mettre à profit tous les momens de recueillement que lui laisse sa pratique. Il a donc évité l'écueil d'un grand nombre des Médecins entraînés dans un tourbillon brillant, toujours étrangers à la méditation & à l'étude, & qui, suivant le reproche d'un Censeur caustique, mais vrai, voyent beaucoup de Malades sans voir des maladies.

Ce qui décèle le plus des principes solides & la justesse d'esprit en Médecine, c'est le talent de bien distinguer les espèces diverses des maladies, & d'en varier le traitement suivant la nature particulière de chaque espèce, sans s'arrêter au caractère générique, comme le font les Médecins superficiels ou peu éclairés. Devra-t-on en effet suivre la même méthode pour la cure d'une Phthisie originaire ou scrophuleuse que pour celle qui dépend du scorbut, d'une maladie vénérienne, d'une affection exanthématique, &c. ? La Phthisie qui provient de pléthore ou d'une évacuation sanguine supprimée sera-t-elle combattue par les mêmes remèdes que celle qui doit son origine à des affections goutteuses ou rhumatismales ? Morton a déjà senti la nécessité de ces distinctions; mais dépourvu d'un assez grand nombre de faits pour bien les fixer, & n'insistant presque point sur les connoissances à déduire des ouvertures des corps, son Traité d'ailleurs estimable pour l'époque à laquelle il a été publié laisse presque tout à desirer, soit pour les caractères spécifiques de la Phthisie, soit pour l'administration des remèdes, qui sont le plus souvent des formules confuses & compliquées. Morgagni, Auteur d'ailleurs si recommandable par l'exactitude de ses recherches, a peu fait pour les progrès de l'Art relativement à la Pulmonie, qu'il regardoit comme contagieuse; il ne parle point d'ailleurs du traitement: il restoit donc beaucoup à faire, & nul doute qu'un nouveau Traité ne soit nécessaire dans l'époque actuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MATIÈRE MÉDICALE.

Exposition de quelques propriétés d'une nouvelle espèce de Quinquina decouvert dans l'Amérique Méridionale, par M. Ewer, Médecin à l'île de la Trinité. (Extrait du Journal de Médecine de Londres, 1789.)

Cette nouvelle espèce de Quinquina ne se trouve encore qu'à Londres, chez MM. Taylor & Davy, Marchands Droguistes, qui promettent d'en faire une ample provision si les essais qu'on fera en Europe sont aussi heureux que ceux qu'on a faits en Amérique. L'envoi qui a été fait à Londres de cette Drogue venoit de l'île de la Grenade, où elle avoit été portée par des Espagnols qui l'avoit tiré d'Angustura, contrée de l'Amérique Méridionale; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Cortex Angusturæ.* Il a l'avantage de produire les mêmes effets que le Quinquina ordinaire, quoiqu'on ne le prenne qu'à une bien moindre dose.

A l'égard de ses qualités sensibles il est excessivement amer, & laisse dans la bouche un sentiment de chaleur piquante: il a une odeur légèrement aromatique; sa surface extérieure est presque blanche, & l'intérieur est d'un brun clair. Dans plusieurs cas de fièvre M. Ewer en a usé avec succès. Il a eu une forte preuve de son efficacité à titre de topique dans une fièvre putride. Le Malade avoit la peau d'un jaune verdâtre, avec de grandes taches livides parsemées; il avoit le hoquet, & vomissoit un sang noirâtre qui étoit dans un état de dissolution. Des points gangréneux commençoient à paroître dans l'arrière-bouche, & ses forces étoient excessivement épuisées. Comme il ne pouvoit retenir dans son estomac ni le Quinquina ni toute autre substance, & qu'on ne devoit point se confier dans des injections seules,

M. Ewer fit tremper de la flanelle dans une forte décoction chaude du Quinquina nouveau pour en envelopper le tronc & les extrémités du Malade, & les conserver constamment humectées. En l'examinant quelques heures après M. Ewer fut agréablement surpris de trouver que les taches livides avoient disparu, ainsi que la couleur verte de la peau, & que le hoquet & le vomissement avoient cessé. Le Malade fut alors en état de supporter dans son estomac cette écorce en substance mêlée avec une forte décoction du même végétal, & bientôt après il fut capable de prendre toute sorte de nourriture.

Comme il se plaignoit de l'incommodité de porter ainsi des vêtemens humides, ceux qui le servoient discontinuèrent l'usage de cette fomentation, & dans peu d'heures la couleur d'un jaune verdâtre de la peau & les taches livides revinrent de nouveau, mais sans le vomissement ni le hoquet. Le Malade éprouva comme ci-devant la prostration des forces, & on renouvela la fomentation, qui eut le même succès que la précédente, car peu d'heures après il fut en état de sortir du lit, & de rester assis sans qu'on lui donnât aucun secours. On discontinua la même application de la flanelle pour les mêmes raisons que ci-dessus, & les symptômes antérieurs étant revenus avec la plus grande violence il périt dans deux jours. L'efficacité du Quinquina nouveau est démontrée par cet exemple, & on doit regretter que l'obstination du Malade ait empêché la continuation d'un remède qui promettoit le succès le plus heureux. Les Nègres usent du Quinquina comme d'un amer & d'un stomachique; il est aussi d'une grande utilité contre la dyssenterie, qui dans les pays chauds est également fréquente & funeste.

M. Williams, Médecin de l'île de la Trinité, a aussi communiqué des observations particulières sur le nouveau Quinquina à M. Simmons, Rédacteur du Journal de Médecine de Londres. Il dit que ce végétal digéré dans un menstrue aqueux ou spiritueux lui communique une couleur d'un jaune pâle. C'est de cette manière, sur-tout de la dernière, que les Colons en font user à leurs Nègres dans les cas de fièvre, de douleur du ventre, de l'estomac, &c. L'arbre dont on tire cette écorce est encore inconnu; mais on espère pouvoir en déterminer l'espèce dès qu'on aura satisfait aux demandes qu'ont faites certains Botanistes pour qu'on leur envoyât les parties de la fructification. Les vertus de ce Quinquina paroissent très-analogues à celles que possède le Quinquina ordinaire; il a cependant par dessus lui l'avantage de mettre plus promptement un terme aux fièvres intermittentes, & d'agir efficacement à une moindre dose, puisqu'il faut rarement en employer plus de six ou huit prises, & souvent même une seule dose produit l'effet desiré.

Il a de plus l'avantage de ne point produire un sentiment désagréable de pesanteur & de plénitude dans l'estomac, ainsi que la constipation, comme le Quinquina ordinaire, mais il tient le ventre libre. On le trouve, suivant M. Williams, de la plus grande efficacité contre la diarrhée, la dyssenterie & autres affections des intestins qu'ont coutume d'éprouver les Nègres, & il paroît qu'il est toujours avantageux contre toutes les maladies qui proviennent de relâchement & de défaut de ton dans la fibre musculaire.

M. Williams rapporte avoir éprouvé sur lui-même les bons effets de ce remède. Il s'étoit exposé, après beaucoup de fatigue, à des exhalaisons nuisibles, & il fut pris de la fièvre. Il prit aussitôt du tartre émétique, & il évacua une grande quantité de bile, après quoi la fièvre fut interrompue. Étant alors très-constipé il crut devoir faire usage de quelque laxatif; mais avant que ce remède commençât à opérer la fièvre revint, avec une douleur vive au côté & une grande difficulté de respirer; il se fit appliquer un vésicatoire sur la partie affectée; & il prit encore le tartre émétique. La fièvre fut encore suspendue, & il commença l'usage du Quinquina du Pérou, parce qu'il n'avoit point encore connoissance du nouveau; il arriva cependant que la fièvre nonobstant l'usage de ce Quinquina prit le type de fièvre tierce, & continua ainsi pendant trois semaines. On conseilla alors à M. Williams de faire usage du nouveau Quinquina, ce qu'il fit, & par ce moyen il fut immédiatement délivré de la fièvre, qui ne revint qu'une fois à dater de l'usage de ce remède.

Peu de jours après ayant successivement veillé pendant deux nuits il fut attaqué de nouveau de la fièvre; mais n'ayant point du nouveau Quinquina en sa puissance il fut

usage de celui du Pérou, dont il ne prit cependant que quatre doses, ayant été obligé de le discontinuer à cause du sentiment de pesanteur & de plénitude qu'il produisoit, & en effet il fut obligé de rejeter la cinquième prise. A sa prière M. Ewer lui procura une petite quantité du nouveau Quinquina, dont il prépara une forte infusion dans du vin de Madère pendant un jour entier, & c'est par ce moyen qu'il s'est guéri sans retour de la fièvre.

Hygiène.

Remarques sur la chaleur humaine, & conséquences qu'on en doit tirer relativement à l'Hygiène.

Des Naturalistes peu Médecins se sont ingénieusement exercés à expliquer la cause de la chaleur animale, mais d'une manière plus brillante qu'utile, puisqu'en Médecine comme en Physique il importe moins de chercher à grands frais l'explication des phénomènes, qu'à découvrir de nouveaux rapports de tout ce qui nous environne avec la santé de l'homme. C'est sous ce point de vue que M. Jean Hunter a comparé la chaleur des végétaux & des animaux avec celle de l'atmosphère qui les environne (*Transf. Phil. an.* 1779), ou du moins a-t-il établi des fondemens pour de nouvelles considérations d'Hygiène, en se bornant ici à ce qui regarde la chaleur humaine.

On sait que la chaleur interne de l'homme a pour terme fixe ou peu susceptible de variétés le trente-deuxième degré du Thermomètre de Réaumur; mais M. Hunter, qui n'avoit en vue que des objets de comparaison, a fait construire un Thermomètre commode, & dont la boule pouvoit être aisément introduite dans la bouche, dans l'urètre, dans l'anus, pendant qu'un semblable instrument étoit exposé à l'air ouvert. C'est ainsi, par exemple, qu'il a trouvé qu'en laissant quelque temps la boule de son Thermomètre dans sa bouche & au-dessous de sa langue, le mercure se tenoit constamment élevé au quatre-vingt-dix-septième degré; mais en faisant fondre un peu de glace dans la bouche le mercure est descendu au soixante-dix-septième degré, c'est-à-dire, que la variation de la chaleur par l'application d'une substance plus froide a été de vingt degrés. Il introduisit ensuite la boule de son Thermomètre dans l'urètre à la profondeur d'un pouce, & l'y ayant laissé une minute le mercure s'éleva à quatre-vingt-douze degrés; l'ayant enfoncé de deux pouces il s'éleva à quatre-vingt-treize degrés, & à quatre pouces de profondeur l'élévation du mercure fut jusqu'au quatre-vingt-quatorzième degré: enfin, quand la boule fut plongée assez profondement pour parvenir vers le bulbe de l'urètre le mercure s'éleva au quatre-vingt-dix-septième degré comme ci-dessus. Ainsi il paroît que la chaleur interne se soutient à un certain terme fixe & uniforme malgré les variations de l'atmosphère, & qu'il n'y a que les extrémités, comme les doigts, le nez, les oreilles, &c. qui sont beaucoup plus susceptibles de s'éloigner impunément du terme fixe de la chaleur animale.

La plupart des maladies qu'on contracte à l'approche de l'hiver sont sur tout des rhumes, des fluxions, des péripneumonies, des douleurs rhumatismales, &c. par le peu d'habitude que le tronc du corps a pris de s'asservir aux variations de l'atmosphère, d'où s'ensuivent des changemens brusques dans la chaleur animale & une grande irrégularité dans le cours de la transpiration, ce qui peut devenir plus ou moins nuisible par d'autres dispositions du corps, comme quand le pouls est accéléré par un violent exercice, par des boissons spiritueuses, des passions vives de l'ame, ou qu'on passe d'un lieu chaud à une atmosphère froide. Un des moyens les plus efficaces pour se soustraire à tout danger est de conserver le tronc du corps dans un état à peu près uniforme de chaleur par des vêtemens qui soient peu conducteurs de la chaleur, c'est-à-dire, qui soient en état de la retenir & la conserver, comme sont des gillets de laine ou de coton. On doit avoir même soin de les prendre de bonne heure & avant le déclin de l'automne. On peut par ce moyen braver toutes les intempéries de l'air, & s'y endurcir même; car on ne gagne en menant une vie molle & en se tenant enfermé que langueurs & infirmités.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 44.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE NATURELLE des Serpens, par M. le Comte de la Cépède, Garde du Cabinet du Roi, des Académies & Sociétés Royales de Dijon, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Stockolm, &c., 1789, Tome II, in-4°. de 527 pages, avec figures.

« CET Ouvrage, disent les Commissaires de l'Académie des Sciences, est une suite de celui que l'Auteur a publié l'année dernière sur les (1) quadrupèdes ovipares, & qui a été approuvé par l'Académie. M. le Comte de la Cépède y traite de plus de cent soixante-quinze espèces de Serpens, parmi lesquelles plus de vingt-deux espèces n'avoient encore été décrites par aucun Auteur, & plusieurs autres n'avoient été que légèrement indiquées par les Voyageurs ou Naturalistes. C'est principalement dans la Collection du Cabinet du Roi que M. le Comte de la Cépède a vu ces espèces de Serpens qui n'étoient pas encore connues, ou qui ne l'étoient qu'imparfaitement. »

C'est dans un Discours préliminaire sur la nature des Serpens qu'on trouve des remarques générales sur leur organisation intérieure. Leur charpente osseuse est sur-tout composée d'une longue suite de vertèbres qui s'étend jusqu'au bout de la queue. Les apophises ou éminences de ces vertèbres sont placées dans la plupart des Serpens de manière que l'animal puisse se tourner dans tous les sens, & même se replier plusieurs fois sur lui-même; & d'ailleurs dans presque tous les reptiles les vertèbres sont très-mobiles les unes relativement aux autres, l'extrémité postérieure de chacune étant terminée par une sorte de globe qui entre dans une cavité de la vertèbre suivante, & y joue librement comme dans une genouillère. Le cœur des Serpens n'est composé que d'un ventricule. Leur respiration n'est pas aussi fréquente que celle des quadrupèdes vivipares & des oiseaux. Au lieu de resserrer & de dilater leurs poumons par des oscillations promptes & régulières ils laissent échapper avec lenteur la portion d'air atmosphétique qu'ils ont aspirée avec rapidité. Les Serpens sont pourvus de presque autant de viscères que les animaux les mieux organisés. Ils ont un œsophage ordinairement très-long, & susceptible d'une grande dilatation, un estomac, un foie avec une vésicule du fiel, & de longs intestins qui par leurs circuits, leurs divers diamètres & les espèces de séparations transversales qu'ils contiennent forment plusieurs portions distinctes analogues aux intestins grêles & aux gros intestins des vivipares, & après plusieurs sinuosités se terminent par une portion droite, par une sorte de rectum comme dans les quadrupèdes. Ils ont deux reins, dont les conduits n'aboutissent pas à une vessie proprement dite, ainsi que dans les quadrupèdes vivipares, mais se déchargent dans un réservoir commun semblable au cloaque des oiseaux, & où se mêlent de même les excrèmens tant solides que liquides. C'est dans le même réservoir commun que sont placées les parties génitales du mâle, & que s'ouvrent les orifices des deux ovaires dans la femelle.

« Presque toutes les écailles qui recouvrent les Serpens, & sur-tout les grandes lames

(1) Voyez la Gazette de Santé, année 1788, Numéro 31.

qui sont situées au-dessous de leur corps sont mobiles indépendamment les unes des autres; ils peuvent redresser chacune de ces lames par un muscle particulier qui y aboutit : dès-lors chacune de ces pièces en s'élevant & en se rabaissant devient une sorte de pied par le moyen duquel ils trouvent de la résistance, & par conséquent un point d'appui dans le terrein qu'ils parcourent, & peuvent se jeter, pour ainsi dire, dans le sens où ils veulent s'avancer. Mais les Serpens se meuvent encore par un moyen plus puissant; ils relèvent en arc de cercle une partie plus ou moins étendue de leur corps; ils rapprochent les deux extrémités de cet arc qui portent sur la terre, & lorsqu'elles sont près de se toucher l'un ou l'autre leur sert de point d'appui pour s'élancer en applatissant la partie qui étoit élevée en arc de cercle. Lorsqu'ils veulent courir en avant c'est sur l'extrémité postérieure de cet arc qu'ils s'appuient, & c'est au contraire sur la partie antérieure lorsqu'ils veulent aller en arrière »... Pendant que les Serpens exécutent ces divers mouvemens ils portent leur tête d'autant plus élevée au-dessus du terrein qu'ils ont plus de vigueur, & qu'ils sont animés par des sensations plus vives.

On a écrit mille absurdités sur l'accouplement des Serpens : la vérité est que le mâle & la femelle, dont le corps est très-flexible, se replient l'un autour de l'autre, & se serrent de si près qu'ils paroissent ne former qu'un seul corps à deux têtes. Le mâle fait alors sortir par son anus les parties destinées à féconder sa femelle, qui sont doubles dans les Serpens, ainsi que dans plusieurs quadrupèdes ovipares, & communément cette union est longuement prolongée. Sans cette durée de leur accouplement il seroit souvent infécond. Ils n'ont point en effet de vésicules séminales, & il paroît que c'est dans cette espèce de réservoir que la liqueur prolifique des animaux doit se rassembler pour que dans un court espace de temps ils puissent en fournir une quantité suffisante à la fécondation.... Tous les Serpens viennent d'un œuf, ainsi que les quadrupèdes ovipares, les oiseaux & les poissons; mais dans certaines espèces de ces reptiles les œufs éclosent dans le ventre de la mère. Dans les autres espèces les femelles après avoir fait leur ponte ne couvent point leurs œufs, mais elles les laissent quelquefois sur la terre nue, sur-tout dans les contrées très-chaudes; le plus souvent aussi elles les couvrent avec plus ou moins de soin, suivant que l'ardeur du soleil & celle de l'atmosphère sont plus ou moins vives.

Nous avons grand regret de ne point pouvoir nous étendre ici sur beaucoup d'autres objets relatifs aux Serpens, comme sur le dépouillement annuel de leur peau, l'activité plus ou moins vive de leurs sens, leur manière d'attaquer leur proie & de s'en nourrir, leurs sifflemens, la force & l'adresse qu'ils emploient contre des ennemis redoutables. Des Voyageurs disent avoir vu des exemples de cette dernière sorte sur les sables brûlans de l'Afrique. Rien de plus terrible qu'un pareil spectacle. « Ils ont vu un tigre furieux, & dont les rugissemens portoient au loin l'épouvante, saisir avec ses griffes, déchirer avec ses dents, faire couler le sang d'un Serpent monstrueux qui roulant son corps gigantesque & sifflant de douleur & de rage serroit le tigre dans ses contours multipliés, le couvroit de son écume rougie, l'étouffoit sous son poids, & faisoit craquer ses os au milieu de tous ses ressorts tendus avec force; mais les efforts du tigre furent vains, ses armes furent impuissantes, & il expira au milieu des replis de l'énorme reptile qui le tenoit enchaîné. ».

M. le Comte de la Cépède rapporte le résultat des expériences faites sur le venin de la vipère par M. Fontana (1); il ajoute que d'après de nouvelles épreuves de ce Physicien célèbre la pierre à cautère détruit les propriétés malfaisantes de ce venin avec lequel on la mêle; que tout concourt à la faire regarder comme le véritable & seul spécifique contre ce poison, & qu'il suffit de l'appliquer sur la plaie après l'avoir agrandie par des incisions convenables. Quelquefois cependant le remède n'est pas apporté à temps, ou ne se mêle pas avec le venin. On ne peut pas toujours faire pénétrer la pierre à cautère dans tous les endroits dans les-

(1) Nous avons rendu compte de l'Ouvrage de M. Fontana dans nos Feuilles, année 1785, Numéro 4. On trouve aussi dans nos Feuilles, année 1786, Numéro 16, un remède interne qu'on emploie très-heureusement dans l'hôpital d'Auxerre contre le venin de la vipère.

quels le poison est parvenu. Les trous que font les dents de la vipère sont très-petits, & souvent invisibles; ils s'étendent dans la peau en differentes directions & à diverses profondeurs, suivant plusieurs circonstances très-variables. D'ailleurs le venin s'introduit quelquefois tout d'un coup & en grande quantité dans l'animal par le moyen de quelques vaisseaux que la dent pénètre; mais hors ces cas on n'en doit pas moins regarder, suivant M. Fontana, la pierre à cautère comme un spécifique contre ce venin.

L'Ouvrage de M. le Comte de la Cépède a été approuvé par l'Académie des Sciences, & a mérité d'être imprimé sous son Privilége, ce qui nous dispense d'en porter ici notre jugement. Nous remarquerons seulement que si cet Auteur s'éloigne de M. de Buffon par les divisions méthodiques & les classifications des objets à la manière des Naturalistes; il cherche à s'en rapprocher sous d'autres points de vue, c'est-à-dire, par la richesse des descriptions & par des formes oratoires qui pourront n'être pas toujours du goût des Observateurs & des Naturalistes sevères.

MÉDECINE.

Observation sur la guérison d'une affection cutanée d'un caractère douteux, par M. P....; Docteur en Médecine.

Rien n'est plus facile que l'exercice de la Médecine quand on n'en a fait qu'une étude superficielle. Il se présente une maladie, & on prononce aussitôt avec confiance sur son caractère. Le traitement est dirigé avec le même discernement. On ordonne des remèdes quelconques suivant l'opinion qu'on s'est formée de la nature du mal. Le Malade guérit ou ne guérit pas, il n'importe. Si le Médecin a de la vogue il réduit tout au silence, & il écrase les contradicteurs du poids de sa réputation. Ses honoraires sont acquittés, & il croit sa tâche remplie.

Un Médecin observateur & éclairé a une autre marche. Il est d'abord lent & très-circonspect à prononcer sur la nature d'une maladie, & il a souvent besoin de fonder son jugement sur le rapprochement d'une foule de circonstances; mais aussi ce premier pas fait avec sûreté, l'exempte des erreurs d'un traitement dirigé au hasard ou des écarts d'une confiance présomptueuse. Il y a aussi des cas où on ne voit de part & d'autre que de pures probabilités, heureux quand le remède qu'on emploie peut être également efficace quelque parti qu'on prenne sur la nature de la maladie.

Un jeune homme avoit reçu les faveurs d'une Beauté vénale, & les suites du plaisir avoient été une gonorrhée avec une espèce de gale qui s'étendoit sur toutes les parties du tronc & des membres. La gonorrhee fut traitée par des remèdes convenables, & disparut. La gale étoit restée; elle étoit incommode, & sur-tout fort désagréable pour un homme accoutumé à vivre dans les sociétés. Un Chirurgien appelé pour le traiter ne vit en cela qu'une gale simple, & il prescrivit la tisanne de racine de patience, des antimoniaux, des onctions où entroit le soufre & autres remèdes semblables. Ces remèdes ne furent point sans efficacité, & l'affection cutanée eut ses périodes de décroissement; mais elle fut aussi sujette à des retours, & deux ans se passèrent dans ces alternatives.

Je fus consulté vers la fin du mois de Mai dernier, époque à laquelle la gale étoit dans toute sa force. On voyoit sur toute la surface du corps, excepté au visage, de petits boutons plus ou moins nombreux qui étant ouverts donnoient une lymphe claire & transparente, & qui causoient, sur-tout la nuit, un prurit des plus incommodes. Les mains offroient outre les petites éruptions remplies d'une humeur lymphatique, des boutons pustuleux dont l'aspect étoit repoussant, & qui forçoient le Malade de s'interdire la fréquentation des sociétés.

Cette gale devoit-elle être simplement regardée comme une affection ordinaire de ce genre, ou étoit elle d'une nature vénérienne? Ce qui faisoit pencher pour la première opinion c'est qu'elle attaquoit surtout les jointures, qu'elle n'étoit accompagnée en apparence d'aucun symptôme vénérien, comme d'un écoulement, de bubons, de douleurs nocturnes dans les membres, &c. D'un autre côté ce qui donnoit lieu au soupçon d'une qualité vénérienne c'étoit qu'elle avoit été contractée en même-temps qu'une gonorrhée; que la personne qui l'avoit communiquée n'avoit pu guérir la sienne qu'au moyen d'un traitement mercu-

niel. D'ailleurs il étoit arrivé au jeune homme de voir son écoulement gonorrhoïque se renouveler trois fois en deux ans par le simple usage des plaisirs de l'amour avec une personne très-saine, en sorte qu'on ne pouvoit guère attribuer cet écoulement qu'à une nouvelle irritation produite par l'effervescence momentanée de l'acte vénérien.

Après avoir fait toutes les questions & pris tous les éclaircissemens que la prudence peut suggérer, je demeurai incertain sur le vrai caractère de la maladie; mais je me determinai en faveur d'un remède dont l'expérience a constaté l'efficacité pour la guérison des affections galeuses de divers genres, & en général des maladies cutanées chroniques:

C'est le sublimé-corrosif administré avec une extrême circonspection, & de manière à en prolonger l'usage à très-petite dose pendant quelques mois. J'en faisois dissoudre six grains dans environ une livre d'eau distillée, & pendant les huit premiers jours je faisois prendre une cuillerée de cette boisson dans un grand verre de lait. Le Malade prenoit en même temps un ou deux verres de lait très-sucré dans la matinée pour tenir le ventre libre. Après ce premier temps, il prit le soir une autre cuillerée de la même solution de sublimé-corrosif, & il continua ainsi pendant les mois de Juillet & d'Août; la gale étoit alors presque entièrement guérie, & ce fut seulement par pure précaution que l'usage du sublimé-corrosif fut continué, en diminuant progressivement la dose pendant le mois de Septembre. La guérison n'est maintenant nullement équivoque. J'observerai aussi que durant tout le temps du traitement, qui n'a point excité le moindre accident, le Malade a pris de temps en temps quelque bain tiède pour entretenir la souplesse & la propreté de la peau, & qu'il faisoit souvent des lotions des mains & d'autres parties infectées avec une solution de sublimé-corrosif.

Dans un Recueil de Dissertations de Médecine, composées à Strasbourg (1) on en trouve une sur la vertu du sublimé-corrosif contre les affections de la peau. L'Auteur, qui est M. Michel Hoffmann, rapporte une suite d'observations de guérisons opérées par ce remède, de diverses espèces de gale, de gale humide, gale sèche, gale dartreuse, gale héréditaire, gale périodique, lèpre des Grecs, teigne, gale vénérienne. On voit d'après cela que dans le cas que j'ai rapporté, l'indécision sur la nature spécifique de la gale n'a dû que me rendre plus ferme & plus persévérant dans le choix du traitement.

ANNONCES.

Dissertatio Medica momenta quædam de efficacia institionis variolarum in curandis nonnullis morbis chronicis exhibens; par M. C. Vogelsang, Docteur en Médecine. A Gottingue, chez Grappe, 1788, in-8°. de 51 pages.

L'on trouve ici non-seulement l'énumération de quelques maladies chroniques que l'inoculation de la petite-vérole a l'avantage de guérir, mais bien encore l'histoire de l'inoculation, & son admission en Europe.

Dissertatio Medica de aquæ frigidæ usu medico externo; par M. T. Fr. Grandeler, Docteur en Médecine. A Gottingue, 1788.

On rappelle dans cette Dissertation l'usage externe de l'eau froide dans une foule de maladies.

Dissertatio Medica de lactis metastasi causâ febris puerperarum, nuperrime rursus defensa; par M. J. Ludolphe Ratzky, Docteur en Médecine. A Jena, 1789.

L'Auteur de cette Dissertation attribue la fièvre puerpérale comme la plupart des Auteurs l'ont fait; mais n'existe-t-il pas plusieurs sortes de fièvres puerpérales dont les causes occasionnelles & la marche sont entièrement différentes?

(1) *Delectus Dissertationum Medicorum Argentoratensium, Vol. II. Norimbergæ*, 1778.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 45.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

ÉPIDÉMIES.

DESCRIPTION d'une Fièvre Epidémique qui a régné l'année dernière dans le pays de Cornouailles en Angleterre, par M. May, Docteur en Médecine. (Extrait du Journal de Médecine de Londres, 1789.)

CE fut vers la fin d'Avril 1788 ou au commencement de Mai que cette Fièvre Épidémique se déclara. Le temps avoit été plutôt chand que froid, avec peu de variations pendant les semaines précédentes. A Saint-Yves, qui est à la partie occidentale du pays de Cornouailles, & dans quelques autres petites Villes diversement situées il avoit régné une Fièvre Maligne Épidémique les deux années précédentes, & cette Fièvre avoit été très-meurtrière, sur-tout dans la classe du peuple. Durant ce même temps aussi la petite-vérole avoit plus ou moins été générale dans divers lieux de cette même partie de l'Angleterre.

Cette Fièvre avoit eu réellement le caractère du tiphus, quoique accompagnée surtout à son invasion des symptômes inflammatoires. La langue durant les cinq ou six premiers jours étoit recouverte d'une croûte blanchâtre. Le visage étoit un peu tuméfié, & le pouls n'étoit ni foible ni très-précipité. La soif étoit rarement considérable, & le ventre le plus souvent étoit constipé, & la peau de l'habitude du corps sèche.

Dans quelques cas les Malades éprouvoient de petits frissons, qui étoient accompagnés, comme dans les cas ordinaires, de fièvre, d'un accroissement de chaleur, & quelquefois de sueur, mais c'étoit rare; quand la maladie se portoit à l'organe de la peau elle produisoit un grand soulagement. Le Malade éprouvoit une graude oppression de poitrine, avec une langueur générale. La tête étoit pesante, & il n'y avoit point de sommeil.

Il paroissoit dans le premier période de la maladie une disposition générale au délire, quelquefois dès le troisième jour, mais plus communément vers le quatrième ou le cinquième. La maladie n'offroit point d'autres symptômes dignes de remarque jusques vers le sixième ou septième jour, & à cette époque les signes les moins équivoques du tiphus se manifestoient le plus ordinairement. Le visage étoit alors pâle & abattu, le pouls foible & fréquent, la langue prenoit une couleur brune, & il y avoit des signes les plus manifestes de prostration des forces; si alors le délire ne se déclaroit point, il y avoit toujours un état de veille & d'inquiétude qui dénotoit un grand désordre dans le système nerveux, & un dérangement des fonctions du cerveau.

Parmi les autres affections anomales il falloit compter une difficulté de respirer, qui étoit fréquemment un symptôme incommode, & qui de concert avec une douleur dans quelque partie de la poitrine sembloit indiquer une inflammation thotachique, & j'ai été trompé quelquefois par ces apparences. Cette maladie se communiquoit successivement à tous les individus d'une même famille, & s'étendoit souvent jusqu'aux environs, sur-tout dans les Bourgs ou les Villages situés dans des lieux bas, & conséquemment privés des avantages d'une libre ventilation. Elle sembloit attaquer indistinctement les personnes de tout âge & de toute constitution, & elle n'étoit pas moins violente à l'égard des personnes robustes & fortes

que chez les gens foibles & maigres. Sa durée en général ne varioit pas beaucoup, & elle étoit plus marquée que dans tous les autres cas analogues que j'ai pu observer. Les changemens aussi qui arrivoient durant le progrès de la maladie étoient marqués avec plus d'uniformité que dans les autres cas de ce genre qui se sont offerts à moi.

J'ai fait attention à ces circonstances, parce que j'ai toujours été très-disposé à douter de la doctrine des jours critiques, & je dois observer que les exacerbations arrivoient vers le soir du neuvième, onzième & quatorzième jour, ce qui étoit suivi d'une rémission de la fièvre. Dans quelques cas il est vrai les signes de convalescence se manifestoient le dernier de ces jours; mais le plus ordinairement c'étoit le dix septième que la maladie se terminoit. Cela a été si ordinaire que lorsque le quatorzième jour ne produisoit point une rémission dans la fièvre j'osois prognostiquer avec confiance l'approche de la convalescence, & rarement je me trompois. Il est arrivé aussi à cette maladie de se terminer après le dix-septième jour, sur-tout lorsqu'il y avoit eu quelques pétéchies, & lorsque cela avoit lieu j'avouois que je ne pouvois annoncer d'avance aucune époque fixe pour la terminaison, qui quelquefois ne survenoit que vers la fin de la quatrième semaine.

Traitement.

Voici en peu de mots le traitement que j'ai adopté. Je donnois d'abord un émétique, & je faisois tenir le ventre libre par un doux laxatif, tels que la manne & la crême de tartre ou un clystère. Je prescrivois immédiatement le quinquina comme le meilleur remède qui convînt à l'estomac du Malade. En général le quinquina étoit donné en substance combiné avec quelque aromatique, comme l'esprit de minderer ou la mixture camphrée. Pour empêcher toute détermination des humeurs à la tête, les vésicatoires étoient appliqués au dos & au bras, ce qui étoit toujours très-avantageux pour empêcher le désordre ainsi que l'éréthisme de l'habitude du corps. Des doses modérées de laudanum administrées vers le soir ne contribuoient pas peu à produire le même effet, & lors même qu'il y avoit une tendance à un état comateux ce remède étoit encore utile.

On permettoit l'usage du vin donné même avec peu d'épargne & ensemble avec des clystères répétés, donnés une fois au moins chaque douze heures ou environ. Pour empêcher la constipation j'avois adopté le traitement tonique dans toute son étendue, & j'avois soigneusement insisté sur ce qu'il fût continué avec persévérance. Entre autres points je recommandois de tenir les Malades exposés à l'action de l'air libre, & en outre de leur faire des lotions une fois le jour avec l'eau froide, & d'avoir une attention particulière aux changemens repétés du linge. Il est rare d'avoir autant de succès de cette méthode que j'en ai obtenu, puisque sur plus de cinquante cas que j'ai eu occasion d'observer, il n'y a eu que deux Malades qui ont succombé, & il faut remarquer que dans un de ces cas une douleur dont le Malade se plaignoit à l'hypochondre droit avant que je le visse, avoit été regardée comme un symptôme d'hépatitis, & on avoit prescrit d'après cela la saignée & l'antimoine, même vingt-quatre heures avant la mort du Malade. J'ai observé ci devant qu'il arrivoit quelquefois une douleur au côté, avec une difficulte de respirer, & quelquefois, quoique rarement, une toux legère. Tous ces symptômes cependant cédoient constamment à la méthode tonique & anti spasmodique dont je viens de parler.

Je crois qu'on ne peut douter que cette maladie n'ait eu le caractère d'un véritable *tiphus*, quoique par l'accroissement d'action qui avoit lieu au commencement elle prît une apparence de diathèse inflammatoire. C'est là le vrai caractère de la fièvre que le Docteur Cullen a décrite sous le nom de synoque, & qu'il avoue après cela n'être autre, suivant lui, qu'une variété du *tiphus*. Voici la description de cette maladie, qu'il donne dans sa Nosologie. *Morbus contagiosus. Febris ex synocha & tipho composita: initio sinocha; progressu & versus finem tiphus....* Je ne crois pas à la vérité que les apparences de plénitude ensemble avec quelque dureté dans le pouls soient alors de vrais symptômes d'une tension purement inflammatoire; car on a en général remarqué que la saignée & le régime anti-phlogistique étoient toujours particulièrement nuisibles dans les affections de cette sorte, & il a été souvent observé par des Praticiens célèbres,

comme Willis, Huxham & autres, que la plus petite quantité de sang tirée le second ou le troisième jour de la maladie avoit précipité les Malades dans un état putride accompagné d'un degré de foiblesse dont les alexipharmaques les plus puissans ne pouvoient plus faire sortir.

Je me rappelle avoir vu un exemple lamentable de cette sorte. Une fièvre qui étoit très-clairement de cette sorte devint épidémique dans un lieu voisin de mon habitation, & attaquoit sur tout les personnes avancées en âge. Les symptômes de l'inflammation supposée étoient urgens au commencement, comme la difficulté de respirer, un visage tuméfié qui sembloit indiquer la probabilité de l'existence d'une congestion pneumonique & la phlégmasie. On fit un usage fréquent de la saignée, & les conséquences en furent une prostration de forces à un degré alarmant, & dans la plupart des cas une apparence prématurée de putrescence. Je ne prétendrai point déterminer si cela venoit de la violence originaire de la maladie ou de ce qu'on n'avoit point reconnu sa vraie nature, mais le fait est trop important pour être passé sous silence, sur tout puisque sur dix à onze personnes qui furent attaquées de cette maladie aucune n'eut l'avantage de se rétablir, & qu'elles périrent toutes.

CHIRURGIE.

An plurimis in morbis præstantissimum sit Chirurgiæ subsidium Bronchotomia. (Cette Dissertation a fait la matière d'un Acte public aux Écoles de Chirurgie de Paris sous la Présidence de M. Gallée, le 14 Septembre 1789.)

Cette Dissertation est un précis exact de l'histoire de la Bronchotomie & des cas de Chirurgie qu'on peut citer en faveur de cette opération. Il étoit d'autant plus intéressant de traiter cet objet, que quelques Chirurgiens peuvent encore le regarder comme problématique.

Le passage naturel de l'air par la glote peut être empêché dans plusieurs cas. Que le larinx, par exemple, soit attaqué d'une angine inflammatoire, le voile mobile du palais, la luette, les amygdales, la membrane intérieure du larinx & les parties environnantes éprouvent la même affection, qui est accompagnée d'un écoulement continuel de salive. L'ouverture de la glote est alors resserrée, malgré les efforts que font les Malades pour tenir autant qu'ils peuvent la langue avancée hors de la bouche. La voix se fait avec sifflement, la douleur est vive & lancinante. C'est avec la plus grande peine que la respiration & la déglutition s'exercent. La boisson qu'on prend revient par les narines. La fièvre est brûlante. On a recours en vain aux saignées & à toutes sortes de topiques, aux purgatifs, aux clystères, aux boissons acidulées, à un régime sévère, à l'application des sang-sues & des ventouses: rien ne peut arrêter le mal dans son cours, & empêcher ses progrès rapides (1). La respiration devient accélérée & très-laborieuse, & le Malade est menacé de la suffocation si la main du Chirurgien ne vient à son secours en frayant une nouvelle route à l'air qui sert à la respiration, c'est-à-dire, en ouvrant le larinx par l'opération de la Bronchotomie.

Cette opération peut encore s'entendre (en l'appelant alors œsophagotomie) d'une ouverture artificielle pratiquée au pharinx quand la déglutition est empêchée, & qu'un corps quelconque est retenu dans l'œsophage; car dans ce cas par la distention de ce conduit la respiration devient laborieuse, la fièvre s'allume, l'inflammation augmente, & si on n'ouvre l'œsophage pour en retirer le corps étranger qui y est retenu le Malade est menacé de la mort. On trouve des exemples de l'heureux succès de cette opération dans le Tome troisième des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, & un exemple de Bronchotomie dans le quatrième Tome de ces mêmes Mémoires. On connoît aussi la Dissertation de M. Habicot sur cette opération. Cet habile Chirurgien sauva un jeune homme qui étoit sur le point de suffoquer pour avoir avalé à la fois neuf louis qu'il craignoit qu'on ne lui dérobât. La Dissertation de M. Habicot a été imprimée en 1620.

La Bronchotomie, ou, pour parler plus exactement, la Trachéotomie, est rendue quelquefois nécessaire par diverses tumeurs de la langue, des amygdales, de la luette, de

(1) Voyez la Chirurgie de Verduc, troisième Édition.

l'épiglote, du larinx qui empêchent le passage de l'air par la glote, & qui ne peuvent être ôtés par aucun autre moyen. L'Auteur de la Dissertation n'est pas de l'avis de ceux qui croyent cette opération utile pour sauver les noyés. Il n'y a pas long-temps que M. Louis fut appelé en consultation avec d'autres Chirurgiens pour donner des secours à un enfant qui étoit sur le point de suffoquer. Il proposa la Bronchotomie, mais les autres Consultans ne furent point de son avis, & l'enfant ayant bientôt après succombé on ouvrit son corps, & on lui trouva un louis d'or dans son œsophage. En dernier lieu un enfant avoit avalé la moitié de la mâchoire d'un petit poisson, & cet os s'étoit arrêté dans l'œsophage. M. Pelletan, Professeur de Chirurgie, lui fit l'opération, & arracha ainsi l'enfant à la mort, dont il étoit menacé.

La Bronchotomie peut être employée dans deux cas généraux, 1°. lorsqu'il s'agit d'extraire un corps étranger de l'œsophage pour empêcher une suffocation imminente; 2°. pour introduire l'air dans les poumons par une ouverture artificielle.

Dans le premier cas il faut ouvrir à-peu-près quatre ou cinq anneaux cartilagineux suivant le cas, & alors l'air se frayera une entrée avec bruit à travers la blessure, & le plus souvent le corps étranger s'échappera. Si cependant ce corps ne pouvoit être extrait ni avec des tenettes ni avec un stylet, il faudroit ouvrir longitudinalement les cartilages antérieurs, & compléter ainsi l'opération, qui n'entraîne aucun danger.

Dans le second cas il faudra ouvrir avec un bistouri la membrane qui est entre les cartilages tyroïde & cricoïde, introduire une cannule dans l'incision, & l'assujétir au moyen de fils qu'on aura fait passer à travers les anneaux latéraux de la cannule pour bien l'assujétir, ayant soin qu'elle ne blesse point les parois de la trachée-artère.

Remarque de Diététique.

M. Cullen parle dans sa Matière Médicale d'une espèce particulière de Chou qu'il a cultivée dans son jardin, & qu'il croit nouvelle pour l'Angleterre; il l'appelle *Brassica Gongilodes*. Ce Chou porte à l'extrémité de sa tige une espèce de tubérosité sphéroïdale qui est recouverte d'une écorce ferme, & qui contient à l'intérieur une partie médullaire de la même nature que celle de la tige des autres espèces de Choux. Cette partie médullaire quand elle est délivrée de son écorce, & qu'on l'a faite bien bouillir, est tendre & douce; elle est fort nourrissante, & moins flatulente que les autres Choux. Elle est d'une consistence plus ferme & plus douce que le Turnep, & M. Cullen pense qu'en cultivant ce Chou avec soin, on peut en tirer des mets délicats & salubres.

ANNONCES.

Christiani Benedicti Grutsmacher, commentatio de miasmatis venerei indole, variisque contagii excipiendi modis. A Jena, 1789.

La Dissertation de M. Grutsmacher se borne à la considération des differentes manières par lesquelles le virus vénérien peut se transmettre, & il cherche à éclaircir par des faits s'il est possible de gagner la maladie vénérienne par les vêtemens, le sang, la salive, la sueur. Il dissipe les vaines craintes qu'ont certaines personnes de contracter ce mal en prenant de l'eau bénite dans les Eglises, en parlant de trop près avec des individus viciés, en allant au bain après eux, en respirant le même air & les mêmes lieux. Il demontre dans tous ces cas l'impossibilité de gagner la contagion.

Principia Systematis Chirurgiæ hodiernæ, pars prior, in-8°. Hauniæ, 1788.

G. R. Bœhmeri prolusio quâ cyani segetum nuper expertæ vires laudantur, in-4°. Lipsiæ, 1787.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE-J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Doit-on attribuer, Messieurs, les petites pratiques dont l'exercice de la Médecine est surchargée aux soins pusillanimes que certaines personnes donnent à leur santé ou aux vues resserrées de ceux qui les prescrivent? Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle curieux pour tout homme qui a des vues saines & étendues d'économie animale, que la grave conduite de ces valétudinaires timorés qui recueillent avec avidité les avis des Médecins les plus ordinaires comme autant d'oracles, & qui sont sans cesse à se tâtonner de peur d'outre-passer les préceptes souvent les plus frivoles.

On pourroit d'abord ne voir dans ce travers qu'un vain ridicule que se donnent des gens oisifs & crédules; mais l'expérience de chaque jour apprend que l'effet ordinaire de cette disposition d'esprit est d'aggraver par degrés les maux les plus légers, de produire le découragement, d'ôter ainsi ses ressources à la Nature, & de passer d'un état imaginaire de maladie souvent à un état réel & même funeste.

M.... avoit une dartre vive sur la poitrine pour laquelle il consulta des Médecins qui l'envoyèrent successivement à diverses eaux minérales, mais sans succès; plein de l'idée qu'il falloit religieusement s'opposer à l'application de tout topique de peur de répercuter cette affection (1) locale de la peau il se refusoit toujours à l'usage de tout remède externe. Une personne de sa connoissance insistoit sur l'opinion contraire, & lui disoit qu'il ne s'agissoit que de détruire ce vice purement externe par quelques lotions faites avec la dissolution de sublimé-corrosif; il se rendit enfin, & ces lotions furent mises en usage avec un tel succès qu'après un mois environ de leur emploi la dartre fut entièrement guérie.

Les idées de répercussion de la matière dartreuse à l'intérieur revinrent avec plus de force; c'étoit des objets sans cesse renaissans de sollicitude & d'alarmes; survenoit-il accidentellement la toux la plus légère, c'étoit la poitrine qui passoit pour être attaquée. A la moindre colique c'étoit les intestins. Si la digestion éprouvoit le moindre dérangement on ne doutoit plus que l'estomac ne fût pris; ce sombre valétudinaire étoit sans cesse à s'observer, à prendre les avis du premier venu, & à adopter sur-tout des idées affligeantes. On auroit dit qu'il étoit agréable pour lui de se tourmenter.

Un jour qu'il éprouva une indigestion un peu forte on lui fit prendre l'émétique, & à la suite de l'action de ce remède la jaunisse se déclara. Ce fut aussitôt un nouveau sujet d'agitations & de craintes; plusieurs Médecins furent successivement consultés; les uns ordonnèrent le petit-lait avec la crême solée de tartre, d'autres eurent recours à divers apéritifs, mais sans succès. Un seul fut enfin chargé du traitement. Les petites formules furent prodiguées avec les attentions minutieuses de régime. Il falloit que tel aliment ou telle boisson fussent régulièrement pris à une certaine dose & à une heure indiquée. Le Thermomètre étoit soigneusement consulté quand il s'agissoit de sortir, ou plutôt

(1) Cette idée de la répercussion des affections cutanées par l'usage des remèdes externes est loin d'être générale. Il y a de ces affections qui sont purement locales, & alors un topique actif peut guérir en changeant la disposition organique de cette partie déterminée de la peau.

on trouvoit toujours d'ingénieux prétextes pour se tenir enfermé; c'étoit tantôt un certain vent, tantôt l'humidité qu'on redoutoit. Le séjour dans le lit devenoit de plus en plus prolongé; la foiblesse du corps augmentoit, & avec elle le découragement & la pusillanimité. Le Malade tomba enfin dans une espèce de dépérissement, & cette jaunisse qu'on auroit pu facilement guérir avec quelque boisson acide donnée à propos, un régime végétal doux & quelque exercice du corps fait à l'air libre & soutenu avec courage, devint ainsi mortelle.

Rousseau a eu sans doute raison de dire que la Médecine tue l'ame & énerve le courage s'il entendoit parler des pratiques observées par certains Malades; mais rien n'est plus faux que cette imputation devenue générale. Tous les Médecins qui ont fait des études solides, & qui se sont élevés aux vrais principes de l'art de guérir savent que tous les grands moyens se puisent au sein de la Nature, & qu'il s'agit sur-tout dans les affections chroniques de soutenir la force du corps & de relever le courage.

J'ajouterai encore ici une remarque relative aux circonstances politiques où nous nous trouvons, c'est que les maladies nerveuses qui étoient les années précédentes si communes à Paris, semblent avoir disparu depuis les premiers temps de la révolution, sans doute depuis que l'indolente & apathique oisiveté des riches a fait place à des sollicitudes renaissantes & à des agitations propres à fixer l'activité de l'ame. Un nouvel ordre de choses qui se prépare & qui s'opère a réveillé leur énergie, a fait cesser la monotonie de leurs jouissances & l'engourdissement de la satiété. La Politique est donc venue au secours de la Médecine, & a fait cesser des maux que les ressources combinées de celle ci ne pouvoient vaincre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MATIÈRE MÉDICALE.

Observations sur les propriétés médicinales du Lichen d'Islande, &c. par M. A. Crichton, Docteur en Médecine, (traduit du Journal de Médecine de Londres, 1789.)

Le Lichen d'Islande; ar une simple décoction ou infusion dans l'eau donne un mucilage très-épais, d'une amertume pénétrante & d'un goût un peu astringent, propriétés qui devoient faire supposer *à priori* qu'il est doué de vertus medicinales très-remarquables.

Dans la dyssenterie, dans certaines espèces & à certains périodes de la phthisie pulmonaire & de la fièvre hectique, sur-tout dans cette toux incommode & opiniâtre qui reste après la rougeole, ce remède a été très-vanté, & suivant moi à très-juste titre, non-seulement par plusieurs Médecins d'Allemagne, mais encore par ceux de Suède & de France. En même-temps l'usage de ce végétal, même dans ces contrées, semble encore être loin d'être général, plusieurs personnes le regardant encore comme un remède inefficace ou nuisible. Ce qu'il y a de vrai c'est que les maladies dans lesquelles on l'a employé ont été non-seulement différentes quant à la diversité de leurs périodes, mais encore par rapport aux circonstances particulières de la constitution individuelle. Ne sait-on pas que le traitement doit absolument varier dans divers cas, & que les médicamens qui conviennent dans un cas ou à un certain (1) période de la maladie ne conviennent point dans d'autres.

Dans la dyssenterie il y a certaines circonstances qui doivent faire proscrire l'usage du Lichen d'Islande. On peut mettre de ce nombre une douleur fixe dans quelque partie de l'abdomen, sur tout si le pouls en même-temps est fréquent & dur, la peau ardente & la soif extrême. A la vérité on ne devroit jamais l'administrer lorsqu'il y a lieu de soupçonner une affection inflammatoire, ni lorsque la qualité des déjections, le malaise du Malade & la fréquence des tranchées font présumer qu'il y a dans quelque partie du trajet intestinal une certaine quantité de matières fécales endurcies.

Les Malades que j'ai vus ou que j'ai appris avoir été guéris par le Lichen d'Islande éprou-

(1) La plupart des Auteurs qui ont écrit sur les vertus du Lichen d'Islande, si on en excepte le Docteur M. Herz, de Berlin, ont été très-peu soigneux de déterminer à quelle espèce particulière de maladie ce végétal convenoit, & à quel période il étoit particulièrement indiqué, c'est ce qui explique pourquoi quelques-uns l'ont trouvé inefficace & d'autres nuisible.

voient en général les symptômes suivans : leurs déjections étoient devenues parfaitement liquides, fréquentes & plus ou moins mêlées de sang, les évacuations étoient accompagnées de tenesme & de tranchées quelquefois très-violentes & cruelles ; les autres symptômes étoient un pouls fréquent & dur, quelquefois mou & foible, une grande prostration de forces & la perte de l'appétit. J'ai vu des Malades qui éprouvoient la complication de la plupart de ces symptômes, entièrement guéris par le Lichen, & le Docteur Hertz dans ses Lettres adressées aux Médecins rapporte plusieurs cas semblables guéris aussi de la même manière.

Cet habile Médecin, qui a exposé avec candeur les effets qu'il a éprouvés de ce végétal, joint l'histoire de quelques cas particuliers, & il ajoute que depuis qu'il a employé ce remède contre la dyssenterie il n'a jamais eu occasion de recourir à aucun autre. Aussitôt, dit cet Auteur, que j'ai nétoyé l'estomac & les intestins j'ai recours au Lichen d'Islande; j'ai soin seulement, soit à cause de son amertume, soit pour d'autres circonstances, d'y joindre quelque syrop, & de temps en temps un peu d'opium.

A Vienne le Lichen d'Islande est très-estimé dans les cas de phthisie pulmonaire, maladie très-fréquente dans cette Capitale de l'Empire. Durant un séjour de sept mois dans cette Ville, & par une fréquentation assidue de l'hôpital général j'ai eu des occasions fréquentes de voir des traitemens heureux de cette maladie par le moyen de ce végétal. J'avoue cependant qu'il n'a point rempli mon attente. D'après ce que j'ai observé je suis convaincu qu'il n'y a que deux espèces de cette maladie dont le Lichen promette la cure : ces deux espèces sont la phthisie hémoptoïque & la phthisie pituiteuse ou muqueuse. J'ai vu dans divers cas les Malades s'en trouver si bien qu'ils sortoient de l'hôpital bien guéris en apparence ; mais je ne saurois dire si cet état s'est soutenu ou non dans la suite.

Dans ces deux espèces de phthisie on doit s'abstenir d'administrer le Lichen s'il y a une douleur fixe dans quelque partie du thorax, si cette douleur est augmentée par une inspiration profonde, & si elle est accompagnée d'un pouls fréquent & dur. Cela sera évident pour tous ceux qui considéreront la cause de ces symptômes & les effets généraux de ce Lichen.

Les cas de phthisie hémoptoïque que je pense avoir été guéris par le Lichen n'ont pas été très-nombreux. Je l'ai vu manquer lorsqu'il y avoit une disposition originaire à cette phthisie ; mais lorsque la rupture des vaisseaux sanguins sembloit provenir accidentellement d'une violence externe, d'un effort, d'une passion, d'une blessure qui aura tourné en suppuration par négligence ou un traitement peu judicieux, si le Malade n'est pas d'ailleurs prédisposé à la phthisie, & que ses forces ne soient point épuisées, le Lichen d'Islande produit les plus heureux effets. Les bonnes qualités du Lichen d'Islande sont plus certaines & plus constantes dans ce qu'on appelle phthisie pituiteuse.

On donne ordinairement le Lichen d'Islande sous forme de décoction, à la dose d'une once & demie de Lichen sur deux pintes de lait qu'on fait bouillir. On prescrit d'en prendre souvent quelque tasse durant le cours de la journée. Si le Malade a de l'aversion pour le lait, une simple décoction du Lichen dans de l'eau suffira. Il faut cependant avoir soin de le faire bouillir sur un feu léger, & point au-delà d'un quart-d'heure, en ce qu'autrement on lui fait perdre quelqu'une de ses qualités. Le Lichen paroît toujours avoir un effet évident, celui de fortifier la digestion & toute l'habitude du corps. Dans la dyssenterie son effet particulier paroît être de soulager les tranchées, & cela souvent très-promptement, de diminuer la fréquence des selles, & de donner de plus en plus aux déjections une consistence naturelle. Dans la phthisie ses bons effets consistent à améliorer la matière expectorée, à diminuer la fréquence de la toux, & à la rendre plus aisée, à diminuer l'irritabilité du Malade, à prévenir ou à calmer beaucoup la fièvre hectique.

Histoire Naturelle.

Caroli a Linné equit. aur. de stela polari, &c. Amænitates Academicæ seu Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ, antehac seorsim editæ nunc collectæ & auctæ cum tabulis Æneis. Vol. V. Editio secunda, curante. D. J. Ch. Schreber.

A Erlangue ; & se trouve à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins. Prix, 6 liv.

Cet Ouvrage de Linné est si connu & si estimé qu'il suffit d'en énoncer le titre : on voit que les Volumes qui doivent composer ce Recueil précieux se succèdent avec rapidité & au gré de ceux qui desirent les acquérir. Parmi les Dissertations de ce Volume on en trouve une sur la différence de la cuisine des Anciens & de celle des Modernes, qui fait voir que cet Art n'a pas moins éprouvé de vicissitudes que celui des vêtemens.

C'est ainsi que dans l'usage culinaire les épinards ont été substitués aux mauves, l'oseille à la bourrache, le haricot à la fève, l'estragon à la roquette, le beurre à l'huile, le sucre au miel, la bière à ce qu'on appeloit *zithus*, &c. Le commerce des Indes & de l'Amérique a d'ailleurs introduit dans l'usage de la vie un grand nombre de substances inconnues aux Anciens. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait une si grande différence entre leurs mets & les nôtres, & ne feroit-il point ridicule de vouloir ressusciter des formules prises des Ouvrages d'Apicius, & de les préférer à celles que l'expérience a fait adopter parmi les Modernes. Au reste, notre cuisine Françoise pourroit être certainement ramenée à une simplicité plus salubre, & éprouver une révolution correspondante à la Pharmacie, qui n'offre plus ces énormes fatras que les Médecins du siècle passé prodiguoient à leurs Malades.

On trouve dans le même Volume une Dissertation sur la Spigélie Anthelmintique, Plante dont les Brésiliens font un si grand usage contre les vers, & dont on trouve la description botanique dans l'Ouvrage de Brown sur l'Histoire Naturelle de la Jamaïque. On peut donner cette plante en décoction de la manière suivante. On prend deux poignées de cette Plante, soit sèche, soit récente. On les fait bouillir à un feu doux dans deux livres d'eau jusqu'à consomption de la moitié de ce liquide; on filtre, & on ajoute un peu de syrop de limon pour lui communiquer une agréable acidité. On donne quatre onces de cette décoction ainsi édulcorée à un adulte pour la première, & on continue de lui en donner deux ou trois toutes les six heures, ou toutes les dix heures si c'est une personne d'une constitution delicate. On continue ainsi pendant un jour & demi ou deux jours. Après que l'action de ce remède est finie on administre un léger purgatif. On peut aussi donner cet Anthelmintique aux enfans en y mêlant un peu de lait.

ANNONCES.

Grundriss des Wunde, &c., c'est-à-dire, Recherches sur l'état de la Chirurgie du temps des Romains, avec les deux Livres d'Aurélius-Cornélius-Celse, sur la Chirurgie, traduits du Latin par J. Jacger, enrichi d'une Préface, par M. Grunner, Professeur de Médecine. &c. A Francfort sur le Mein, 1789, petit in-8°. de 264 pages.

Le septième & le huitième Livres des Ouvrages d'Aurélius-Cornélius-Celse, sur la Médecine sont consacrés à la Chirurgie. M. Jacger s'est borné à traduire ces deux Livres en Allemand, quoiqu'il ait paru une autre Traduction Allemande de cette partie de l'Ouvrage de Celse en 1531.

Johan. Aitkins Grundsackeder, &c., c'est-à dire, Principes de l'Art des Accouchemens, traduits de l'Anglois par Charles-Henri Spohr, Docteur en Médecine, &c. A Nuremberg ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1789, in-8°. de 240 pages.

Cet Ouvrage écrit d'un style aphoristique est très-propre à l'usage des Leçons Académiques. Les deux premières Éditions Angloises du célèbre Jean Aitkin, Docteur en Médecine, ont été épuisées en moins de dix-huit mois. La troisième, qui a paru à Londres il y a deux ans, a été revue & augmentée. C'est cette dernière Édition qui a servi à M. Spohr pour sa Traduction Allemande.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

HYGIÈNE.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

ON trouve, Messieurs, dans les Transactions de la Société Philosophique Américaine, année 1787, une Lettre du célèbre Franklin au Docteur Ingenhouz, qui contient des réflexions très-curieuses & très-utiles sur ce qui contribue à faire fumer les cheminées, & sur les moyens de rendre le chauffage en hiver moins dispendieux & plus salubre. Je vais ici en donner une légère idée, en y joignant quelques considérations d'Hygiène qui peuvent trouver leur application durant la saison où nous allons entrer.

M. Franklin fait l'énumération de plusieurs défauts qui peuvent contribuer à faire fumer les cheminées. En voici quelques-uns des plus ordinaires: 1°. lorsqu'une maison est neuve, & que les fenêtres & les portes lorsqu'elles sont fermées ne donnent aucune entrée à l'air extérieur à mesure que l'intérieur se consume par la combustion ou s'élève dans le tuyau de la cheminée par la raréfaction de la chaleur. Il faut alors avoir recours à ce qu'on appelle un *wasistdas* ou un *tournant anglois* qu'on applique à une fenêtre, & qui est propre à fournir le volume d'air extérieur nécessaire: 2°. lorsque l'embouchure de la cheminée a trop d'étendue; le remède consiste alors à faire construire un petit ouvrage en maçonnerie qui resserre cette embouchure; 3°. le tuyau de la cheminée peut être trop court, soit parce qu'il n'est point assez élevé au-dessus du toit, soit parce qu'on l'a conduit dans le tuyau de la cheminée d'une chambre supérieure, & alors on voit facilement le remède qu'il faut opposer à un semblable défaut de la cheminée; quelquefois aussi le sommet du tuyau est commandé par un édifice plus haut, ou par une éminence qui fait refouler la fumée, & dans ce cas on y fait placer une espèce de tournant en fer-blanc qui recouvre aux trois quarts l'ouverture du tuyau: 4°. quelquefois aussi la porte de la chambre est située peu convenablement, & le courant d'air qu'elle donne empêche la cheminée d'aspirer la fumée, comme lorsque cette porte se trouve au coin du mur où cette cheminée est appuyée.

Il est beau sans doute de voir les progrès rapides qu'ont fait les Arts qui ont pour objet les commodités de la vie; mais on doit en même temps déplorer que la plupart ayent contribué à détériorer & affoiblir la constitution de l'homme. Ces réflexions peuvent s'appliquer à l'élégance de nos habitations, & sur-tout à la construction & à la multiplication des cheminées. Quel contraste à cet égard entre notre manière de vivre & celle des anciens habitans de l'Europe, dont le corps à demi-couvert par des peaux d'animaux étoit endurci à toutes les intempéries des saisons! On trouve dans un Ouvrage imprimé sous la Reine Élisabeth, des réclamations sur l'usage des cheminées qui avoit été récemment introduit. « Nos pères n'en avoient point, dit l'Auteur; il y avoit seulement dans chaque maison habitée un lieu pour le feu, & la fumée qui s'échappoit par un trou pratiqué dans le toit; mais maintenant il n'y a presque point en Angleterre de maison d'un homme de bon lieu qui n'ait une cheminée. » Combien cette espèce de luxe a augmenté postérieurement à cette époque! Pour ne parler ici que de l'Angleterre on vit dans toutes les maisons non-seu-

lement chaque membre de la famille avoit sa cheminée, mais encore chaque domestique; aussi presque tout le bois combustible de cette Isle fut promptement consumé, & si on n'avoit eu heureusement recours au charbon de terre les cheminées pour la plupart auroient fini par devenir inutiles.

On ne manqua pas de faire entendre des plaintes réitérées lorsque l'usage du charbon de terre s'introduisit en Angleterre, & on prétendit que ce combustible étoit nuisible. On trouve même dans les Mémoires de la Reine Élisabeth une motion faite par un Membre du Parlement, portant que « plusieurs Teinturiers, Brasseurs, Forgerons & autres Artisans de Londres avoient pris l'usage du charbon de terre pour leurs feux au lieu de bois, ce qui, disoit on, remplissoit l'air de vapeurs nuisibles & de fumée au grand préjudice de la santé, particulièrement des personnes qui venoient de la campagne, & que par conséquent il proposoit qu'on fit une loi pour prohiber l'usage d'un pareil combustible (au moins durant la Session du Parlement) par les Artisans. Il semble qu'alors on ne s'en servoit point dans les maisons particulières, parce qu'on le regardoit comme mal-sain. Heureusement qu'on a surmonté ce préjugé, qui n'étoit fondé que sur des craintes frivoles, & que l'Angleterre a prévenu par ce moyen une disette entière de combustibles.

Il est facile de prévoir les suites de l'espèce de luxe qui s'est introduit en France dans les grandes Villes au sujet de la consommation du bois à brûler, puisqu'il devient chaque jour plus cher & plus rare, & il n'y a guère de doute que la disette des combustibles ne s'y fasse sentir dans quelques années si l'usage du charbon de terre n'y devient de plus en plus général, comme il l'est devenu en Angleterre, & si on ne furmonte l'espèce de préjugé qui s'oppose jusqu'ici à cette innovation. Qui auroit pu croire il y a un siècle que certaines maisons de particuliers de la Capitale en viendroient jusqu'à consumer plus de cent voies de bois pendant l'hiver, & quelles vastes forêts pourtoient tenir à une pareille profusion! Ce seroit sans doute un petit mal si on ne voyoit en cela qu'un moyen de faire refluer l'argent du riche dans les autres classes de la société; mais peut-on se dissimuler que c'est un encouragement pour les grands Propriétaires de laisser une grande partie de leurs terres en bois, & d'en dérober autant à l'Agriculture. D'ailleurs la disette des bois qui pourra être produite par le luxe de consommation ne peut-elle point avoir une influence très-nuisible sur certains Arts, comme ceux du verre, des poteries, des porcelaines, &c. qui ne peuvent se soutenir que par une grande dépense en ce genre. On peut ajouter à ces considérations que l'extrême cherté des combustibles est très à charge pour le peuple, qui peut à peine se soustraire aux froids rigoureux de l'hiver, & que ce nouveau besoin réduit souvent au comble de la misère.

Ce n'est pas seulement l'excessive multiplication des cheminées dans les maisons des riches qui entraîne une profusion énorme de combustibles, c'est encore la manière dont ces cheminées sont construites. On diroit qu'on n'a eu en vue que de dissiper la chaleur à mesure qu'elle se forme, & de rendre le chauffage inutile pour l'appartement. En effet, l'embouchure de la cheminée étant très grande, & le fond du tuyau très-évasé, à mesure que la chaleur se dégage par la combustion, l'air échauffé au lieu d'être retenu dans la chambre s'élève sans cesse par sa légèreté respective; il s'introduit un air froid du dehors pour le suppléer, & il arrive qu'auprès d'un grand feu on est frappé par derrière par un courant d'air froid très incommode, au point que durant les froids très-rigoureux, comme l'hiver dernier, on ne peut nullement tenir dans les grands appartemens, & qu'il faut se confiner dans de petites chambres échauffées par des poêles. C'est pour parer à cet inconvénient que M. Franklin a imaginé de resserrer par un ouvrage en maçonnerie l'embouchure de la cheminée de la manière suivante.

On fait construire à cette embouchure un ouvrage de brique, qui laisse environ deux pieds d'ouverture entre ses jambages, & autant en hauteur. On place au-dessus de ces jambages un chassis de fer qui s'étend jusqu'au dos de la cheminée, & ce chassis est destiné à recevoir une plaque de métal ou de fer-blanc qui glisse horizontalement en derrière & en devant par des rainures du côté du chassis. Cette plaque est exactement d'une grandeur à fermer toute la cheminée, mais on la pousse seulement de manière à

laisser un espace d'environ deux pouces entre son bord postérieur & le dos de la cheminée. Cet espace suffit pour le passage de la fumée, & le reste de la plaque en fermant une grande partie du tuyau empêche que l'air qui est raréfié par la chaleur se dissipe, & le retient dans la chambre; c'est ainsi qu'en faisant une dépense de bois quatre fois moindre on échauffe beaucoup mieux & plus uniformément l'appartement, & qu'on se procure presque les avantages d'un poêle sans se priver de l'agrément que procure la vue de la flamme produite par la combustion du bois.

Les avantages d'une semblable construction pour la salubrité sont très-sensibles. On n'a plus besoin alors pour s'échauffer de se tenir trop près du feu, & de se brûler, pour ainsi dire, afin de se soustraire aux rigueurs du froid, ce qui est très-nuisible, & rend sujet à une foule de maladies à mesure que cette mauvaise habitude se contracte & se fortifie. L'air de la chambre se conserve uniformément & médiocrement chaud en se renouvelant cependant, & en faisant éviter les inconvéniens des lieux trop clos & trop étuvés. On peut d'ailleurs promptement renouveler l'air de la chambre en tenant un moment la porte ouverte ou bien la fenêtre, & en retirant en avant la plaque de métal qui est à la cheminée. Il faut aussi convenir que les fourneaux économiques dont l'usage commence à s'introduire à Paris épargnent beaucoup de bois, échauffent convenablement les chambres, & remplissent les mêmes vues que le moyen que propose M. Franklin, à cela près qu'ils sont plus chers & beaucoup moins à la portée de tout le monde.

On n'en doit pas moins inviter les bons patriotes d'insister de plus en plus sur l'usage du charbon de terre au moyen d'un grillage convenable, & de prévenir, puisqu'il en est temps, une effrayante disette de bois qui nous menace par un luxe de consommation de combustibles qui étoit inconnu à nos pères.

MÉDECINE-PRATIQUE.

De la Pierre & autres cas analogues d'irritation mécanique qui peuvent causer des convulsions aux enfans. (Extrait de l'Ouvrage sur les Convulsions dans l'enfance, par M. Baumes, annoncé dans le Numéro 39 de nos Feuilles de cette année.)

Rien n'est peut-être souvent plus caché que la cause des Convulsions des enfans, & rien ne demande autant d'avoir présent à l'esprit tout ce qui peut les produire pour éviter un traitement dirigé au hasard : les agens méchaniques méritent sur-tout une attention particulière.

Les Praticiens savent combien le calcul urinaire est une maladie fréquente (1) chez les enfans, & combien cette cause d'irritation, une des plus douloureuses que l'on connoisse, est capable de leur donner des convulsions. Brendel a vu deux enfans, l'un de deux jours, l'autre de huit, qui périrent dans des attaques de convulsions en rendant de petits calculs. Le cadavre de l'un en fit voir plusieurs dans les reins, & celui de l'autre dans l'urètre droit. J'ai vu, dit M. Baumes, l'expulsion d'un calcul anguleux de la grosseur d'un demi-pois chez un enfant de deux ans être accompagnée de l'état le plus douloureux & des convulsions les plus fortes. Lorsque les enfans rendent quelques graviers ou de petits calculs au milieu des souffrances & des convulsions on ne sauroit méconnoître la cause de leurs maux; mais quand ces indices manquent, on est fondé à soupçonner ces calculs toutes les fois que les enfans rendent l'urine goutte à goutte avec des cris & des larmes, que ces urines charrient un sédiment glaireux, & sont sanguinolentes après une attaque de tranchées, pendant laquelle ces petits Malades ont eu le corps plié en double.

Dans un cas pareil un enfant de quinze jours que voyoit M. Baumes dut sa délivrance à un grain de laudanum donné en trois fois à des distances rapprochées. Il rendit à la faveur de la détente procurée par le narcotique deux calculs moyens, partie anguleux & partie lisses, avec beaucoup de graviers. Depuis huit ans cet enfant n'a point eu de rechûte.

Je fus consulté, dit M. Baumes, en 1781 pour le fils d'un Marchand qui touchoit

(1) La Société Royale de Médecine a fait de cette question intéressante le sujet d'un de ses Prix, qui a été accordé à M. Jacquinelle.

à sa sixième année lorsqu'il fut affecté de mouvemens convulsifs dans tout le corps. Cette scène spasmodique avoit principalement lieu pendant la nuit. L'enfant se réveilloit en sursaut, & se trouvoit couché sur le côté droit. Ayant vérifié que les nouvelles attaques étoient caractérisées par des nausées & des vomissemens suivis des convulsions dans les membres, par une douleur fixe au creux de l'estomac; je fus d'autant plus fondé à reconnoître des calculs biliaires que le Malade avoit eu des atteintes de jaunisse qui s'étoient manifestées & avoient disparu sans cause apparente, que les urines avoient eu pour l'ordinaire une teinte brune, &c. La maladie étant constatée je crus devoir y appliquer le remède indiqué par M. Durand, Médecin de Dijon. L'éther & l'huile de thérébentine qui le composent, dont les effets furent tempérés par le petit-lait, les lavemens & les tisannes émollientes, & aidés par les jaunes d'œufs cruds délayés dans l'eau froide, opérèrent en quatre mois une cure que le temps n'a point démenti, & qui fut terminée par un usage du lait. »

Les Convulsions peuvent être causées par des corps étrangers qui agacent la membrane des intestins, & qui causent des tranchées violentes & des tourmens inexprimables; on sent qu'alors le remède consiste dans des corps doux, comme l'oximel pris en boisson & en lavemens. Quand les nerfs sont agacés par des tubercules qui leur sont adhèreus il survient pour l'ordinaire des convulsions très-cruelles. Tout le monde connoît la belle observation de Short qui guérit sur-le-champ une épilepsie invétérée en disséquant un petit corps dur de la grosseur d'un très-gros pois, situé sur le nerf tibial. Un enfant étoit tombé après des cris continuels dans des convulsions dont le Médecin ne pouvoit absolument rendre raison, & dont la cause ne fut connue qu'après la mort. En ôtant le bonnet qu'on avoit laissé à l'enfant à cause de sa maladie, on découvrit une petite épingle fichée dans la fontanelle, & l'enfant fut victime d'une pareille négligence. Galien parle d'un enfant dont les cris continuels & les agitations convulsives que rien ne put calmer, cédèrent dès qu'on eut lavé l'enfant, & qu'on lui eut donné du linge blanc, parce que tout le mal provenoit d'un excès de malpropreté. M. Baumes a vu le même accident causé par des langes de toile neuve mal préparée.

On lit dans le premier Volume des Prélécons de M. Dehaen *sur les Institutions de Boerhaave* l'exemple d'un enfant qui souffroit des convulsions dont on ne pouvoit découvrir la cause. Ce symptôme étoit accompagné d'un ptyalisme continuel. Le Médecin s'apperçut que tout dépendoit d'un emplâtre de vigo avec le mercure que la nourrice avoit appliqué aux pieds de cet enfant, qui fut aussitôt guéri en ôtant cette cause irritante. M. Lorry a très-judicieusement observé que les poux, les punaises, ces compagnes inséparables de la malpropreté & de la misère, peuvent agir d'une manière si vive qu'ils produisent des agitations convulsives. Enfin pour faire voir jusqu'à quel point la sensibilité des enfans peut être excitée & produire les effets les plus alarmans, on peut citer après Vanswieten le cas d'une fille de dix ans très-saine qui ayant été vivement chatouillée sous la plante des pieds par quelques-unes de ses compagnes pendant que d'autres la tenoient, contracta sur-le-champ une véritable attaque d'épilepsie qui se reproduisit ensuite très-aisément. On a vu dans un cas semblable l'attaque d'épilepsie devenir mortelle, ce qui montre combien de pareils badinages sont loin d'être innocens.

ANNONCES.

Observationum Medicarum & Chirurgicarum fasciculus; par M. Othon Hunh, Docteur en Médecine. A Gottingue, 1788.

On trouve dans ce petit Recueil quelques cas rares & curieux.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 48.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIOLOGIE.

REMARQUES Physiologiques sur les organes de la Voix & sur l'Intonation. (Bévues, erreurs & méprises de différens Auteurs célèbres en matières Musicales, par M. le Febure. A Paris, chez Knapen fils, au bas du Pont Saint-Michel, 1789, Volume *in*-12 de 236 pages.)

NOUS omettrons de rendre compte ici des considérations que M. le Febure fait dans son Livre sur la Musique pour nous arrêter sur ses opinions particulières relativement aux fonctions des organes de la Voix. « Selon tous les Anatomistes, dit cet Auteur, à mesure que l'on resserre une petite ouverture (la glotte) d'environ deux lignes par où l'air s'échappe au sortir du larinx, la Voix s'élève en proportion du grave à l'aigu. Autant vaudroit-il assurer qu'en fermant par degrés le bout d'une flûte on pourroit faire entendre les trente-six demi-tons renfermés dans trois octaves. D'ailleurs si l'intonation dépendoit de l'ouverture de la glotte il seroit presque impossible de chanter juste; car sa plus grande dilatation n'étant guère que d'environ deux lignes, il faudroit pouvoir trouver dans cet espace de deux lignes trente-six degrés. Or cette supposition révolte le bon sens. »

« M. Haller dit que les bords de la glotte se rapprochent quand on élève le ton de la Voix, de même que la bouche se resserre lorsqu'en sifflant on passe à l'aigu. Il auroit suffi à M. Haller de songer à une expérience facile pour n'être pas la dupe de cette comparaison. Tandis qu'on siffle la gamme si l'on écarte légèrement les lèvres avec les secours des doigts le ton s'élève, il ne baisse pas, ce qui combat directement M. Haller, & prouve déjà que la mesure de cette ouverture n'est pas celle de l'Intonation. »

Le larinx est, suivant M. le Febure, une espèce de tambour formé de deux pièces (1). La supérieure est solide & pleine de cartilages; l'inférieure est musculeuse, mobile, & joue comme un soufflet. Vers le tiers inférieur de la portion cartilagineuse se trouve un muscle plat appelé *cordes vocales*, qui tapisse intérieurement le larinx. Enfin la partie supérieure de ce tambour est terminée par la petite ouverture appelée *la glotte*. M. le Febure ne regarde pas cette extrémité supérieure & peu mobile du larinx comme la cause essentielle de l'Intonation, ainsi que le font les Anatomistes & les Physiologistes; mais il l'attribue à la partie inférieure & très-mobile de ce tambour, & il prétend que l'air en passant dans ce canal prend la qualité de grave ou d'aigu selon que cette partie mobile s'agrandit ou diminue.

Une des plus fortes objections faites contre la prétendue fonction de la glotte est celle-ci. Si la glotte, dit M. le Febure, régloit l'Intonation, elle se fermeroit de moitié pour la première octave, d'un quart de plus pour la seconde, d'un demi-quart pour la troisième. Ainsi dans ce demi-quart de ligne

(1) Il auroit été à desirer, pour mettre plus de précision dans cet objet, que M. le Febure eût exactement déterminé ce qu'il entend par ces deux pièces en nommant les parties; car on ne voit pas bien clairement quelle est cette seconde pièce du larinx qui est musculeuse. On ne voit pas non plus pourquoi les cordes vocales sont appelées un muscle plat, puisqu'elles sont formées par des ligamens recouverts de la peau qui tapisse l'intérieur de la bouche & du larinx. *Note du Rédacteur.*

il faudroit trouver les douze demi-tons de l'octave, & même d'autres intervalles. Or suivant l'Auteur cette modification de moitie, s'opère d'une manière frappante dans la partie mobile du larinx lorsqu'on chante la gamme; nous ne rapporterons point ici toutes les raisons alleguées par M. le Fébure en faveur de son opinion; mais nous ne devons point omettre les preuves de la comparaison tirées du mécanisme du sifflement. « La bouche devient, lorsque l'on siffle, un larinx artificiel qui rend alors le vrai larinx en quelque sorte inutile. Les lèvres, la langue & les dents s'arrangent de manière à entretenir l'air. Les lèvres prennent la figure de la glotte; la langue en s'approchant plus ou moins des dents imite le jeu du soufflet ou partie inférieure & mobile du larinx, & les dents aussi stables que le muscle qui tapisse l'intérieur du larinx naturel sépare comme lui les deux parties de ce nouveau canal. »

CHIRURGIE.

Observation sur une douleur de tête d'un caractère particulier heureusement guérie, par M. Pinel, Maître en Chirurgie à Saint-Paul en Languedoc.

Rien peut-être n'est susceptible d'avoir des causes plus variées que les douleurs qui se font sentir dans la région des orbites ou d'autres parties de la tête. On sait combien les femmes y sont sujettes, & que souvent ces affections sont sympathiques avec l'état de la matrice; d'autres fois c'est l'estomac plus ou moins surchargé de saburre ou de bile qui les produit; il y en a qui sont d'une nature spasmodique, ou qu'on classe parmi ce qu'on appelle affections purement nerveuses; d'autres dépendent de quelque chûte ou d'un coup reçu à la tête. Des douleurs semblables peuvent aussi tenir à une irritation produite dans la membrane pituitaire qui tapisse les sinus frontaux. Un rhumatisme vague peut aussi les occasionner; de là vient la variété & souvent l'inutilité des remèdes qu'on employe quand on ne dirige point le traitement d'après le caractère particulier de la cause de la maladie. Je vais rapporter une observation sur cet objet qui me paroît digne d'être notée par sa singularité.

Le nommé Lo, garçon Meûnier, commença à se plaindre vers la fin de l'année 1788 d'une douleur de tête qu'il disoit être fixe au dessus des orbites, mais beaucoup plus du côté gauche que du côté droit. Vers le commencement de Février de cette année cette douleur fut erratique sur toutes les parties de la tête, & a conservé ainsi un siége incertain pendant les mois de Mars, Avril & Mai. D'un autre côté les douleurs furent si aiguës pendant tout cet espace de temps que le Malade ne pût goûter un moment de repos ni nuit ni jour. Plusieurs Médecins tentèrent divers remèdes qui furent tous inutiles, & dont aucun ne put parvenir à calmer les douleurs. On tenta en vain les saignées du pied, du bras, du cou; les vésicatoires appliqués sur la partie furent sans effet; on ne fût pas plus heureux en recourant au cautère. Rien en un mot n'avoit pu appaiser les souffrances du Malade.

Vers le commencement de Juin il se déclara une pulsation de l'artère temporale gauche, qui étoit très-forte & très-douloureuse; ce symptôme ne dura que huit jours; après cette époque le Malade rapporta la douleur à la partie moyenne du pariétal gauche, & cette douleur parut alors fixer son siége dans cette partie; à peine huit jours s'étoient écoulés que le Malade me dit qu'il ressentoit un poids très-considérable dans cette région de la tête qui étoit si sensible que le moindre toucher y excitoit la douleur la plus aiguë. Je conseillai l'application de cataplasmes émolliens dans la vûe soit de produire une détente favorable, soit de déterminer en plus grande abondance l'humeur que je croyois logée sous le péricrane, & à laquelle je me proposois de donner issue s'il venoit à s'y former une tumeur.

Ce nouveau topique ne parut pas d'abord produire des effets bien marqués; mais je ne persistai pas moins d'en faire usage, & au bout du mois j'eus la satisfaction d'appercevoir une petite fluctuation qui étoit très-sensible au toucher. Le Malade s'opposa à l'ouverture de cette petite tumeur par l'instrument tranchant, & j'appliquai la pierre à cautère; mais comme elle ne pût pénétrer seule jusqu'à l'os je fis usage du bistouri, & je donnai issue au pus dans lequel paroissoit s'être convertie l'humeur qui avoit causé tant de ravage avant de se fixer & de prendre

une nature bénigne. C'est ainsi que j'ai eu la satisfaction de guérir le Malade. Je dois remarquer qu'il n'avoit reçu de sa vie aucun coup à la tête, & qu'on ne pouvoit guère regarder comme cause de sa douleur qu'une humeur âcre & erratique qui irritoit vivement la partie du péricrane où elle correspondoit en y excitant une affection inflammatoire.

Matière Médicale.

De Vitriolo albo ejusque usu Medico & Chirurgico, c'est-à-dire, *du Vitriol blanc, & de son usage en Médecine & en Chirurgie; par M. C. H. Stotte. Gottingue*, 1788.

Cette Dissertation sur le Vitriol blanc mérite d'être remarquée par l'érudition que l'Auteur a su y répandre, & par l'usage très-étendu en Médecine & en Chirurgie du sel neutre qui en fait l'objet. On sait que le Vitriol blanc résulte de la combinaison de la chaux de zinc avec l'acide vitriolique. Ses crystaux sont transparens, & ont la forme de prismes quadrangulaires, dont deux faces opposées sont plus larges. Le plus souvent cependant, comme l'observe Bergman, on remarque une légère émargination dans les deux angles opposés, en sorte qu'il en résulte une section à six angles. Selon les expériences du même Chimiste cent parties de Vitriol blanc contiennent vingt parties de zinc calciné, quarante parties d'acide vitriolique & quarante parties d'eau de crystallisation.

Le Vitriol blanc le plus pur s'obtient artificiellement en faisant dissoudre du zinc de l'Inde dans de l'acide vitriolique étendu d'eau. Le plus souvent trois parties de cet acide concentré étendues dans une égale quantité d'eau peuvent dissoudre une partie de zinc à une légère chaleur; mais le vitriol blanc qui est dans le commerce nous vient des mines de Goslar, où il se fabrique en grand en faisant des lotions répétées du minerai calciné; par cette méthode l'eau se charge de plus en plus d'acide vitriolique, & devient propre à dissoudre le zinc que cette mine contient. A l'aide ensuite de l'évaporation & du repos on obtient ce sel neutre en beaux crystaux. Il est vrai que dans cet état le Vitriol blanc contient plus ou moins d'autres métaux, tels que le fer, le cuivre & même le plomb (1); mais on parvient aisément à le debarrasser de cet alliage pour le faire servir aux usages de la Médecine.

Le Vitriol blanc a été, ainsi que les autres remèdes, soumis à l'influence de la mode; fort préconisé par les Médecins & les Pharmaciens du siècle dernier, & digne du cas qu'on en faisoit, il est comme tombé en desuétude. Cependant en faisant attention à ses propriétés astringentes & toniques on ne peut lui refuser une grande efficacité si on en dirige l'emploi avec prudence; quant à ses qualités anti-putrides, anti-spasmodiques, résolutives, diaphorétiques, diurétiques, anthelmintiques, &c. on sent aisément qu'elles tiennent à son pouvoir astringent & fortifiant. On a, comme chacun sait, beaucoup vanté le Vitriol blanc contre les ophtalmies, & à juste titre. La manière la plus convenable de l'employer est sous forme de dissolution, en faisant coucher le Malade, & en faisant couler quelques gouttes de cette dissolution dans le grand canthus de l'œil. La proportion moyenne qui doit sans doute varier suivant la sensibilité de l'œil, l'âge ou le degré de la maladie peut être fixée à un ou deux grains de Vitriol blanc sur une once des eaux distillées, comme, par exemple, de celles de roses ou de plantain.

On sait aussi qu'on a employé avec succès le Vitriol blanc contre les aphtes auxquels les nouveaux-nés sont sujets. Qu'on fasse dissoudre, par exemple, un demi-gros de Vitriol blanc dans six onces d'eau, & qu'on y ajoute une once de miel rosat; on aura une mixture dont on pourra faire laver la bouche de quatre en quatre heures. On n'a pas besoin de rappeler ici les autres usages qu'on a faits du Vitriol blanc en Médecine & en Chirurgie, puisqu'il est facile de les déduire de ses propriétés astringentes & toniques. C'est ainsi, par exemple, qu'on l'a employé avec succès à l'intérieur dans une petite-vérole de mauvais caractère. Un enfant étoit au cin-

(1) Pour dépurer, par exemple, huit onces de Vitriol blanc, il suffit de le faire dissoudre dans une livre d'eau, & d'y ajouter demi-once de zinc en lames très-minces. L'acide vitriolique ayant plus d'affinité avec le zinc qu'avec les autres métaux, précipite ces derniers, & forme par-là un Vitriol blanc dépuré.

quinzième jour de cette maladie, qui étoit d'un genre confluent, dont les pustules avoient pris une couleur violette, avec un pouls très-foible & des soubresauts des tendons. Le Médecin lui fit prendre de trois en trois heures une cuillerée de la mixture suivante :

℞ Eau de fleurs de sureau six onces,
Vitriol blanc neuf grains,
Syrop d'écorces d'orange suffisante quantité.

Après avoir pris trois doses de cette mixture le pouls devint plus plein, & les pustules prirent une couleur plus rouge. En continuant quelques jours l'usage de ce remède, en sorte que le Malade rendoit deux ou trois selles par jour, la petite-vérole parcourût avec régularité ses périodes, & la guérison eut lieu le quinzième jour de la maladie.

ANNONCES.

Dissertatio Medica de conceptione impossibili sine prædispositione ; par M. J. B. Clausius, Docteur en Médecine. A Jena, 1789.

On prétend rendre compte dans cette Dissertation des mystères de la génération, & sur-tout des causes qui prédisposent à rendre l'acte vénérien reproductif ; mais peut-être que cet Opuscule est plus piquant par le choix du sujet qu'il n'est susceptible d'etre traité avec exactitude. La disposition individuelle qui concourt de part & d'autre à la réproduction dans l'union des sexes, est si variable & tient à tant de causes cachées qu'il est bien difficile d'établir avec précision des signes sensibles qui puissent la faire reconnoître.

Dissertatio Medico-Chirurgica de optima Abscessûs aperiendi methodo ; par M. Henri Olnhausen, Docteur en Médecine. A Gottingue, 1788.

L'Auteur traite de plusieurs manières d'ouvrir les Abcès, les choix qu'il faut faire de diverses méthodes suivant les circonstances, leur utilité & les inconvéniens qu'il faut éviter. Nous avons parlé du même objet dans quelques articles de nos Feuilles consacrés à la Chirurgie, & il nous paroît que dans les divers Traités de cette partie de l'Art de guérir on ne l'a point encore approfondi ni considéré sous ses divers points-de-vue.

Asiatic Researches, &c., c'est-à-dite, Recherches sur l'Asie, ou Transactions de la Société instituée dans le Bengale pour l'investigation de tout ce qui se rapporte à l'Histoire Naturelle, aux Antiquités, aux Arts, aux Sciences & à la Litterature de l'Asie, premier Volume. A Calcutta, 1788.

On doit voir avec plaisir s'établir dans les régions les plus éloignées, des Sociétés de Savans qui réunissent leur zèle & leurs lumières pour contribuer aux progrès des Sciences : telles sont le Cercle des Philadelphes dans nos Isles de l'Amérique, la Société qui s'est établie dans les nouveaux États de l'Amérique, celle qui vient d'être fondée au Bengale, &c. Celle-ci se fait avantageusement connoître par le premier Volume qu'elle vient de publier. On y trouve deux objets curieux de Chimie, 1°. la methode de distiller telle qu'elle est pratiquée par les naturels de Chatra dans le Ramgur ; 2°. le procédé qui sert à obtenir l'*atar*, ou l'huile essentielle de roses.

Dissertatio de egregio emeticorum usu, nominatim in febribus ; par M. J. C. Schramme, Docteur en Medecine. A Gottingue, 1788.

M. Schramme tâche de déterminer les momens où il faut employer les émétiques, ainsi que ceux où il seroit dangereux & nuisible de s'en servir.

Amphibiorum virtutis medicatæ defensio continuata scinci maxime historiam expendens, &c. Auctor J. F. Schweighæuser Argentinensis, in-4°, Argentorati, 1789.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines regulierement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comedie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 49.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

MÉDECINE.

EXTRAIT d'un Mémoire lu à la Séance publique de MM. les Professeurs du Collége Royal, le 15 Novembre de cette année; par M. Portal, Professeur en Médecine, &c. (Ce Mémoire a pour titre : *Observations qui prouvent que la Pleurésie n'est pas une maladie essentiellement différente de la Péripneumonie ou Fluxion de poitrine.*)

« IL est encore des maladies, dit M. Portal, qu'on désigne sous le même nom, qu'on traite de même, & qu'on devroit cependant soigneusement distinguer. Il en est aussi qu'on distingue, & qu'on devroit confondre, tant pour simplifier leur nomenclature que pour faciliter le traitement. La Péripneumonie & la Pleurésie nous en offrent un exemple bien remarquable. Les Médecins les ont soigneusement distinguées. S'il est, disent-ils, des symptômes communs à ces deux maladies, comme la difficulté de respirer & la fièvre continue, il en est d'autres qui les différentient. Dans la Pleurésie, ajoutent-ils, la douleur à la poitrine est poignante & aiguë, & dans la Péripneumonie ou Fluxion de poitrine, le Malade éprouve plutôt une forte oppression, la sensation d'un poids sur la poitrine qu'une vraie douleur, encore moins une douleur aiguë. Dans la Pleurésie le pouls est dur, & dans la Fluxion de poitrine le pouls est mol..... » Les Médecins ont encore différencié ces maladies par leur siége. Ils ont pensé que la Pleurésie avoit le sien dans la plèvre, comme le nom l'indique; & que la Péripneumonie résidoit dans le poumon, ou au moins encore dans la membrane qui le revêt, distinction encore plus subtile.

I.

Considérons d'abord, dit M. Portal, les symptômes qu'on a regardés comme distinctifs de ces deux maladies. Rien n'est plus variable, suivant lui, que l'état du pouls dans les maladies inflammatoires de la poitrine, soit que le Malade se plaigne d'une douleur aiguë ou point de côté, soit qu'il éprouve de l'oppression ou une douleur gravative. Il l'a trouvé dans le même Malade tantôt très-serré, très-dur; tantôt mol, souple, sans que la douleur ait changé de nature. Le pouls étoit très-mol dans des personnes qui ressentoient la douleur de côté la plus aiguë, tandis que dans quelques Malades qui avoient l'espèce de douleur gravative la plus caractérisée, le pouls étoit très-serré & très-dur. Les Praticiens savent que très souvent après une saignée le pouls se relève, se développe, & devient même plus dur qu'il n'étoit auparavant. De Haën, Lieutaud & d'autres Médecins n'ont-ils pas trouvé quelquefois le pouls de certains Péripneumoniques très-dur & non mol. M. Portal lui-même en rapporte des exemples qui lui sont particuliers.

Madame la Présidente.... avoit le pouls très-dur, serré, avec un point de côté dont elle mourut en peu de jours. A l'ouverture du corps, à laquelle M. Portal assista, on vit que la substance du poumon étoit très-enflammée, & que la plèvre étoit dans l'état naturel. L'ouverture du corps de M. de Courte-Manche mort à Paris rue Jacob en 1783 après avoir éprouvé la douleur grava-

tive la plus forte & avec le pouls le plus dur offrit les mêmes résultats; le poumon étoit très-enflammé, & la plèvre étoit saine; il en avoit été de même à l'égard d'un Sellier mort en 1773. Ces exemples, auxquels on pourroit facilement en joindre d'autres, font voir que c'est sans fondement qu'on a voulu déduire de la différence du pouls qui n'existe pas, la différence entre deux maladies qui n'a pas également lieu.

I I.

La douleur qu'on dit être aiguë dans les inflammations de la plèvre & gravative dans celles du poumon n'offre pas non plus un caractère distinctif entre la Pleurésie & la Péripneumonie; outre l'espèce de contradiction où on tombe en admettant que la plèvre est insensible, & que cependant la douleur qu'elle excite devient très-aiguë, M. Portal remarque que Morgagni a observé le contraire, & il ajoute qu'ayant ouvert lui-même le corps de plusieurs personnes qui sont mortes d'une maladie inflammatoire après s'être plaintes d'une douleur aiguë au côté, il n'avoit nullement trouvé la plèvre enflammée, ce qui est contraire à l'opinion des plus grands Médecins, & notamment à celle de M. Cullen.

M. le Chevalier de Villeneuve mourut en 1776, dit M. Portal, d'une maladie inflammatoire; il s'étoit plaint d'un point au côté droit qu'il comparoit tantôt à la piqûre d'une aiguille, tantôt à celle d'un clou qui lui perçoit la poitrine; on s'attendoit à trouver la plèvre très-enflammée & même gangrenée; mais point du tout; elle étoit parfaitement saine. La maladie avoit son siége dans les poumons. Le lobe supérieur du poumon droit étoit très-endurci & racorni comme du cuir brûlé; le lobe moyen étoit extérieurement d'un rouge très-foncé, contenant divers foyers de suppuration. M. de Beaumont, Conseiller à la Cour des Aides, a perdu il y a quelques années une jeune Demoiselle d'environ sept ans d'une maladie inflammatoire avec une douleur de côté très-vive. On trouva le siége dans le poumon, & nullement dans la plèvre. Les observations ont offert des résultats d'un autre genre. Morgagni a trouvé la plèvre enflammée dans des sujets qui n'avoient éprouvé aucune douleur au côté, & dans d'autres qui avoient eu de la douleur au côté droit, par exemple, on a trouvé la plèvre enflammée au côté gauche ou dans tout autre endroit que celui où le Malade avoit souffert.

On voit par là que les Médecins ont eu tort de croire que la plèvre étoit enflammée toutes les fois que les Malades éprouvoient de la douleur aux parties contenantes de la poitrine avec fièvre & *vice versâ ;* que les Anatomistes ont gratuitement supposé que ces symptômes avoient eu lieu toutes les fois qu'ils ont trouvé des marques d'inflammation dans la plèvre de quelque cadavre. Cette erreur, dit avec raison M. Portal, vient de ce que les Médecins n'ont pas ouvert le corps des personnes qu'ils avoient traitées, ou qu'ils n'ont tiré aucun parti de pareilles ouvertures, & de ce que les Anatomistes ont souvent borné leurs occupations à disséquer des corps morts sans avoir suivi le traitement de la maladie qui les avoit fait périr. Dans tous les sujets qui sont morts d'une Péripneumonie ou d'une prétendue Pleurésie on trouve toujours les poumons altérés; quelquefois la plèvre l'est aussi; mais jamais l'altération ne se borne à la plèvre, ce qui pourroit faire croire qu'alors celle-ci n'est affectée que secondairement.

I I I.

Une autre source d'erreurs est que l'inflammation du poumon ne se manifeste pas aux Anatomistes par les mêmes signes; tantôt on trouve les poumons gonflés, rouges & ramollis par un sang plus ou moins noir extravâsé dans le tissu cellulaire avec des adhérences plus ou moins intimes à la plèvre; c'est l'inflammation qu'on a le plus généralement observée; tantôt on trouve dans cette masse enflammée du poumon un ou plusieurs foyers de suppuration qui communiquent ensemble, ou qui sont isolés. Souvent le poumon est endurci dans une étendue plus ou moins grande, & alors même il est grisâtre ou blanchâtre dans l'endroit enflammé, tandis qu'il est quelquefois plus noir ailleurs, sans doute par le reflux du sang dans les vaisseaux voisins. Il n'est pas rare lorsqu'il y a de pareilles duretés dans les poumons de trouver de l'eau épenchée dans les cavités de la poitrine ou dans celle du péri-

garde. On sait aussi qu'il se forme souvent une fausse membrane entre le poumon & la plèvre. M. Portal dit l'avoir trouvée dans quelques cadavres, bien plus épaisse que la plèvre à laquelle elle adhéroit, & qui étoit quelquefois saine.

Mais d'où peut venir la douleur aiguë qu'on sent au côté dans ce qu'on appelle Pleurésie? M. Portal pense que cette douleur tient à la correspondance des nerfs du poumon avec les nerfs intercostaux, & que lorsque l'inflammation a son siége dans telle ou telle partie du poumon où il y a beaucoup de nerfs, le Malade éprouve une douleur au côté, comme ceux qui ont une inflammation du foie ressentent une douleur au dessus de l'épaule droite. Comme il y a de grands espaces dans les poumons où il y a peu de nerfs, il peut n'y avoir que très-peu de douleur ou point du tout lorsque la maladie a son siége dans ces parties; mais l'effet en est different lorsque la maladie réside dans les plexus pulmonaires, ou que le sang y est porté avec trop de violence; mais quand bien même, dit M. Portal, on ne pourroit donner aucune explication de la douleur de côté, devroit-on supposer que le siége de la maladie est dans la plèvre sans en être assuré par de bonnes observations?

La manière judicieuse & solide avec laquelle M. Portal combat des opinions reçues sur la distinction de la Pleurésie & de la Péripneumonie, fait voir quel avantage donnent au Médecin, des connoissances précises d'Anatomie & le rapprochement des observations faites au lit des Malades, avec les phénomènes qu'offre quelquefois l'ouverture des corps après la mort.

Médecine-Pratique.

Recherches sur la Méthode la plus propre à guérir les Maladies Vénériennes, soit récentes, soit invétérées; par M. Boyveau, Docteur en Médecine. A Paris, chez Desenne, Libraire, au Palais Royal; Cuchet, Libraire, rue Serpente, &c., 1789, Volume in-8°. de 212 pages.

« Depuis trois cents ans, dit M. Boyveau, le zèle des Gens de l'Art ne s'est point ralenti, & cependant on n'a pu fixer jusqu'à présent ni la nature du virus vénérien, ni la méthode la plus sure pour le détruire. Les uns croient que le mercure est le vrai & le seul spécifique de cette maladie; ils rejettent tous les autres remèdes; les autres ne conseillent que les végétaux; d'autres enfin veulent combiner le mercure avec les végétaux.... Les recherches qui m'ont occupé, ajoute l'Auteur, & les occasions fréquentes que j'ai eu de traiter ces maladies m'ont mis à portée de recourir à toutes les méthodes suivant les circonstances, d'en comparer les effets, d'en peser les avantages & les inconvéniens; enfin de choisir celle qui m'a paru la plus sure. »

M. Boyveau a répandu beaucoup d'érudition dans le tableau succinct qu'il fait des différens remèdes employés contre les maladies Vénériennes, & il se montre très-peu favorable à l'usage du mercure, dont il fait voir tous les inconvéniens. Il reconnoît que le mercure guérit quelquefois, mais qu'il ne guérit pas toujours, & qu'il est par conséquent un remède insuffisant. « Il est trop actif, ajoute-t-il, ou il est sans action; on ne peut presque jamais compter sur ses effets: il est donc un remède infidèle. Il produit souvent les accidens les plus graves, & laisse après lui les suites les plus fâcheuses. » Les preuves de M. Boyveau sont tirées de la discussion abrégée des differentes formes sous lesquelles le mercure a été employé dans le traitement des maladies Vénériennes.

Il étoit naturel qu'après avoir établi l'insuffisance du mercure l'Auteur fît voir les puissantes ressources qu'on peut tirer du règne végétal, & à cet égard il nous donne le résultat d'une lecture qu'on doit supposer immense. Il y joint une courte Notice de chacun des végétaux qui ont été en usage contre les maladies Vénériennes, & des sudorifiques extérieurs, tels que les (1) bains de vapeurs, les bains tempérés & l'exercice du corps, moyens naturels & toujours vantés par les vrais Observateurs. On sait que la Société de Médecine annonça en 1778 & en 1780 qu'elle venoit d'approuver un remède

(1) Les bains de vapeurs & les bains tempérés joint à un régime purement végétal sont en général les moyens qu'on employe contre les maux Vénériens sur les côtes de Barbarie suivant ce que m'a dit un Voyageur; c'est ce qu'on appelle faire la quarantaine. *Note du Rédacteur.*

qui réunissoit en sa faveur les avantages attribués au mercure, sans en avoir les inconvéniens; elle garantit en outre que ce nouveau remède n'en contenoit point; elle offrit le résultat consolant de plusieurs expériences qui inspiroient la plus grande confiance. « D'après un témoignage aussi authentique, dit M. Boyveau, je l'essayai, je réussis, & j'en ai toujours obtenu dans la suite les mêmes succès. *C'est le Rob anti-syphilitique du sieur Laffecteur....* » Depuis plus de dix ans, ajoute-t-il, que j'emploie ce remède je n'ai point eu à me repentir de ma confiance, elle a été justifiée par les succès les plus constans.

Parmi un grand nombre d'observations qui sont propres à l'Auteur il a cru devoir faire part au Public d'une quinzaine de guérisons frappantes par lesquelles il termine son Ouvrage. Le Malade qui fait le sujet de la seconde observation mérite d'être remarqué. Il avoit épuisé inutilement toutes les ressources de l'Art sous les yeux & par les conseils des plus grands Maîtres de la Capitale. Il portoit pour symptômes consécutifs & alarmans, 1°. un ulcère affreux qui avoit rongé & qui dévoroit encore toute l'arrière-bouche & l'organe de la voix; 2°. une carie aux os du palais qui en avoit détruit la voûte presque en entier, de sorte que les alimens & particulièrement les boissons lui sortoient par le nez; 3°. un ulcère dans l'oreille gauche, avec carie aux os; 4°. des douleurs cruelles dans le péricrane qui obligeoient le Malade à prendre des doses d'opium effrayantes pour se procurer non pas le sommeil, mais quelques momens de relâche pendant la nuit; 5°. un ulcère fistuleux au fondement: enfin, il étoit épuisé par une salivation abondante & continuelle, & il étoit dans le marasme le plus complet. M. Boyveau n'hésita point à lui conseiller & à lui administrer le Rob anti-syphilitique du sieur Laffecteur, qui le guérit radicalement en moins de deux mois.

Les connoissances étendues dont M. Boyveau fait preuve dans son Ouvrage, & la candeur avec laquelle il expose ses propres observations ne peuvent que lui mériter la confiance de ses Lecteurs, & augmenter le nombre de ceux qui se déclarent en faveur des végétaux pour la guérison des maladies Vénériennes.

ANNONCES.

Nomenclator Fungorum, &c., c'est-à-dire, *Nomenclature des Champignons, première Partie. A Berlin, chez Pauli, in-8°. de 256 pages*, 1789.

On lit le nom de l'Auteur à la fin de la Préface de cet Ouvrage; c'est M. Hoffmann, Docteur en Médecine à Erlangue. Cette énumération raisonnée étoit absolument destinée pour le Dictionnaire d'Histoire Naturelle commencé par M. Martini; mais pour le rendre plus universellement utile le Libraire a prié M. Hoffmann de le publier séparément. Ce début présente presque tous les Agarics décrits & désignés par les meilleurs Botanistes, tels que Scheffer, Batsch, &c., l'on y trouve même quelques espèces nouvelles. On a joint à la Nomenclature les caractères spécifiques, l'endroit natal, les propriétés & l'usage de chaque espèce de Champignon de cette Section, ce qui rend cet Écrit très-utile.

Dominici Vandelli Academiæ regalis Scientiarum Olissoponensis Socii, &c. Viridarium Grisley Lusitanicum, Linnæanis nominibus illustratum jussu Academiæ in lucem editum, in 8°. Olisipone, 1789.

A Lecture on the Atmosphere of London, &c., c'est-à-dire, *Mémoire sur l'Atmosphère de Londres, avec quatre Planches; par Benjamin Taylor. Londres*, 1789.

Dominici Cyrilli in Neapolitano Lyceo Med. Theor. Professoris, &c. Plantarum rariorum regni Neapolitani fasciculus primus cum tabulis æneis, in 4°. Neapoli, 1788.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 f. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

rer un peu de lait chaud, & s'il est nécessaire plus de ferment acide. Il a appris par un autre Tartare que le procédé pouvoit encore être abrégé en échauffant le lait avant d'y ajouter le ferment acide, & en agitant la liqueur à chaque heure, & même plus souvent, aussitôt que les parties commencent à se séparer, & que la substance épaisse s'élève à sa surface. De cette manière on peut quelquefois le préparer en douze heures. Le Docteur Griève a appris aussi que parmi quelques Tartares il est ordinaire de le préparer dans l'espace d'un jour en été; mais que dans l'hiver, à cause du manque de lait de jument, on est obligé d'y ajouter une grande proportion de celui de vache, & qu'il faut alors employer plus de temps & d'agitation. On lui a dit aussi que quand cette liqueur est tenue dans des vaisseaux bien clos, & gardée dans un lieu froid, on peut la conserver trois mois & même davantage sans qu'elle perde de ses qualités.

Il paroît par ce qui vient d'être dit qu'il y a trois circonstances essentielles pour opérer la fermentation vineuse du lait, savoir, la *chaleur*, l'*acidité* & l'*agitation*. Notre Auteur remarque que la chaleur est nécessaire à toute espèce de fermentation, & que l'acidité n'y est pas peut-être moins nécessaire; mais que l'art principal dans la fermentation du lait consiste dans l'agitation. Pour faire fermenter les sucs végétaux & les infusions, la Nature, dit-il, n'a pas besoin du secours de l'art, le mouvement intestin qui accompagne la fermentation étant suffisant pour produire le degré d'agitation qui semble nécessaire pour conserver les parties du fluide dans un contact mutuel, ou pour les rendre propres à une action réciproque, pendant que le lait au contraire n'est pas plutôt aigri que la séparation de ses parties a lieu. La crême s'élève à la surface pendant que la partie caséeuse ou tombe au fond du vaisseau, ou reste suspendue dans le petit-lait; mais quand ces parties sont ramenées à un contact étroit & à une espèce d'union par l'agitation, & que ce procédé est répété à des intervalles convenables, il se produit une liqueur vineuse dont le Docteur Griève expose aussi les propriétés médicinales qu'il avoit d'abord conjecturées d'après ses qualités nourrissantes & fortifiantes, & qui lui furent confirmées par des faits. Le Russe dont il a été parlé ci-devant en offrit un exemple.

II.

Le Malade avoit vingt-six ans, & ses maux étoient la suite d'un traitement peu judicieux d'une maladie vénérienne confirmée pour laquelle on l'avoit soumis successivement à trois salivations par le mercure. Il étoit tombé dans le marasme; sa face étoit d'une couleur jaune livide; ses yeux étoient ternes; il éprouvoit une douleur cruelle à la poitrine, accompagnée d'une toux considérable & d'une expectoration muqueuse; son appétit & sa digestion étoient très-altérés; il étoit sujet à de fréquents tremblemens & à des défaillances: en un mot, il avoit tous les symptômes d'une vraie consomption. La fièvre hectique étoit déclarée, & il étoit si foible qu'on fut obligé de le mettre dans une voiture pour le transporter en Tartarie. Après avoir usé du Koumiss six semaines seulement il s'en revint délivré de tous les symptômes dont on vient de parler, & il avoit acquis tant d'embonpoint & des couleurs si fraîches que ses amis eurent de la peine à le reconnoître. Il semble qu'aussitôt qu'il eut commencé d'user du Koumiss (qu'il prenoit pour aliment & pour boisson) son sommeil devint plus tranquille, ses symptômes nerveux se calmèrent, & il devint plus gai, & quoiqu'il en prît en vingt-quatre heures jusqu'à un gallon & demi (environ six pintes mesure de Paris), & quelquefois plus, il lui étoit toujours agréable, & ne l'enivroit point. Durant tout ce temps son ventre étoit libre, & la sécrétion d'urine fort augmentée.

Outre cet exemple des effets salutaires du Koumiss, l'Auteur en rapporte trois autres. La personne qui fait le sujet d'une de ces observations étoit une Dame très-sujette à des affections nerveuses qui l'avoient réduite à une foiblesse extrême; elle fut rétablie dans un état de santé parfaite en un mois par l'usage du Koumiss, qui lui étoit envoyé bien conservé dans des barrils. Le second Malade étoit un jeune homme qui avoit tous les symptômes d'une phthisie commençante, pour laquelle il avoit usé sans succès d'un régime où entroient sur-tout les laitages; ce Malade fit seulement usage du Koumiss pendant environ deux mois, & cela pendant

une saison peu favorable ; mais ce remède fit disparoître tous les symptômes, & ramena les forces & l'embonpoint. Le troisième exemple est celui d'un Malade qui avoit un abscès au côté gauche, accompagné de tous les signes d'une fièvre hectique commençante. La cure fut complétée dans six semaines par l'usage du Koumiss & d'un pansement chirurgical approprié à la nature de la plaie.

Il faut remarquer que durant l'usage du Koumiss on a peu d'appétit pour toute autre nourriture ; qu'on en prend de grandes quantités non seulement sans dégoût, mais même avec plaisir, qu'il rend les veines gonflées sans produire la langueur, qu'au contraire il communique bientôt un degré singulier de gaieté & de vivacité, & que lors même qu'on en fait excès, il n'est suivi ni d'indigestions, ni de maux de tête, ni des autres symptômes qui accompagnent ordinairement l'abus des liqueurs fermentées. On doit ajouter à cela que les Tartares Baschkirs qui vers la fin de l'hiver sont très-maigres reprennent leurs forces & leur embonpoint dans la belle saison par l'usage du Koumiss, & que ne doit-on point en effet attendre d'une liqueur qui possède un acide doux, un principe spiritueux, des qualités huileuses & mucilagineuses ? Ne doit-on pas la regarder en même-temps comme un anti-septique rafraîchissant, un tonique & un stimulant utile, & enfin une nourriture substantielle ? A cause du peu d'abondance du lait de jument dans nos contrées il seroit important de voir quelle autre espèce de lait pourroit admettre une semblable (1) fermentation vineuse, & dans quelle proportion y est contenue la partie spiritueuse.

(1) M. Oseretskousky, qui a été compagnon de voyage de M. Lepechin & d'autres Académiciens en Sybérie & en Tartarie, a publié à Strasbourg en 1778 une Dissertation sur l'esprit ardent qu'on peut obtenir du lait de vache. Il a observé que plus le vaisseau dans lequel on fait fermenter la liqueur est exactement fermé pour empêcher l'air fixe de s'échapper, plus on obtient de principe spiritueux ; il en a ainsi obtenu trois onces sur six pintes de ce lait ; mais à peine en obtient-on une once quand la fermentation se fait à vaisseaux ouverts.

Quel pansement doit-on préférer après l'ouverture d'un Abscès ?

La Médecine & la Chirurgie prouvent, comme toutes les autres Sciences pratiques, que c'est en simplifiant que l'homme approche ses ouvrages du point de perfection. Combien d'opérations chirurgicales qui à force de recevoir des corrections sont devenues plus simples & d'un succès plus sûr en se dégageant de l'appareil compliqué dont les avoient chargées les inventeurs ? Aussi la Chirurgie n'a-t-elle fait de progrès rapides que lorsqu'il s'est trouvé des hommes assez instruits pour sacrifier la vanité d'inventer des choses difficiles au plaisir de rendre la route plus aisée à ceux qui devoient les suivre. Les changemens qu'on a faits de nos jours, même dans les objets qui paroissoient les moins importans, nous prouvent assez que nous possédons de ces hommes. Je prendrai pour exemple le pansement après l'ouverture d'un abscès, pansement duquel dépendent souvent la sûreté & la promptitude de la guérison.

On étoit autrefois dans l'usage de placer dans la cavité évacuée des bourdonnets très-durs, *mais artistement arrangés*, que l'on poussoit jusque dans le fond, ou bien on la remplissoit avec des gâteaux de charpie, souvent même on appliquoit des emplâtres sur la partie. Faut-il donc s'étonner si les Malades se plaignoient de douleurs très-vives, s'il survenoit des inflammations : enfin ne devoit-on pas s'attendre à ce qui arrivoit presque toujours, c'étoit que le pus ne pouvant sortir, s'infiltroit dans le tissu cellulaire voisin, & produisoit des accidens graves. Pour les éviter on ne met plus rien dans la cavité de l'abscès ; cependant lorsqu'on craint que quelques petits vaisseaux ne donnent lieu à une hémorragie dans l'intérieur, on le remplit avec de la charpie brute pendant le premier pansement, qui est de dix à douze heures. Comme il est essentiel que la suppuration & le reste du pus amassé trouvent une issue libre, qui ne le seroit pas si les bords de l'ouverture artificielle se rejoignoient, on enveloppe ces bords avec des languettes de linge fin en-

NUMÉRO 51.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

PHYSIOLOGIE.

OBSERVATION sur un vice originaire de conformation des parties naturelles dans un enfant de huit mois ; par M. Pascal, Maître en Chirurgie à Brie-Comte-Robert, & Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de la même Ville, ancien Prévôt des Maîtres en Chirurgie, nommé par le Gouvernement pour le traitement des Epidémies.

J'AI cru devoir joindre l'observation suivante à celle qui a été insérée dans la Gazette de Santé de cette année, page 142. J'ai eu occasion de la faire au mois de Mai, année 1787. Il me paroît intéressant de publier de pareilles aberrations de l'état naturel, soit pour détruire des préjugés populaires souvent injurieux à des mères de famille pleines d'honnêteté, soit pour inviter les patens à prendre dans des cas semblables les avis des personnes éclairées pour décider si ces vices de conformation peuvent devenir dans la suite un empêchement (1) au mariage, ou s'ils sont susceptibles de guérison dans un âge tendre.

Je fus chargé de visiter à l'époque dont je viens de parler un enfant du sexe féminin âgé de huit mois, & le motif de cette visite étoit une tumeur que cette enfant portoit sur le mont de Vénus, ou symphise des os pubis ; je dois faire remarquer que par les suites du peu d'instruction qu'on a dans les campagnes sur de semblables objets, la mère de cette enfant faisoit la risée du village. On portoit même cette cruelle ignorance jusqu'à répandre des bruits odieux sur son compte, & l'accuser du crime de bestialité ; d'autres personnes plus modérées, mais pas plus instruites, prétendoient que la mère avoit eu pendant sa grossesse ce qu'on appelle des envies, & la ressemblance de cette tumeur, qui consistoit en plusieurs petits globules rouges, faisoit dire que cette femme avoit desiré de manger des cerises, & qu'elle n'avoit pu satisfaire cette envie. Le Chirurgien du village s'étoit rendu à ce dernier avis ; d'autres Chirurgiens ne voulant point se borner à une surprise stérile, crurent devoir recourir à des médicamens pour guérir cette espèce de tumeur ; mais tous les topiques, comme on l'imagine bien, furent sans succès.

On raisonna beaucoup sur la nature de ce cas, & quelqu'un suggéra à la mère que ce pouvoit être les écrouëlles. Pour enchérir encore sur le peu de fondement de cette conjecture par un témoignage de la plus vaine crédulité il ajouta qu'il falloit mener l'enfant à un homme qu'il connoissoit, & qui avoit le don particulier de guérir les écrouëlles par le seul attouchement, don naturel qu'il avoit, suivant lui, pour être né septième garçon sans interruption d'aucun enfant d'un autre sexe. C'est une suite d'un pareil préjugé digne des siècles d'ignorance qui a fait attribuer à nos Rois le don de guérir les écrouëlles par le seul attouchement, en observant certaines formalités religieuses.

Exposition de la tumeur de l'enfant. La situation de cette tumeur est sur l'éminence connue sous le nom du mont de Vénus, directement sur la symphise du pubis ; sa

(1) On peut voir dans le Journal de Physique de cette année, Cahier du mois d'Octobre, un Mémoire sur les vices originaires de conformation des parties génitales, par le Rédacteur de la Gazette de Santé.

figure approche de celle d'un champignon. Sa base est étroite, & il semble que cette tumeur soit formée aux dépens des muscles droits & abdominaux. Aussi elle touche au nombril, & sépare les grandes lèvres en sa partie supérieure. On peut la diviser en deux faces ; l'une supérieure ou antérieure, & une postérieure ou inférieure. Sur la surface supérieure on rencontre differentes élévations en petits globules comme autant de grains de grenade manquant d'épiderme, ce qui a fait sans doute dire que la mère avoit eu envie de ce fruit ou des cerises.

Au bord de cette tumeur, & un peu latéralement, l'on apperçoit deux tuyaux d'un demi-pouce de longueur & de la grosseur des urètres. Lorsque l'on presse le bas-ventre les urines s'écoulent, & laissent appercevoir une valvule qui fait l'office d'une soupape à chacun des deux tuyaux, & paroît boucher exactement leurs conduits. L'âge de cette enfant ne peut point permettre de décider encore si elle pourra contenir ses urines au-dessous de cette tumeur, ou si elles s'écouleront involontairement : quoi qu'il en soit, ce fluide excrémentitiel ne parvient à vaincre la résistance des valvules que dans les efforts violens de la toux ou des pleurs, ou par la pression qu'on exerce sur le ventre.

Je n'ai point apperçu aucune trace de clitoris dans la vulve de cette enfant ; mais les petites lèvres sont très-bien conformées, ainsi que le vagin. La différence entre cette enfant & celui dont il est question dans le Journal de Médecine, Tome V, page 108, est que celui dont je parle a deux tuyaux par lesquels les urines s'écoulent, & lorsque l'on presse le bas ventre il ne sort que de l'urine & non d'autre matière ; il n'est pas nécessaire d'observer que cette enfant n'a point autrement de méat urinaire. Quant au reste du corps cette infortunée paroît être dans son état naturel ; je ne la perds point de vue, & s'il lui survient quelque changement j'aurai soin, Messieurs, de vous en rendre compte.

Il n'est pas rare de voir des hommes uriner par l'anus, le nombril & différentes parties de la verge ; des Auteurs respectables, tels que du Laurens, Fernel & autres nous ont transmis de pareils exemples. Je puis ici en ajouter un autre dont j'ai été témoin depuis peu ; c'est une ouverture de l'urètre, non à l'extrémité du gland, mais au-dessous du frein.

Le sujet de cette dernière observation étoit un jeune homme attaqué d'une gonorrhée. Dans l'examen que je fis des parties affectées je fus surpris de trouver le conduit de l'urètre intercepté originairement au bout du gland ; l'écoulement des matières se faisoit au-dessous du frein, ainsi que celui des urines. La verge de ce Malade étoit très-enflée ; mais ces tensions ne lui étoient pas du tout incommodes, & il ne souffroit pas plus dans un temps que dans un autre, comme font les personnes attaquées de cette maladie, dont l'écoulement se fait par la voie ordinaire. Il est actuellement guéri, & jouit d'une parfaite santé.

Médecine.

Observations sur une maladie qui est la suite de la transplantation des dents ; par M. George Spence, Dentiste du Roi d'Angleterre. (Extrait du Journal de Médecine de Londres, année 1789.)

Quoique la transplantation des dents ne soit nullement une opération nouvelle, ni les Anciens ni les Modernes n'ont cependant distingué aucune maladie comme particulière à ce qu'on appelle la transplantation d'une dent vivante, quoiqu'ils ayent traité de la transplantation de la dent d'un homme vivant pour la faire servir aux usages d'un autre. Dans les Ouvrages de Nosologie on parle des maladies de cette sorte en tant que classées suivant la situation des parties affectées, ou la cause prédisposante : c'est ce qui a fait distinguer les douleurs des dents, des gencives, des alvéoles, des mâchoires, &c. qu'on a rapportées à des affections rhumatismales, scorbutiques, scrophuleuses, vénériennes, toujours considérées comme tenant à la constitution, & nullement communiquées par l'implantation des dents.

Les symptômes & les progrès de la maladie ont paru, autant que M. Spence a pu l'observer, se faire dans l'ordre suivant. Cinq ou six semaines après que la dent a été transplantée & bien fixée en apparence, la personne s'étant exposée au froid, la gencive se gonfle, devient rouge & douloureuse, &

s'éloigne alors de la dent; l'ulcération succède, & il s'évacue une matière très-fétide; si avant cette période la maladie n'est point arrêtée par un traitement convenable, les symptômes de la fièvre hectique s'ensuivent, & il naît des pustules sur la peau. Dans tous les cas cependant que j'ai pu observer la maladie a eu une terminaison heureuse, excepté dans un cas où le Malade succomba aux symptômes de la fièvre hectique.

Il s'ensuit en général une exfoliation des alvéoles dans cette maladie; mais je ne saurois déterminer si cela vient de la transplantation des dents, ou d'une grande irritation qui suit cette opération, ou de quelqu'autre circonstance malheureuse qui tient à l'état des dents. A cette vue générale sur le caractère & le progrès de cette maladie M Spence ajoute une exposition des symptômes qui se sont offerts dans certains individus, avec la méthode de traitement qui a été adoptée. Ces symptômes ont été quelquefois très-légers, & d'autres fois plus ou moins graves & alarmans.

Une Dame cinq semaines après la transplantation d'une dent ayant beaucoup dansé, & s'étant exposée au froid, eut la fièvre pendant six semaines, & à cette époque le siège de la maladie parut dans la gencive; on enleva la dent transplantée & celle qui la suivoit. Une partie de la fosse alvéolaire s'exfolia, l'ulcération fut très opiniâtre, & il se forma une exostose sur l'os de la jambe; mais tous ces accidens cessèrent par les bains de mer & l'usage interne de la même eau. On sait que ce cas, ainsi que quelques autres, ont été publiés par M. Hunter dans son Traité sur les maladies vénériennes.

Une jeune Dame après la transplantation d'une des dents incisives, qui étoit déjà bien fixée, se porta bien pendant six semaines après l'opération; mais à cette époque s'étant exposée au froid après avoir beaucoup dansé, la gencive s'enfla; un ou deux jours après elle devint douloureuse, & finit par s'ulcérer; des Chirurgiens d'un mérite distingué lui prescrivirent de se faire arracher cette dent, & de prendre du quinquina en abondance: par ce moyen la gencive fut guérie, & la jeune Dame recouvra une santé parfaite.

Une jeune Demoiselle après la transplantation des deux dents incisives se porta bien en apparence pendant les six semaines qui succédèrent à cette opération; mais alors la gencive s'ulcéra avec les autres symptômes ordinaires, & cette ulcération devint très-douloureuse, quoiqu'elle parût très-lente dans sa marche & ses progrès. Le Chirurgien de la famille qui fut consulté crut que cette maladie avoit un caractère vénérien, & qu'elle provenoit de la communication du virus produite par la transplantation de la dent. Un autre Chirurgien qui fut appelé ne fut point du tout d'avis d'avoir recours au traitement par le mercure, & il desira qu'on se bornât à l'usage du quinquina. Durant l'emploi de ce dernier remède la Malade se trouva mieux en apparence, quoique le changement fût moins prompt que ne le desiroit le Chirurgien de la famille; on eut donc recours au mercure, & dans peu de semaines l'ulcération fut arrêtée, & la Malade parut se bien porter. Néanmoins la maladie fut sujette à divers retours, & ne céda qu'à un usage persévérant du mercure. On doit remarquer que la jeune fille de laquelle on avoit tiré la dent transplantée en avoit fourni une autre le jour précédent à une autre Dame, & que dans ce cas il ne s'en étoit suivi aucune ulcération. La fille fut examinée avant l'opération & lors même des accidens de la transplantation de la dent par trois habiles Chirurgiens qui ne reconnurent aucun signe de virus vénérien.

Un homme après la transplantation des deux dents incisives fut attaqué d'une ulcération à la gencive cinq semaines après; ce qui fut suivi des symptômes ordinaires. On lui conseilla de faire un usage abondant du quinquina, & de laver avec une forte décoction du même végétal la gencive ulcérée, d'où s'écouloit une matière très-âcre & très-fétide. Cette méthode de traitement fut continuée pendant trois ou quatre semaines, & les deux dents transplantées furent conservées. La gencive cependant fut guérie; mais on trouva qu'elle s'étoit un peu éloignée de la dent. La personne avoit toutes les apparences d'une constitution infectée du vice scrophuleux.

M. Spence croit avec M. Hunter que la maladie dont on vient d'offrir des exemples, ne provient point du virus vénérien, en ce que quelques Malades qui éprouvoient des

symptômes semblables à d'autres, recouvroient leur santé sans faire usage des médicamens d'aucune sorte, & sur-tout du mercure. Comme les individus d'où les dents ont été prises n'ont souvent offert aucun signe de virus vénérien, on ne peut point supposer que les dents ayent communiqué un virus qu'elles n'avoient point elles-mêmes. Si la maladie a paru céder quelquefois à l'usage du mercure, on doit supposer que ce remède n'a point agi alors par sa vertu spécifique d'anti-vénérien, mais seulement par ses qualités générales, qui l'ont rendu souvent efficace dans l'hépatitis, les affections cutanées, le vice scrophuleux, &c. M. Spence croit que la maladie qui suit la transplantation des dents, provient d'une cause prédisposante qui se développe en vertu d'une irritation locale produite dans la gencive à l'époque où la dent est bien fixée.

ANNONCES.

Ausgesucht, &c., c'est-à-dire, *Choix des meilleurs Ecrits relatifs à l'Art des Accouchemens, traduit de diverses Langues, Tome I. A Leipsick; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig*, 1789.

Le premier Volume de cette Collection offre, 1°. un Mémoire sur l'Accouchement naturel, traduit de l'Anglois de M. Denman; 2°. un Essai sur les pertes utérines qui surviennent pendant la grossesse & pendant l'accouchement, par le même; 3°. Plan d'une Histoire sur les Accouchemens naturels, traduit du Latin de M. Roëmer; 4°. une Dissertation sur les progrès que l'Art des Accouchemens a faits de nos jours, traduite du Latin de M. Nicolas Van Eheno & Léonard Van Leuwes.

Jean Lorentz Boëkmans, &c., Kleine Schriften, &c., c'est-à-dire, *Opuscules Physiques de M. Jean Laurens Boekman, Professeur de Physique, A Stutgard; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig*, 1789.

Parmi les articles de Physique renfermés dans cet Ouvrage, on y trouve un Mémoire sur l'Électricité Médicale, avec la description d'une Machine infiniment commode pour électriser positivement & négativement, ainsi que la description d'un lit électrique. L'Auteur y joint l'exposé de quelques cures opérées par l'Électricité à Carlsruhe.

De la Bienfaisance Nationale; sa nécessité & son utilité dans l'administration des hôpitaux militaires & particuliers; par M. l'Abbé Desmonceaux, Pensionnaire du Roi. A Paris, 1789, *in*-8°. *de 55 pages.*

De morbis gastricis, Phthisin mentientibus; par M. George W. Eichhorn, Docteur en Philosophie, Médecine & Chirurgie, Médecin du Prince de Limbourg & du Comté de Puchler. A Gottingue; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1788.

Dissertatio medico-obstetricia sistens comparationem inter versionis negotium & operationem instrumentalem; par M. A. L. Mithoff, de Schwerin dans le Mecklembourg, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, 1788.

An account of the principal Lazarettos, &c. Description des principaux Lazarets d'Europe, avec différens Ecrits relatifs à la Peste, ensemble avec des observations ultérieures sur les prisons étrangères & les hôpitaux, & de nouvelles remarques sur ceux de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; par M. Jean Howard. Londres, 1789, *in*-4°.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

NUMÉRO 52.

GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1789.

AVIS à MM. les Souscripteurs de la Gazette de Santé.

ON se propose désormais de réunir le travail de la Gazette de Santé à celui du Journal de Médecine, & par conséquent de suspendre la publication de cette Feuille hebdomadaire. Le Rédacteur se trouve determiné à cet arrangement par plusieurs motifs.

La tâche qu'exige une pareille Feuille l'empêche non-seulement de se livrer à d'autres travaux suivis, mais encore de la rendre aussi intéressante qu'il le desireroit, vu le peu de temps qu'elle lui laisse pour en préparer les matériaux, d'autant mieux que ses autres occupations n'ont fait qu'accroître. D'ailleurs l'attention publique, qui est entièrement tournée vers les objets de Politique, donne peu d'encouragement pour la continuation d'une Feuille entièrement étrangère à ces objets. On peut ajouter à ces considérations qu'elle a trop peu d'étendue pour traiter d'une manière assez complette des questions intéressantes de Médecine, & malgré les soins que s'est donné le Rédacteur d'en varier le plan & de lui donner de l'intérêt par le choix des matières il ne lui paroît pas possible de la continuer sans l'étendre & sans augmenter par conséquent le prix, autre obstacle pour un grand nombre de Souscripteurs.

L'Éditeur du Journal de Médecine se propose de suivre un nouveau plan dans la rédaction de cet Ouvrage périodique si propre par son étendue à traiter les objets d'une manière approfondie. Ce plan se trouve exposé dans deux Mémoires de Medecine publiés cette année. Il en a conferé avec le Rédacteur de la Gazette de Santé, qui est entré dans ses vues, & lui a promis en particulier de concourir de tout son zèle avec les autres Coopérateurs de son Journal. Cet Ouvrage ne peut que devenir une espèce d'Encyclopédie Médicinale en recueillant chaque année les progrès nouveaux que fait la Médecine, & en s'enrichissant des fruits tardifs de l'expérience. Il joint encore à cet avantage celui d'offrir une discussion raisonnée & impartiale des Écrits nouveaux, ce qui est si important en Médecine, où il est si ordinaire d'avoir beaucoup d'érudition, mais où il est si rare de porter dans ses études une critique saine.

MM. les Souscripteurs de la Gazette de Santé qui ont déjà envoyé le prix de la souscription sont priés d'écrire de nouveau s'ils veulent souscrire pour le Journal de Médecine, & alors il faudra envoyer 6 livres de plus; on renverra dans les premiers jours de Janvier l'argent de la souscription ordinaire de 9 livres à ceux qui auront pris une autre détermination.

On souscrit à Paris, chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, n°. 32, pour le Journal de Médecine. Le prix de la souscription pour recevoir ce Journal, dont il paroît un Cahier chaque mois, franc de port, est de 15 livres pour l'année.

MÉDECINE PRÉSERVATIVE.

Régime suivi par un homme de cabinet sujet à des crachemens de sang. (Mémoires ou Essai sur la Musique, par M. Grétry. Paris, 1789.)

Le célèbre Grétry vient de publier un Essai sur la Musique, où il expose avec candeur le développement de son talent pour la Musique, les différentes pièces qu'il a com-

rotées & les obstacles qu'il a éprouvés ; on sent combien de pareils Mémoires écrits avec simplicité sont propres à donner des idées justes de la marche de l'esprit humain, & combien ils ont d'avantages sur les petites apothéoses que les Corps Littéraires décernent à leurs Membres. Nous ne nous arrêterons ici qu'à un point particulier de l'Ouvrage où il s'agit d'une affection de poitrine de l'Auteur, contractée par un effort de chant, & fomentée dans la suite par le travail de la composition.

« Je vomis le sang, dit M. Grétry, en sortant d'un concert où j'avois chanté un air fort haut de Galuppi. Quoiqu'il se soit passé environ vingt-cinq ans depuis cet accident je n'en suis pas guéri ; il s'est renouvelé à chaque ouvrage que j'ai fait. J'en ai une si grande habitude, j'ai été traité à Liége, à Rome, à Genève, à Paris de tant de manières différentes que les personnes qui en sont atteintes me sauront gré sans doute si je leur fais part du régime qui m'a le mieux réussi. »

Un jour que M. Tronchin l'interrogeoit sur sa manière de vivre, & qu'il lui marquoit sa surprise de ce qu'étant né sobre il avoit cependant des rechûtes continuelles ; il lui demanda comment il faisoit de la Musique : « mais comme on fait des vers, répondit M. Grétry, un tableau. Je lis, je relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons ; il me faut plusieurs jours pour échauffer ma tête ; enfin je perds l'appétit, mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte ; alors je fais un opéra en trois semaines ou un mois. Oh ciel, dit Tronchin, laissez-là votre Musique, ou vous ne guérirez jamais. »

« Voici les conseils que je donnerois à ceux qui travaillant comme moi sont sujets à cette maladie. Ne vous faites point saigner pendant l'hémorragie sans la plus grande nécessité. J'ai vomi jusqu'à six ou huit palettes de sang en divers accès qui revenoient périodiquement deux fois par jour & deux fois par nuit. Tout se calme à la fin en buvant un peu d'orgeat dans l'eau de graine de lin. La saignée en affoiblissant les vaisseaux prépare de nouvelles hémorragies. »

« Après le dernier accès je reste deux fois vingt-quatre heures couché sur le dos sans parler & sans remuer. Un assez gros volume de sang grumelé que l'on expectore pendant cet intervalle annonce que la cicatrice est formée ; il faut alors une huitaine de jours pour reprendre des forces. Purgez-vous au printemps & à l'automne. On a voulu m'interdire l'usage des purgatifs ; mais j'ai remarqué que la fermentation des humeurs me donne le crachement de sang, on bien au bout de deux ans j'avois pis encore, puisqu'il me survenoit une fièvre tierce ou putride. »

On connoît les divers maux qui peuvent être la suite d'une vie trop sédentaire. Pour les prévenir M. Grétry conseille de prendre le matin une tasse d'infusion d'ortie rouge (*lamium purpureum*), & d'y faire fondre un petit morceau de colle de peau d'âne. Nous avouons cependant que cette colle de *peau d'âne* sent un peu le remède de Matrone, & qu'on pourroit bien, sans rien bouleverser, lui substituer la colle de poisson ou un corps gommeux quelconque. « Si votre poitrine est échauffée, dit M. Grétry, ce que l'on apperçoit par une petite toux sèche, prenez du syrop de vinaigre dans beaucoup d'eau. Si votre estomac est trop rafraîchi prenez un verre de vin de Bordeaux après le repas. L'excès des rafraîchissemens m'a donné une fois mon crachement de sang. M. Philip mon Médecin ne put l'arrêter au bout de cinq jours qu'avec des toniques. Je pris six fois de la confection de hyacinthe ; après quoi l'hémorragie cessa. »

« Garantissez-vous contre l'humidité des pieds pendant l'hiver ; couchez-vous de bonne heure ; mettez vos jambes dans l'eau tiède si votre tête s'échauffe trop pendant le travail. Choisissez des alimens sains & faciles à digérer ; laissez les mets trop échauffans ; prenez un remède d'eau froide tous les matins ; faites-la dégourdir en hiver. Ne buvez point habituellement de l'eau sans vin ; ne travaillez jamais après le repas. L'imagination est facile après la digestion du dîner ; mais travaillez rarement le soir si vous voulez une bonne nuit & un bon lendemain. » Il ajoute que si on veut se livrer aux charmes de l'étude il faut renoncer aux plaisirs des sens, sinon la mort est le partage de cette imprudence. Il dit aussi que le crachement de sang qu'il éprouva pour la première fois fut l'époque à laquelle il aban-

donna le chant pour s'occuper de la composition.

CHIRURGIE.

Dérangement singulier des viscères survenu à la suite d'un accident funeste, & remarqué à l'Amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu le 16 Décembre de cette année à l'ouverture du cadavre.

Un homme âgé d'environ quarante ans, bien constitué, étant dans l'ivresse fut renversé par un accident, & une charrette très-chargée lui passa sur le corps, de manière que la roue décrivit une ligne droite depuis l'épine antérieure de la crête de l'os droit des îles jusqu'à la partie latérale gauche de la poitrine. Il fut apporté à l'Hôtel-Dieu, & ayant été examiné avec soin les tégumens du bas ventre ne présentèrent aucun signe de lésion extérieure par le passage de la roue; on sentoit seulement une fracture à l'os des îles.

Quant aux symptômes que présentoit le Malade c'étoit une agitation continuelle, en sorte qu'il changeoit sans cesse de situation. Le pouls étoit aussi très-foible. L'ivresse ayant été dissipée il se plaignit de douleur dans le bas-ventre, & sur-tout dans la région épigastrique. Bientôt les extrémités se refroidirent; les pulsations des artères devinrent plus foibles par degrés, & finirent par s'évanouir, en sorte que la mort survint vingt-quatre heures après l'accident. M. Desault fit apporter le cadavre dans son amphithéâtre pour en faire publiquement l'ouverture.

Le bas-ventre ayant été ouvert on trouva du sang épanché entre les tégumens & les muscles abdominaux, & entre le muscle oblique & le transverse. Une sérosité sanguinolente étoit répandue dans le bas-ventre, & l'épiploon recouvroit à peine la partie supérieure de l'abdomen. Les intestins étoient enflammés, on voyoit une déchirure à l'ilium d'environ un demi-pouce. Les muscles psoas & iliaque du côté droit étoient coupés transversalement. L'os des îles étoit fracturé en trois endroits; mais bientôt après un bien plus grand bouleversement des viscères se fit remarquer; on ne trouva point de rate dans le lieu ordinaire; le foie, qui étoit plus volumineux qu'à l'ordinaire, n'occupoit pas cependant plus d'espace dans le bas ventre. En portant la main sur sa convexité M. Desault fut bien étonné de sentir la pointe du cœur qui reposoit à nud sur cette convexité.

On vit alors que le diaphragme avoit été rompu; mais pour mieux appercevoir de quelle manière s'étoit faite cette rupture on enleva avec précaution le sternum, & on vit que le diaphragme s'étoit rompu dans sa partie aponévrotique latérale gauche; & cette ouverture étoit assez grande pour avoit permis le passage dans la cavité de la poitrine à la rate, à une partie du foie, à l'estomac, qui étoit rempli d'alimens, à environ dix lignes de la partie gauche de l'arc du colon & à une assez grande partie du jejunum. Le poulmon du côté droit étoit enflammé; mais le gauche avoit été réduit par la pression à un état presque membraneux; il ressembloit à l'épiploon. On trouva aussi du côté droit deux côtes fracturées; mais ces fragmens se touchoient comme dans l'état sain.

Il paroît très-singulier qu'un si énorme fardeau que celui d'une charrette chargée n'ait produit aucune lésion dans les tégumens du bas-ventre; mais il paroît que les viscères abdominaux ont résisté, & que tout l'effort s'est porté contre le diaphragme. Au reste, ce cas singulier donne de nouvelles lumières sur le diagnostic des accidens de la même nature.

MÉDECINE.

Tableau Historique des Événemens présens relatif à leur influence sur la santé, aux maux qui en sont ou qui peuvent en être la suite, & aux moyens propres à les combattre; par M. Gachet, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, du Musée de Paris, &c., Auteur du Manuel des Goutteux & des Rhumatistes, & par M. Maison, Docteur en Médecine. A Paris, chez M. Gachet, Porte Saint Denis, rue Beauregard, & chez Leboucher, Libraire, rue du Châtelet, 1789, in-12 de 116 pages.

Les Auteurs de cette Brochure jettent un coup-d'œil rapide sur les causes physiques & morales qui depuis la révolution ont produit des maladies nouvelles dans la Capitale. Sui-

vant des recherches qu'ils ont faites dans les Paroisses il résulte qu'on compte huit cents fous de plus qu'à l'ordinaire. « On se tromperoit sans doute, est-il dit dans cet Ouvrage, si l'on prétendoit borner le nombre des victimes à celles qui ont péri par le fort des armes; car qui peut calculer, apprécier, qui plus est l'influence mortelle des circonstances malheureuses dans lesquelles nous nous sommes trouvés sur des caractères trop souvent ingénieux à se tourmenter, sur des tempéramens délabrés, sur des personnes du sexe dans des momens critiques, sur des femmes enceintes, sur leurs fruits d'après le reflux continuel & l'épouvante que donnoient à tous les momens les flots orageux du Palais Royal. »

ANNONCES.

Œuvres Médicinales, ou Recueil de Prix remportés en plusieurs Académies par M. Baumes, Docteur en Médecine, Membre de plusieurs Académies, Tome I, contenant, 1°. *un Mémoire sur l'influence du vice scrophuleux sur les corps vivans;* 2°. *un Mémoire sur le carreau ou l'atrophie des enfans;* 3°. *un Mémoire sur la jaunisse des nouveaux-nés. A Nismes, chez Belle, Imprimeur du Roi, rue des Fourbisseurs, 1789; & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins.*

Nous avons rendu déjà compte des deux derniers Mémoires de l'Auteur. Celui qui a pour objet le vice scrophuleux est digne de la réputation que M. Baumes a acquise en divers temps par des distinctions & des récompenses Académiques.

Méthode nouvelle de traiter les Maladies Vénériennes par les Gâteaux toniques mercuriels sans clôture, &, parmi les Troupes sans séjour d'hôpital, éprouvée dans les Ports du Roi; Ouvrage dans lequel on donne la composition desdits Gâteaux, ainsi que celle d'une Pommade particulière. On y rend compte de quelques Expériences Eudiométriques par M. Bru, Maître en Chirurgie, ancien Chirurgien d'Armée & d'Infanterie, Chirurgien Major de la Marine, &c. A Paris, chez l'Auteur, rue du Coq-Saint-Honoré, n°. 6, & Couillebois, Libraire, rue des Mathurins, 1789, 2 Vol. in-8°. Prix, 7 liv. 4 sols brochés.

De fatis faustis & infaustis Chirurgiæ, nec non ipsius interdum indissolubli amicitia cum Medicina cæterisque studiis liberalioribus ab ipsius origine ad nostra usque tempora commentatio. Hafniæ.

C'est un effort louable que de faire voir l'intime union de la Chirurgie & de la Médecine; combien seroit-il plus heureux d'établir un accord parfait entre ceux qui exercent l'une & l'autre de ces Sciences pratiques?

Quædam circa systematis absorbentis Pathologiam aut. lud. formey. Halle.

AVIS.

Les Personnes qui desireront faire l'acquisition des années précédentes, y compris l'année 1784, sont prévenues qu'on trouve cette Collection chez Duplain, Libraire, cour du Commerce, chez qui il en reste encore une douzaine; il livrera aussi séparément si l'on veut quelques-unes des années susdites; comme le prix de poste n'est point compris dans cette vente on peut donner ce Recueil à un prix moindre que celui de la souscription.

Cette acquisition devient intéressante en ce qu'elle offre le tableau de ce qui s'est passé de plus important en Médecine & en Physique durant les dernières années, avec une analyse exacte de tous les Ouvrages nouveaux sur ces matières.

On enverra la semaine prochaine la Table des Matières de la Gazette de Santé de cette année.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroît toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à PIERRE J. DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 l. 12 s. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue du Foin Saint-Jacques, N°. 31.

TABLE DES MATIERES DE LA GAZETTE DE SANTÉ,

POUR L'ANNÉE 1789.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

*